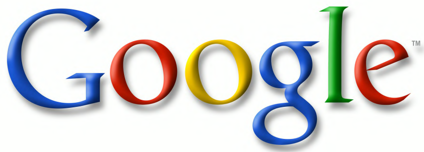
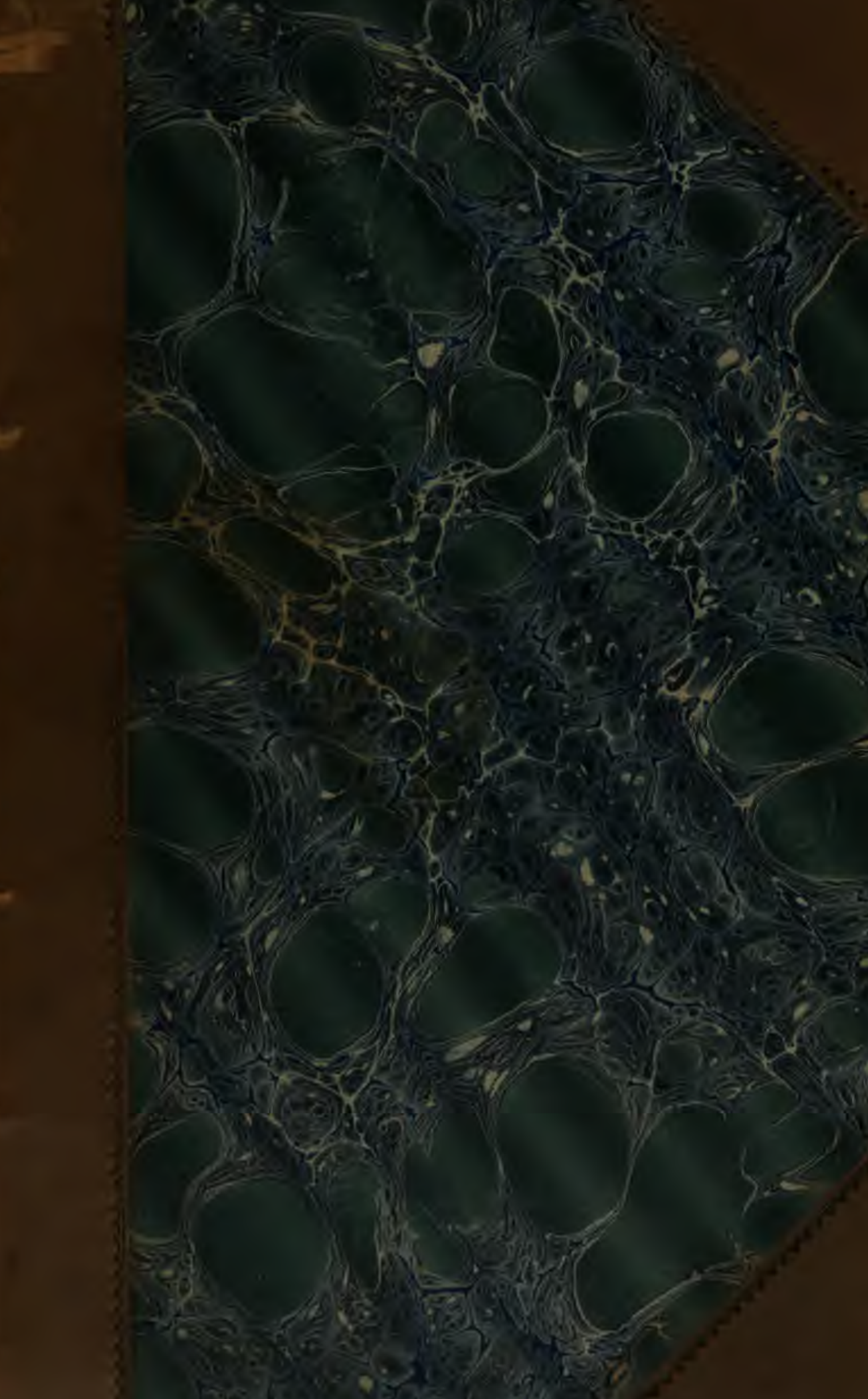
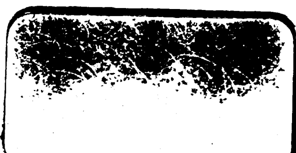





DOMI-
NUS
ILLU-
MINA
TIO
MEA
Taylor Institution.
1861



LE

CHRISTIANISME

EN CHINE

EN TARTARIE ET AU THIBET

I

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE

DANS LA TARTARIE, LE THIBET ET LA CHINE

PENDANT LES ANNÉES 1844, 1845 ET 1846

PAR M. HUC

Ancien missionnaire apostolique en Chine.

2 VOL. IN-8°, 12 FR. — LE MÊME OUVRAGE, 2 VOL. IN-12, 7 FR.

L'EMPIRE CHINOIS

FAISANT SUITE A L'OUVRAGE INTITULÉ

SOUVENIRS D'UN VOYAGE DANS LA TARTARIE ET LE THIBET

PAR M. HUC

Ancien missionnaire apostolique en Chine.

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

2 vol. gr. in-8°, imprimés à l'Imprimerie impériale, avec une carte, 15 fr.

LE MÊME OUVRAGE, 2e ÉDIT., 2 VOL. IN-8°, AVEC UNE CARTE, 12 FR.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

LE

CHRISTIANISME

EN CHINE

EN TARTARIE ET AU THIBET

PAR M. HUC

Ancien missionnaire apostolique en Chine.

隨化度人難。

ཁམས་དང་མཐུན་པར་གདུལ་བ་དཀའ ||

Oh ! qu'il est difficile de convertir les hommes !

(Les 42 articles de l'Enseignement de Bouddha.)

TOME PREMIER

DEPUIS L'APOSTOLAT DE SAINT THOMAS JUSQU'A LA DÉCOUVERTE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE

PARIS

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE CASSETTE, 4

1857

PRÉFACE.

Après un séjour de quatorze années en Chine, en Tartarie et au Thibet, nous avons essayé de faire connaître ces contrées intéressantes, en racontant une de nos longues pérégrinations dans la haute Asie. Nos récits ayant obtenu du public un accueil des plus bienveillants, nous venons aujourd'hui jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de ces peuples si peu connus et si dignes de l'être ; compléter, s'il est possible, au point de vue religieux, les notions que nous en avons données.

Nous savons que plusieurs personnes eussent désiré trouver, dans la relation de nos voyages, le tableau des missions catholiques dans l'extrême Orient. Un sujet si plein d'intérêt et d'une aussi vaste étendue ne pouvait entrer dans le plan que nous nous étions tracé. Nous voulions seulement décrire les curieux pays que nous avions visités, et faire connaître les peuples au milieu desquels nous avions vécu, nous ré-

servant de faire plus tard les recherches nécessaires, afin de tracer ensuite une esquisse de la propagation du christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet, depuis l'apostolat de saint Thomas jusqu'à nos jours.

Tel est le travail historique dont nous entreprenons la publication. De même qu'en parlant des peuples et des pays de la haute Asie, nous n'avons pas laissé alors de fixer quelquefois nos regards sur les œuvres des missionnaires répandus dans ces lointaines contrées, ainsi, aujourd'hui, en même temps que nous raconterons plus particulièrement les laborieux voyages, les combats, les triomphes et les martyres des apôtres de l'Évangile, nous étudierons encore les Tartares, les Chinois et les Thibétains des siècles passés; nous aurons souvent l'occasion de les comparer avec les populations que nous avons naguère si longuement visitées; plus d'une fois il nous sera facile de reconnaître dans leurs mœurs, dans leurs pratiques religieuses, les traces d'un enseignement chrétien, et d'y recueillir l'histoire traditionnelle des longs efforts, des luttes opiniâtres de nos devanciers.

On connaît peu les nombreuses tentatives qui

ont été faites dans les premiers siècles de notre ère, et principalement au moyen âge, pour introduire le christianisme au sein de la vieille civilisation chinoise, et parmi les tribus alors si remuantes, si belliqueuses de la Tartarie et du Thibet. Nos grandes histoires modernes s'occupent peu, dans leurs récits, de ces peuples fameux de la haute Asie ; et cependant ces lointains pays, aujourd'hui presque entièrement oubliés, n'ont-ils pas été autrefois le théâtre des plus gigantesques événements, des révolutions les plus étonnantes? Quelles secousses terribles n'ont pas imprimées à la terre les incroyables conquêtes de Tchinguiz et de Timour! Quels drames! quels mélanges de nations!

Et puis, au milieu de ces incomparables bouleversements, le phénomène inouï de cette antique civilisation chinoise s'avançant d'âge en âge, à travers mille révolutions, toujours appuyée sur elle-même, n'empruntant rien aux autres peuples, léguant au contraire à l'Occident la boussole, la poudre à canon, l'imprimerie ; merveilleuses découvertes qui, fécondées par le génie européen, ont donné une impulsion si vive à notre civilisation, pendant que leurs premiers inventeurs végètent encore

dans leurs vieilles institutions, dans leurs routines séculaires. Il nous sera facile, dans le cours de notre récit, de suivre les traces de ces grandes découvertes, de démontrer qu'elles nous sont venues primitivement du plateau de la haute Asie.

L'Europe, après avoir longtemps reçu la lumière de l'Orient, est destinée par la Providence à régénérer les Asiatiques, dont la séve intellectuelle et morale paraît épuisée. Tout sentiment religieux et politique va tous les jours s'affaiblissant de plus en plus au sein de ces nombreuses populations; nous assistons au trépas et à la décomposition de l'Asie. Qui ranimera les membres de ce grand cadavre? Qui s'emparera de ces vieux éléments pour les vivifier?

Il est hors de doute que les destinées de l'humanité sont désormais entre les mains de la race européenne. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un regard sur ce qui se passe dans le monde, de voir les nombreuses colonies des peuples chrétiens s'avancer et s'étendre insensiblement dans les hautes régions de l'Asie. Il est écrit dans la Genèse que Noé, prophétisant les destinées des races futures, dit à ses trois enfants : « Que Dieu dilate les possessions de Japhet, et

« qu'il habite dans les tabernacles de Sem (1). »

Tout ce que nous voyons nous autorise à penser que les enfants de Japhet ne tarderont pas à recueillir l'héritage qui leur a été légué, après le déluge, par le testament de Noé. Cependant, il ne faut pas se le dissimuler, il y aura une lutte acharnée; ce ne sera pas sans se débattre énergiquement que la vieille Asie se laissera absorber par l'Europe.

La guerre de Crimée a été un événement d'une haute signification. L'empire ottoman menaçait de s'écrouler; un monarque voisin, un formidable enfant de Sem, étendait déjà son bras puissant pour s'emparer des débris du croissant... Mais l'épée de l'Europe a refoulé les convoitises du czar asiatique. Durant ce drame mémorable, la France a été vue occupant toujours le rang qui lui appartient. Durant les péripéties de la guerre, comme dans les conclusions de la paix, elle n'a pas permis qu'aucune autre nation prévalût sur elle, ni en sagesse, ni en courage. Elle a glorieusement relevé son

(1) *Dilatet Deus Japhet, et habitet in tabernaculis Sem.* (Gen., ch. IX, ℣ 27.)

influence traditionnelle sur les affaires d'Orient.

La paix a été signée. Mais qu'on ne s'y trompe pas; cette paix n'est qu'une trève. Les grandes questions qui couvent dans le monde iront inévitablement se vider sur un théâtre plus vaste et plus éloigné. On sait que la Chine, en proie depuis plusieurs années à une formidable insurrection, à d'affreuses commotions intestines, est menacée d'une dissolution prochaine. Ce royaume immense doit exciter bien autrement l'intérêt de l'Europe que l'empire ottoman. Bientôt la politique sera forcée de détourner ses regards de Constantinople pour les fixer sur Péking.

Autrefois on avait peu à se préoccuper de ces incroyables Chinois, relégués au bout du monde, et menant, derrière leur grande muraille, une vie toute mystérieuse. On se contentait de savourer leur thé, d'admirer leur porcelaine et de rire des magots venus de cette bizarre contrée. La religion seule prenait la Chine au sérieux, et lui envoyait à toutes les époques, et sans se jamais décourager, de nombreux prédicateurs de l'Évangile. Cette propagande chrétienne fut poursuivie avec ardeur et

persévérance par une foule de missionnaires dont saint Thomas, premier apôtre de l'Inde, ouvrit l'imposant cortége.

Au moyen âge, malgré les vives préoccupations occasionnées par une longue lutte de la puissance spirituelle de Rome contre la puissance temporelle de l'Empire, le saint-siége ne cessa point d'attacher son regard éminemment paternel sur ces régions déshéritées de la foi. Nous verrons Grégoire IX, Innocent IV, Clément IV, Nicolas III, Nicolas IV, Clément V, Jean XXI, Jean XXII et Benoît XII, prêcher des croisades et ordonner des missions, selon qu'ils pensaient devoir exercer en Asie une influence belliqueuse ou une influence pacifique. Nous verrons, à cette époque réputée barbare, les rois de France inaugurer les principes de notre politique vis-à-vis des populations orientales, et faire retentir le bruit de la valeur française jusque dans les armées de Tchinguiz-Khan, au milieu des plaines de la Mongolie.

Aujourd'hui que les prodiges de la vapeur et de l'électricité ont fait disparaître en quelque sorte l'immensité des mers et la vaste étendue des continents, nous voilà à peine séparés de cet Empire Céleste qui compte plus de trois cent

millions d'habitants, et qui renferme tous les éléments d'une incomparable prospérité (1). Lorsqu'on aura percé l'isthme de Suez, nous serons proches voisins de l'Inde, de la Chine, de la Tartarie et du Thibet, de ces innombrables populations qui, depuis que le monde existe, ont toujours cherché à vivre et à se développer en dehors de nos idées et de nos croyances. Les événements marchent vite, et ce miraculeux rapprochement aura lieu demain... et après-demain que verra-t-on? Que se passera-t-il lorsque le génie européen et le génie asiatique seront en présence et pourront se mesurer face à face?

Il n'est peut-être pas inopportun d'appeler l'attention de la France sur la haute Asie. Il n'est pas trop tôt pour se préparer aux grands événements qui peuvent déjà se prévoir. Si la France veut conserver le rang qu'elle occupe dans le monde, elle doit examiner attentivement les symptômes de la crise asiatique, étudier ces populations lointaines, et rechercher la position qu'il lui conviendra de prendre, lorsque le moment d'agir sera venu.

Il faut le dire, car nous sommes profondé-

(1) Le trajet de Paris à Canton peut s'effectuer actuellement en cinquante jours.

ment convaincu qu'il n'y a pas de temps à perdre, d'autres nations sont déjà préparées dès longtemps à exercer une influence considérable sur les affaires de l'extrême Orient. L'Angleterre, outre ses immenses possessions dans les Indes et dans le détroit de la Sonde, a formé sur les côtes mêmes du Céleste Empire, à Hong-Kong et à Schang-Haï, de formidables établissements, d'où elle pourra dominer par sa puissante marine les destinées de la Chine, lorsque son intérêt l'exigera. On connaît l'influence prépondérante de son commerce et de sa diplomatie, dont les nombreux agents étudient avec zèle et succès les mœurs, l'histoire et la langue des Chinois.

D'un autre côté, l'empire du Milieu est cerné par la Russie, depuis le Turkestan jusqu'au Khamtchatka, tout le long des frontières de la Sibérie, où l'on voit s'échelonner d'innombrables postes russes, qui étendent insensiblement leur domination vers la grande muraille, parmi les tribus errantes de la Tartarie. On sait que le gouvernement de Saint-Pétersbourg, pendant même qu'il paraissait uniquement absorbé par l'héroïque défense de Sébastopol, profitait de la guerre civile qui bouleverse la Chine, pour explorer le cours de l'Amour et s'établir dans les

ports les plus importants de ce magnifique fleuve. Une mission russe, officiellement établie à Péking, peut tenir le czar au courant de tout ce qui se passe dans l'Empire Céleste, et lui préparer des agents politiques très-versés dans les usages et dans les langues du haut Orient.

C'est sans doute dans la prévision des événements qui ne peuvent manquer de se manifester prochainement dans ces contrées, que nous avons vu tour à tour l'Angleterre, la Russie et les États-Unis envoyer des escadres au Japon, pour essayer d'entrer en relation avec cet empire, qui, lui aussi, sera nécessairement entraîné par le mouvement qui doit mettre en branle l'Europe et l'Asie.

Il est certain que les puissances dont nous venons de parler se préoccupent de la révolution qui a bouleversé l'empire chinois jusque dans ses fondements et qui fera naître pour la politique de l'Europe les complications les plus graves qui aient jamais été. Ces puissances cherchent à faire prévaloir leur influence, à se fortifier dans la haute Asie, avec une activité dont on n'est pas peut-être assez frappé.

La France n'a pas, comme l'Angleterre et la Russie, étendu sa domination jusque dans le voi-

sinage de l'empire chinois : devra-t-elle donc pour cela rester simple spectatrice de cette grande lutte, qui changera probablement tout à fait la physionomie politique des peuples asiatiques? Non, la France ne saurait consentir à un rôle de neutralité, sans renier son passé, sans renoncer à son avenir.

Lorsqu'on étudie l'histoire du christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet, on est frappé de voir qu'à toutes les époques la France, par ses rois, par ses missionnaires, par le caractère généreux et chevaleresque de son prosélytisme, a tâché de pénétrer dans ces contrées lointaines et d'éclairer les peuples asiatiques. Ainsi, nous aurons à reproduire les curieuses correspondances de saint Louis et de Philippe le Bel avec les petits-fils de Tchinguiz-Khan; à raconter les voyages fameux et les curieuses missions des ambassadeurs et des prédicateurs de l'Évangile envoyés, durant le moyen âge, par les rois de France et les souverains pontifes aux Chinois et aux Tartares.... et nous remarquerons que ce zèle prodigieux pour la propagation de la foi dans la haute Asie se manifesta précisément pendant le séjour des papes à Avignon, et surtout sous le pontificat

de Jean XXII, qui était un pape français. Cet ardent prosélytisme de la France catholique ne se démentira jamais; nous pourrons le constater dans tous les siècles, et aujourd'hui encore, ne voyons-nous pas les missionnaires français répandus en grand nombre dans la plupart des provinces de la Chine, au milieu des steppes de la Tartarie, parmi les montagnes du Thibet, où ils ont révélé au grand lama la puissance de la France, et jusque sur les rives du fleuve Amour, où ils voient avec douleur les rapides progrès de l'influence moscovite?

La France politique, la France catholique n'a donc qu'à s'inspirer de sa propre histoire pour avoir l'intelligence de sa belle et glorieuse mission dans les événements de la haute Asie, comme elle a su la comprendre dans les affaires d'Orient. La guerre de Crimée a été le premier acte d'un grand drame, où la France a joué un beau rôle; lui conviendrait-il de se retirer de la scène avant le dénoûment?

Il ne nous appartient à aucun titre d'exprimer ce que la politique de la France devrait méditer et entreprendre. Il est cependant une chose dont nous sommes assuré et que nous pouvons proclamer hautement : le génie de

l'Europe domptera et absorbera l'Asie; mais ce n'est que par le christianisme qu'il lui sera donné de régénérer et de s'assimiler ces vieux peuples.

Les éléments de cette régénération, hâtons-nous de le dire, sont entre les mains de la France catholique par ses missions. Que les navires marchands et les steamers de la Grande-Bretagne sillonnent les mers de la Chine; que de nombreux Cosaques stationnent, la lance au poing, le long de la grande muraille; pour nous, c'est au cœur même de l'empire que nous exerçons notre influence toute de charité et de dévouement. Aussi, quand le jour sera venu où la France politique voudra enfin intervenir directement dans les affaires du Céleste Empire, elle n'aura qu'à profiter de l'ascendant moral que lui ont assuré depuis longtemps les prédicateurs de l'Évangile. Les occasions ne lui manqueront certes pas de faire entendre sa voix à cet étrange gouvernement, qui depuis tant de siècles s'est habitué à traiter les peuples chrétiens avec mépris et cruauté. Si, dans l'intérêt de quelques marchands, l'Angleterre n'a pas hésité naguère à envoyer ses flottes pour demander compte de quelques caisses d'opium

brûlées par ordre d'un vice-roi, la France n'aurait-elle donc pas le droit, quand l'heure aura sonné, de s'intéresser efficacement à ses missionnaires poursuivis, torturés et immolés au nom de l'empereur de la Chine? L'opinion publique est encore tout émue et indignée de la mort épouvantable d'un jeune apôtre juridiquement assassiné par les mandarins de la province de Canton, et de la hideuse férocité des bourreaux, qui ont été vus dévorant le cœur du martyr, aux applaudissements de la multitude (1)...

Une telle barbarie ne saurait laisser la France insensible. L'esprit chrétien et civilisateur qui animait nos anciens rois n'a pas disparu, et le zèle des Grégoire IX et des Jean XXII pour la

(1) On lit dans les *Annales de la Propagation de la Foi* d'horribles détails sur le martyre de M. Chapdelaine, décapité en Chine le 29 février 1856. «... La tête du martyr fut suspendue à un arbre « par les cheveux, puis les enfants, s'abandonnant à la fureur que « l'enfer leur inspirait, en firent le but de leur tir, et la détachèrent « à coups de pierres. On vit alors ce chef vénérable rouler dans la « poussière et la boue, et devenir la proie des animaux immondes, « qui s'en disputaient les lambeaux...

«..... Son cœur, extrait de la poitrine, déposé tout palpitant sur « un plat, après avoir été curieusement et joyeusement examiné de « près par ces barbares et sanguinaires bourreaux, a été coupé en « morceaux, jeté dans une poêle, où on l'a fait frire avec de la « graisse de cochon; puis, lorsqu'il était à demi-cuit, ces cannibales « l'ont retiré et s'en sont repus avec la voracité d'une bête féroce..... » (*Annales de la Prop. de la Foi*, tom. XXVIII, n° 169, p. 479.)

propagation de la foi dans la haute Asie est toujours également ardent au cœur des souverains pontifes. Aussi, lorsque la France voudra agir, elle trouvera dans la papauté un auxiliaire puissant qui jamais ne lui fera défaut. Le saint-siége, en effet, n'a pas cessé d'envoyer des missionnaires aux innombrables populations de la Chine, de la Tartarie et du Thibet. Au milieu des préoccupations les plus graves, le père commun des fidèles a toujours porté ses regards avec sollicitude sur ces lointaines contrées. Jamais il n'a cessé d'encourager de sa suprême direction les travaux des missions; et nous-même nous avons eu naguère le bonheur de voir sa main paternelle s'étendre sur nous pour bénir nos humbles efforts (1).

(1) Voici la lettre que nous avons eu l'honneur de recevoir de Rome, en date du 14 janvier 1856 :

« Très-révérend père,

« Le saint-père a reçu avec votre lettre les deux ouvrages que « vous avez publiés sur le Thibet et sur l'empire chinois. Sa Sainteté ayant daigné accueillir ce travail avec bienveillance, m'a « donné l'agréable commission de vous le faire savoir, et de vous « exprimer en même temps la joie qu'elle a ressentie, en recevant « de votre part ce témoignage de respect. Dans la persuasion que « vous continuerez avec le même élan à servir par vos écrits la « cause de la religion et l'Église de Jésus-Christ, Sa Sainteté vous « donne, par mon entremise, sa bénédiction apostolique.

« En accomplissant les ordres de Sa Sainteté, je me réjouis d'avoir

Sous la double protection du chef de l'Église et du nom français, le christianisme et la civilisation qui en découle pourront enfin régénérer les vieux peuples de l'extrême Orient. Si les missions, au contraire, sont abandonnées à la merci de leurs persécuteurs, l'influence politique de la France s'affaiblira dans l'Asie, les progrès de la propagation de la foi seront toujours languissants, et les missionnaires, accablés de douleur, mais jamais découragés, pourront s'écrier, eux aussi, comme le livre bouddhique : « Oh ! qu'il est difficile de convertir les hommes (1) ! »

Vaugien, 17 novembre 1856.

« cette occasion de vous exprimer les sentiments de parfaite estime « avec lesquels je suis, de votre révérence, le très-affectionné serviteur. »

Signé : J. Card. ANTONELLI.

(1) Ces paroles, que nous avons choisies pour épigraphe, sont tirées d'un ouvrage bouddhique imprimé à Péking, en plusieurs langues, sous ce titre : *Les Quarante-deux articles de l'enseignement de Bouddha*. Nous avons cru devoir les reproduire en caractères orientaux, d'après l'édition de Péking, afin de donner au lecteur un spécimen des écritures chinoise, tartare et thibétaine. On sait que les Chinois et les Tartares écrivent leurs lettres verticalement et de droite à gauche ; nous avons été forcé de leur donner une position horizontale pour nous conformer aux exigences de notre typographie.

LE CHRISTIANISME

EN CHINE, EN TARTARIE ET AU THIBET.

CHAPITRE PREMIER.

I. Le dogme de la rédemption des hommes répandu dans le monde entier. — Prédication du peuple juif. — Poëtes indiens. — Virgile. — Les sibylles. — Extrait des annales de la Chine. — L'univers est dans l'attente du Messie. — II. Légende de l'apostolat de saint Thomas. — Ses rapports avec le roi Gondaphorus. — Conversion de ce roi indien. — Martyre de saint Thomas. — III. Preuves de la prédication de saint Thomas dans l'Inde. — Monuments syriaques, grecs et latins. — Témoignages tirés des Pères de l'Église et des voyageurs. — Le corps de saint Thomas est retrouvé dans les Indes. — IV. Preuves archéologiques. — Médaille du roi Gondaphorus. — V. Probabilités de l'apostolat de saint Thomas en Chine. — Fréquents rapports entre l'Orient et l'Occident au commencement de l'ère chrétienne. — Conséquences de ces rapports. — VI. Saint Pantène et autres missionnaires en Orient. — VII. Prédicateurs nestoriens et catholiques en Chine.

I.

Lorsque l'Évangile a été successivement propagé chez tous les peuples de la terre, la religion du Christ n'a excité nulle part aucun étonnement, parce qu'elle avait été prophétisée en tous lieux et qu'elle était universellement attendue. La naissance d'un Homme-Dieu, une incarnation divine, voilà la croyance, la

foi de l'humanité, le grand dogme qui s'est retrouvé sous des formes plus ou moins mystérieuses dans les vieux cultes et parmi les traditions les plus anciennes. Le Messie, le Rédempteur promis à l'homme déchu, dans le paradis terrestre, n'a jamais cessé d'être annoncé d'âge en âge, dans toutes les religions. Le peuple de Dieu, spécialement choisi pour être le dépositaire de cette promesse, en répandit la notion parmi les hommes plusieurs siècles avant son accomplissement. Tels furent, dans les desseins de la Providence, les résultats de ces grandes révolutions qui agitèrent les Juifs, les dispersèrent dans le monde et surtout en Asie.

L'an 719 avant Jésus-Christ, Salmanasar, roi des Assyriens, s'empara de Samarie et en transporta les habitants jusque dans les villes les plus reculées de la Médie. En 676 avant Jésus-Christ, Assaharaddon dispersa les restes des royaumes de Syrie et d'Israël dans la Perse, la Médie et les provinces les plus reculées de l'Orient. Enfin commença la captivité de Babylone en 606. Nabuchodonosor emmena la plupart des Juifs, et parmi eux des princes, des prêtres et même des prophètes, dans son royaume, qui s'étendait alors jusqu'en Médie. Les Israélites des dix tribus se rencontrèrent dans les malheurs de la captivité; ils s'assirent et pleurèrent ensemble aux souvenirs de Sion sur les bords des fleuves de Babylone. Se répandant ensuite dans tout l'Orient, ils se rendirent par nombreuses caravanes en Perse, aux Indes, au Thibet et jusque dans la Chine. Car de nos jours on a retrouvé dans toutes ces contrées des traces des antiques migrations du peuple juif.

Ainsi, au septième siècle avant l'ère chrétienne, ce fut la nation juive tout entière que la captivité dissémina chez tous les peuples de l'Asie, avec ses livres, ses doctrines et ses prophéties, comme pour y raviver les anciennes croyances et retremper les hommes dans la foi au Rédempteur. La tradition biblique accompagnait partout les enfants d'Israël, s'en allant avec eux par la Perse dans l'Inde et la Tartarie, par l'une et l'autre dans la Chine, de même qu'elle pénétrait par l'Égypte dans l'Asie Mineure, de l'Asie Mineure en Grèce, de la Grèce dans l'occident et dans le nord de l'Europe. Enfin, selon Strabon, qui écrivait du temps de Pompée et de César, « les Juifs étaient répandus dans toutes les villes, et il n'était pas facile de trouver un lieu, en toute la terre, qui ne les eût reçus et où ils ne fussent solidement établis (1). » Un courant de vérité se fit alors sentir sur toute la surface du globe, l'humanité commença à se réveiller de son assoupissement et bientôt elle tressaillit; car elle pressentait sa rédemption.

Si l'on pouvait s'étonner de quelque chose après cela, ce serait de voir des hommes qui paraissent surpris de trouver chez tous les peuples et dans tous les cultes des lambeaux bibliques et des idées presque chrétiennes. La merveille serait qu'il n'y en eût pas. D'après saint Paul, « Dieu n'a pas laissé les gentils sans témoignage, » et selon la prophétie de Jacob le Rédempteur devait être « l'attente des nations (2). » — Lorsque le Christ parut, ce n'était donc pas seulement en Judée, parmi les Hébreux, qu'il était attendu;

(1) Josèphe, *Ant.*, l. 14, ch. 12.
(2) *Ipse erit exspectatio gentium.*

il l'était encore à Rome, chez les Goths et les Scandinaves, aux Indes, en Chine, dans la haute Asie surtout, où presque tous les systèmes religieux sont fondés sur le dogme d'une incarnation divine. Bien longtemps avant la venue du Messie un renouvellement de l'univers, avec un Sauveur, un roi de paix et de justice, était annoncé dans le monde entier. Cette attente est souvent mentionnée dans les Pouranas, livres mythologiques de l'Inde. Quelquefois la terre y est représentée se plaignant d'être près de s'abîmer dans le Patala (1), sous le poids des iniquités humaines accumulées sur elle. Les dieux eux-mêmes se plaignent de l'oppression des géants. Vichnou console la terre ainsi que les dieux en les assurant qu'un Sauveur viendra pour réparer leurs griefs et mettre fin à la tyrannie des Dartyas ou démons, qu'à cet effet il s'incarnera dans la maison d'un berger et qu'il sera élevé parmi des pâtres. En Chine, Confucius se lamentait dans ses écrits sur la perte du trépied sacré (2) et annonçait aux cent familles (3) que le saint par excellence devait naître dans l'Occident...

A mesure que les temps approchaient, les poëtes, ces esprits en quelque sorte *divinisés* (mens divinior), parce qu'ils puisent leurs inspirations dans les traditions des peuples, chantaient la naissance du Sauveur des hommes et se renvoyaient d'un bout du monde à l'autre comme des échos prophétiques de ce merveilleux événement. Dans le poëme indien nommé

(1) L'enfer des Hindous.

(2) Il est probable que Confucius entendait désigner par le *trépied sacré* la notion du vrai Dieu de *l'unité trine*.

(3) Pé-Sin (cent familles), expression qui désigne le peuple chinois.

Barta-Sastra (1), après un long détail des désordres et des malheurs qui seront le partage de l'âge de fer (Kaly-Youga), un sage hindou, adressant la parole à Darma-Raja, l'un des plus grands rois de l'Inde, s'exprime de la manière suivante : « ... C'est alors qu'il naîtra un brahme dans la ville de Sambhala. Ce sera Vichnou Yësou ; il possédera les divines Écritures et toutes les sciences, sans avoir employé pour les apprendre que le temps qu'il faut pour prononcer une seule parole. C'est pourquoi on lui donnera le nom de Sarva Bouddha, celui qui sait excellemment toutes choses. Alors (ce qui était impossible à tout autre qu'à lui) ce Vichnou Yësou, conversant avec ceux de sa race, purgera la terre des pécheurs, y fera régner la justice et la vérité, offrira le sacrifice du cheval et soumettra l'univers à Bouddha. Cependant, lorsqu'il sera parvenu au temps de la vieillesse, il se retirera dans le désert pour faire pénitence; et voilà l'ordre que ce Vichnou-Sarma établira parmi les hommes. Il fixera la vertu et la vérité au milieu des brahmes et contiendra les quatre castes dans les bornes de leurs lois : c'est alors qu'on verra renaître le premier âge. Ce roi suprême rendra le sacrifice si commun parmi toutes les nations que les solitudes même n'en seront pas privées. Les brahmes, fixés dans le bien, ne s'occuperont que des cérémonies de la religion et du sacrifice ; ils feront fleurir parmi eux la pénitence et les autres vertus qui marchent à la suite de la vérité, et répandront partout la clarté des divines Écritures. Les saisons se succédant avec un or-

(1) Barta-Sastra dans le troisième volume, qui a pour titre *Arania parva* ou récits des aventures de la forêt.

dre invariable, les pluies, en leur temps, inonderont les campagnes; la moisson à son tour fera régner l'abondance; le lait coulera au gré de ceux qui le trairont; et, la terre étant, comme dans le premier âge, enivrée de joie et de prospérité, tous les peuples goûteront des délices ineffables »...

Pendant que le poëte indien Marcandeya chantait ainsi sur les bords du Gange, Virgile faisait entendre à peu près les mêmes accents sur les rives du Tibre (1).

(1) « L'âge suprême prédit par la Sibylle de Cumes, dans ses vers, est enfin arrivé. La grande année des siècles recommence son cours : déjà la Vierge revient, déjà reviennent les temps de Saturne, déjà une race nouvelle descend du haut des cieux.

« Et toi, chaste Lucine, sois propice à l'enfant qui va naître et par qui finira d'abord l'âge de fer (*) et renaîtra un âge d'or (**) pour l'univers entier. Déjà règne ton Apollon.

« Ce sera sous ton consulat, Pollion, que cette gloire du siècle éclatera et que recommencera la marche des grands mois.

« Ce sera sous les auspices de ton pouvoir que les traces de notre crime, s'il en restait encore, seront effacées et que le monde sera délivré d'une alarme éternelle.

« Cet enfant vivra de la vie des dieux; il les verra se mêler aux héros; il en sera vu à son tour, et il gouvernera le monde qu'auront pacifié les vertus de son père. Enfant divin, la terre, devenue pour toi féconde sans culture, te prodiguera d'abord de plus simples présents; elle t'offrira le lierre rampant avec le baccar et le gracieux acanthe avec le colocase. Les chèvres elles-mêmes rapporteront pour toi à l'étable des mamelles gonflées de lait; les grands lions ne seront plus redoutés des troupeaux; ton berceau lui-même se parera de fleurs. Le serpent périra; avec lui périra l'herbe fallacieuse du poison, et partout naîtra de lui-même l'amome d'Assyrie.

. . . .

. . . « Mais le temps va venir; prépare-toi aux honneurs suprêmes, cher enfant des dieux, noble rejeton du grand Jupiter. Vois la masse convexe du monde qui s'ébranle sous son poids; voir les terres, vois les océans vastes, vois les cieux profonds; vois comme tout tressaille de joie dans l'attente du siècle qui va naître. » (Virgile, IVe *églogue*.)

(*) Le Kaly-Youga des Hindous.
(**) Le Krita-Youga des Hindous.

D'abord il s'écrie que l'âge suprême prédit par la Sibylle de Cumes est enfin arrivé, puis il célèbre la naissance « de cet enfant qui vivra de la vie des dieux... Sous « ses auspices les traces de notre crime seront effa- « cées... Le monde sera délivré d'une alarme éter- « nelle... Le serpent périra. » Ces paroles sont bien remarquables, et plusieurs apologistes chrétiens en ont été frappés. Virgile, nous en convenons, n'avait, sans doute, en vue que la louange d'Auguste. Cependant son églogue était un harmonieux écho des rumeurs prophétiques qui planaient sur le monde romain; il ne fit que détourner en faveur de son héros, de César pacificateur de l'empire, les prédictions qui avaient rapport au Rédempteur des hommes.

Cet âge d'or prédit par la Sibylle de Cumes et si mélodieusement chanté par le Cygne de Mantoue était annoncé dans les vers mystérieux de toutes les sibylles, très-nombreuses à cette époque et jouissant d'une grande célébrité. Il y en avait en Perse, en Chaldée, en Égypte, en Élide et même, selon Pausanias et Élien, il en existait une en Judée. Ces prophétesses, placées au milieu du monde païen, puisaient leurs inspirations dans les croyances antiques de leurs patries respectives; elles recueillaient les traditions primitives, qui toutes avaient rapport à la rédemption du genre humain par une incarnation divine. C'est ainsi que, sans le savoir, elles proclamaient souvent la vérité et annonçaient des événements futurs. Aussi nos grands artistes du moyen âge, qui avaient une intelligence si profonde des choses du christianisme, ne manquaient jamais de placer sur les magnifiques vitraux de nos cathédrales, à côté des prophètes de

l'Ancien Testament, les sibylles les plus renommées de l'antiquité.

Peu de temps avant la naissance du Christ non-seulement les Juifs, mais même les Romains pensaient tous, sur l'autorité des livres sibyllins et la décision du sacré collége des augures d'Étrurie, que cet important événement était proche. La capitale de l'empire romain était alarmée par des prodiges ainsi que par d'anciennes prophéties annonçant qu'une émanation de la Divinité allait paraître vers cette époque et qu'un renouvellement du monde devait avoir lieu. Un jour le sénat était réuni afin d'aviser au danger imminent qui menaçait la république et le monde entier de leur donner un roi. Nigidius Figulus, ami intime de Cicéron, alors consul, ayant entendu Octave s'excuser devant le sénat d'être arrivé si tard, parce que sa femme venait d'être prise du mal d'enfantement, s'écria : « Vous venez donc de nous mettre au monde un seigneur et un maître!... » Nigidius jouissait d'une telle estime dans Rome qu'il y était mis au nombre des hommes les plus savants de la république, et telle était la supériorité de ses connaissances dans les mathématiques et dans les autres sciences basées sur elles qu'on le croyait initié aux sciences occultes. Cette exclamation de sa part jeta dans l'âme des pères conscrits une terreur d'autant plus grande que peu de mois auparavant on répétait sans cesse que « la nature allait enfanter et placer un roi sur le monde. » On ajoutait que la même chose était annoncée dans les vers de la Sibylle. En outre, de toutes les parties du monde, même des plus éloignées, arrivaient de nombreux « oracles » où se reproduisait la même prédiction.

Le sénat, effrayé de ces rumeurs et des prodiges qui survenaient à Rome, lança un décret défendant que, durant le cours de cette année, aucun père de famille n'élevât d'enfant, ou n'en recueillît gisant, abandonné sur le sol. Cependant les pères conscrits dont les femmes étaient grosses « dans l'espoir que cet enfant-roi pourrait être un de leurs fils, empêchèrent l'enregistrement de ce décret (1). »

A la même époque Cicéron s'écriait dans son livre de la République... « Il n'y aura point une autre loi à Rome, une autre à Athènes, une autre maintenant, une autre après, mais une même loi, éternelle et immuable, régira tous les peuples, dans tous les temps; et celui qui a porté, manifesté, promulgué cette loi, Dieu, sera le seul maître commun et le souverain monarque de tous; quiconque refusera de lui obéir se fuira lui-même, et, renonçant à la nature humaine, par cela même il subira de très-grandes peines, quand même il échapperait à ce qu'on appelle ici-bas des supplices (2). »

L'Inde, l'empire romain, le monde civilisé, en un mot, était dans l'attente d'une rénovation de l'humanité... et, chose bien remarquable, on vit alors le peuple le plus reculé de l'Orient, les Sères ou Chinois, envoyer demander l'amitié de Rome et d'Auguste.

(1) Auctor est Julius Marathus ante paucos quam (Augustus) nasceretur menses, prodigium Romæ factum publice, quo denuntiabatur *regem populo romano naturam parturire;* senatum exterritum sensuisse *ne quis illo anno genitus educaretur;* eos qui gravidas uxores haberent, quo ad se *quisque spem traheret* curasse ne senatusconsultum ad ærarium deferretur. (Suétone, *Vie d'Auguste,* n° 94.)

(2) Cic., *de Rep.*, l. 3.

Un auteur romain nous le dit expressément (1), et les Annales de la Chine nous montrent que cela devait être. Vers le temps où Pompée étendait la domination romaine jusqu'au bord occidental de la mer Caspienne, les armées chinoises s'approchaient du bord oriental, et les deux grands peuples furent près de se rencontrer. Ainsi au moment où Auguste fermait le temple de la guerre deux empires immenses, Rome en Occident, la Chine en Orient, se donnaient pour ainsi dire la main pour tenir l'univers entier comme en silence. La même attente régnait de part et d'autre. La Chine avec Confucius attendait le Saint du côté de l'Occident; Rome attendait un Dominateur du côté de l'Orient... ni l'une ni l'autre ne se trompaient; ce qui fait le sujet des épopées grandioses de l'Inde, l'incarnation de la Divinité, allait réellement s'accomplir entre l'Orient et l'Occident, dans la Judée.

Le Messie était né, en effet, dans une pauvre grotte de Bethléhem, non loin de Jérusalem,... et voilà qu'aussitôt des rois de l'Orient, trois mages qui vivaient dans une attente inquiète, se dirigent vers le lieu où l'on devait trouver l'enfant divin. Dans ce même temps l'empereur des Indes, alarmé des prophéties répandues dans le pays et qui, selon lui, présageaient la ruine et la perte de son empire, envoyait des exprès pour s'enquérir du lieu où un tel enfant était réellement né, afin de le mettre à mort. On sait l'horrible massacre ordonné par Hérode pour se délivrer des mêmes craintes. Enfin quelques années plus tard un empereur chinois faisait partir une ambassade

(1) Florus, liv. 4, chap. 12.

pour l'Occident, afin d'y chercher le Saint par excellence qui devait y naître. Voici de quelle manière ce fait est raconté dans les Annales du Céleste Empire : « La vingt-quatrième année du règne de Tchao-« Wang, de la dynastie des Tcheou (qui répond à l'an « 1029 avant Jésus-Christ), le huitième jour de la « quatrième lune, une lumière, apparaissant au sud-« ouest, illumina le palais du roi. Le monarque, « voyant cette splendeur, interrogea les sages habiles « à prédire l'avenir. Ceux-ci lui présentèrent les li-« vres où il était écrit que ce prodige présageait que « du côté de l'Occident apparaîtrait un grand Saint, « et que mille ans après sa naissance sa religion se « répandrait dans ces lieux.

« La cinquante-troisième année du règne de Mou-« Wang, qui est celle du singe noir (951 avant Jé-« sus-Christ), le quinzième jour de la seconde lune, « Bouddha se manifesta. Mille treize ans après, sous « la dynastie des Han-Ming, la septième année du « règne de Young-Ping (64 après Jésus-Christ), le « quinzième jour de la première lune, le roi vit en « songe un homme de couleur d'or, resplendissant « comme le soleil et dont la stature s'élevait à plus « de dix pieds. Étant entré dans le palais du roi, cet « homme dit : Ma religion se répandra dans ces « lieux. Le lendemain le roi interrogea les sages. L'un « d'eux, nommé Fou-y, ouvrant les Annales du temps « de l'empereur Tchao-Wang, fit connaître les rap-« ports qui existaient entre le songe du roi et le récit « des Annales. Le roi consulta les anciens livres et « ayant trouvé le passage correspondant au temps de « Tchao-Wang, fut rempli d'allégresse. Alors il envoya

« les officiers Tsa-Yn et Thsin-King, le lettré Wang-
« Tsun et quinze autres hommes pour aller dans l'Oc-
« cident prendre des informations sur la doctrine
« de Bouddha.

« Dans la dixième année (l'an 67 après Jésus-
« Christ) ces émissaires, étant envoyés dans l'Inde
« centrale, se procurèrent une statue de Bouddha et
« des livres sanscrits, qu'ils transportèrent sur un
« cheval blanc jusqu'à la ville de Lo-Yang (1) »...

Les ambassadeurs de l'empereur chinois prirent le change; ils se laissèrent séduire par les religieux de l'Inde, et c'est de cette époque que date l'introduction du bouddhisme en Chine.

Cette idée d'une incarnation divine avait également prévalu dans le nord parmi les tribus gothiques. Elles se trouvaient si agitées, si embarrassées par les rumeurs prophétiques venues de l'Orient qu'elles envoyaient des émissaires de toute part à la recherche de cet être divin si impatiemment attendu dans le monde entier. Ces ambassades étranges font le fond de l'Edda, qui finit par ces mots : « Les nouveaux dieux (*ases*) prirent alors le nom des anciens et apparurent comme des dieux réels. » En effet il se rencontra des hommes audacieux qui, profitant de cette préoccupation des esprits, se donnèrent eux-mêmes pour le Messie promis. C'est alors qu'Odin reçut, comme un Dieu, le royaume de Gylphe et que Trenmor fut déifié par Fingal.

Qu'un Sauveur, avec une régénération de l'univers, fût attendu dans toutes les parties les plus ci-

(1) Cette ville, aujourd'hui capitale de la province du Ho-nan, porte le nom de Kai-Fong-Fou.

vilisées du monde, en conséquence de certaines prophéties anciennes, c'est donc ce qui ne peut être nié. On y croyait fermement en Occident; il en était de même en Orient, en Perse, aux Indes, en Chine et jusque parmi les tribus errantes de la haute Asie. Dans les contrées intermédiaires, comme chez les Hébreux, c'était le dogme fondamental de la religion. Aussi, grâce à cette préparation universelle, à cette attente générale, le christianisme put se répandre avec facilité sur toute la surface de la terre. Son avénement était plus propre à satisfaire les esprits qu'à les étonner, et rien ne s'opposait à ce que la parole des Apôtres pût se faire entendre, selon le texte sacré, jusqu'aux confins de l'univers: « *Et in fines orbis terræ verba eorum.* » La prédication évangélique retentit en effet dans les contrées les plus éloignées et probablement jusqu'au fond de cet empire chinois, alors plus vaste et peut-être plus civilisé que l'empire romain. La propagation de la foi chrétienne dans la haute Asie a été peu étudiée. On s'est généralement habitué à penser que l'Évangile y avait été apporté seulement dans ces derniers siècles. Cependant il est certain que la doctrine de Jésus-Christ a été prêchée dès le commencement à ces peuples de l'extrême Orient. La lumière a brillé souvent au milieu de leurs ténèbres; mais malheureusement les ténèbres ne l'ont pas toujours comprise.

II.

« Pendant que Thomas était à Jérusalem, dit Abdias dans son Histoire (1) des combats apostoliques, il reçut d'une communication divine ordre de partir pour l'Inde, afin de montrer les lumières de la vérité à ce peuple qui était assis dans l'ombre de la mort. Or, je me souviens d'avoir lu un *certain livre* (2) où étaient exposés son voyage dans l'Inde et les choses qu'il avait faites dans ce pays. Ce livre n'étant pas reçu par plusieurs à cause de ses longueurs, *ob verbositatem*, je laisserai les choses superflues et je me contenterai de raconter celles qui sont certaines et peuvent être agréables au lecteur et utiles à l'Église. » Après le préambule d'Abdias, voici une analyse de la légende de saint Thomas.

Comme Thomas l'apôtre était à Jésusalem, Notre-Seigneur lui apparut et lui dit : « Le roi de l'Inde Gondaphorus a envoyé son ministre Abban en Syrie, afin de chercher des hommes instruits dans l'art de l'architecture. Va, et je t'enverrai à lui. » Et Thomas dit : « Seigneur, envoyez-moi partout, hormis aux

(1) Cette histoire fut publiée la première fois par Wolfgang Lazius sous le titre de : *Adiæ Babyloniæ, episcopi et apostolorum discipuli, de Historia certaminis apostolici libri decem; Julio Africano interprete* (Basileæ, 1552). — Fabricius la publia de nouveau avec des notes critiques dans le tome II, p. 388 de son *Codex apocryphus Novi Testamenti*.

(2) Il est probable, dit Fabricius, qu'il s'agit ici des *Actes de Thomas*, qui existent en grec dans quelques bibliothèques.

Indes. » Et Notre-Seigneur lui dit : « Va, car je veille sur toi, et lorsque tu auras converti les Indiens tu viendras à moi recevoir la récompense de la couronne du martyre. » Et Thomas dit : « Vous êtes mon Seigneur, et moi je suis votre serviteur; que votre volonté soit faite... » Et comme Abban, ministre du roi Gondaphorus, allait à travers le marché, Notre-Seigneur lui dit : « Jeune homme, que veux-tu acheter? » et Abban lui dit : « Mon maître m'envoie pour lui ramener des ouvriers qui soient habiles dans l'art de la maçonnerie et qui lui fassent un palais comme ceux qu'il y a à Rome... » Et alors Notre-Seigneur lui donna Thomas, et lui dit qu'il était très-habile en architecture.

Le saint Apôtre et le ministre du roi Gondaphorus s'embarquèrent. Thomas convertit sur la route un grand nombre d'infidèles, surtout à Aden, ville située à l'entrée de la mer Rouge, où ils s'arrêtèrent quelque temps. Ils arrivèrent enfin sur les côtes de l'Inde, et dans la première ville où ils pénétrèrent ils assistèrent aux noces de la fille du roi. Thomas prêcha l'Évangile et fit plusieurs miracles éclatants qui amenèrent de nombreuses conversions, entre autres celle du roi. Les nouveaux mariés reçurent aussi le baptême. Longtemps après l'épouse, nommée Pélagienne, prit le saint voile et souffrit le martyre. L'époux, qui s'appelait Denis, fut sacré évêque de cette ville.

Cependant l'Apôtre et Abban allèrent trouver le roi Gondaphorus. Thomas lui fut présenté comme architecte, et le roi lui confia de grands trésors pour fournir aux frais d'un magnifique palais qu'il lui ordonna de construire. Gondaphorus s'en alla ensuite dans une

autre province, et Thomas, au lieu de s'occuper de la construction du palais, parcourut le pays, prêchant l'Évangile, guérissant les malades et distribuant ses trésors aux pauvres durant l'espace de deux ans que le roi demeura absent. Il convertit à la foi une foule innombrable. Lorsque Gondaphorus vint lui demander des nouvelles du palais, l'Apôtre lui dit : Le palais est achevé, mais vous ne l'habiterez que dans l'éternité. Le roi le traita de mage et le fit jeter au fond d'une horrible prison pour y être écorché vif et brûlé.

Sur ces entrefaites Sud, frère de Gondaphorus, mourut, et le roi commanda pour lui un sépulcre magnifique. Or le quatrième jour, comme on faisait les funérailles, le mort ressuscita, ce qui fut pour tous un grand sujet d'étonnement et de frayeur... Et le mort dit au roi : Cet homme que tu veux écorcher et brûler est l'ami de Dieu... Les anges de Dieu qui le servent m'ont mené en Paradis et ils m'ont montré un superbe palais enrichi d'or, d'argent et de pierres précieuses.... et, lorsque j'étais en admiration devant tant de magnificences, ils m'ont dit : C'est le palais que Thomas fit faire pour ton frère le roi Gondaphorus. Il s'en est rendu indigne ; si tu veux y demeurer, nous prierons Dieu que tu ressuscites, afin que tu puisses le racheter de ton frère en lui rendant l'argent qu'il croit avoir perdu.... Ayant ouï ces paroles, le roi courut à la prison où était enfermé l'Apôtre, le délivra de ses chaînes avec empressement et le pria de prendre un vêtement honorable. « Ne sais-tu pas, lui dit Thomas, que ceux qui veulent avoir puissance en choses célestes n'ont nul souci des choses charnelles et terrestres. » Le roi se jeta aux pieds de l'Apôtre et lui demanda pardon.

Gondaphorus et son frère ayant reçu le baptême, Thomas leur dit : Il y a au ciel d'innombrables palais qui sont préparés depuis le commencement du monde, et on les achète au prix de la foi et de l'aumône. Vos richesses peuvent bien vous précéder vers ces palais, mais elles ne pourront-vous y suivre.

Thomas parcourut ensuite divers royaumes de l'Inde, annonçant partout l'Évangile, opérant un grand nombre de miracles et convertissant les peuples à Jésus-Christ. Enfin il est persécuté par le roi Mesdeus, qui lui ordonne d'adorer la statue du Soleil. L'Apôtre consent à se mettre à genoux devant l'idole et promet de lui sacrifier si, à son commandement, l'idole ne tombe pas en poudre. C'est ce qui arrive. Alors il s'élève une grande sédition parmi le peuple, dont la majeure partie est pour Thomas. Le roi le fait mettre en prison, puis le livre à quatre soldats, avec ordre d'aller le mettre à mort sur la montagne voisine. L'Apôtre fait une longue prière, et les soldats, s'approchant, le transpercent de leurs lances. Le martyr tombe et rend le dernier soupir. Ses disciples l'ensevelirent avec larmes, après l'avoir recouvert d'un grand nombre de précieux parfums, et l'Église de l'Inde prospéra dans la suite, sous la direction de Siforus, prêtre, et de Zuzanès, diacre, que l'Apôtre avait ordonné au moment où il allait mourir sur la montagne.

III.

Tel est le récit d'Abdias. Nous convenons qu'on ne saurait admettre en entier une telle légende. Cependant il y a du vrai au milieu de ces circonstances futiles ou bizarres que le peuple ajoute toujours aux faits qui se sont passés au loin et qui lui sont arrivés de bouche en bouche. Quoique la certitude de la prédication de saint Thomas ait été révoquée en doute par plusieurs auteurs recommandables, nous la trouvons néanmoins appuyée sur tant de témoignages de la première valeur qu'il nous semble bien difficile qu'un esprit non prévenu n'admette pas un fait entouré des meilleures garanties historiques. En effet tous les monuments ecclésiastiques grecs, latins et syriaques proclament que saint Thomas a été l'Apôtre des Indes, qu'il a porté le flambeau de la foi jusque dans ces lointaines contrées, où il a été martyrisé. Quelques auteurs ont même affirmé qu'il avait poussé ses courses apostoliques jusqu'en Chine.

La mission et le martyre de saint Thomas aux Indes sont mentionnés dans tous les martyrologes et dans les anciennes liturgies, monuments où l'on retrouve les traditions les plus pures et les plus certaines du christianisme. On lit dans l'office syriaque des Jacobites, pour la fête de saint Thomas, au 3 juillet, les paroles suivantes (1) : « Thomas, dont nous célébrons

(1) Assemani, *Bibliotheca orientalis*, t. II, passim.

« aujourd'hui la mémoire, ayant été envoyé dans les « Indes par le Seigneur, fut vendu comme un esclave. « Il traçait le plan d'un admirable palais, et Dieu en « élevait le faîte jusqu'au ciel. Il fut ensuite, à l'exem- « ple du Seigneur, percé d'une lance, et avec le titre « d'apôtre il obtint la couronne du martyre »... Il est facile de voir dans ce peu de mots les traits les plus saillants de la notice d'Abdias. Les nestoriens chantent aux vêpres de l'office de saint Thomas : « Grâce « à votre prédication, ô Thomas, les Indiens ont aspiré « le parfum de la vie, et, après avoir abandonné les « mœurs de la gentilité, ils ont fait fleurir la pudeur « parmi eux »... Au nocturne du même office on trouve ces paroles : « Thomas entreprit le voyage des « Indes pour renverser les temples des démons et « extirper la luxure dont les femmes et les hommes « étaient dominés. Les Indiens, qui vont sans vête- « ments à cause de l'excessive chaleur de la contrée, « ayant vu Thomas revêtu d'habits, connurent ainsi « la pudeur et la modestie. »

Grégorius Bar-Hebræsus s'exprime en ces termes dans sa chronique syriaque (1)... « Thomas apôtre, « premier pontife de l'Orient. — Nous apprenons par « le livre de la prédication des saints apôtres que, « la seconde année après l'ascension de Notre- « Seigneur, l'apôtre Thomas a annoncé la foi chré- « tienne dans les régions de l'Orient et qu'il a prêché « chez les Indiens. » Enfin voici ce qu'on trouve dans la légende du bréviaire romain. « L'apôtre Thomas, « surnommé Didyme, Galiléen d'origine, prêcha l'É-

(1) *Chron. syr.*, par. 3, chap. 1.

« vangile du Christ dans un grand nombre de pro-
« vinces; il annonça la foi aux Parthes, aux Mèdes,
« aux Perses, aux Hircaniens et aux Bactriens. Enfin
« il se rendit chez les Indiens et les instruisit dans la
« religion chrétienne. Le roi de cette nation l'ayant
« condamné à mort, il fut percé de traits à Calamine
« et rehaussa ainsi l'honneur de son apostolat par la
« couronne du martyre. »

Ces nombreux témoignages, tirés des liturgies les plus anciennes, sont assurément une forte présomption en faveur de l'opinion qui fait de saint Thomas l'apôtre des Indes, et cette présomption ne peut manquer d'acquérir tous les caractères d'une véritable certitude lorsque nous la voyons, en outre, appuyée sur une tradition constante et qui remonte aux premiers temps de l'Église.

On trouve dans la Chronique pascale un fragment d'un ouvrage de l'évêque Dorothée, né en 254, où il raconte les actes et les pérégrinations des apôtres. Voici ce qu'il dit de saint Thomas (1) : « L'apôtre
« Thomas, ayant annoncé l'Évangile aux Parthes, aux
« Mèdes, aux Perses, aux Germaniens (2), aux Bac-
« triens et aux Mages, souffre le martyre à Calamila,
« ville de l'Inde. »

Saint Jérôme, qui mourut en l'année 420, parle de la mission de saint Thomas comme d'un fait universellement connu à cette époque. Il dit même, dans son catalogue des écrivains sacrés, qu'il mourut à Cala-

(1) *Chronicon paschale*, tom. II, p. 138.

(2) Il est sans doute question de ces Germaniens, peuple agriculteur de la Perse, dont parle Hérodote, t. I, ch. 125.

mine, ville des Indes (1). En admettant que ce passage ne soit pas de l'illustre docteur, mais qu'ajouté par les Grecs il appartienne à Sophrone, il restera toujours prouvé que Sophrone et les Grecs ne révoquaient pas en doute le fait de la prédication de saint Thomas dans l'Inde. Du reste, c'était aussi le sentiment de saint Jérôme, puisque, en parlant de l'immensité du Sauveur considéré comme Dieu, il dit ces paroles, dont on ne conteste pas l'authenticité... « Le « Fils de Dieu se trouvait donc en même temps avec « les apôtres pendant les quarante jours qui suivi- « rent sa résurrection, avec les anges dans le sein de « son Père et par delà les mers. Il était présent en « tous lieux, *avec Thomas dans l'Inde*, avec Pierre à « Rome, avec Paul en Illyrie, avec Tite dans la Crète, « avec André en Achaïe, avec chaque apôtre et cha- « que prédicateur de l'Évangile dans toutes les ré- « gions qu'ils parcouraient (2)... »

Théodoret était dans le même sentiment que saint Jérôme. En parlant de la prédication des apôtres, il s'exprime ainsi : « Ils ont fait recevoir la loi du cru- « cifié non-seulement aux Romains et à ceux qui « vivent sous leur empire, mais encore aux Scythes, « aux Sarmates, *aux Indiens*, aux Éthiopiens, aux « Perses, *aux Sères*, aux Hyrcaniens, aux Bretons, « aux Cimmériens, aux Germains, et, pour tout dire « en un mot, à toutes les nations et à toute classe « d'hommes (3) »... Théodoret, il est vrai, parle des apôtres en général; mais saint Thomas est le seul à

(1) Sanctus Hier., *Catal. script. eccl.*, I, 120.
(2) Sanctus Hier., *Marcell. Epit.*, 148, t. III, p. 414.
(3) Théodoret, *Serm.*, 9, p. 125.

qui on ait jamais attribué la mission des Indes, et le savant Baronius (1) fait observer avec raison que c'est à lui seul que doivent s'appliquer les paroles de Théodoret. Nicéphore (2) proclame également saint Thomas apôtre des Indiens, et Gaudence (3) dit comme Sophrone qu'il mourut dans l'Inde, à Calamine, ville qui n'est autre que Méliapour, à une petite distance de Madras.

A ces témoignages si clairs et si positifs, que nous trouvons dans les auteurs des premiers temps du christianisme, vient se joindre encore la tradition constante de tous les siècles. Ainsi au septième siècle nous voyons Grégoire de Tours, le père de l'histoire de France, parler d'un homme respectable appelé Théodore qui avait visité le tombeau de saint Thomas dans l'Inde. L'an 883, Sighelm (4), évêque de Shireburn, y fut également envoyé par le roi anglo-saxon Alfred le Grand, à la suite d'un vœu; il était chargé de remettre des secours aux chrétiens de saint Thomas. Est-il croyable que de tels pèlerinages aient pu s'établir dans des contrées si éloignées si à ces diverses époques on n'avait été bien certain de l'apostolat et du martyre de saint Thomas dans l'Inde?

Deux musulmans dont on a conservé les relations des voyages et qui visitèrent l'Inde au neuvième siècle, peu de temps après l'évêque de Shireburn, font mention de l'église de saint Thomas sur la côte de Coromandel.

(1) Baronius, *Annales*, anno 44, n° 33.
(2) *Hist.*, t. II, ch. 4.
(3) Gaud. *Serm.* 17.
(4) *Chronicon-Saxonicum*, anno 883, par Turner — *De Gestis regum anglorum*, p. 44, par Guillaume Malmesbury.

Le célèbre Vénitien Marco-Polo, qui, au treizième siècle, parcourut la haute Asie, dit, en parlant d'Aden en Arabie, que saint Thomas passait pour y avoir prêché avant d'aller dans l'Inde. « Le corps (1) de « saint Thomas, ajoute Marco-Polo, est dans la pro« vince de Malabar, aux environs d'une pauvre et « petite ville où les habitants et les marchands sont « en petit nombre, parce qu'il y a peu de trafic à « faire; mais la dévotion y attire une multitude de « chrétiens. Les Sarrasins ont aussi une profonde vé« nération pour ce lieu; ils disent que le saint apôtre « était un grand prophète et ils l'appellent *avariia*, « ce qui dans leur langue signifie saint homme. »

Vers la même époque un missionnaire dominicain qui avait traversé l'Inde en allant porter les lumières de l'Évangile jusqu'au fond de la Tartarie écrivait ainsi aux religieux de son ordre (2) : « En ce royaulme « de l'Inde prescha la foy monseigneur saint Thomas « l'apostre et convertit à Dieu moult de princes. Mais « pour ce que ces princes sont loing des aultres pays « là où on croit en Dieu, pour ce est moult la foy « crestienne amoindrie et si n'y a plus que une petite « ville là où on tient la foy crestienne. Toutes les « aultres villes et citéz du dict pays ont layssé la foy « de Dieu. »

Cette ville de l'Inde, où, selon le frère Ricold, le christianisme s'était conservé était sans doute Cala-

(1) Le cors meisser saint Thomas le apostres est en la provence de Meabar en une petite ville, car ne i a gueires homes, ne mercaant, etc. (*Recueil de Voyages et de Mémoires* publié par la Société de géographie, t. Ier, p. 208.)

(2) Lhystoire merveilleuse du Grant Caan, feuillet III.

mine, où l'apôtre avait souffert le martyre et où reposait son corps (1). Plus tard cette ville fut connue sous le nom de Méliapour ou ville des Paons (2). Elle a été aussi appelée San-Thomé, et au moyen âge les Arabes la nommaient Bétama ou Beit-Thoma, la maison, l'église de Thomas.

IV.

Ainsi, comme on le voit, ce ne sont pas seulement les Occidentaux, mais les Arabes eux-mêmes, les disciples de Mahomet qui sont persuadés de l'apostolat de saint Thomas dans les Indes. Cette tradition est surtout vivante dans les royaumes de Maduré et de Carnate, et bien des peuplades se glorifient encore de ce que leurs ancêtres ont été éclairés par cet apôtre. On a cru d'âge en âge à Méliapour que saint Thomas avait été mis à mort sur un monticule près de la ville, et on n'a pas cessé d'y venir tous les ans pour visiter son tombeau. Au témoignage du P. Pons (3), des brahmes disaient qu'il y avait parmi les livres dont leur académie de Cangipour était dépositaire des ouvrages d'histoire fort anciens où il était parlé de Thomas, de son martyre et du lieu de sa sépulture.

(1) Selon Rufin, qui vint en Syrie en 371 et y demeura vingt-cinq ans, les reliques de saint Thomas auraient été rapportées de l'Inde et déposées à Édesse. Rufin n'a pu vouloir parler, comme nous le verrons plus tard, que d'une partie des reliques du saint Apôtre.

(2) C'est la même qui est nommée *Meliar-Pha* par Ptolémée.

(3) *Lettres édif.*, t. XXII, p. 205, édit. in-18.

Plusieurs faits qui se rattachent à l'époque de la conquête portugaise viennent à l'appui de la tradition sur l'apostolat et sur la mort de saint Thomas dans les Indes. Alphonse Albuquerque, à qui ses exploits méritèrent le surnom de Grand, s'étant emparé de Goa en 1510, voulut mettre ce poste à couvert des attaques de l'ennemi au moyen de nouvelles fortifications. Lorsqu'on creusa pour en jeter les fondements, on découvrit dans les ruines des édifices abattus une croix de bronze qui portait l'image du Sauveur crucifié, et le gouverneur des Indes la plaça dans l'église qu'il faisait élever pour remercier Dieu de ses succès. L'invention du corps de saint Thomas eut lieu à Méliapour, en 1521, sous les ruines d'une antique et vaste église. On trouva sous terre, à une grande profondeur, un sépulcre, dans lequel, parmi la chaux et le sable, on découvrit des ossements remarquables par leur blancheur, le fer d'une lance encore enchâssé dans du bois, un débris de bâton ferré et un vase d'argile plein de terre. La coïncidence de cette découverte avec la tradition locale sur la présence du corps de saint Thomas à Méliapour et la disposition du monument ne permirent pas aux Portugais de douter que ce ne fût le corps de l'apôtre. On le mit donc dans une châsse garnie d'argent et plus tard on le transporta à Goa, où on le déposa dans une église bâtie en l'honneur de saint Thomas (1).

Du Jarric rapporte d'après Osorio, historien d'Emmanuel et évêque de Sylves en Algarve, que, vers

(1) Maffei, *Histoire des Indes orientales et occidentales*, t. I, p. 81-84. Du Jarric, *Histoire des choses mémorables*, etc., t. I, p. 502.

l'an 1543, on présenta à Martin-Alphonse de Sousa, lieutenant général des possessions du Portugal, une lance de cuivre sur laquelle étaient gravées des lettres usées de vieillesse et que personne ne pouvait lire. Un Juif versé dans les langues et les antiquités de l'Inde réussit pourtant à en faire connaître le sens : elles parlaient de la donation qu'un roi indien avait faite à saint Thomas d'un terrain pour y élever un temple au vrai Dieu. Du Jarric ajoute que, vers l'an 1548, Jean de Castro étant gouverneur des Indes, quelques Portugais de Méliapour voulurent faire bâtir une chapelle sur un coteau voisin de la ville où l'on disait que l'apôtre avait été tué par les brahmes. A cette occasion on trouva sculptée en relief sur la pierre, dans la proportion de deux pieds de long et d'un pied et demi de large, une croix dont les quatre ex trémités étaient ornées de fleurs de lis évasées et dont une colombe, qui la surmontait, semblait becqueter le haut. Autour du signe du salut on voyait une triple arcade et en dehors des caractères si étranges qu'on ne pouvait les lire.

Le capitaine et le vicaire de la ville de Méliapour, voulant connaître ce que signifiaient ces lettres gravées autour de la croix, s'adressèrent à un brahme du royaume de Narsinga dont on vantait le savoir. Il répondit que c'étaient des signes hiéroglyphiques dont il donna cette traduction : « Depuis que la loi des « chrétiens apparut au monde, trente ans après, le 25 « du mois de décembre, l'apôtre saint Thomas mou- « rut à Méliapour, où il y eut connaissance de Dieu, « changement de loi et destruction du démon. Dieu « naquit de la Vierge Marie, fut sous son obéissance « durant trente ans, et c'était un Dieu éternel. Ce Dieu

« enseigna sa loi à douze apôtres, et l'un d'eux vint « à Méliapour avec un bourdon à la main et y fit une « église; et le roi de Malabar et celui de Coroman- « del et celui de Pandi et autres de diverses nations « et sectes se déterminèrent tous de bonne volonté « à s'assujettir à la loi de saint Thomas, homme « saint et pénitent. Vint le temps que saint Thomas « mourut par les mains d'un brahme et de son sang « fit une croix.... (1) » On appela d'un pays éloigné un autre savant qui, sans s'être concerté avec le premier, sans connaître son interprétation, en donna une toute semblable pour le fond. En 1562 l'évêque de Cochin envoya au cardinal Henri, alors infant et depuis roi de Portugal, des témoignages anthentiques qui attestaient tous ces faits : l'historien Osorio les a eus entre les mains, et les autres historiens portugais sont unanimes sur tous ces points.

Après une tradition si constante et des témoignages si importants, il nous semble qu'il y aurait tout au moins une grande témérité à nier l'apostolat et le martyre de saint Thomas dans les Indes. Ainsi cette légende d'Abdias, dont nous avons donné une analyse, se trouve confirmée, quant au fond, par des preuves incontestables et telles qu'on a le droit d'en exiger pour les faits les plus authentiques de l'histoire. Il n'est pas jusqu'à ce roi nommé Gondaphorus, cité dans la légende, dont l'existence ne soit devenue tout récemment certaine et indubitable. Cette découverte est due à M. Reinaud, membre de l'Institut. Ce savant orientaliste, dont les écrits son ttoujours si riches

(1) Du Jarric, t. I, p. 512.

d'érudition, de perspicacité et de bonne foi, s'exprime ainsi dans un mémoire publié en 1849 : « Parmi « les médailles nouvellement découvertes, on trouve « parmi celles des rois indo-scythes qui régnèrent « peu de temps après Kanerkès dans la vallée de l'In- « dus celles d'un prince appelé Gondaphorus. Des mé- « dailles de la même catégorie se trouvent à Paris, « à la Bibliothèque nationale. D'après une tradition « qui remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne, « l'apôtre saint Thomas alla prêcher l'Évangile dans « l'Inde et il souffrit le martyre sur la côte de Coro- « mandel. Or les actes de la vie de saint Thomas qui « nous sont parvenus à la fois en grec et en latin citent « un roi de la presqu'île qui se nommait Gondaphorus « (Γονδαφόρος). D'après ces actes saint Thomas, qui se « trouvait à Jérusalem, s'embarqua dans le port le plus « proche et arriva sur la côte de la presqu'île indienne. « De là il se rendit dans l'intérieur, auprès d'un roi « appelé Gondaphorus, qui embrassa le christianisme; « après cela il se porta dans une autre province de « l'Inde, où il reçut la couronne du martyre. On voit « que ce récit n'a rien d'incompatible avec ce que « nous a transmis la tradition et ce que nous appren- « nent les monuments archéologiques (1)... »

Assurément non, il n'y a pas incompatibilité ; il y a, au contraire, harmonie parfaite. Tout prouve que saint Thomas a été véritablement le premier apôtre des Indes. Cette opinion, dit M. Coquebert-Montbret (2),

(1) *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde, antérieurement au milieu du onzième siècle de l'ère chrétienne, d'après les écrivains arabes, persans et chinois;* par M. Reinaud de l'Institut, p. 95.

(2) Note sur les chrétiens de saint Thomas dans le *Recueil des voyages et des mémoires de la Société de Géographie,* t. IV, p. 25.

a pour elle une tradition constante et le suffrage de la plus grande partie des catholiques. Dans les derniers temps elle a obtenu quelque faveur, même parmi les protestants, notamment de la part de M. Hohlenberg dans une dissertation sur l'origine et la destinée de l'Église chrétienne aux Indes (1), et de la part de M. Claude Buchanan, qui n'hésite pas après ses savantes recherches à tirer la conclusion suivante : « Je « suis convaincu qu'il y a autant de raison de « croire que saint Thomas est mort dans l'Inde que « saint Pierre à Rome (2). »

V.

Nous avons dit que l'humanité avait été préparée, dès son origine, à recevoir les vérités fondamentales du christianisme. Indépendamment des relations établies, hors du Céleste Empire, entre plusieurs Chinois et les Israélites que Dieu dispersa parmi les nations, pour y faire connaître son nom et préparer les voies au Messie, des Juifs existaient en Chine, peut-être dès le septième siècle avant l'ère chrétienne. Plusieurs de ces Juifs, dit le célèbre P. Gaubil (3), furent employés dans les premières charges militaires; il y en eut qui devinrent gouverneurs de province, ministres d'État, bacheliers et docteurs. Ces messagers de la vérité ne faillirent point à leur mission; ils

(1) *De origin. et fatis eccl. Christ. in India orientali*; Copenh., 1822.

(2) *Christian Researches in India*; 2ᵉ édition, p. 104.

(3) *Chronologie chinoise*, par le P. Gaubil, p. 267.

répandirent si bien la lumière autour d'eux que Confucius pouvait annoncer dans ses écrits qu'à l'Occident devait naître un Saint attendu depuis plus de trois mille ans : « Vaste et étendu comme le ciel, profond comme l'abîme, il sera respecté de tout le peuple ; tout le monde croira à sa parole ; tous applaudiront à ses actions. Son nom et sa gloire s'étendront sur tout l'Empire, se répandront jusque chez les barbares du midi et du nord. Partout où les vaisseaux et les chars peuvent aborder, où les forces de l'homme peuvent pénétrer ; dans tous les lieux que le ciel couvre et que la terre supporte, qui sont éclairés par le soleil et la lune et fertilisés par la rosée et le brouillard, tous les êtres qui ont du sang et qui respirent l'honoreront et l'aimeront.... il est l'égal du *Tien* (ciel). »

Doit-on s'étonner après cela de voir, en l'an 65 de notre ère, un empereur chinois, envoyer vers l'Occident, à la recherche du Sauveur des hommes, cette ambassade solennelle dont nous avons déjà parlé?

L'Inde, comme nous avons essayé de le prouver, a été évangélisée par saint Thomas. Plusieurs savants ont émis l'opinion que le même apôtre avait également porté le flambeau du christianisme jusque dans l'empire chinois. Ils se fondent pour ce fait sur des livres chaldeéns retrouvés dans l'Inde. Le bréviaire de l'église de Malabar contient en effet les paroles suivantes dans une leçon du second nocturne (1) :

« Par saint Thomas, l'erreur idolâtrique s'est dis-
« sipée dans les Indes.

« Par saint Thomas, les Chinois et les Éthiopiens
« ont été convertis à la vérité.

(1) Bréviaire chaldéen.

« Par saint Thomas, ils ont reçu le baptême, ils ont « cru et confessé le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

« Par saint Thomas, ils ont conservé la foi en un « Dieu unique.

« Par saint Thomas, les splendeurs d'une loi vivi- « fiante se sont élevées sur l'Inde entière.

« Par saint Thomas, le royaume des cieux est monté « jusqu'en Chine. »

On trouve encore dans le même office chaldéen de saint Thomas l'antienne suivante : « Les Indiens, les « Chinois, les Perses et les autres insulaires (1) (*cæ- « teri insulani*) offrent leurs adorations à votre saint « nom en commémoraison de saint Thomas. »

Le bréviaire chaldaïque de l'église de Malabar ne prouve pas, à la rigueur, nous en convenons, que saint Thomas ait été en Chine; mais il constate au moins que les Eglises de l'extrême Orient le considéraient comme leur fondateur. Les chrétiens de l'Inde, de la Perse et de la Bactriane ont pu se rendre en effet avec facilité dans le Céleste Empire et y faire pénétrer immédiatement la lumière évangélique qui leur était venue de l'Occident. Pendant que saint Thomas prêchait dans l'Inde gangétique et saint Barthélemy dans l'Éthiopie et dans l'Arabie Heureuse, on ressentait partout la secousse de la révolution chrétienne qui s'opérait dans le monde. A cette époque les hommes

(1) Cette expression est tout à fait dans le génie oriental. La bible, en parlant des nations, dit : *Les îles des nations* (insulæ gentium, Gen. X, 5). On sait aussi que les livres religieux de l'Inde regardent les diverses parties du monde comme autant d'*îles* nouvellement sorties des eaux, qui les séparent encore les unes des autres et sur lesquelles elles flottent comme une barque ou comme une plante aquatique.

étaient beaucoup plus mêlés entre eux qu'on ne le suppose communément; les relations entre l'Orient et l'Occident étaient très-fréquentes; il y avait alors plus d'énergie que de nos jours, et les peuples, peut-être moins paresseux, n'avaient pas besoin de la vapeur pour entreprendre de lointains et périlleux voyages. Les habitants des bords du Gange étaient répandus en Occident en bien plus grand nombre qu'aujourd'hui. On lit dans les *Lettres d'Alçyphron* que les Grecs avaient communément chez eux des Hindous des deux sexes en qualité de domestiques. Ils avaient surtout émigré en grand nombre en Colchide. Lorsque Metellus Celer était proconsul des Gaules, 59 ans avant Jésus-Christ, le fameux Arioviste, roi des Suèves, lui fit présent de quelques Hindous naufragés sur les côtes des Germains (1). C'étaient des marchands qui s'étaient ainsi aventurés loin de leur pays.

On sait que de nombreuses ambassades furent envoyées de l'Inde aux empereurs de Rome et de Constantinople jusqu'au septième siècle, où la puissance musulmane, qui croissait comme une mer, devint un obstacle insurmontable à toute relation ultérieure. L'ambassade la plus fameuse de toutes fut celle envoyée à Auguste par Porus, qui se vantait dans sa lettre d'avoir six cents rois sous sa domination (2); l'objet de la mission des ambassadeurs était une alliance avec l'empereur romain. Ils allèrent le trouver jusqu'en Espagne, où il était alors (3). Comme le temps

(1) Cornélius Népos, l. II, ch. 67. Suétone; Cicér., in Vatin., ch. 10. — Plutarque.

(2) Strabon, liv. V, ch. 2.

(3) Selon Orose, c'était 24 ans avant J.-C.

se passait sans succès, d'autres ambassadeurs partirent quelques années après et trouvèrent Auguste à Samos.

Aux envoyés de Porus se joignirent aussi ceux de Pandéon, roi des parties sud de la péninsule. Ils avaient à leur suite un brahmane qui aima mieux rester à Rome et s'attacher à Auguste en qualité d'augure et de devin (1). L'empereur Claude reçut également une ambassade de Ceylan, et lorsqu'en 103 Trajan marchait contre les Parthes quelques princes de l'Inde lui envoyèrent des ambassadeurs pour l'établir arbitre des différends survenus entre eux et leurs voisins. Antoine le Pieux, Dioclétien, Maximien, Théodose, Héraclius et Justinien reçurent aussi des ambassades de l'Inde en 274. Lorsque Aurélien prit Palmyre et fit prisonnière la reine Zénobie, il y trouva un corps d'Hindous, qu'il amena à Rome pour orner son triomphe.

Dans lès premiers temps du christianisme, les Indiens émigraient en grand nombre dans les contrées de l'Occident, et à leur tour les habitants de l'Europe ne montraient pas moins d'empressement à quitter leur terre natale pour visiter les pays lointains et l'Inde en particulier. A l'époque où les apôtres se répandirent dans le monde entier pour obéir à cette parole de leur divin Maître : « Allez, et enseignez « toutes les nations, » il existait entre l'Orient et l'Occident un mélange, une fusion considérables. De nombreuses caravanes, excitées par le commerce ou la curiosité, voyageaient perpétuellement de l'Inde en Eu-

(1) Strabon, liv. XV, p. 720.

rope et de l'Europe dans l'Inde. Les Chinois, moins exclusifs alors qu'ils l'ont été plus tard, laissaient les étrangers pénétrer librement dans leur vaste empire et s'en allaient eux-mêmes trafiquer chez les peuples voisins. Leurs jonques parcouraient le détroit de la Sonde et les côtes de la Malaisie, apportant leurs marchandises jusque dans les ports de Ceylan, de la mer Rouge et du golfe Persique. Les Latins et les Grecs les connaissaient sous le nom de *Sères*, parce que la soie, qui leur vint d'eux originairement, s'appelait et s'appelle encore du même nom ou d'un nom approchant dans une grande partie de l'Asie. Les Parthes servaient d'intermédiaire pour ce commerce entre les Romains et les Chinois... Ainsi donc les apôtres et leurs disciples purent facilement faire pénétrer la lumière de l'Évangile jusque dans la haute Asie, dans l'Inde par l'Égypte et dans la Chine par l'Inde.

En insistant, comme nous l'avons fait, sur l'existence des traditions chrétiennes dans le monde et sur les commencements de la propagation de la foi dans l'extrême Orient, nous avons eu une intention particulière. Lorsqu'on étudie le bouddhisme de la haute Asie, on est frappé de ses analogies avec le christianisme au point de vue du dogme, de la morale et de la liturgie. Les incrédules se sont réjouis dès qu'ils ont entrevu ces similitudes et ils se sont écriés que le christianisme n'était qu'une copie des croyances indiennes et chinoises. Mais ces accents de triomphe, qui ont paru troubler quelques chrétiens timides, ne pouvaient provenir que de l'ignorance ou de la mauvaise foi. Car, si les traditions primitives ont été apportées dans l'Inde et la Chine par les descendants de

Noé, si les Juifs s'y sont établis sept siècles avant Jésus-Christ; si saint Thomas y a annoncé l'Évangile dès la naissance de l'Église; si le judaïsme, le christianisme et les religions de l'Asie n'ont pas cessé d'être juxtaposées, on concevra sans peine que ces religions ont dû faire des emprunts aux juifs et aux chrétiens. En parcourant les diverses phases de la propagation de la foi dans l'extrême Orient, il nous sera aisé de constater ces emprunts et de démontrer que c'est, au contraire, le bouddhisme qui, en se parant de quelques vérités chrétiennes, a pu, durant des siècles, égarer d'innombrables populations. Instinctivement les hommes n'aiment pas l'erreur; ils en ont horreur comme de la mort; et si pourtant elle parvient à les séduire avec tant de facilité, c'est parce que toujours elle se présente à eux sous le déguisement de la vérité.

VI.

D'après les nombreux témoignages que nous avons rapportés, il est certain que, du temps même de la prédication des Apôtres, la verité évangélique fut annoncée par saint Thomas aux peuples de l'Inde. Il est également hors de doute que la propagation de la foi s'étendit rapidement chez toutes les nations de l'extrême Orient et jusqu'en Chine, sinon par la prédication du même apôtre, du moins par celle de ses disciples; car à cette époque il y avait de tels rap-

ports entre les Chinois, les Indiens et les Occidentaux que les uns pas plus que les autres ne pouvaient demeurer étrangers à tous ces miraculeux événements de Bethléem, du Calvaire et du cénacle.

Qu'on admette ou non l'apostolat de saint Thomas dans la Chine, toujours est-il que la bonne nouvelle de la venue du Messie et de la Rédemption des hommes fut, dès l'origine du christianisme, annoncée aux peuples de la haute Asie. Nous verrons, de siècle en siècle, presque sans interruption, les apôtres et les missionnaires, bravant les dangers et les fatigues des plus lointains voyages, aller leur porter, par terre et par mer, la parole du salut éternel. La vérité ne leur a jamais manqué, et s'ils sont encore plongés dans les erreurs les plus grossières, si cet Orient, d'où nous est venue la lumière, est assis au milieu des ténèbres, ce n'est pas la faute des Occidentaux, qui, en fils reconnaissants, n'ont jamais cessé de revenir vers leur vieux père, non pas pauvres et dénués, comme l'enfant prodigue, mais resplendissants de lumières et les mains pleines de dons célestes.

Saint Pantène fut un de ces premiers apôtres de l'extrême Orient. Il était Sicilien d'origine, et vivait vers la fin du deuxième siècle. Il s'était beaucoup appliqué à l'éloquence et à la philosophie stoïcienne. Étant devenu chrétien, il entra peu après dans la cléricature et se servit de ses talents pour mettre dans un plus grand jour les divins mystères du christianisme. Mais, après avoir reçu le baptême, il s'étudia spécialement, par un véritable esprit d'humilité, à cacher son mérite Clément d'Alexandrie le chercha longtemps avec cette anxiété, disent les auteurs du temps, du chas-

seur qui poursuit le gibier dans les profondeurs de la forêt. Il le trouva enfin caché en Égypte, vivant dans la solitude, la prière et la méditation des livres saints. Jusque-là Clément avait étudié sous divers maîtres; mais s'étant lié d'amitié avec Pantène, il découvrit en lui un tel fonds d'esprit, un si riche trésor de sagesse divine qu'il ne crut pas devoir choisir un autre guide pour le conduire au faîte de la philosophie chrétienne. Dès lors Pantène jeta un tel éclat dans la ville d'Alexandrie que l'évêque Julien le chargea d'interpréter les saintes Écritures dans cette école célèbre. Les plus fameux de ses disciples furent ce même Clément et saint Alexandre, depuis évêque de Jérusalem.

La renommée de Pantène ne se renferma point dans les limites de l'empire romain. Les Indiens, attirés par le commerce à Alexandrie, eurent occasion de connaître le saint docteur, qui s'y trouvait à la tête de l'école des chrétiens, avant l'année 179. Ils le prièrent de passer dans leur pays, pour y combattre la doctrine des brahmes par celle de Jésus-Christ. A cette époque il y avait plusieurs saints personnages qui, sous le nom d'évangélistes et pleins du zèle de Dieu, abandonnaient volontairement toutes choses, à l'exemple des apôtres, pour propager au loin la religion chrétienne. Pantène fut de ce nombre. S'étant rendu aux instances d'une ambassade qui lui avait été envoyée de l'Inde, il quitta son école et partit pour ces lointaines contrées, en 189, avec la permission de Démétrius, évêque d'Alexandrie, qui l'établit prédicateur de l'Évangile pour les nations orientales (1).

(1) Eusèbe, *Hist.*, liv. V, ch. 10.

En arrivant dans l'Inde, Pantène y trouva les traces de la foi qui précédemment y avait été prêchée. On sait qu'il annonça Jésus-Christ aux brahmanes et aux philosophes du pays. Mais l'histoire ne nous donne aucun détail sur les fruits de sa mission. Elle nous apprend seulement qu'il trouva entre les mains de quelques chrétiens un Évangile de saint Matthieu, en caractères hébraïques. On croit qu'après avoir employé plusieurs années à cultiver cette vigne avec zèle il revint à Alexandrie et se consacra de nouveau à l'instruction des fidèles. Ce qui est certain, c'est que Pantène vivait encore lorsque déjà Origène remplissait avec beaucoup d'éclat la charge de professeur public; l'on ignore l'année précise de sa mort. Mais on pense communément qu'il vécut jusqu'à la fin du règne de Sévère ou au commencement de celui de Caracalla. L'Évangile de saint Matthieu qu'il apporta à Alexandrie existait encore du temps de saint Jérôme (1).

Dans les premiers temps du christianisme, la hiérarchie ecclésiastique s'organisa rapidement. Partout où se trouvaient réunis quelques fidèles, l'Église de Jésus-Christ, pleine de vigilance et de sollicitude, plaçait à leur tête des évêques pour confirmer les néophytes dans la foi et exciter l'ardeur du prosélytisme. On croit que saint Pantène, avant de partir pour les Indes, avait été sacré évêque à Alexandrie par Démétrius.

Après saint Pantène, l'extrême Orient fut évangélisé par Frumentius. Il visita l'Inde avec son frère Adhésius et son oncle paternel, natif de Tyr et très-

(1) Eusèbe, liv. VI, ch. 14.

remarquable par sa science. En arrivant dans un certain port pour faire provision d'eau et de vivres, ils furent, en mettant pied à terre, attaqués à l'improviste par les naturels du pays. Plusieurs des voyageurs périrent; les autres furent traînés en captivité. Parmi les morts était l'oncle; mais les deux neveux furent présentés au roi, qui, ayant bientôt apprécié leur mérite, les éleva aux premières dignités de l'État. Frumentius résida longtemps dans l'Inde, où il fut durant plusieurs années premier ministre et gouverneur d'un des rois pendant sa minorité. Il prêcha l'Évangile dans les parties méridionales de la péninsule, et, comme il parlait d'une manière remarquable la langue du pays et exerçait sur les populations une grande influence, à cause de sa haute position, son apostolat fut couronné d'éclatants succès. Après avoir construit plusieurs églises, il obtint la permission de revoir sa patrie, où il fut sacré évêque. Il revint ensuite aux Indes revêtu de cette nouvelle dignité.

Le christianisme était déjà si florissant sur les bords du Gange que l'Église avait cru devoir instituer un primat de l'Inde. L'évêque qui, le premier, fut revêtu de cette dignité se nommait Jean. En 325 il était présent au concile de Nicée, dont il signa les actes. L'année suivante Frumentius lui succéda et fut sacré primat, à Alexandrie, par Athanase. Il résida dans la péninsule, et depuis lors les chrétiens continuèrent d'y avoir un évêque appelé primat de l'Inde.

La religion de Jésus-Christ s'étendit rapidement dans ces vastes régions, et bientôt elle put pénétrer jusqu'au nord malgré les obstacles de tout genre que ne cessaient de lui susciter les brahmanes et les disci-

ples de Bouddha. On sait que Muséus, évêque d'Aduli, sur les frontières de l'Abyssinie, évangélisa les parties septentrionales de l'Inde, dans la seconde partie du quatrième siècle, en compagnie du fameux Palladius, Goth de la Galatie. Ils s'embarquèrent avec des marchands sur la mer Rouge, où abordaient alors en grand nombre les navires de Ceylan et de la Chine. Palladius, dont le tempérament peu robuste ne pouvait supporter les chaleurs excessives de l'Inde, fut obligé de s'en retourner dans son pays. Mais l'évêque Muséus poursuivit sa mission et s'avança jusqu'en Chine et dans la petite Boukharie. Ces détails nous ont été conservés par saint Ambroise, dans son livre sur les mœurs des Brahmanes, lequel paraît avoir été composé pour l'instruction de ce même Palladius, qui avait été, pendant quelque temps, compagnon de voyage de l'évêque Muséus. Voici, en effet, de quelle manière s'exprime le saint docteur : « Le désir de votre « esprit, mon cher Palladius, qui, épris d'un grand « amour pour la sagesse, se porte toujours à connaître « des choses nouvelles, nous décide à entreprendre « un ouvrage neuf et difficile, celui de décrire la vie, « les mœurs et le pays des Brahmanes... »... Puis il commence ainsi son récit : « Notre frère Muséus, « évêque des Doléniens, m'a rapporté qu'étant parti, « il y a quelques années, pour les Indes, afin d'y « visiter les Brahmanes, il parcourut presque tout le « pays des Sères (Chinois). Après avoir vu un grand « nombre de nations et de pays, il arriva dans la pro« vince d'Arianam, près du fleuve Indus (1)... »

(1) Saint Ambroise, *De moribus Brachmanorum*, t. IV, p.' 1131. — *Œuvres complètes*, édition de Migne.

En ce même temps l'Inde eut pour apôtre l'évêque Théophile, qui se rendit ensuite fameux par son adhésion à l'hérésie d'Arius. Il était natif de Diu, à l'embouchure de l'Indus, dépendant du royaume de Cambodge. Il fut envoyé très-jeune à Constantinople, où il fit ses études, embrassa le christianisme et la vie monastique. Comme il était remarquablement noir, on le nommait le *moine noir*. Dans la suite il fut sacré évêque et envoyé en Arabie par Constance, pour y veiller aux intérêts de la religion chrétienne. Malgré la vive opposition qu'il éprouva de la part des Juifs, alors très-nombreux, il réussit cependant à bâtir trois églises, l'une à Dafar, capitale de cette partie de l'Arabie; l'autre à Aden près du détroit de Babelmandel, et la troisième à l'entrée du golfe Persique, où se tenait annuellement une foire célèbre par la vente des produits indiens et chinois (1). Après avoir fondé ces diverses églises, il se rendit à Diu, sa patrie, et de là dans le reste de l'Inde, où il réforma, parmi les chrétiens, un grand nombre de pratiques; car, tout en croyant à l'Évangile, ils consultaient encore les oracles. Malheureusement Théophile sema l'hérésie arienne parmi les néophytes (2).

Marutha, également Hindou de nation, fut revêtu de la dignité épiscopale dans son propre pays vers la fin du quatrième siècle. Il occupa le siége de Sufferdam. Saint Chrysostome fait, dans ses écrits (3), l'éloge de ce saint évêque, qui assista en 381 au deuxième concile général de Constantinople et à celui de Séleucie,

(1) Philostorge, l. II, n° 6, et l. III, n° 4.
(2) Nicéphore, *Hist. eccl.*, t. I, p. 719.
(3) Saint Chrisost., *Epist.* XIV, ad Olympiadem.

où il fit dresser vingt-six canons. En 383 il était présent au synode de Sides en Pamphylie.

Tous ces faits, qu'on ne saurait révoquer en doute, sont autant de preuves qu'aux premiers temps de l'Église la semence évangélique avait été aussi féconde dans l'extrême Orient que parmi les Occidentaux. Le grain de sénevé était devenu, aux Indes et dans les pays environnants, un grand arbre, sous lequel s'abritaient déjà de nombreuses populations. On peut croire même qu'il avait étendu ses rameaux jusqu'en Chine, puisque, d'après le témoignage formel de saint Ambroise, l'évêque Muséus avait parcouru « presque tout le pays des Sères. » Ces courses apostoliques, entreprises avec tant de courage et de zèle, durent porter leurs fruits de salut. Les Chinois de cette époque étaient moins indifférents que ceux de nos jours en matière de religion ; il n'est pas croyable qu'ils aient été totalement en dehors du mouvement chrétien qui s'opérait dans le monde, puisqu'ils eurent de fréquents rapports avec les néophytes de l'Inde, de la Perse et de l'Arabie et que de plus les propagateurs de la foi pouvaient facilement pénétrer dans leur empire, alors ouvert à tous les étrangers. Cette assertion ne nous paraît pas purement hypothétique ; car Arnobe, qui vivait au troisième siècle, compte les Chinois parmi les peuples qui déjà de son temps avaient reçu l'Évangile (1).

Plus tard nous voyons un voyageur célèbre, l'É-

(1) Enumerari enim possunt atque in usum computationis venire ea quæ in India gesta sunt, *apud Seras*, Persas, Medos, etc. *Arnobe, adversus gentes*, l. II, p. 50.

gyptien Cosmas Indicopleuste (1) parcourir les Indes en 535, sous le règne de l'empereur Justinien. Il affirme, dans son ouvrage intitulé *Topographie chrétienne*, qu'il y avait des églises et des prêtres avec la liturgie complète dans l'île de Ceylan, sur la côte de Malabar et dans le nord-ouest de l'Inde. Voici ce qu'il dit en particulier de Ceylan : « Il y a dans l'île « une église pour les chrétiens persans, qui y abor- « dent souvent. Elle est desservie par un prêtre et un « vicaire qui ont reçu les ordres sacrés en Perse. Ils « ont toute la liturgie (2) ecclésiastique. Pour ce qui « est des peuples qui habitent cette île et des rois qui « les commandent, ils sont païens, ont plusieurs tem- « ples et un, entre autres, situé sur une éminence, où « il y a un rubis, de la figure d'une grosse pomme « de pin, d'un prix inestimable. Lorsque le soleil « donne dessus, il jette un grand feu qui éblouit et « surprend. Il aborde dans cette île quantité de vais- « seaux, principalement des Indes et de l'Éthiopie. Il « en sort aussi beaucoup de ses ports; il y en vient de « la Chine et des autres pays qui sont à l'est (3). » Cosmas Indicopleuste avoue qu'il ne sait s'il y a des chrétiens au delà de Ceylan (4)... Il y en avait pourtant, et la Chine elle-même nous en fournira des preuves bien éclatantes...

(1) C'est-à-dire voyageur aux Indes.

(2) Ces églises, ces prêtres chrétiens et cette liturgie complète, dans le nord de l'Inde, en ces temps reculés, sont choses bien remarquables. Car c'est au nord de l'Inde aussi que se déploie aujourd'hui avec plus de pompe la hiérarchie et la liturgie du bouddhisme, qui n'existaient pas alors. Si l'un des cultes a imité l'autre, ce n'est pas le christianisme qui est l'imitateur.

(3) Cosmas Indicopleuste, dans les voyages de Thévenot, p. 20.

(4) An ulterius etiam ignoro... *Topographia christ.*, lib, III.

VII.

Pendant que la religion de Jésus-Christ se répandait dans le monde, l'esprit du mal, qui sans cesse travaille à égarer les hommes, cherchait à mêler l'erreur à la vérité, à obscurcir, par ses ténèbres, les lumières de la révélation évangélique. Les chrétiens de saint Thomas ne conservèrent pas toujours dans toute sa pureté la foi que cet apôtre leur avait prêchée. Les Indiens, ayant plus de communications avec l'Égypte et la Grèce qu'avec la ville où Jésus-Christ a établi le foyer de la vérité et le centre de son Église, souffrirent peu à peu dans leur doctrine de leurs rapports avec ces mobiles Orientaux, que l'esprit de schisme et d'hérésie gouvernait à son gré. Le nestorianisme avait pris racine en Perse, dont les nombreuses églises avaient à leur tête des ecclésiastiques qui, dans l'hérésie, conservaient encore de grandes lumières. Ils envoyèrent des missionnaires de leur secte à Ceylan, dans l'Inde et jusque dans l'empire chinois, où ils altérèrent le dogme chrétien.

Quelques auteurs ont pensé, d'après le monument de Si-ngan-Fou dont nous parlerons bientôt, que le christianisme avait d'abord été apporté en Chine par des nestoriens. Le fait nous paraît pour le moins très-contestable. En laissant de côté, pour le moment, l'opinion de ceux qui prétendent que les Chinois furent évangélisés par saint Thomas ou par ses disciples,

nous avons les autorités les plus graves pour soutenir que la première propagation de la foi dans la haute Asie a été faite par des catholiques orthodoxes et nullement entachés d'hérésie. Ébedjesus, auteur syrien très-versé dans les antiquités chrétiennes de l'Orient, s'exprime ainsi dans son Épitome canonique : « Le « *Catholicos* (1) Saliba-Zacha créa les métropolitains « de Hérie (dans le Khorassan) de Samarkande et de « Chine ; d'autres, au contraire, prétendent qu'ils fu- « rent institués par Achæus et Silas (2). » Ainsi, selon Ébedjesus, plusieurs pensaient qu'Achæus et Silas avaient institué les métropolitains de la Chine. Or, Achæus, archevêque de Séleucie, fut à la tête des Chaldéens orthodoxes depuis l'an 411 jusqu'en 415; Silas fut patriarche des nestoriens de 503 à 520 et Saliba-Zacha occupa le même siége depuis 714 jusqu'en 728 (3).

Lors même qu'on admettrait, contrairement à l'opinion de plusieurs, que Saliba-Zacha fut le premier créateur du siége métropolitain de la Chine, il n'en serait pas moins certain que les Chinois ont dû être convertis au christianisme bien longtemps avant ce patriarche nestorien. Comment, en effet, eût-on pu songer à créer un siége métropolitain dans un pays si le christianisme n'y eût déjà fait depuis longtemps des progrès considérables et s'il n'y eût eu plusieurs siéges épiscopaux. La création d'un métropolitain

(1) Titre que prirent les patriarches nestoriens.

(2) Heriæ et Samarkandæ et Sinæ metropolitanos creavit Saliba-Zacha. Aiunt vero quidam Achæum et Silam illos constituisse. (Ebedjesus Sobensis, in Epitome canonum, par. 8, cap. 15.)

(3) Assemani, *Bibliotheca orientalis*, t. III, p. 347.

suppose une Église florissante et déjà constituée, ce qui assurément ne peut avoir lieu qu'après un laps de temps considérable. Mais si l'on croit, avec les auteurs dont parle Ébedjesus, que le métropolitain de la Chine fut créé par Achæus, archevêque de Séleucie, vers l'an 411, alors se trouve pleinement justifiée la tradition qui fait remonter aux apôtres la propagation de la foi en Chine, et il n'est pas étonnant qu'Arnobe, qui vivait au troisième siècle, ait compté les Sères ou Chinois parmi les peuples qui déjà de son temps avaient reçu l'Évangile.

Assemani nous fournit, dans son ouvrage si plein d'érudition, un argument des plus concluents pour prouver l'antiquité du christianisme dans l'empire chinois. Le savant orientaliste rapporte (1), d'après Amrus, la liste des métropolitains soumis au patriarche de Séleucie, et dans ce catalogue l'Église métropolitaine de Chine est unie à celle de l'Inde (2). On peut en conclure que le siége métropolitain de la Chine fut institué presque en même temps que celui de l'Inde; car Ebedjesus dit expressément : « Le motif de la pri« mauté des siéges est tiré de la priorité du temps où « vécurent les patriarches qui les fondèrent (3). » Or, la preuve de l'antiquité du christianisme dans les Indes repose sur les fondements les plus solides. Nous avons vu que l'apostolat de saint Thomas dans la haute Asie est appuyé sur la tradition constante de l'Église, sur le témoignage des écrivains grecs, latins et syriaques,

(1) Assem., t. II, p. 413.

(2) La Chine occupe le treizième rang et l'Inde le quatorzième.

(3) Causa primatus sedium ex prioritate temporum desumitur quibus earum fundatores patriarchæ vixerunt. Assem., t. III, p. 346.

sur les liturgies les plus anciennes et enfin sur les monuments archéologiques (1) les plus authentiques. La propagation de la foi chrétienne en Chine doit donc présenter aussi les mêmes caractères d'antiquité, puisque, d'après le catalogue d'Amrus, cité dans la *Bibliothèque orientale* du savant Assemani, le siége métropolitain de la Chine est placé à côté de celui de l'Inde.

Il nous a semblé important d'insister sur ces preuves de l'introduction du christianisme en Chine durant les premiers siècles de l'Église, parce que, s'il est démontré que l'Évangile a été connu dans ces contrées avant le septième siècle, on peut dès lors admettre *à priori* l'authenticité du monument de Si-ngan-Fou dont nous allons nous occuper.

(1) Mémoire de M. Reinaud, p. 95.

CHAPITRE II.

I. — Découverte de la fameuse inscription de Si-ngan-Fou. — II. Traduction de cette inscription. — III. État de l'empire chinois à l'époque de l'érection du monument. — Affluence des étrangers en Chine sous la dynastie du Thang. — IV. Étude critique de l'inscription de Si-ngan-Fou. — Patrie d'Olopen et des autres missionnaires en Chine au septième siècle. — Caractères syriaques. — Doctrine nestorienne. — V. Objections de Voltaire et de Milne contre l'authenticité de l'inscription. — Réfutation. — VI. Authenticité du monument prouvée par les écrivains chinois. — Livres anciens et modernes. — Bonne foi des missionnaires. — Conclusion.

I.

En 1625 des ouvriers chinois creusaient les fondements d'une maison en dehors des murs de la ville de Si-ngan-Fou (1), capitale de la province du Chen-si. Ils trouvèrent enfoncée dans la terre une grande pierre monumentale, semblable à celles que les Chinois ont l'habitude d'élever pour conserver à la postérité le souvenir des événements remarquables et des hommes illustres. La table de marbre était de couleur foncée; elle avait dix pieds de haut et cinq de large. Sur une de ses faces étaient gravées une croix et

(1) Cette ville, située sur les bords d'un des affluents du fleuve Jaune, à plus de deux cents lieues de la mer, se nommait autrefois *Tchang-ngan*. Les écrivains arabes et syriaques du moyen âge lui donnent le nom de *Komdan*.

une inscription en ancien chinois. On remarquait aussi d'autres caractères tout à fait étrangers à la Chine. Cette découverte excita l'attention des mandarins et de la population de la contrée. La pierre fut exposée en public et visitée par une foule de curieux. Plusieurs missionnaires jésuites, répandus à cette époque dans les missions de la Chine, allèrent l'examiner. Le P. Alvarès Sémédo en prit connaissance le premier, puis vinrent les PP. Martin Martini, auteur de l'Atlas chinois, et Michel Boym, Polonais, qui en entreprit l'interprétation avec l'aide d'un lettré chinois.

A la nouvelle de cette curieuse découverte, le gouvernement de Péking fit demander une copie de l'inscription, et l'empereur donna ordre que l'original fût placé, comme monument, dans une pagode célèbre, à un quart de lieue de Si-ngan-Fou, où sans doute on pourrait encore la retrouver (1). Plusieurs copies, calquées exactement sur la pierre, furent envoyées en Europe par des jésuites qui se disaient témoins oculaires de toutes ces choses. La bibliothèque de leur maison, à Rome, posséda de bonne heure une de ces copies, qui attira de nombreux visiteurs, et plus tard une autre copie authentique, dans les dimensions du monument, fut envoyée à Paris et déposée à la bibliothèque de la rue Richelieu, où on peut la voir encore aujourd'hui dans la galerie des manuscrits.

Ce monument, retrouvé par hasard parmi des décombres, aux environs d'une ancienne capitale de l'empire chinois, excita un grand émoi dans le monde. Car en examinant cette pierre, en cherchant à expli-

(1) Durant notre résidence à Péking plusieurs Chinois de nos amis nous ont assuré avoir vu l'inscription dans cette pagode.

quer l'inscription on apprit, avec surprise, que la religion chrétienne avait eu de nombreux apôtres en Chine au commencement du septième siècle et qu'elle y avait été longtemps florissante. Les caractères étrangers se trouvèrent être des caractères estranghélos dont se servaient les anciens Syriens (1). Une semblable découverte était bien faite pour déconcerter un peu les esprits. On était habitué à croire que la Chine avait toujours été séparée de tout contact avec les peuples de l'Occident, et lorsqu'en 1583 le P. Ricci y eut annoncé la bonne nouvelle de l'Évangile, on était persuadé aussi que c'était la première fois que le nom de Jésus était prononcé sur cette terre séquestrée du reste des humains. Mais voilà que Dieu fait sortir des entrailles de la terre comme une voix de l'antiquité, proclamant que le christianisme a été prêché dès le commencement aux peuples même les plus éloignés du centre de la catholicité, que la lumière a lui en temps opportun aux yeux des Chinois et que, s'ils sont encore dans les ténèbres, ils n'ont pas à se plaindre de la Providence.

Il est dit sur la pierre monumentale retrouvée à Si-ngan-Fou qu'un religieux nommé Olopen, homme d'une éminente vertu, vint en 635 du Ta-Thsin ou empire romain à Si-ngan-Fou. L'empereur envoya ses officiers au-devant de lui jusqu'au faubourg occidental, le fit introduire dans son palais et ordonna qu'on traduisît les saints livres qu'il avait apportés. Ces livres ayant été examinés, l'empereur jugea que

(1) Le caractère antique dit *estranghelo* était consacré aux inscriptions et usité dans la plupart des manuscrits syriaques avant le huitième siècle. Il en était de même du caractère coufique chez les Arabes.

la doctrine en était bonne et qu'on pouvait les publier. Le décret qu'il donna en cette circonstance est cité dans l'inscription. On y dit, à la louange de la doctrine enseignée par Olopen, que la loi de vérité, éclipsée à la Chine au temps de la dynastie des Tcheou, et portée dans l'occident par Lao-Tze, semble revenir à sa source primitive, pour augmenter l'éclat de la dynastie régnante. Cette doctrine proclame qu'Aloho, c'est-à-dire Dieu en langue syrienne, créa le ciel et la terre, et que, Satan ayant séduit le premier homme, Dieu envoya le Messie pour délivrer l'humanité du péché originel; qu'il naquit d'une Vierge dans le pays de Ta-Thsin et que des Persans vinrent l'adorer, afin que la loi et la prédiction fussent accomplies...... Les caractères syriaques formant quatre-vingt-dix lignes contiennent les noms des prêtres syriens qui étaient venus en Chine, à la suite d'Olopen.

Tel est le sommaire le plus succinct de l'inscription de Si-ngan-Fou. Cependant, comme le but de notre travail est de recueillir tous les documents qui ont rapport à l'introduction et à la propagation du christianisme dans la haute Asie, nous donnerons une traduction complète de ce curieux monument, qui, à l'époque où il fut découvert, excita en Europe les controverses les plus passionnées. Nous espérons que notre traduction sera aussi fidèle que peut le permettre l'extrême concision de la langue chinoise. Nous y avons travaillé en ayant sous les yeux le texte chinois conservé à la Bibliothèque impériale, et de plus nous nous sommes aidé de diverses traductions qui ont été déjà faites.

Le préambule de l'inscription est surmonté de la

figure d'une croix gravée dans la pierre, semblable à la croix des chevaliers de Malte et à celle retrouvée dans le tombeau de saint Thomas aux Indes.

II.

« *Monument de la vaste propagation*
« *de la doctrine lumineuse dans l'empire du Milieu,*
« *composé par Khing-Tsing, religieux du temple*
« *de Ta-Thsin.*

I.

« Il y a toujours eu un principe unique, vrai, solitaire, essentiellement premier et sans origine, souverainement intelligent et immatériel, essentiellement le dernier et réunissant toutes les perfections. Il a ordonné les pôles des cieux et accompli toutes les créations. Merveilleusement saint, il est la source de toute perfection. Cet être admirable n'est-ce pas l'Unité-Trine, le véritable Seigneur, sans origine, Oloho (1)?

«.. Il a divisé par une croix les quatre parties du monde. Après avoir décomposé l'air primordial, il a donné naissance aux deux éléments (2). Le chaos a été transformé, et alors le ciel et la terre ont apparu. Il a fait mouvoir (3) le soleil et la lune pour

(1) Ce nom, étranger à la Chine, est évidemment une transcription d'Eloha, nom du véritable Dieu en langue syriaque.

(2) Le yn et le yang qui jouent un si grand rôle chez les philosophes chinois.

(3) L'astronomie moderne a prouvé que c'est le mouvement du soleil

produire le jour et la nuit. Il a élaboré et perfectionné les dix mille choses (1); mais en créant le premier homme il le doua d'une parfaite harmonie intérieure. Il lui enjoignit de surveiller la mer de ses désirs. Sa nature était sans vice et sans erreur. Son cœur simple et pur était originellement sans appétits déréglés.

II.

« Mais Sa-Than répandit le mensonge et souilla par sa malice ce qui était pur et saint. Il proclama comme une vérité l'égalité (2) des grandeurs et bouleversa toutes les notions. C'est pourquoi trois cent soixante-cinq (3) sectes, se prêtant un mutuel appui, formèrent une longue chaîne et tissèrent comme un filet de lois. Les uns placèrent les créatures à la place de l'Éternel; les autres nièrent l'existence des êtres et détruisirent les deux principes. D'autres instituèrent des prières et des sacrifices pour évoquer le bonheur. D'autres affichèrent la sainteté pour tromper les hommes. Les esprits étaient en travail et pleins de sollicitude. Les aspirations vers le souverain bien furent refoulées. Ainsi perpétuellement flottants, ils n'aboutirent à rien; tout alla de mal en pis (4). Les ténèbres s'épaissirent, les

qui entraîne celui de la terre. Il serait curieux que l'auteur de l'inscription ait eu connaissance de cette vérité.

(1) *Wan-ou*, dix mille choses, expression qui désigne en chinois l'universalité des êtres créés.

(2) Il nous a semblé que dans ce passage assez obscur l'auteur de l'inscription a voulu désigner le panthéisme indien et chinois.

(3) Ce chiffre, qui correspond au nombre des jours de l'année, exprime dans le génie de la langue chinoise une grande multitude, une série non interrompue.

(4) Littéralement *le bouilli tourna en rôti*.

hommes perdirent la voie, et longtemps errants ils ne purent la retrouver.

III.

« Alors notre Unité-Trine communiqua sa substance au *Mi-chi-ho* (Messie) très-vénérable qui, voilant la véritable majesté, apparut dans le monde semblable à l'homme. Les esprits célestes manifestèrent leur allégresse; une Vierge enfanta le Saint dans le Ta-Thsin. La plus éclatante des constellations annonça cet heureux événement. Les Perses virent la splendeur et accoururent apporter le tribut. Il a réalisé les anciens discours des vingt-quatre saints (1). Il a organisé par de grands préceptes les familles et les royaumes. Il a institué la nouvelle religion selon la notion pure de l'Unité-Trine et sans discours emphatiques. Il a réglé la conscience sur la véritable foi. Il a intimé au monde les huit commandements et purgé l'humanité de ses souillures, en ouvrant la porte aux trois (2) vertus. Il a répandu la vie et éteint la mort; il a suspendu le soleil lumineux pour détruire la demeure des ténèbres, et alors s'évanouirent les mensonges des démons. Il a dirigé la barque de la miséricorde vers le palais de la lumière, et les êtres doués d'intelligence ont été secourus. Après avoir consommé cet acte de toute puissance, il s'éleva en plein midi vers la vérité. Vingt-

(1) Allusion aux quatre grands prophètes et aux douze petits, en ajoutant Abraham, Isaac, Jacob, Job, Moïse, Samuel, David et saint Jean-Baptiste, on en trouve vingt-quatre.

(2) La foi, l'espérance et la charité.

sept livres ont été laissés (1). Il a élargi la source de la grâce afin que les hommes pussent se convertir. Le baptême de l'eau et de l'esprit est une loi qui purifie l'âme et embellit l'extérieur. Le signe de la croix réunit les quatre parties du monde et ramène à l'harmonie ce qui est divisé. En frappant sur un bois (2) nous faisons retentir la voix de la charité et de la miséricorde; en sacrifiant vers l'orient nous indiquons la voie de la vie et de la gloire.

IV.

«... Nos ministres laissent croître la barbe pour montrer qu'ils sont dévoués au prochain. La tonsure qu'ils portent au sommet de la tête indique qu'ils ont renoncé aux désirs mondains. En donnant la liberté aux esclaves nous sommes un lien entre les puissants et les faibles. Nous n'accumulons pas de richesses et nous partageons avec les pauvres ce que nous possédons. Le jeûne donne de la force à l'intelligence; l'abstinence et la modération conservent la santé. Nous adorons sept fois le jour et par nos prières nous aidons les vivants et les morts. Le septième jour nous offrons le sacrifice, après avoir purifié nos cœurs et reçu l'absolution de nos péchés. Cette religion si parfaite et si excellente est difficile à nommer. Elle éclaire les

(1) Savoir : les quatre Évangiles, les Actes des apôtres, quatorze épîtres de saint Paul, trois de saint Jean, une de saint Jacques, deux de saint Pierre, une de saint Jude et l'Apocalypse.

(2) Il est d'usage en Chine, dans les pagodes et dans les monastères, de frapper sur une cloche ou sur un morceau de bambou pour appeler les religieux à la prière.

ténèbres par son brillant précepte ; on la nomme religion lumineuse (1).

V.

«... La doctrine seule sans la sainteté n'a point de grandeur. La sainteté sans doctrine ne fait pas de progrès. Lorsque la doctrine et la sainteté vont harmonieusement, l'univers est orné et resplendissant.

« L'empereur Taï-Tsoung (2) a illustré l'empire ; il a ouvert la révolution et gouverné saintement les hommes. En ce temps il y eut un homme d'une haute vertu, nommé Olopen, originaire du royaume de Ta-Thsin. Dirigé par les nuages bleus, il porta les écritures de la véritable doctrine ; il observa les règles des vents pour traverser des contrées difficiles et périlleuses. L'an neuvième de Tching-Kouan (636) il arriva à Tchang-ngan (3). L'empereur ordonna à Fang-hi-wen-Ling, premier ministre de l'empire, d'aller, avec un grand cortége, dans le faubourg occidental, à la rencontre du nouveau venu et de l'amener

(1) King-Khiao veut dire littéralement religion lumineuse. Un sinologue russe, qui a donné une traduction très-peu exacte de l'Inscription de Si-ngan-Fou, a eu la singulière faiblesse de traduire les deux caractères chinois par : *religion orthodoxe.*

(2) Taï-Tsoung n'avait que vingt-trois ans lorsqu'il subjugua l'empire ; il fut proclamé empereur l'an 627, et se fit remarquer par une grande tolérance philosophique et par ses nombreuses relations avec les étrangers. L'accueil qu'il fit à Olopen n'a donc rien de surprenant. En 629, il avait soumis tous les rois tartares, qui d'un commun accord lui déférèrent le titre d'empereur céleste. Il mourut l'an 649 de J. C. à l'âge de cinquante-cinq ans, après en avoir régné vingt-trois.

(3) Nom que portait alors Si-ngan-Fou, aujourd'hui capitale de la province de Chen-si et à cette époque capitale de l'empire et résidence de l'empereur.

au palais. Il fit traduire les saintes Écritures dans la bibliothèque impériale. La cour écouta la doctrine, la médita profondément, et comprit la grande unité de la vérité. Il promulgua un édit spécial pour la publier et la répandre. L'an XII de Tching-Kouan, à la septième lune, pendant l'automne, l'édit fut proclamé en ces termes :

«... La doctrine n'a point de nom déterminé ; le « Saint n'a point de substance déterminée ; il institue « les religions suivant les pays et passe en foule tous « les hommes dans sa barque (1). Olopen, homme « de Ta-Thsin et d'une haute vertu, portant les écri- « tures et les images, est venu les offrir dans la cour « suprême. En examinant minutieusement l'esprit de « cette religion, on trouve qu'elle est excellente, « mystérieuse et pacifique. La contemplation de son « principe radical donne naissance à la perfection « et fixe la volonté. Cette religion est exempte de « verbiage ; ce qu'elle considère, ce sont les bons ré- « sultats. Elle est utile aux hommes, et par conséquent « on doit la publier sous l'étendue du ciel. J'ordonne « donc aux magistrats de faire construire un temple « de Ta-Thsin dans le quartier nommé I-ning (2) de la « ville impériale, et qu'on y installe vingt et un re- « ligieux. »

« La vertu de la vénérable dynastie des Tcheou étant éteinte, le *chariot bleu* (3) passa en Occident. La

(1) Ces paroles indiquent clairement que l'empereur Taï-Tsoung, admettant toutes les religions, devait par conséquent faire un accueil favorable à la religion chrétienne.

(2) C'est-à-dire quartier de la justice et de la miséricorde.

(3) Lao-Kiun ou Lao-tse, célèbre philosophe chinois contemporain de

sagesse de la dynastie de Thang ayant brillé, un souffle lumineux a pénétré l'Orient. Les magistrats ont reçu des ordres, et un fidèle écrit du souverain a été tracé sur la muraille du temple. Une beauté céleste, aux couleurs éclatantes, fit briller la porte lumineuse (1). Ce saint témoignage de l'empereur a été une source de félicité; il éclairera éternellement l'univers.

VI.

« D'après les monuments géographiques des contrées occidentales et d'après les historiographes des dynasties Han et Wei, le royaume de Ta-Thsin embrasse du côté du midi la mer de Corail (2). Au septentrion il est terminé par les montagnes des pierres précieuses; à l'occident il regarde le pays des immortels et la forêt des fleurs. Vers l'orient il reçoit les vents perpétuels et les eaux douces. Son sol produit la toile qu'on lave avec le feu (3), les parfums vivifiants, les escarboucles et les pierres précieuses qui reluisent pendant la nuit. Ses peuples n'ont l'habitude ni du vol ni de l'assassinat. Ils jouissent d'une paix

Confucius et auteur du *Tao-Te-King*, livre de la vertu et de la raison, traduit en français par M. Stanislas Julien. Il est le fondateur de la secte des docteurs de la raison. Voir ce que nous en avons dit dans l'*empire chinois*, ch. 11, p. 187.

(1) *Men*, porte, est une expression chinoise qui désigne souvent les religions, les sectes philosophiques. — King-Men, la *Porte lumineuse*, est donc synonyme de *religion lumineuse*, expression qui, dans le monument de Si-ngan-Fou, désigne la religion chrétienne.

(2) Cette expression désigne probablement la mer Rouge.

(3) L'amiante.

joyeuse. Si une loi n'est pas *lumineuse* (1), elle n'est pas observée. On n'appelle pas au pouvoir celui qui n'est pas vertueux. Le pays est d'une vaste étendue, et les objets de luxe y brillent de toute part.

VII.

« Le grand empereur Kao-Tsoung (2) suivit respectueusement les traces des ancêtres. Il féconda la vérité, lui donna de l'éclat et fit élever des temples *lumineux* dans toutes les provinces. Il combla Olopen de nouveaux titres et l'institua gardien de l'empire et seigneur de la grande loi. La loi fut ainsi répandue dans les dix voies (3). L'empire eut des germes féconds de félicité. Les temples remplirent cent cités, et les familles furent enrichies d'un admirable bonheur.

VIII.

«... Dans les années *Chen-Li* (4), les enfants de Che (les bouddhistes) usèrent de violence et firent rejaillir leurs calomnies jusque dans l'orientale Tcheou. Vers la fin des années Sien-Tien (713) des lettrés de

(1) On sait que dans la pensée de l'auteur King, *lumineux*, est synonyme de chrétien.

(2) Il succéda à son père Taï-Tsoung en 650. L'histoire lui reproche d'avoir été un prince faible et de s'être laissé gouverner par sa femme, la fameuse Ou-Heou.

(3) En 627 Tai-Tsoung avait divisé l'empire en dix grandes provinces, qu'il avait nommées *Tao*, voie.

(4) Année du règne de la fameuse impératrice Ou-Heou, qui occupa le trône impérial durant quarante ans. Les débauches et les cruautés les plus inouïes remplirent la vie de ce monstre féminin, remarquable d'ailleurs par son génie et son habileté. On ne doit pas être surpris de voir les chrétiens persécutés sous son règne.

bas étage osèrent répandre des railleries et des sarcasmes (contre la religion) dans l'occidentale Hao (1).

IX.

« En ce temps Jo-han (Jean), chef des religieux, Ki-Li, d'une grande vertu, et Kouei-Siou de Kin-Fan (2), tous religieux d'une haute illustration, joignirent ensemble leurs efforts pour relever la loi abattue et renouer les liens brisés. Hiuen-Tsoung, empereur d'une sublime sagesse, ordonna aux cinq rois Ning-Kouo de se rendre au temple de la félicité, d'en élever fermement l'autel. La poutre de la loi courbée pendant quelque temps fut redressée et la pierre de la doctrine fut remise d'aplomb.

« Au commencement des années Tien-Pao (747) il ordonna à Kao-Ly-Siu, généralissime des armées, de prendre les images véritables des cinq saints, de les placer dans le temple et d'offrir cent pièces de soie en signe de joie et d'allégresse. Ainsi nous pûmes saisir l'arc, l'épée et les moustaches du Dragon (3), quoiqu'il fût éloigné. Les rayons du soleil répandirent un grand éclat sur leurs visages célestes.

(1) Ville de la province du Chen-si, à l'occident de Si-ngan-Fou.

(2) Tous ces noms indiquent des religieux chrétiens.

(3) Cela veut dire qu'on pouvait voir les cinq empereurs, comme s'ils eussent été vivants. C'est une allusion à une fable chinoise d'après laquelle l'empereur Hoang-ti aurait été enlevé au ciel avec plus de soixante-dix personnes par un grand dragon. Ceux qui n'avaient pu s'accrocher qu'aux moustaches du dragon furent secoués et rejetés à terre... Aujourd'hui encore pour exprimer en Chine la mort de l'empereur on dit : le dragon est monté au ciel.

X.

« La troisième année de Tching-Kouan (744), il y eut un religieux du royaume de Ta-Thsin, nommé Ki-ho, qui, se dirigeant d'après les étoiles, marchait à la conversion des hommes. Ayant contemplé le soleil, il vint rendre hommage à l'empereur.

« L'empereur prescrivit au religieux Lo-han, au religieux Pou-Loung et aux autres, au nombre de sept, de se livrer avec le vertueux Ki-ho à la pratique de la perfection dans le temple de Hing-Khing. Alors l'empereur céleste écrivit lui-même une tablette pour le temple. L'écriture du Dragon apparut sur le frontispice. Les pompeux ornements rayonnaient de toute part; des nuées de cinabre resplendissaient au loin, les rayonnements de la tablette éclairaient l'atmosphère, ils montaient et rivalisaient d'éclat avec ceux du soleil. Les faveurs impériales sont semblables à la cime des monts méridionaux; elles égalent en profondeur la mer orientale. La raison peut tout; ce qui est possible peut être nommé. Le Saint fait tout; ce qu'il fait peut être publié.

« Sou-Tsoung (1), l'illustre et brillant empereur, éleva à Ling-ou et dans d'autres villes, cinq en tout (2), des temples *lumineux*. Le bien primitif fut ainsi fortifié et la félicité s'épanouit. Les solennités

(1) Il régna de 756 à 763.

(2) Ces villes étaient situés aux limites septentrionales de la province du Chen-Si. Ling-ou était même dans la Tartarie. Le règne de Sou-Tsoung fut très-agité et sa sollicitude pour faire construire des églises prouve combien le christianisme faisait de progrès.

joyeuses furent inaugurées, et l'empire entra dans une large voie de prospérité.

XI.

« Taï-Tsoung (1), empereur lettré et guerrier, propagea la sainte révolution ; il rechercha la paix et la tranquillité. Tous les ans, à l'heure de la Nativité (2), il brûlait des parfums célestes en souvenir du bienfait divin ; il faisait préparer des festins impériaux pour honorer la multitude lumineuse (chrétienne). Le ciel est certainement la source de ce qui est beau et utile : il peut donc créer et conserver toutes choses. Le saint en s'assimilant cette vertu céleste peut donc aussi élever et sanctifier les peuples.

II.

« Notre empereur (3), ami de la médiocrité, saint, devin, lettré et guerrier, a proclamé huit ordonnances, afin de mettre en charge les hommes vertueux et d'écarter les méchants. Il a institué neuf règles pour la propagation de la doctrine. Ainsi la raison mystérieuse régénère l'empire. On prie le Seigneur pour lui sans en rougir. Aussi est-il parvenu au sommet de la puissance ; et il est toujours indulgent, toujours ami de la paix et rempli de miséricorde. Il est secourable à tous, répandant ses largesses parmi la multitude. Telle est la véritable voie, telle est l'échelle de la sainte doctrine. Si les vents et les pluies arrivent en

(1) En 764.
(2) Noël.
(3) L'empereur alors régnant, en 781, était Te-Tsoung.

temps opportun, si le ciel est calme et serein, si les hommes sont bien gouvernés et les affaires de l'Empire en bon état, si les vivants jouissent de l'abondance et les morts d'un doux repos, si le succès accompagne les entreprises comme le bruit la percussion, si nos pensées sont pures et nos actions saintes, tout cela est dû au mérite et à l'usage de notre puissance lumineuse (1).

XIII.

« Le religieux Y-Sou, sous-intendant de la province de So-Fan et inspecteur de l'intérieur du palais, a été gratifié d'une tunique bleue. Il est charitable et pacifique, désireux de faire du bien au prochain et zélé propagateur de la loi. Il est venu de fort loin, de Wang-che-Tchen jusqu'à Tchoung-hia; il surpasse trois générations par ses vertus. Il a acquis la perfection dans les sciences et dans les arts. Au commencement il remplissait un office dans le palais de cinabre (2), et son nom fut inscrit sur le registre impérial.

XIV.

« Kouo-tse-y (3), premier ministre d'État, gouverneur de la ville de Fen-Yang, avait été d'abord chargé

(1) La puissance de la religion chrétienne.

(2) La cour impériale.

(3) Kouo-tse-y fut l'homme le plus illustre de la dynastie de Thang, et dans la paix et dans la guerre. Plusieurs fois il remit sur le trône les empereurs chassés par des étrangers et des rebelles. Il vécut quatre-vingt-quatre ans et mourut en 781, l'année même où ce monument fut érigé. « Tout l'empire, disent les Annales de la Chine, porta le deuil « de sa mort, et ce deuil fut le même que celui que les enfants portent

des affaires militaires dans le So-Fan. L'empereur Sou-Tsoung voulut qu'il l'accompagnât dans une expédition lointaine. Quoiqu'il fût admis familièrement sous la tente impériale, il se comportait comme s'il n'eût été qu'un simple soldat au milieu du camp. Il était pourtant les ongles et les dents de l'empire, les oreilles et les yeux de l'armée. Il distribuait aux autres sa solde et ses présents, et ne savait pas accumuler des richesses dans sa maison. Il offrait des vases de verre et des tapis dorés. Il restaurait les vieux temples et quelquefois il agrandissait les palais de la loi. Il élevait les toits et les portiques. Il les embellissait de façon que ces édifices étaient semblables à des faisans qui déploient leurs ailes pour voler. Il rendait de perpétuels services à la *porte lumineuse* (1) ; il distribuait généreusement des aumônes. Tous les ans il rassemblait les religieux et les fidèles des quatre temples. Il les servait avec zèle, leur fournissait des mets convenables et continuait ces bons offices durant cinquante jours. Ceux qui avaient faim venaient, et il les nourrissait. Ceux qui avaient froid venaient, et il les vêtissait. Il soignait les malades et les ranimait. Il enterrait les morts et les mettait en paix. On n'a pas ouï dire qu'il existât de plus belles choses parmi les *Ta-So* (2) du pur devoir. Les religieux de la doctrine *lu-*

« après la mort de ceux dont ils ont reçu la vie ; il dura trois années « entières. » Le nom de Kouo-tse-y est resté populaire en Chine jusqu'à présent. Il est souvent le héros des pièces que l'on joue sur le théâtre, et nous-même nous avons souvent entendu son nom prononcé avec respect et admiration dans des réunions de mandarins. Tout porte à croire que ce grand homme était chrétien.

(1) A la religion chrétienne.

(2) Selon la tradition, *Ta-So* était un célèbre religieux bouddhiste qui,

mineuse, revêtus d'habits blancs, ont admiré cet homme illustre; ils ont voulu graver sur la pierre le souvenir de ses sublimes actions.

XV.

« Le monument s'exprime ainsi : « Le véritable Sei-
« gneur est sans commencement. Il est éternellement
« pur et solitaire. Il a été l'artisan et le réformateur
« du monde entier. Il a fixé la terre et dressé le ciel.
« Il est venu au monde en se livrant lui-même, pour
« opérer un salut infini. Il est monté comme un soleil,
« et les ténèbres ont été dissipées. Il a fait voir la
« profondeur mystérieuse de la vérité. »

XVI.

« L'illustre et savant Empereur (1) qui a surpassé en sagesse les anciens monarques a su profiter du temps favorable et pacifier ce qui était troublé. Il a amplifié le ciel et dilaté la terre. La religion *lumineuse* est entrée dans l'Empire sous la dynastie des Thang. On traduisit les saints livres; on bâtit des temples; et les vivants et les morts furent passés dans la barque. Cent félicités s'élevèrent en même temps; dix mille royaumes furent pacifiés.

ayant convoqué tous les bonzes en une grande assemblée, eut soin de les loger, de les nourrir et de leur procurer avec libéralité toutes les choses nécessaires à la vie. (Alvarez Sémédo, *Histoire générale de la Chine*, p. 229.)

(1) Tai-Tsoung.

XVII.

« ... Kao-Tsoung (1) continua ses aïeux. Les toits des purs édifices s'élevèrent de nouveau, les temples de la concorde jetèrent un éclat qui illumina la contrée du Milieu. La véritable loi fut publiée très-clairement. Les chefs de la doctrine furent institués. Les mortels retrouvèrent la paix et le bonheur; il n'y eut plus ni misères ni calamités.

XVIII.

«... Hiuen-Tsoung inaugura les voies de la sainteté et de la rectitude. Il fit resplendir au frontispice du temple la tablette impériale. La céleste inscription brilla d'un merveilleux éclat. L'auguste tablette fut tout éblouissante : les peuples lui rendirent hommage. L'empire était en paix, et les hommes vécurent dans la félicité.

XIX.

«... Sou-Tsoung, ayant recouvré l'Empire, rentra dans la ville impériale après avoir dirigé au loin l'auguste chariot. Le soleil déploya sa splendeur et un vent fortuné balaya la nuit. Alors la félicité rentra dans le palais. La vapeur monstrueuse de la révolte se dissipa pour toujours. Il en arrêta le bouillonnement et la poussière. Ainsi devint grande notre patrie.

(1) L'auteur de l'inscription énumère les empereurs qui à cette époque favorisèrent le christianisme

XX.

«... Taï-Tsoung le Pieux et le Juste égala par sa vertu le ciel et la terre. Il avança ce qu'il avait commencé et perfectionna ce qu'il avait avancé. Il sut procurer à toutes choses de merveilleux avantages. Il brûlait des parfums en action de grâces : ses largesses se répandaient de toutes parts. Les vallées (1) de l'Orient vinrent lui rendre hommage. Les déchirures (2) de la lune furent réparées.

XXI.

« ... Kien-Tchoung (3), maître de ses passions, a rendu la vertu belle et brillante. Par ses armes il a pacifié les quatre mers. Il a organisé et civilisé dix mille contrées. Il a pénétré, comme un flambeau, les misères cachées des hommes. Il a reflété comme un miroir les couleurs de toutes les choses. Il a ressuscité et vivifié le monde; il a donné des lois à cent peuples barbares. La loi par excellence est assurément en harmonie avec toutes les perfections. Si nous sommes forcés de la nommer, nous l'appellerons Unité-Trine. Le souverain agit, et le sujet publie ses actions : c'est pourquoi nous érigeons ce monument pour célébrer la félicité primordiale...

« Cette pierre a été élevée la deuxième année de Kien-Tchoung, de la grande dynastie des Thang (781 de Jésus-Christ), le septième jour de la lune du grand

(1) Les barbares de l'Orient.

(2) Cette locution veut dire, peut-être, que l'empire fut pacifié.

(3) L'empereur Te-Soung alors régnant sous le titre de Kien-Tchoung.

accroissement (1). En ce temps le religieux Ning-Chou, seigneur de la doctrine (2), gouvernait la multitude *lumineuse* de la contrée orientale... Lu-Siou-Yen, conseiller du palais et auparavant membre du conseil de la guerre, a tracé lui-même ces caractères. »

Telle est la traduction de cette fameuse inscription trouvée à Si-ngan-Fou en 1625. A gauche du monument on lisait en langue syriaque les mots suivants : « Dans les jours du Père des Pères, Anan-Yéschouah, « patriarche *catholicos* (3). » A droite on lisait : « Adam, « prêtre et chorévêque... » Au bas de l'inscription il y avait : « En l'an des Grecs mil neuf cent deux (4), « Mar-Yezdbouzid, prêtre et chorévêque de Kom-« dam (5), ville impériale, fils de Millésius, prêtre de « bonne mémoire de Balkh, ville du Tokharistan (6), « a élevé cette table de pierre où sont décrits les bien-« faits de notre Sauveur et la prédication de nos Pères « dans le royaume des Chinois. Adam, diacre, fils de « Yezdbouzid, chorévêque. Mar-Sergius, prêtre et « chorévêque. Sabar-Jesu, prêtre. Gabriel, prêtre, « archidiacre et ecclésiarque de Komdam et de Sa-« rage..... »

(1) Première lune.

(2) Évêque.

(3) C'est le second patriarche de ce nom consacré en 774. Sa mort, arrivée en 778, n'était point encore connue en Chine lors de l'érection du monument.

(4) 781 de Jésus-Christ.

(5) Si-ngan-Fou.

(6) Contrée du Turkestan.

III.

Au temps dont parle l'inscription de Si-ngan-Fou la Chine venait de subir une révolution profonde qui avait porté au pouvoir la dynastie des Thang, la plus célèbre et la plus illustre de celles qui ont gouverné l'empire chinois. Son fondateur Taï-Tsoung, à peine âgé de vingt-trois ans, avait déjà subjugué presque toutes les provinces; mais, au lieu de conserver le pouvoir pour lui-même, il fit proclamer son père empereur. Ce trait de piété filiale lui valut l'enthousiasme et l'admiration du peuple. Il occupa lui-même le trône impérial en 627, et fut un des plus grands princes de la monarchie chinoise. Il réunit à l'Empire ou rendit tributaires tous les États voisins. En 629 la Tartarie tout entière fut soumise à sa domination, et tous les chefs de tribus lui déférèrent à l'unanimité le titre « d'Empereur céleste. » Il mourut l'an 649, à l'âge de cinquante-cinq ans, après en avoir régné vingt-trois.

La dynastie des Thang offre une nombreuse succession de princes distingués, qui élevèrent la Chine au plus haut point de civilisation où elle soit jamais parvenue. Les lettres et les beaux-arts ne jetèrent jamais, à aucune époque, un plus vif éclat, et aujourd'hui encore les antiquaires de la Chine et ceux de l'Europe recherchent avec empressement et à grands frais les porcelaines, les bronzes, les laques et les peintures de la dynastie des Thang.

Cette période de l'histoire de la Chine est surtout remarquable par les relations nombreuses que les Chinois entretenaient à cette époque avec les peuples étrangers. Accoutumés, comme nous l'avons été, à voir les Chinois de nos jours se clore avec tant de soin dans leur céleste Empire, nous avons cru volontiers qu'il en avait toujours été ainsi, qu'ils n'avaient jamais cessé de nourrir une antipathie invétérée contre les étrangers et que de tout temps ils s'étaient appliqués à les tenir éloignés de leurs frontières. Cependant il n'est rien de plus inexact. Cet esprit exclusif et jaloux appartient plus particulièrement aux Tartares-Mantchous; et l'Empire n'a été hermétiquement fermé que depuis leur domination.

Dans les siècles antérieurs et surtout sous la célèbre dynastie des Thang les Chinois avaient des relations suivies avec tous les peuples de l'Asie. Les Arabes, les Persans, les Indiens ne trouvaient aucun obstacle pour venir trafiquer dans leurs ports; ils pénétraient même dans l'intérieur et parcouraient librement les provinces. Les annales de la Chine, comme les histoires des diverses contrées de l'Asie, contiennent sur ce sujet de nombreux documents. Elles nous apprennent que les relations de la Perse avec la Chine prirent à cette époque un caractère bien remarquable. Ainsi nous savons qu'Hormisdas ou Izdegerd III était l'allié de l'empereur de Chine. Le kalife Omar venait d'être poignardé dans la mosquée de Médine en 644; et son successeur achevait, à la tête des mahométans, la conquête de la Perse, lorsque Hormisdas, réduit à la dernière extrémité, envoya demander des secours jusque dans la Chine à un empereur de la dynastie

des Thang. Pérosès, fils d'Hormisdas, réussit à s'y sauver après la mort de son père et la conquête définitive de la Perse, en 651. Il y fut même reconnu roi de Perse et fit hommage à l'empereur chinois de ses États, qu'il ne posséda jamais. L'empereur lui donna l'emploi de capitaine de ses gardes et fit ensuite passer ce titre à son fils, que les Chinois feignirent de vouloir rétablir dans son royaume. Ils le firent partir avec une armée; mais leur dessein était de surprendre les peuples du Thibet, chez lesquels il fallait passer. Cette ruse ayant réussi, leur général ramena ce prince, qui mourut à Si-ngan-Fou sans laisser de postérité (1).

A cette même époque l'empereur des Grecs envoyait une ambassade à l'empereur de la Chine pour l'exciter contre les Arabes. Les disciples de Manès et de Zoroastre se répandaient dans la haute Asie et obtenaient la permission de construire des temples en Chine, comme nous le verrons plus loin, d'après le témoignage même des écrivains chinois. On conçoit dès lors que le fondateur de la dynastie des Thang, qui avait de si fréquentes communications avec les puissances étrangères, ait permis à la religion chrétienne, comme aux autres, de s'établir dans l'empire. Le monument de Si-ngan-Fou en est une preuve incontestable; car la doctrine dont il raconte la propagation en Chine ne saurait convenir à d'autre religion qu'au christianisme.

L'inscription est d'abord surmontée, comme nous l'avons dit, de la figure d'une croix; puis on lit un exposé concis et pourtant bien clair de la doctrine

(1) De Guignes, *Histoire des Huns*; Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. II, p. 17.

chrétienne. L'existence d'un Dieu en trois personnes, créateur de tout ce qui existe : ce Dieu est nommé O-lo-ho, transcription exacte de Aloho, nom syriaque de Dieu, identique aux noms hébreux *Élohah*, *Élohim*. Dans les colonnes suivantes on explique successivement la création du monde, la chute du premier homme par la séduction de *Sa-Tan* et la corruption générale des hommes. L'avénement de Jésus-Christ est ensuite exposé en des termes qui trahissent l'opinion des nestoriens sur le mystère de l'Incarnation. Après l'exposé dogmatique, l'inscription parle de l'arrivée des missionnaires, de la protection des empereurs, des progrès de l'Évangile et des persécutions qu'eurent à subir les néophytes.....

IV.

Tel est l'abrégé de la doctrine chrétienne et de l'histoire de la propagation de la foi en Chine, contenues dans l'inscription de Si-ngan-Fou. C'est sans doute une chose curieuse de voir la pierre sortir inopinément de terre au milieu de ce vieil empire pour rendre témoignage à l'antique foi du catholique, à sa croyance de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, de la grâce, du péché originel, du baptême, du sacrifice de la messe, de la prière pour les morts, enfin jusqu'à la tonsure de ses prêtres!...

Mais quels étaient ces religieux, ces missionnaires répandus au sein du vaste empire de la Chine? Quelle est cette lointaine contrée nommée Ta-Thsin dans

l'inscription et d'où Olopen et ses successeurs étaient partis pour évangéliser les innombrables disciples de Lao-tze, de Bouddha et de Confucius ? Il nous semble que ces questions ne sont peut-être pas aussi difficiles à résoudre qu'on l'avait supposé lors de la découverte de ce curieux monument. Plusieurs ont traduit Ta-Thsin par empire romain ; d'autres ont soutenu que les Chinois entendaient désigner spécialement la Judée ; enfin on a pensé que le Ta-Thsin devait s'entendre de la Perse, car la plupart des auteurs chinois anciens et modernes confondent en effet souvent le Ta-Thsin et le *Po-sse*, qui est évidemment une transcription du mot *Perse*. La dénomination de Ta-Thsin paraît répondre d'après les divers documents tirés des livres chinois à la partie occidentale de l'Asie soumise au grand empire de Byzance, qui a toujours été appelé *Romain* par les Asiatiques. Ainsi le Ta-Thsin peut désigner à la fois l'empire romain de Byzance, la Judée, la Perse ou même, en général, les nations occidentales ; absolument comme nous voyons les Chinois de nos jours renfermer dans le mot Si-Yang, *mers occidentales*, non-seulement les peuples de l'Europe, Anglais, Français, Espagnols, mais aussi quelquefois les Américains. En lisant les auteurs chinois on aurait tort d'y rechercher une exactitude géographique à laquelle ils ne prétendent pas eux-mêmes.

Qu'importe, du reste, à l'authenticité du monument de Si-ngan-Fou que le Ta-Thsin désigne précisément l'empire romain, la Perse ou la Judée. Si le Ta-Thsin doit être pris pour la Perse, comme semble l'indiquer un ouvrage chinois intitulé : *Histoire des*

peuples barbares (1), la physionomie syriaque de l'inscription n'a rien dès lors qui puisse surprendre ; elle est au contraire toute naturelle.

Le syriaque, dit M. Ernest Renan (2), était dès lors (au cinquième siècle) la langue ecclésiastique des chrétiens persans, comme elle l'est encore aujourd'hui. Bahram V, cédant sans doute à la pression de l'esprit public et aux sollicitations des mages, persé-

(1) « Le royaume de Ta-Thsin est le rendez-vous de tous les royaumes du ciel d'occident ; c'est un pays où se rassemblent les marchands étrangers du royaume des Ta-chi (arabes). Le roi actuel s'appelle Malo-Fo. *Il enveloppe sa tête d'une pièce d'étoffe de soie* ornée de caractères d'or en relief ; les siéges dont il se sert sont couverts de tissus de soie....

« Le palais est entouré de murs ; on y a ouvert sept portes, gardées, chacune, par trente hommes. Lorsqu'il arrive un envoyé d'un autre royaume pour offrir le tribut au roi, il se prosterne au bas des degrés, fait sa prière et se retire.

« Les hommes de ce pays sont grands, beaux et intelligents, et comme ils ressemblent beaucoup aux habitants du royaume du Milieu, on les a appelés *Ta-Thsin* (comme si l'on disait : les grands Chinois).

« Les habitants du royaume voient rarement le visage du roi. Quand il sort pour se promener, il monte à cheval. On porte au-dessus de sa tête et au-dessus de son cheval des parasols ornés d'or, de jade, de perles et de diamants.

« Chaque année le roi du royaume des Ta-chi (Arabes), qui a le titre de Sou-Tan (sultan), envoie des ambassadeurs pour lui offrir le tribut.

« Si, dans le royaume, il survient quelque alerte, il ordonne aux Ta-chi de s'armer de lances et de cuirasses et de rétablir la paix. Leurs aliments se composent principalement de gâteaux de riz et de viande ; ils ne boivent pas de vin, mangent dans des vases d'or et d'argent et font usage de cuillers. Après leurs repas ils versent de l'eau dans un bassin d'or pour se laver les mains.

« Ce pays produit du lapis lazuli, du corail, des étoffes de soie ornées de fleurs d'or, de la cornaline rouge, des perles, des rhinocéros, etc. » (Extrait de l'ouvrage intitulé : *Tchou-Fan-Tchi, Histoire des peuples barbares par Tchao-Jou-Kouo*, qui vivait sous la dynastie des Song, entre 960 et 1278...... *Bibliothèque impériale, nouv. fonds. chinois*, n° 696, vol. 6.)

(2) *Histoire générale des langues sémitiques* ; Paris, 1855, p. 264.

cuta violemment le christianisme, proscrivit le syriaque, ordonna que le parsi seul fût parlé à la cour et enseigné dans les écoles. Cette réaction toutefois ne fut pas décisive (1); le magisme n'était pas assez fort, à cette époque, pour résister aux influences combinées de la Syrie et de l'empire grec, agissant dans le sens du christianisme. Sous Firouz, les nestoriens de Syrie firent en Perse les plus grands progrès, et sous Chosroès nous voyons l'empire sassanide devenir le centre d'un vaste mouvement intellectuel dirigé par des Grecs et des Syriens. Une foule d'Iraniens venaient s'instruire à Édesse, ce qui fit donner à l'école de cette ville le nom d'*École des Perses*. L'enseignement des académies de Nisibe et de Gandisapor était grec par le fond et se donnait en syriaque. Le syriaque devint ainsi en Perse une langue savante conjointement avec le grec..... Un siècle après la Perse tombait définitivement, par la conquête musulmane, sous la dépendance du génie sémitique, d'où elle ne devait sortir que vers le onzième siècle par l'établissement des dynasties indigènes (2).

L'Arménie subit encore, bien plus profondément que la Perse, l'influence de la Syrie, durant les siècles qui s'écoulèrent depuis la fondation du christianisme jusqu'à l'invasion musulmane. Là, comme en Perse, le syriaque représenta l'influence chrétienne, et joua quelque temps le rôle de langue sacrée. Les traductions arméniennes de la Bible et des principaux ou-

(1) Ibn-Makaffa compte le syriaque parmi les langues qui étaient parlées à la cour. Voy. Quatremère, *Mém. sur les Nabatiens*, p. 98.

(2) E. Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*, p. 266.

vrages ecclésiastiques furent d'abord composées sur le syriaque (1).

L'esprit de prosélytisme des nestoriens et les persécutions qui les forcèrent à refluer vers la haute Asie propagèrent bien plus loin encore l'influence de la langue syriaque, et la portèrent en Tartarie, dans le Thibet, dans l'Inde et jusqu'en Chine. La navigation de l'océan Indien et la colonisation de l'Inde furent, dès le temps des Ptolémées, la propriété des Arabes et des Syriens; un courant d'émigration sans cesse renouvelé porta, depuis cette époque, les dialectes sémitiques sur les côtes de l'Hindoustan..... Aujourd'hui encore il existe dans l'Inde une chrétienté, la même peut-être que vit Cosmas Indicopleuste au sixième siècle, qui a conservé dans la liturgie l'usage du syriaque (2).

« On voit, ajoute M. Renan (3), quel rôle capital la « langue syriaque, devenue l'instrument de la prédi« cation chrétienne, joua dans toute l'Asie du troi« sième au neuvième siècle environ de notre ère. « Comme le grec pour l'Orient hellénique et le latin « pour l'Occident, le syriaque a été, on peut le dire, « la langue chrétienne et ecclésiastique du haut « Orient. »

Il est donc permis d'affirmer sans crainte d'erreur que les missionnaires chrétiens dont les noms sont cités dans le texte chinois de l'inscription et sur les bandes latérales composées en lettres syriaques appartenaient à l'Église de Syrie, qui, comme on sait,

(1) E. Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*, p. 267.

(2) Quatremère, *Mém. sur les Nabat.*, p. 140.

(3) *Histoire générale des langues sémitiques*. 2, p73.

fut un des premiers siéges fondés par les apôtres. Les caractères syriaques ressemblent parfaitement au stranghélo usité par les Syriens au huitième siècle. Les noms sont très-connus et n'ont jamais cessé d'être en usage dans la hiérarchie de l'Église syrienne. On est même en droit de conclure que les néophytes reçurent de leurs maîtres le syriaque comme langue sacrée, et qu'elle fut en usage parmi eux pour la célébration des offices divins, la psalmodie et la rédaction des actes ecclésiastiques (1). Cette opinion est d'autant plus probable que le même usage a subsisté aux Indes parmi les chrétiens dits de saint Thomas.

L'abrégé de la doctrine chrétienne exposé dans l'inscription syro-chinoise de Si-ngan-Fou nous révèle en outre que les propagateurs de la foi dans la haute Asie, au septième siècle, professaient les erreurs nestoriennes. L'avénement de Jésus-Christ est, en effet, raconté dans des termes qui trahissent les opinions des nestoriens sur le mystère de l'Incarnation. Car on reconnaît à travers le style chinois, toujours un peu vague et énigmatique, la manière dont cet hérésiarque admettait l'union du Verbe et de l'homme, dans l'inhabitation, par une plénitude de grâce supérieure à celle de tous les saints (2). « L'une des trois personnes de

(1) Plusieurs savants orientalistes, entre autres MM. Quatremère, Abel Rémusat, Klaproth, Reinaud et Ernest Renan, ont pensé que l'alphabet ouïgour, dont les alphabets mongol, kalmouk et mantchou sont dérivés, venait du syriaque *estranghélo* par l'intermédiaire des nestoriens. Voir Quatremère, *Mém. sur les Nabat.*, p. 144 ; Abel Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, t. I, p. 29 ; Klaproth, *Recherches sur la langue et l'écriture des Ouïgours* ; Reinaud, *Géog. d'Aboulféda.*, Introd., p. CCCLXII ; E. Renan, *Hist. gén. des langues sémitiques*, p. 268.

(2) L'hérésie de Nestorius, répandue dès le cinquième siècle de notre ère, consistait principalement dans le dogme qu'il y avait deux personnes

« la Trinité se communiqua elle-même au très-illustre « et très-vénérable Messie, en cachant sa majesté. » C'est bien là la doctrine de Nestorius, et l'autorité des critiques est unanime sur ce point.

L'histoire d'ailleurs, comme nous l'avons déjà fait remarquer, nous montre les sectes nestoriennes se propageant partout, avec rapidité, dans l'intérieur de l'Asie, parvenant même à se maintenir sous la domination des musulmans par des tributs, des compromis et des concessions de tout genre. Partis des rives du Tigre ou de l'Euphrate, ces ardents et courageux propagateurs de l'Évangile ont dû probablement se rendre, par terre, dans le Khorassan; puis, traversant l'Oxus et se dirigeant vers le lac de Lop, ils seront entrés dans l'empire chinois par la province de Chen-si. Olopen et ses successeurs dans la mission de Chine, qu'ils fussent Syriens ou Persans d'origine, appartenaient certainement à l'Église nestorienne. O-lo-Pen est, sans aucun doute, un nom syrien mutilé par l'orthographe chinoise. De Guignes voyait dans les deux premières syllabes le nom d'Aloho, Dieu en syriaque, et le savant maronite Assémani a voulu le ramener par métathèse à la forme de *Yaballah* ou *Yabh-Aloho,* c'est-à-dire Dieu donné. Six siècles plus tard nous retrouverons en Chine un métropolitain nestorien portant le même nom.

dans Jésus-Christ; l'une de Jésus homme, enfanté par la Vierge; l'autre procédant du Verbe de Dieu; et que l'incarnation n'était pas l'union hypostatique du Verbe divin avec la nature humaine, mais une simple habitation du Verbe dans l'homme comme dans son temple. — Les Jacobites n'admettaient qu'une seule personne, mais *sans mélange* de la nature divine et de la nature humaine. Les chrétiens orthodoxes étaient appelés Grecs ou Melkites.

« On ne sait, dit Abel Rémusat (1), à quoi songeait Voltaire quand il disait que ce nom ressemblait à un ancien nom espagnol. Il trouve encore étrange qu'Olopen soit venu à la Chine *conduit par des nuées bleues et en observant la règle des vents*. Ces expressions peuvent sembler très-plaisantes dans nos traductions françaises; mais en chinois elles sont toutes simples et conformes au style ordinaire. »

V.

Voltaire, en effet, voulut à toute force que l'inscription de Si-ngan-Fou fût une pieuse fourberie des jésuites, pour tromper les Chinois et leur faire accroire que le christianisme avait déjà été admis par leurs ancêtres. La cabale philosophique contesta, par amour pour Voltaire et en haine des jésuites, l'authenticité de l'inscription. Mais aujourd'hui la question peut être regardée comme jugée définitivement; car les hommes de bonne foi et sérieusement érudits se sont prononcés en faveur de ce monument célèbre. Abel Rémusat a combattu les objections soulevées par Voltaire et les écrivains protestants. Il s'est surtout attaché à répondre à M. Milne, fondateur d'une mission à Malacca et qui, dans un écrit publié en 1820, avait cherché à insinuer des doutes sur l'authenticité du monument qui nous occupe.

(1) *Nouv. mél. asiat.*, t. II, p. 192.

« Deux remarques, dit M. Milne, s'offrent à moi re-
« lativement aux historiens de la Chine : la première,
« c'est qu'aucun rapport chinois authentique, que
« j'aie encore vu, ne fait la moindre mention de cette
« secte..., et qu'à l'exception de la pierre de Si-ngan-
« Fou, dont *quelques* missionnaires de Rome ont parlé,
« je n'ai jamais vu ni entendu dire que les écrivains
« chinois aient eu connaissance d'aucun monument,
« d'aucune inscription, d'aucun reste d'anciennes
« églises ; la seconde remarque, c'est qu'aucune partie
« des doctrines des nestoriens ou des cérémonies de
« leur culte ne s'est mêlée avec les systèmes païens
« de la Chine, autant du moins que j'ai pu le décou-
« vrir. »

Il n'est pas besoin d'une longue discussion pour faire voir que ces deux remarques et la conclusion qu'il serait naturel d'en tirer sont également dépourvues de fondement. Il n'y aurait d'abord rien de bien étonnant à ce que deux sectes religieuses, étrangères l'une à l'autre par leur origine, la nature de leurs dogmes, la langue de ceux qui la professent, n'aient rien pris l'une de l'autre durant l'espace de quelques siècles, où elles ont pu se trouver en contact sur quelques points du vaste empire de la Chine. On ne voit pas que les Chinois aient rien emprunté aux musulmans, qui cependant vivent au milieu d'eux depuis une époque très-rapprochée de celle de l'hégire. Mais ceux qui ont une connaissance approfondie de la religion des lamas ne peuvent s'empêcher de reconnaître que leur système hiérarchique, un grand nombre de leurs usages liturgiques et plusieurs de leurs dogmes ont été introduits dans

le bouddhisme par un effet de la décadence et de la dégénération du nestorianisme dans la haute Asie. Un écrivain, zélé protestant, dont M. Milne ne contestera pas assurément l'autorité, sir J. Davis, ancien gouverneur de la colonie anglaise en Chine, s'exprime ainsi au sujet des emprunts faits par le bouddhisme au christianisme (1) : « La ressemblance curieuse qui existe « entre les rites des prêtres bouddhistes de la Chine et « de la Tartarie et ceux de l'Église romaine a excité « vivement la surprise des missionnaires catholi- « ques... Ces étranges coïncidences les portèrent à « conjecturer que les Chinois avaient reçu une teinte « de christianisme par la voie de la Tartarie, au moyen « des Nestoriens...

« Il est certain, on peut s'en convaincre tous les « jours à Canton, qu'ils observent encore maintenant « le jeûne, le célibat et font des prières pour les morts ; « ils adorent les reliques, ont de l'eau bénite, des « chapelets de grains avec lesquels ils comptent leurs « prières et un habit monacal qui ressemble à celui « des franciscains... » Ainsi voilà bien des ressemblances que M. Milne « *n'avait pu découvrir* » et qui ont été remarquées par M. Davis, son compatriote et coreligionnaire.

Voltaire, qui n'aimait pas à s'embarrasser dans les arguments scientifiques et qui était beaucoup plus fort en plaisanterie qu'en érudition, accusa tout bonnement les missionnaires d'avoir supposé, par une fraude pieuse (2), le monument de Si-ngan-Fou. Quand

(1) *La Chine*, par sir J. Davis, t. II, p. 37.
(2) *Essai sur les mœurs*, t. IV, p. 136.

cette supposition, dit Abel Rémusat (1), eût été praticable au milieu d'une nation défiante et soupçonneuse, dans un pays où les particuliers et les magistrats sont également mal disposés pour des étrangers et surtout pour des missionnaires; où tout le monde a l'œil ouvert sur leurs moindres démarches; où l'autorité veille avec un soin extrême à tout ce qui tient aux traditions historiques et aux monuments de l'antiquité, il serait encore bien difficile d'expliquer comment les missionnaires auraient été assez hardis pour faire imprimer et publier à la Chine, et en chinois, une inscription qui n'aurait jamais existé; comment ils auraient pu imiter le style chinois, contrefaire la manière des écrivains de la dynastie des Thang, rappeler des usages peu connus, des circonstances locales, des dates conçues dans les figures mystérieuses de l'astrologie chinoise, et le tout sans se démentir un seul instant et de manière à en imposer aux plus habiles lettrés, intéressés, par la singularité même de la découverte, à en discuter l'authenticité. On devrait donc supposer qu'un lettré chinois, et un lettré des plus érudits, se serait joint aux missionnaires pour en imposer à ses compatriotes. Mais ce n'est pas tout; les bords de l'inscription sont couverts de noms syriens en beaux caractères stranghélos. Le faussaire savait donc le syriaque et il était en état de faire graver sous ses yeux, avec exactitude, quatre-vingt-dix lignes de l'écriture syrienne qui était en usage autrefois et dont la connaissance est aujourd'hui peu répandue. »

(1) *Mélanges asiat.*, t. II, p. 35.

« Cet argument de Rémusat, dit un savant orientaliste, M. Félix Nève(1), a une force irrésistible; nous l'avons entendu naguère reprendre avec la même confiance par M. Quatremère, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et nous nous permettons de répéter à cet égard l'avis d'un tel juge. On n'aurait pu en Europe, avant le dernier siècle, forger une telle série de noms et de titres appartenant à une nation chrétienne de l'Asie occidentale; c'est seulement après les travaux mis au jour à Rome par la famille des Assémani que l'on a possédé une connaissance étendue de la langue syriaque; c'est seulement par la publication des manuscrits du Vatican que l'on a pu apprécier l'extension du nestorianisme au centre de l'Asie et l'influence de sa hiérarchie dans les provinces de la Perse. Il n'y a pas lieu de supposer que dans les premières années du dix-septième siècle des missionnaires partis d'Europe aient pu acquérir ces connaissances précises, qui ne sont dues qu'à la lecture des originaux, et non point à de vagues relations.

Le judicieux de Saint-Martin, qui fut longtemps confrère de M. Quatremère dans la même académie, a relevé, dans une note digne de son érudition, une autre preuve toute spéciale qui n'est pas à négliger(2): « Parmi les divers arguments, dit-il, que l'on pourrait faire valoir en faveur de la légitimité du monument et dont on n'a pas encore fait usage, on doit compter le nom même du prêtre qui le fit ériger. Ce nom (Yezdbouzid) est persan, et à l'époque où le monument fut découvert il aurait été impossible de l'i-

(1) *Revue catholique de Louvain*, novembre 1846.

(2) *Hist. du Bas-Empire*, t. VI, p. 69 (éd. de S. M 1827).

maginer; car il n'existait aucun ouvrage où l'on aurait pu en prendre connaissance. Je ne crois pas même que depuis cette époque on ait publié aucun livre où il se trouve une seconde fois. Il est très-célèbre chez les Arméniens, et il leur vient d'un martyr Persan de naissance, issu de la race royale de Perse, qui périt vers le milieu du septième siècle et rendit son nom illustre chez les nations chétiennes de l'Orient. » Saint-Martin ajoute au même endroit « que le fameux monument de Si-ngan-Fou, dont on a longtemps cherché à révoquer en doute l'authenticité en haine des missionnaires jésuites qui l'ont fait connaître plutôt que par suite d'un examen équitable de ce qu'il contient, est unanimement regardé à présent comme à l'abri de tout soupçon.»

Pourquoi ces soupçons, en effet, et dans quel but les missionnaires se seraient-ils rendus coupables du stratagème odieux que leur a reproché Voltaire? Leur intention eût été sans doute d'avoir un argument en faveur de la doctrine catholique ou du moins de pouvoir donner aux Chinois une preuve de l'antiquité du christianisme en Chine; car on ne voit pas trop quel autre motif aurait pu les porter à courir les chances d'une entreprise aussi périlleuse. Or le monument de Si-ngan-Fou renferme une doctrine nestorienne et non catholique. A tant faire que de frauder, les jésuites, qu'on dit si habiles, ne l'eussent point fait si maladroitement. Ils eussent bien pu se dispenser de laisser sur ce monument les traces d'une hérésie qui pouvait leur susciter de grands embarras en révélant aux Chinois qu'il y avait eu autrefois parmi les chrétiens des dissidences très-graves tou-

chant le dogme fondamental du christianisme, le mystère de l'Incarnation... et puis c'eût été bien peu connaître les Chinois que de s'imaginer que ce monument serait capable de faire impression sur leur esprit. Des événements remontant seulement au huitième siècle ne pouvaient être d'un grand poids pour des hommes qui aiment tant à rechercher leurs croyances et leurs traditions dans les temps les plus reculés, pour des hommes qui n'admirent et ne vénèrent dans Confucius que le restaurateur de l'antiquité et des doctrines des fondateurs de leur vieille monarchie.

Voltaire connaissait mieux son époque et son pays que la Chine : aussi s'est-il servi contre l'inscription de Si-ngan-Fou d'un argument décisif. Il disait : Ce sont les jésuites qui nous ont fait connaître ce monument; donc il est faux. Une telle manière de raisonner pouvait avoir autrefois, nous en convenons, une certaine valeur; mais il faut espérer qu'aujourd'hui elle ne serait pas suffisante pour entraîner l'opinion publique. On peut ne pas aimer les jésuites sans qu'on se croie obligé pour cela d'applaudir à des absurdités.

VI.

La seule difficulté sérieuse qui ait été faite contre l'inscription de Si-ngan-Fou a été tirée du silence absolu des auteurs chinois au sujet de ce monument. Ce silence, s'il existait réellement, ne serait jamais

qu'une preuve négative et de bien peu d'importance pour ceux surtout qui savent le dédain des historiens chinois à l'endroit des peuples étrangers, des barbares. Mais ce prétendu silence n'existe pas. Les livres chinois contiennent un grand nombre de renseignements précieux sur la propagation du christianisme en Chine et sur le monument de Si-ngan-Fou en particulier. M. Stanislas Julien, qui connaît à fond la littérature chinoise, a recueilli sur ce sujet plusieurs textes importants qu'il a bien voulu mettre à notre disposition et qui prouvent que les lettrés du Céleste Empire n'ont pas dédaigné de s'occuper de ce monument. Voici d'abord de quelle manière la découverte est racontée dans le *Recueil d'inscriptions* (1) :

« Dans la période Tsong-Tching (1628-1643) de la dynastie des Ming, le gouverneur de Si-ngan-Fou, nommé Tsing-Ling-Tseou et surnommé le maître Tsing-Tchang, avait un jeune fils appelé Hoa-Sing. La nature l'avait doué d'une rare intelligence. A peine fut-il en état de marcher qu'il savait croiser les mains et adorer Fo (2). A l'âge de douze ans il montra une grande ardeur pour l'étude; mais bientôt après il lui vint une taie sur les yeux et, dans un moment où il regardait son père en souriant il mourut subitement.

« Après avoir consulté les sorts, on voulut l'ensevelir au sud du monastère de la Ville d'or (Kin-ching-Sse). Lorsqu'on eut creusé la terre à une profondeur de quelques pieds, on trouva une large pierre. C'était « l'inscription de la doctrine lumineuse qui s'est ré-

(1) *Kin-che-Sui-Pien*, liv. CII, t. VIII. (Bibliothèque impériale, n° 574.)
(2) Nom de Bouddha en chinois.

« pandue dans l'empire du milieu. » Cette pierre, qui était ensevelie en terre depuis mille ans, venait alors de paraître à la lumière.

« On voit cette inscription dans le recueil intitulé: Lieou-yu-hoa-Tsi. Tous les caractères étaient intacts, et il n'y en avait pas un seul d'endommagé.

« Dans la partie inférieure et à l'extrémité on a tracé une multitude de caractères étrangers, tels qu'on en voit dans les livres de Fo (*sic*) (1). »

Voilà donc non plus un missionnaire européen, mais un savant chinois, un archéologue qui nous donne tous les détails de la découverte du monument. Les livres chinois vont plus loin, ils nous disent ce qu'est devenue cette inscription. D'après leur témoignage elle se trouve dans le temple bouddhique nommé la Ville d'Or aux environs de Si-ngan-Fou (2). La grande Géographie impériale contient le passage suivant (3). « King-ching-Sse (monastère de la Ville d'or). — Ce « monastère est situé en dehors du faubourg occidental « de Si-ngan-Fou. C'était autrefois le monastère de « la sublime humanité (4) Tsouug-Iin-Sse; il fut fondé « sous les Thang. Ce monastère possède les inscrip- « tions de la pagode du maître de la loi, de l'époque « des Thang, gravées sur du bois de sandal. Il pos- « sède aussi l'inscription sur pierre intitulée : *Inscrip- « tion sur pierre de la religion lumineuse, propagée*

(1) L'auteur chinois veut parler des caractères syriaques, qu'il assimile, par erreur, aux caractères sanscrits qui se trouvent dans les livres bouddhiques.

(2) Voir la *Géographie universelle de la Chine*, 1re et 2e édition, et la *Géographie particulière de la province du Chensi.*

(3) *Géographie impériale*, livre CXXXIX, fol. 23.

(4) Ancien nom du monastère.

« *dans le royaume du milieu.* Durant les années Thien-
« Tchun (1457-1464), les étrangers de Thsin la répa-
« rèrent. »

Ces dernières paroles du passage de la *Géographie impériale* méritent d'être remarquées ; car elles prouvent qu'au quinzième siecle il y avait encore des chrétiens en Chine y jouissant d'assez de liberté pour réparer le monument qui avait été élevé par la foi de leurs pères au septième siècle.

On pourrait, à la rigueur, contester l'autorité des auteurs que nous venons de citer et insinuer que la nouvelle édition de la *Géographie impériale* a été revue et corrigée sous l'influence des jésuites, qui auraient été assez puissants et assez habiles pour tromper les lettrés, endormir leur jalousie et leur faire imprimer dans une œuvre capitale et officielle des détails de leur invention. Dans ce cas tout ce qu'on peut trouver de favorable à l'inscription dans les écrits modernes des Chinois doit être mis sur le compte des jésuites et regardé comme non avenu.

Mais voici un auteur chinois très-connu, nommé Min-Khieou, qui écrivait sous la dynastie des Song en 1060 et qui, selon toutes les probabilités, n'a pas eu à subir, à cette époque, les influences des jésuites. Il s'exprime ainsi dans son ouvrage intitulé : *Description de Si-ngan-Fou* (1) : « Dans la rue de la Justice et
« de la Jaix (I-Ning), on voit le temple appelé Po-Sse-Sse
« (temple de Perse). Il fut bâti dans la douzième année
« de la période de Tching-Kouan (638) par ordre de
« l'empereur Taï-Tsoung, en faveur de O-lo-Sse (Olo-

(1) *Tchang-ngan-Ki*, publié vers l'an 1070.

« pen), religieux étranger du royaume de Ta-Thsin. »

Le même ouvrage dit encore : «... Il y avait anciennement à Si-ngan-Fou, à l'est de la rue de la « Source douce (Li-Kuen), un temple de Po-Sse (de « Perse). Dans la deuxième année de la période I-fong « (677) trois religieux persans demandèrent qu'on « construisît un autre temple. »

Une encyclopédie (1) chinoise, publiée sous la dynastie des Song l'an 1005, contient le décret impérial suivant : « Dans la neuvième lune de la quatrième « année de la période Thien-Pao (745), l'empereur ren- « dit un décret où il était dit : La doctrine *lumineuse* « est venue de Ta-Thsin; ses partisans se l'étant trans- « mise de proche en proche, à la longue elle s'est « répandue dans le royaume du milieu; alors on a com- « mencé à y construire des temples, et c'est de là qu'est « venu leur nom : temples de Ta-Thsin. Si on veut « les faire connaître aux hommes, il faut remonter à « leur origine. C'est pourquoi, dans les deux capi- « tales de la Chine, il convient de changer le nom « de *temples de Po-sse* en celui de temples de Ta- « Thsin. Il convient que dans tous les arrondisse- « ments de l'empire on se conforme à ceci. »

Ce décret impérial de 745, rapporté dans une encyclopédie publiée en 1005; les passages de Min-Khieou, auteur d'une *description de Si-ngan-Fou*, en 1060, tout cela évidemment n'a rien à démêler avec « la fraude pieuse des jésuites. » Ces témoignages si décisifs ont été reproduits par Tsien-che (2) dans

(1) Cette encyclopédie a pour titre *Tse-fou-youen-Koueï.*

(2) Tsien-che vivait en 1063, sous l'empereur Jin-Tsoung, et était contemporain de Min-Khieou, auteur de la *Description de Si-ngan-Fou.*

son ouvrage intitulé : « *Examen de la doctrine lumineuse* (1). » Tsien-che, après avoir cité textuellement les paroles de l'encyclopédie et de Min-Khieou, dont il était contemporain, continue ainsi : « Ce fut donc à « cette époque qu'on commença à construire des tem« ples de Ta-Thsin. L'inscription dit : Dans le royaume « de Ta-Thsin il y avait un homme d'une vertu su« périeure appelé O-lo-Pen. Dans la neuvième an« née de la période Tching-Kouan (636) il vint à « Si-ngan-Fou. Dans la septième lune de la même « période (638) on construisit dans la rue de la Jus« tice et de la Paix (I-ning) un temple de Ta-Thsin... « O-lo-Pen est le même que O-lo-Sse (dont parle Min« Khieou). Dans l'origine le temple s'appelait temple « de Po-Sse. Dans la période I-Fong (676-679) il « conservait encore son ancien nom. Mais dans la « quatrième année Tien-Pao (745) on changea son « nom en celui de temple de Ta-Thsin. »

Tsien-che, dans son « *Examen de la doctrine lumineuse,* » passe en revue les diverses religions venues des pays étrangers et qui se propageaient dans l'empire. Il parle surtout avec détail et d'une façon très-peu élogieuse des manichéens ou disciples de Mo-Ni (Manès) et des adorateurs du feu ou disciples de So-lo-ti (Zoroastre). Après avoir déclaré que leurs doctrines étaient fausses et perverses, il poursuit ainsi : « Quant à la doctrine *lumineuse* qui s'est ré« pandue comme un fleuve, ses sectateurs sont les « plus intelligents parmi les barbares dont il a été

(1) *Tsien-che-King-Khiao-Khao.* (Examen de la doctrine lumineuse par Tsien-che.) — Bibliothèque impériale, n° 574, t. VIII, liv. CVIII.

« question plus haut : ils comprennent un peu les « caractères (chinois) ; ils fardent leur langage et dé- « bitent une foule de mensonges. En réalité, ils ne « diffèrent pas des manichéens et des sectateurs de « l'Esprit de feu... (1) »

Nous croyons ces citations bien suffisantes pour prouver d'une manière péremptoire que les auteurs chinois antérieurs à l'existence des jésuites connaissaient parfaitement le monument de Si-ngan-Fou et la propagation de la religion chrétienne dans le Céleste Empire. Après cela il paraît superflu d'invoquer le témoignage des auteurs modernes, qui seraient cependant, quoi qu'on puisse dire, d'une grande autorité. Plusieurs lettrés du dernier siècle ont parlé dans leurs écrits de l'existence de l'inscription, et, chose bien remarquable, il n'en est pas un seul qui s'élève contre son authenticité. Comment admettre qu'il ne se soit pas rencontré dans tout l'empire un seul écrivain qui ait entrepris de dévoiler la supercherie des chrétiens et des missionnaires, surtout aux époques de persécution, où le gouvernement, les mandarins et le peuple, tout le monde était soulevé contre le christianisme? Quelle bonne fortune pour un lettré que de pouvoir lancer un bon pamphlet à la face des adorateurs du Seigneur du ciel (2) et de prouver à tout l'empire qu'ils n'étaient que des fourbes et des imposteurs. Rien de semblable n'est arrivé ; on a inventé mille calomnies contre les missionnaires ; on a été jusqu'à les accuser d'arracher les yeux aux malades et

(1) *Tsien-chi-King-Khiao-Khao*, t. VIII, liv. CVIII, fol. 8.

(2) Nom actuel des chrétiens en Chine.

de faire bouillir les petits enfants pour fabriquer l'opium; quant à l'inscription de Si-ngan-Fou, jamais un doute n'a été soulevé; on ne trouve pas même la plus légère insinuation à cet égard dans les manifestes les plus violents qui ont été publiés en Chine contre les chrétiens et les missionnaires.

Voilà des preuves nombreuses et assurément bien décisives en faveur de l'authenticité du monument de Si-ngan-Fou. Qu'il nous soit permis cependant d'ajouter encore une considération qui, pour nous, serait sans réplique et plus concluante que tous les témoignages historiques et scientifiques que nous venons d'exposer. A l'époque de la découverte de l'inscription il y avait dans l'empire chinois un grand nombre de missionnaires de divers ordres, des franciscains, des dominicains et des jésuites; ils étaient Portugais, Italiens, Espagnols, Français, Allemands, appartenant à toutes les nationalités de l'Europe. Ces religieux avaient dit adieu à leur patrie; ils avaient tout sacrifié pour s'en aller au bout du monde travailler à la conversion des infidèles, au milieu des privations et des souffrances de tout genre, au péril même de leurs jours. Ce sont ces hommes qui ont vu (1), étudié l'inscription de Si-ngan-Fou et qui en ont envoyé des copies en Europe. Hé bien! nous croyons à la sincérité de ces hommes. Nous sommes convaincu que ces religieux ne se sont pas concertés pour attester una-

(1) Le P. Alvarez Sémédo, qui était à cette époque à Si-ngan-Fou, s'exprime ainsi : « J'ai vu, lu et considéré à loisir cette pierre; je me suis « surtout étonné qu'elle fût si entière, et ses lettres si saines, si nettes « et si distinctes après le cours de tant d'années. » (*Histoire générale du royaume de la Chine*, p. 220.)

nimement l'authenticité de ce qui n'eût été qu'une fourberie; nous sommes convaincu que des religieux préparés tous les jours à sceller de leur sang la foi qu'ils prêchaient n'ont pas menti effrontément à l'Europe, à la Chine, au monde entier. Non, ils n'ont pas fabriqué ce monument par une *fraude pieuse*, comme l'a prétendu Voltaire. Une pareille fraude eût été une infamie dont on ne peut se rendre coupable qu'après s'être dépouillé de tout sentiment d'honneur et de religion. Une telle conduite donnerait le droit de penser que les missionnaires de la Chine étaient non-seulement dépourvus de conscience, mais encore atteints de folie; car ils n'eussent pu sans démence s'abandonner à cet audacieux mensonge, dont on ne voit pas l'utilité, mais qui ne pouvait manquer de ruiner leur mission en les couvrant de honte et de mépris aux yeux de leurs néophytes et des chrétiens de l'Europe. L'inscription de Si-ngan-Fou est donc anthentique, parce que son anthenticité repose sur la bonne foi, l'honneur et la religion des missionnaires, parce qu'elle est attestée par les témoignages de l'histoire et de la science et qu'on n'a jamais pu encore, ni en Orient ni en Occident, lui opposer un argument solide et irréfutable. Aussi un savant et judicieux membre de l'Institut n'a pas craint de dire : « Ce monument fameux, dont on a longtemps cherché « à révoquer en doute l'authenticité, en haine des « missionnaires jésuites qui l'ont fait connaître plutôt « que par suite d'un examen équitable de ce qu'il « contient, est unanimement regardé à présent comme « à l'abri de tout soupçon (1). »

(1) Saint-Martin, *Hist. du Bas-Empire*, t. VI, p. 69.

CHAPITRE III.

I. — Mouvement religieux dans l'empire chinois. — Tolérance et scepticisme des Chinois. — II. Propagateurs du christianisme en Chine. — Premiers métropolitains. — Progrès du prosélytisme. — III. Renseignements puisés dans la littérature arabe. — Curieux passage du livre intitulé : « *La Chaîne des chroniques.* » — IV. Révolution en Chine. — Massacre des chrétiens. — Les écrivains arabes et Marco-Polo. — Missionnaires envoyés en Chine dans le dixième siècle. — V. Notice sur le prêtre Jean. — Lettre de ce curieux personnage à l'empereur de Constantinople. — Lettre du pape Alexandre III au prêtre Jean. — VI. Conversion du khan et de la tribu des Kéraïtes au commencement du onzième siècle. — Nombreuses conquêtes de cette tribu mongole. — Origine de la légende du prêtre Jean. — Ung-Khan dernier souverain des Kéraïtes.

I.

A l'époque où les apôtres du christianisme érigeaient au cœur même de l'empire chinois le monument remarquable dont nous venons de parler, il s'opérait dans la haute Asie un grand mouvement religieux, mouvement qui sans doute n'a pas été assez remarqué par ceux qui ont voulu contester l'authenticité de l'inscription de Si-ngan-Fou. En même temps que les missionnaires de Jésus-Christ répandaient parmi ces populeuses contrées de l'Asie la semence de la foi chrétienne, les sectateurs de Mahomet et de Bouddha étaient, eux aussi, animés d'un

ardent prosélytisme. On sait avec quel fanatique emportement les disciples du Koran travaillaient à convertir les hommes à leurs croyances. La Perse avait été subjuguée, et son dernier roi, forcé, comme nous l'avons vu, d'aller chercher un abri en Chine, était mort dans les montagnes du Thibet. Les mahométans étaient déjà répandus partout, s'ouvrant adroitement par le commerce les pays du haut Orient, qu'ils ne pouvaient dompter par les armes. Ils trafiquaient dans les Indes, à Ceylan, dans le détroit de la Sonde, sur les côtes de la Chine et jusque dans l'intérieur de l'empire, où ils divulguaient en toute liberté la doctrine du Koran. Les Chinois voyaient aussi accourir en foule chez eux les manichéens et les adorateurs du feu. Les bouddhistes surtout arrivaient par innombrables caravanes. Une puissante réaction s'était opérée contre eux dans les Indes; le brahmanisme les traquait de toute part, et, forcés de s'expatrier, ils venaient par milliers chercher un refuge au milieu des populations de la Tartarie, du Thibet et de la Chine, où déjà le panthéisme et la philosophie subtile du bouddhisme avaient fait des progrès considérables parmi les disciples de Lao-tze et de Confucius.

Durant la période à laquelle se rapporte l'inscription de Si-ngan-Fou la Chine était gouvernée par la célèbre dynastie des Thang, dont les princes furent, pour la plupart, des hommes éclairés et tolérants qui cherchaient à entretenir de bons rapports avec les nations étrangères. Ce fut sous leur domination que les Arabes et les Persans eurent les relations les plus suivies, tant par terre que par mer, avec le Céleste Empire. L'empereur Taï-Tsoung, dont nous avons vu l'édit de

tolérance en faveur de la religion *lumineuse*, ne parle pas en homme convaincu de la vérité du christianisme ni d'aucune autre religion. C'est plutôt un philosophe éclectique qui donne volontiers l'hospitalité à toutes les croyances avec une égale bienveillance. Il tient le langage d'un prince qui n'a point à défendre une religion de l'État, mais qui accorde protection à tous les cultes, à tous les symboles qui n'ont rien d'opposé aux traditions générales du royaume. Ses expressions sont celles d'un philosophe chinois disposé à croire que toutes les religions sont bonnes suivant le temps et les lieux.

Ce syncrétisme étrange était admis non-seulement par le chef de l'État, mais encore et surtout par la nation entière. Le culte de Bouddha s'était si bien établi en Chine, concurremment avec les deux religions des lettrés et des sectateurs de la raison, qu'on avait élevé un grand nombre de temples à l'union de ces trois systèmes religieux. Les statues de Bouddha, de Laotze et de Confucius étaient placées au même degré sur un autel commun, et on les honorait par des rites semblables. On voyait les trois divinités debout, Confucius au milieu entre Lao-tze et Bouddha. Elles se tenaient par la main, et trois cierges brûlaient à leurs pieds. Sur la porte des temples de ce genre on lisait cette inscription : « San-Khiao-Tang, » c'est-à-dire « temple des trois religions. » Et dans l'intérieur on voyait briller au-dessus de l'autel quatre grands caractères en or qui signifiaient : « Les trois religions n'en sont qu'une, San-Khiao-y-Khiao. »

Si toutes les doctrines étaient accueillies en Chine sous la dynastie des Thang avec une égale sympathie

ou avec une même indifférence, pourquoi s'étonner d'y voir à cette époque une colonie de prêtres chrétiens prêchant librement l'Évangile, construisant des églises et recevant un édit de tolérance en faveur de leur religion, que l'empereur philosophe déclare solennellement « mystérieuse, excellente, paisible », et qu'il assimile avec respect à la métaphysique de Laotze?

II.

L'inscription de Si-ngan-Fou nous a fourni des renseignements authentiques sur la propagation de la foi chrétienne dans la haute Asie depuis l'année 636 jusqu'en 781. Avant cette période, nous avions retrouvé, dans les traditions de l'Église syrienne, des traces de la prédication évangélique en Chine. Nous avons vu, en effet, le patriarche Saliba-Zacha instituer (1) des métropolitains à Herie (dans le Khorassan), à Samarkande et en Chine, ce qui dénote que le christianisme était déjà florissant dans ces contrées. Les mêmes sources nous fourniront encore des documents pour établir que ces missions lointaines subsistèrent après l'érection du monument de Si-ngan-Fou en 781, ce qui paraît assez favorable à son authenticité. Peut-on, en effet, s'étonner qu'on ait découvert en Chine une inscription parlant du christianisme,

(1) En 714. Selon quelques auteurs, ces métropolitains avaient été institués par Silas en 503. (Voy. Assemani, t. III, p. 614.)

alors que nous avons des preuves certaines qu'il y a eu des missionnaires avant et après l'érection de cette pierre monumentale ?

Timothée, qui occupa le siége patriarcal des nestoriens de 777 à 820, envoya des religieux prêcher l'Évangile aux divers peuples de la haute Asie. En ce temps, il y avait en Assyrie un monastère nestorien très-célèbre nommé Beth-Hobeh, où résidait un moine d'une grande science et très-versé dans les langues syriaque, arabe et persane; il s'appelait Subchal-Jésu. Le patriarche Timothée, le jugeant très-propre à la missibn qu'il voulait fonder, l'ordonna évêque et l'envoya prêcher l'Évangile aux habitants des environs de la mer Caspienne. L'espérance de Timothée ne fut pas frustrée. Subchal-Jésu ramena à la vérité la plupart de ces peuples, fit construire plusieurs églises dans ces contrées et ordonna un grand nombre de prêtres. Encouragé par ces succès, il s'enfonça ensuite dans l'extrême Orient, parcourut la Tartarie et la Chine, répandant partout sur son passage la semence évangélique. Cet apôtre n'eut pas la consolation de jouir longtemps du fruit de ses labeurs. Comme il retournait en Assyrie pour visiter le patriarche Timothée et se retremper au milieu de ses frères, dans le monastère de Beth-Hobeh, il fut arrêté en chemin et mis à mort par des brigands (1).

Le patriarche Timothée lui donna pour successeurs Kardage et Jaballah, auxquels il adjoignit quinze moines pris dans le célèbre monastère de Beth-Hobeh. Sept

(1) Thomas Margensis, in *Historia monastica*, lib. IV, ch. XX. Assemani, *Bibliotheca or.*, t. III, p. 491. Moshemii, *Hist. tart.*, p. 14.

d'entre eux furent consacrés évêques, savoir : Thomas, Zaché, Sem, Ephrem, Siméon, Ananias et David. Les uns furent envoyés aux Indes, les autres dans la Chine ou le *Cathay*, comme on disait à cette époque. Peu de temps après être arrivé au lieu de sa mission, Jaballah écrivait au patriarche Timothée : « Il a été fait par le secours de vos prières et par la « grâce du Christ que plusieurs peuples se sont con« vertis à la véritable foi. Il est important de mettre « à leur tête des évêques choisis parmi les moines « qui nous ont accompagnés dans ces contrées. » Le patriarche Timothée répondit à Jaballah et à ses compagnons de la manière suivante (1) : « Il est vrai « que l'ordination d'un évêque requiert absolument « la présence de trois évêques. Cependant, comme « vous êtes dans des régions où il n'est pas possible « de réunir ce nombre d'évêques, il vous est accordé « par la parole du Seigneur, qui régit et gouverne « toutes choses, la faculté de consacrer, vous et l'é« vêque Sardage, le prélat que vous aurez élu. Pour « tenir lieu du troisième évêque, vous placerez le « livre des Évangiles sur un siége, à la droite de « l'autel, et vous consacrerez, selon ce rite et par la « vertu de Dieu, le premier évêque. Quant aux autres, « ils ne pourront être consacrés que par trois évêques. « Je prie le Saint-Esprit de répandre sur vous ses bé« nédictions, comme il les répandit autrefois sur les « apôtres. »

Thomas, évêque de Maragah, qui nous a conservé cette précieuse correspondance dans son *Histoire du*

(1) Thomas Marg., apud Assemani, loc. cit.

monastère de Beth-Hobeh, écrivait vers la fin du huitième siècle. Il déclare avoir lu lui-même la lettre du patriarche Timothée à l'évêque Jaballah, et plus loin il ajoute que le patriarche lui écrivit pour lui faire savoir que David, un des évêques nouvellement consacrés, avait été choisi pour être métropolitain de la Chine (1).

Nous n'avons pas des renseignements bien détaillés sur l'état de ces missions chrétiennes de la haute Asie. Cependant nous pouvons présumer qu'elles étaient florissantes et que le nombre des néophytes était considérable. On voit, en effet, que depuis le commencement du sixième siècle la hiérarchie ecclésiastique s'y trouve parfaitement instituée et que les métropolitains s'y succèdent régulièrement. Une organisation si avancée laisse supposer que le christianisme y avait déjà fait de grands progrès. On lit dans un canon du synode tenu en 850 par le patriarche Théodose, et qui rappelle les prescriptions de celui de Nicée et d'Ézéchiel en 570, qu'il était ordonné à tous les évêques métropolitains de se rendre auprès du patriarche tous les quatre ans; mais qu'on en dispensait les métropolitains de l'Inde et de la Chine, etc., à cause de leur grand éloignement. Voici les paroles textuelles du canon telles qu'elles nous ont été conservées par le savant maronite Assemani : « Que les six principaux métropolitains de Hilam, « de Prath, d'Assur, etc., qui ne sont pas très-éloignés « du siége patriarcal, ne manquent pas de se rendre,

(1) « Sinensibus metropolitam datum fuisse Davidem, ex epistola Timothei didici. » (Thomas Marg., *Hist. monastica*, lib. IV, c. xx.)

« comme les autres, tous les quatre ans auprès du « patriarche. Quant aux métropolitains placés à une « grande distance, comme ceux de la Chine, de l'Inde, « de la Perse et de Samarkande, qui sont empêchés « par de hautes montagnes infestées de voleurs et « par des mers fécondes en tempêtes et en naufrages, « qu'ils s'abstiennent de venir vers nous, comme ils « en auraient le désir; qu'ils ne manquent pas, cepen« dant, d'envoyer tous les six ans des lettres de com« munion au patriarche..... Ils auront soin, en outre, « de prélever dans toutes les villes, grandes et petites, « un tribut juste, convenable et selon les règles ca« noniques, qu'ils enverront au patriarche, pour sub« venir aux dépenses de la maison patriarcale (1). »

Ce tribut demandé par le synode était sans doute une sorte de dîme, dont l'institution suppose une Église florissante et déjà fortement organisée. Le haut Orient devait aussi, à cette époque, posséder des monastères où les religieux vivaient en commun, car on trouve dans la *Bibliothèque orientale* d'Assemani l'indication d'un livre intitulé : *Histoire d'un moine d ela Chine et d'Abraham*... Cet écrit, qui, selon toutes les probabilités, se rapporte au huitième ou neuvième siècle, commence ainsi : « Voici ce que dit Abraham, « évêque de Bassora... Un jour je passai près de la « cellule d'un des moines de la Chine. Je lui de« mandai la permission d'élever une cellule en face « de la sienne et de me livrer aux mêmes exercices « que lui; ce qu'il m'accorda. »

C'est, il faut en convenir, une chose curieuse de

(1) Assemani, *Bibl. or.*, t. III, p. 347.

voir à cette époque un évêque de Bassora parcourant la Chine, visitant les chrétiens de ces lointains pays, et se fixant enfin auprès d'un moine chinois pour se livrer, en sa compagnie, aux exercices de la vie religieuse. Le dialogue d'Abraham de Bassora avec le moine chinois doit renfermer assurément des détails du plus grand intérêt sur l'état du christianisme dans ces contrées. Nous avons fait de nombreuses tentatives pour nous procurer ce précieux manuscrit arabe, mais malheureusement toutes ont été infructueuses.

III.

La littérature des Arabes est la seule, en effet, qui puisse nous mettre sur les traces de la propagation de l'Évangile dans l'extrême Orient. Déjà elle nous a fourni plusieurs indications importantes, et c'est encore dans ses livres que nous apprendrons ce que devinrent les disciples d'Olopen, dont nous a entretenus l'inscription de Si-ngan-Fou. La présence des chrétiens en Chine au neuvième siècle a été signalée par Renaudot dans la relation arabe d'un voyage aux Indes et à la Chine qu'il a traduite (1) le premier et qu'on avait longtemps attribuée, à tort, au célèbre historien Massoudi. Cette partie de la relation a pour auteur Abou-Zeyd Hassan de Syraf,

(1) M. Reinaud en a donné une nouvelle traduction, qui contient le texte arabe. Le savant orientaliste a enrichi son travail de notes très-curieuses et d'un discours préliminaire du plus grand intérêt.

homme intelligent et instruit. Il parle d'après un témoin oculaire, Ibn-Vahab, marchand musulman de Bassora, qui avait visité non-seulement les ports de la Chine, mais encore la ville impériale, Si-ngan-Fou, placée à deux mois de distance de la mer. On trouve dans les pages de l'écrivain arabe un incident des plus curieux, et qui prouve qu'on avait en Chine une connaissance assez explicite de Jésus-Christ et des apôtres. L'auteur raconte qu'Ibn-Vahab arriva à Si-ngan-Fou et qu'il fut introduit dans le palais impérial. L'empereur, après l'avoir interrogé sur les affaires de l'Occident, « ordonna à l'interprète de lui dire ces mots (1) : Reconnaîtrais-tu ton maître, si tu le voyais.. ? l'empereur voulait parler de l'apôtre de Dieu, à qui Dieu veuille bien être propice. — Je répondis : Et comment pourrais-je le voir, maintenant qu'il se trouve auprès du Dieu très-haut ? — L'empereur reprit : Ce n'est pas ce que j'entendais, je voulais parler seulement de sa figure. — Alors l'Arabe répondit : Oui. — Aussitôt l'empereur fit apporter une boîte, il plaça la boîte devant lui, puis, tirant quelques feuilles, il dit à l'interprète : Fais-lui voir son maître... — Je reconnus sur ces pages les portraits des prophètes ; en même temps je fis des vœux pour eux, et il s'opéra un mouvement dans mes lèvres. L'empereur ne savait pas que je reconnaissais les prophètes ; il me fit demander par l'interprète pourquoi j'avais remué les lèvres. L'interprète le fit, et je répondis : Je priais pour les prophètes. — L'empereur demanda comment je les avais reconnus, et je répondis : Au moyen des

(1) Traduction de M. Reinaud, p. 82 et suiv.

attributs qui les distinguent. Ainsi, voilà Noé dans l'arche, qui se sauva avec sa famille, lorsque le Dieu très-haut commanda aux eaux et que toute la terre fut submergée avec ses habitants; Noé et les siens échappèrent seuls au déluge. — A ces mots l'empereur se mit à rire et dit : Tu as deviné juste lorsque tu as reconnu Noé; quant à la submersion de la terre entière, c'est un fait que nous n'admettons pas. Le déluge n'a pu embrasser qu'une portion de la terre; il n'a atteint ni notre pays ni celui de l'Inde. — Ibn-Vahab rapportait qu'il craignait de réfuter ce que venait de dire l'empereur et de faire valoir les arguments qui étaient à sa disposition, vu que le prince n'aurait pas voulu les admettre; mais il reprit : Voilà Moïse et son bâton, avec les enfants d'Israël. — C'est vrai; mais Moïse se fit voir sur un bien petit théâtre, et son peuple se montra mal disposé à son égard. — Je repris : Voilà Jésus, sur un âne, entouré des apôtres. — L'empereur dit : Il a eu peu de temps à paraître sur la scène; sa mission n'a guère duré qu'un peu plus de trente mois.

« Ibn-Vahab continua à passer en revue les différents prophètes; mais nous nous bornons à répéter une partie de ce qu'il nous dit. Ibn-Vahab ajoutait qu'au-dessus de chaque figure de prophète on voyait une longue inscription (1) qu'il supposa renfermer le nom des prophètes, le nom de leur pays et les circonstances qui accompagnèrent leur mission; ensuite il poursuivit ainsi : Je vis la figure du prophète, sur qui soit la paix! Il était monté sur un chameau, et ses

(1) Il y avait donc alors des livres chinois sur l'histoire de la religion juive et chrétienne.

compagnons étaient également sur leurs chameaux, placés autour de lui. Tous portaient à leurs pieds des chaussures arabes; tous avaient des cure-dents attachés à leurs ceintures; m'étant mis à pleurer, l'empereur chargea l'interprète de me demander pourquoi je versais des larmes : Je répondis : Voilà notre prophète, notre Seigneur et mon cousin (1); sur lui soit la paix! — L'empereur répondit : Tu as dit vrai, lui et son peuple ont élevé le plus glorieux des empires; seulement il n'a pu voir de ses yeux l'édifice qu'il avait fondé. L'édifice n'a été vu que de ceux qui sont venus après lui. — Je vis un grand nombre d'autres figures de prophètes; quelques-unes nous faisaient signe de la main droite, réunissant le pouce et l'index, comme si, en faisant ce mouvement, elles voulaient attester quelque vérité. Certaines figures étaient représentées debout sur leurs pieds, faisant signe avec leurs doigts vers le ciel. Il y avait encore d'autres figures; l'interprète me dit que ces figures représentaient les prophètes de la Chine et de l'Inde (2). »

(1) Ibn-Vahab prétendait être de la famille de Mahomet.

(2) Évidemment la boîte renfermait une collection de portraits des divinités et des principaux personnages du judaïsme, du christianisme, du mahométisme, du bouddhisme et des autres religions de l'Inde et de la Chine. L'esprit général des princes de la dynastie Thang était la tolérance, et même peut-être l'indifférence. Tantôt le prince paraissait pencher pour le christianisme, tantôt pour le culte de Fô ou Bouddha, tantôt pour les doctrines des Tao-sse ou disciples de Lao-tze. (Note de M. Reinaud.)

IV.

L'empereur chinois qui eut cet étrange dialogue avec l'Arabe Ibn-Vahab était sans doute Hi-Tsoung, qui monta sur le trône impérial en 874. La célèbre dynastie des Thang touchait à son déclin; la Chine couvait une de ces révolutions formidabes qui ont si souvent bouleversé l'empire, mais qui ont toujours fini par le rétablir sur les mêmes bases, avec ses vieilles institutions. Ce fut sous le règne de Hi-Tsoung, et presque immédiatement après le départ du voyageur arabe, que survinrent les désordres dont parle Abou-Zeyd dans sa relation. La révolte éclata à la fois dans les provinces de Pé-Tchy-Li et de Chan-Toug, au nord du fleuve Jaune. Le chef des rebelles était Hoang-Tchao, nommé Banschoua par l'écrivain arabe. Il était d'une famille de marchands qui avait fait une fortune considérable dans des spéculations de sel. Hoang-Tchao avait beaucoup étudié, et après avoir terminé ses études classiques, il voulut entrer dans la carrière du mandarinat. Il subit avec succès ses examens de bachelier, mais ayant échoué dans ceux du doctorat, son orgueil blessé le poussa dans les conspirations des sociétés secrètes, qui sont en Chine comme ailleurs l'asile des ambitieux mécontents. Bientôt la révolte s'étendit à toutes les parties de l'empire, et Hoang-Tchao devint le chef unique des insurgés.

Le bourgeois chinois n'aspirait rien moins qu'à être le chef d'une nouvelle dynastie. N'osant pas prendre

d'abord le titre d'empereur, il se contenta de celui de « grand général qui attaque le ciel. » En 879 il conduisit ses bandes révolutionnaires dans le Fo-Kien, le Tché-Kiang, et prit la capitale de cette dernière province, Han-Tcheou-Fou, située à peu de distance du célèbre port de mer nommé Khan-Fou. Il ordonna dans cette ville des massacres épouvantables, où se trouvèrent enveloppés les nombreux étrangers qui venaient trafiquer avec la Chine. Tel est le récit abrégé des historiens chinois. Maintenant voici de quelle manière l'écrivain arabe rend compte de ces événements, qui renversèrent la célèbre dynastie de Thang, pour lui substituer celle des Song.

« ..... Ce qui (1) a fait sortir la Chine de la situation où elle se trouvait en fait de lois et de justice, et ce qui a interrompu les expéditions dirigées vers ces régions du port de Syraf, c'est l'entreprise d'un rebelle qui n'appartenait pas à la maison royale et qu'on nommait Banschoua (Hoang-Tchao). Cet homme débuta par une conduite artificieuse et par l'indiscipline, puis il prit les armes et se mit à rançonner les particuliers; peu à peu les hommes malintentionnés se rangèrent autour de lui; son nom devint redoutable, ses ressources s'accrurent, son ambition prit de l'essor, et parmi les villes de la Chine qu'il attaqua était Khan-Fou, port où les marchands arabes abordent. Entre cette ville et la mer il y a une distance de quelques journées. Sa situation est sur une grande rivière et elle est baignée par l'eau douce.

« Les habitants de Khan Fou ayant fermé leurs portes,

(1) *Chaînes des chroniques*, trad. de M. Reinaud, t. II, p. 63 et suiv.

le rebelle les assiégea pendant longtemps. Cela se passait dans le cours de l'année 264 (878 de J.-C.). La ville fut enfin prise, et les habitants furent passés au fil de l'épée. Les personnes qui sont au courant des événements de la Chine rapportent qu'il périt en cette occasion cent vingt mille musulmans, juifs, chrétiens et mages, qui étaient établis dans la ville et qui y exerçaient le commerce, sans compter les personnes qui furent tuées d'entre les indigènes. On a indiqué le nombre précis des personnes de ces quatre religions qui perdirent la vie, parce que le gouvernement chinois prélevait sur elles un impôt d'après leur nombre. De plus, le rebelle fit couper les mûriers et les autres arbres qui se trouvaient sur le territoire de la ville. Nous nommons les mûriers en particulier, parce que la feuille de cet arbre sert à nourrir l'insecte qui fait la soie, jusqu'au moment où l'animal s'est construit sa dernière demeure. Cette circonstance fut cause que la soie cessa d'être envoyée dans les contrées arabes et dans d'autres régions. »

L'empire de la Chine se trouva dès lors, ajoute le narrateur arabe, dans l'état où fut jadis la Perse, quand Alexandre fit mourir Darius et qu'il partagea les provinces de la Perse entre ses généraux.

D'après le témoignage de ce voyageur arabe, il est constant qu'il y avait à Khan-Fou un grand nombre de chrétiens, et qu'ils furent massacrés par les insurgés avec la multitude des étrangers qui affluaient de toute part pour trafiquer sur la côte de Chine. Le port où ils se rendaient se nomme Khan-Fou. Un fait bien remarquable et qui prouve combien les renseignements de l'écrivain arabe sont dignes de notre con-

fiance, c'est que Marco-Polo visita quatre cents ans plus tard ce vaste entrepôt de commerce et qu'il en parle comme le voyageur arabe... (1) « Et encore vous « fais savoir, dit l'illustre Vénitien, que vingt-cinq « milles loin de cette cité est la mer, entre grec (nord-« est) et levant, et illuec a une cité qui est appelée « Ganfu, et illuec a moult bon port, et y vient gran-« dissimes navies et grandissimes mercandies et de « grand vailance de Inde et d'autre part. »

Les factoreries des nombreux étrangers qui venaient trafiquer avec les Chinois se trouvaient probablement à Han-Tcheou-Fou, ville très-peu éloignée du port de mer, et qui, étant la capitale de la province, avait une importance considérable. Elle était devenue un grand centre commercial pour toutes les parties de la Chine. Il en était de même du temps de Marco-Polo, qui parle très-peu de *Ganfu* (Khan-Fou) et fait de Quinsay (2) une magnifique description... « Quinsay est si grant qu'elle a bien cent milles de tour, et si y a douze mille pons de pierre, si hauls que par dessous passoit bien un grant navie. Et ne se merveille nuls, se il y a tant de pons; car je vous dis que la cité est toute en eaue et environnée d'eaue; si que pour ce convient-il qu'il y ait maint pont pour aller par la cité...

« Et a dedans la cité un grand lac qui a bien trente milles de tour; et entour ce lac a moult de beaux palais et moult de belles maisons, qui sont de grands gentis et riches hommes et puissants demourant en la cité. Et y a moult d'abayes et d'églises de ydo-

(1) Marco-Polo, édition de la société de Géographie, t. I, p. 170.
(2) Han-Tcheou-Fou.

lâtres... Aux maisons de cette cité avoit hautes tours de pierre où l'on mettoit les chières choses pour doute du feu. Car les autres habitations sont de bois. Les gents sont idolâtres.... et mangent de toutes chairs de chiens et d'autres viles bêtes que chrétiens ne mangeroient en nulle manière...

« Encore sachiez que en la dite cité a un mont sur lequel a une tour, et sur cette tour une table de fust, et toute fois que feu ou autre éfroi étoit en la cité, un homme qui là étoit ordonné, tenoit un martel en sa main, dont il ferait sur la dite table, si fort qu'il étoit ouï de moult loin, sy que quand on oyoit sonner cette table, chacun savoit certainement qu'il avoit feu en la cité ou autre besoing... et sont toutes les rues pavées de pierre, et aussi sont tous les chemins de la contrée de Mangy (1), si que on y peut bien chevaucher et aller nettement. Et si n'étoit le pavement, on ne pourroit bonnement chevaucher, car le pays est moult bas, et y a moult parfond (mares) quand il pleut. Et encore sachiez que en cette cité a bien trois mille bains qui sourdent de terre, de quoi les gens ont moult de délit et de netteté. Et est la mer Océane à vingt-cinq milles près de cette cité, qu'on appelle Ganfu; et y a moult grant navie qui vient et va en Inde et aux autres parties étranges, portant et rapportant marchandises de maintes manières de quoi la cité vaut mieux; et de cette cité de Quinsay part un fleuve grand qui va jusqu'au port de la mer...

« Encore est en cette cité le palais du roy (2), qui

(1) La Chine méridionale.

(2) Han-Tcheou-Fou a été capitale de l'empire à diverses époques et spécialement sous la dynastie des Song.

est le plus grand qui soit en tout le monde. Il a dix milles de tour, et est tout muré entour de hauts murs et tous crénelés; et dedans les murs a les plus beaux jardins et les plus délittables qui soient au monde, et y a maintes fontaines et maints lacs qui sont pleins de poissons. Et au milieu est le palais qui est moult grand et moult beau (1)... »

Cette description est d'une remarquable exactitude. Nous avons eu occasion, durant notre long séjour en Chine, de visiter Han-Tcheou-Fou, qui est encore aujourd'hui une des plus considérables et des plus belles villes de l'Empire. Elle est toujours coupée de nombreux canaux, où des milliers de jonques aux couleurs brillantes et laquées promènent les riches marchands et les élégants lettrés de la province de Tché-Kiang. Marco-Polo a dû trouver à Han-Tcheou-Fou un précieux souvenir de Venise avec ses gondoles et son tiède climat.

Ce fut dans cette ville qu'eut lieu, en 879, le massacre dont parle le voyageur arabe. Il est à présumer qu'il y avait aussi des chrétiens dans plusieurs autres villes, et qu'ils ne furent pas plus épargnés que ceux de Han-Tcheou-Fou par les bandes de Hoang-Tchao. Ce chef de l'insurrection, après avoir porté le ravage dans plusieurs provinces du midi, grossit son armée des mécontents et des vagabonds qu'il rencontrait sur sa route, et bientôt il se trouva à la tête de deux cent mille hommes. Alors il changea son titre de « grand général qui attaque le ciel, » contre celui de « grand général aidé par le ciel. » Il voulait indi-

(1) *Voyage de Marco-Polo*, manuscrit de la Bibl. Imp., fol. 67 et suiv.

quer par là que la révolution avait été sanctionnée et consacrée par le succès. Après avoir lancé un manifeste dans toutes les provinces, il se dirigea ouvertement sur Si-ngan-Fou, capitale de l'Empire. Sa marche fut si rapide que l'empereur eut à peine le temps de se sauver dans le Thibet. Hoang-Tchao entra dans la capitale, et, se déclarant empereur, fit mettre à mort les membres de la famille impériale qui n'avaient pu se sauver. La chrétienté fondée par Olopen à Si-ngan-Fou, et qui avait été si florissante sous la dynastie de Thang eut sans doute beaucoup à souffrir au milieu de toutes ces perturbations politiques, et c'est probablement à cette époque qu'a commencé le dépérissement et la ruine des missions de la Chine.

Cependant la prédication évangélique dans le Céleste Empire ne fut pas entièrement abandonnée, malgré les difficultés qui venaient de s'accroître par le massacre des étrangers à Han-Tcheou-Fou et la cessation des relations commerciales des Arabes et des Persans avec la Chine. D'après le texte d'un écrivain arabe, nommé Aboulfarage, et cité par Golius, dans ses annotations sur le traité astronomique d'Alfergany, on savait que dans la dernière moitié du dixième siècle un moine chrétien de Nadjran, dans l'Arabie heureuse, avait été chargé par son patriarche d'aller avec quelques religieux en Chine, afin de secourir les chrétiens du pays. Renaudot (1), qui a su apprécier avec sa sagacité ordinaire ce passage isolé, reconnaît dans le patriarche dont parle Golius, l'archevêque de Séleucie sur le Tigre, lequel avait établi sa

(1) Anc. relation, etc., p. 269.

résidence à Bagdad, et qui sous le titre de *catholicos*, exerçait sa juridiction sur toutes les Églises nestoriennes de la Perse, de l'Inde et de la Chine.

« Malheureusement, fait observer M. Reinaud (1), le récit de Golius présentait des obscurités et même des contradictions : l'on ne voyait pas bien quel était l'écrivain du nom d'Aboulfarage sur l'autorité duquel le récit s'appuyait ; on se demandait par quelle voie les ecclésiastiques de Bagdad s'étaient rendus en Chine à une époque où les voyages étaient devenus fort difficiles. D'ailleurs, puisque vers la fin du dixième siècle ces ecclésiastiques avaient fait le voyage de Chine, pourquoi d'autres ecclésiastiques n'avaient-ils pas été chargés plus tard de la même mission ? »

Ces difficultés ont été victorieusement résolues par M. Reinaud lui-même. Le savant professeur de littérature arabe à l'École des langues orientales, dont le zèle est infatigable pour tout ce qui peut contribuer aux véritables progrès de la science, a découvert dans un précieux manuscrit la confirmation du fait avancé par Renaudot sur le témoignage de Golius.

« La Bibliothèque royale, dit M. Reinaud, a reçu de Constantinople, par l'entremise de M. le baron de Slane, une copie du deuxième volume du *Kitab-al-Fihrist*, faite sur un exemplaire d'une des bibliothèques de cette capitale. Le *Kitab-al-Fihrist*, dont la Bibliothèque royale ne possédait jusqu'ici que le premier volume, est une espèce de bibliographie arabe, classée par ordre de matières et mise en ordre l'an 377 de l'hégire (987 de J.-C.). La plus grande partie des

(1) Note adressée à M. Charles Lenormant, et insérée dans *le Correspondant*, t. XV, p. 761.

ouvrages qui y sont indiqués ne sont point parvenus jusqu'à notre temps, et c'est là que les principaux bibliographes orientaux modernes ont puisé pour ce qui concerne les quatre premiers siècles de la littérature arabe. L'auteur vivait à Bagdad, où il exerçait la profession de libraire, et il s'appelait Mohammed, fils d'Ishac; on le surnommait Aboulfarage. Au folio 227 verso de la nouvelle copie du deuxième volume, il est parlé du fait indiqué par Golius; ainsi nous sommes sûrs que c'est bien ici un exemplaire de l'ouvrage qu'on avait si longtemps cherché vainement. Le passage est ainsi conçu : « J'ai rencontré l'an 377 (987 de J.-C.), « dans le quartier des chrétiens (dar-al-Roum), der- « rière l'église, un moine de Nadjran, qui, sept ans « auparavant, avait été envoyé par le *Djatolik* (ca- « tholique) en Chine, avec cinq autres ecclésiasti- « ques, pour mettre ordre aux affaires de la religion « chrétienne. Je vis un homme encore jeune et d'une « figure agréable; mais il parlait peu, et n'ouvrait « la bouche que pour répondre aux questions qu'on « lui faisait; je lui demandai quelques renseigne- « ments sur son voyage, et il m'apprit que le chris- « tianisme venait de s'éteindre en Chine. Les chrétiens « du pays avaient péri de différentes manières; l'é- « glise qui était à leur usage avait été détruite, et il « ne restait plus qu'un seul chrétien dans la contrée. « Le moine n'ayant plus trouvé personne qu'il pût « aider des secours de son ministère, était revenu « plus vite qu'il n'était allé. »

« L'auteur arabe ne s'exprime pas très-nettement sur la route qu'avaient suivie les ecclésiastiques, mais il dit que la distance par mer différait suivant le chemin

qu'on prenait; que la navigation était fort pénible, et qu'on trouvait peu de personnes en état de se diriger dans ces parages. Au moment où le moine visita la Chine, la capitale se nommait *Thadjouyé*. C'est là que le souverain résidait. Précédemment l'Empire était divisé en deux partis; mais l'un des deux compétiteurs avait succombé, et l'autre était resté le seul maître. »

« Arrêtons-nous un moment, dit M. Reinaud, sur ces diverses circonstances... A l'époque à laquelle se rapporte l'inscription de Si-ngan-Fou, la Chine était sous les lois de la dynastie des Thag. Cette époque offre une période fort brillante pour la nation chinoise. Les princes de la dynastie des Thang étaient, en général, des hommes éclairés et tolérants, qui cherchaient à se maintenir dans de bons rapports avec les nations étrangères. Ce fut sous leur domination que les Arabes et les Persans eurent les relations les mieux suivies, tant par terre que par mer, avec le Céleste Empire. Ce fut à la même époque que le christianisme se propagea en Chine. Mais les Thang disparurent au commencement du dixième siècle, au milieu des guerres intestines et des fléaux de tout genre que l'anarchie amène à sa suite; plusieurs partis se formèrent, et ce ne fut qu'après l'an 960 que s'établit la dynastie des Song. Sous celle-ci eut lieu la mission du moine de Nadjran, vers l'an 980. Mais il paraît qu'à cette époque la nouvelle dynastie achevait à peine d'étendre son autorité sur l'Empire tout entier. On comprend d'ailleurs, qu'au milieu de la confusion générale, les chrétiens aient souffert, comme le reste de la nation, et qu'ensuite, l'ordre se

rétablissant, une réaction outrée en faveur des vieilles traditions du pays ait achevé ce que la guerre et la tyrannie avaient malheureusement commencé. »

Ces mouvements révolutionnaires, ces changements de dynastie si fréquents en Chine, durent en effet présenter de nombreux obstacles à la propagation de l'Évangile dans ces contrées. Cependant tout fait présumer que les progrès de la foi, contrariés dans le royaume du Milieu, s'étendirent en dehors de la grande muraille, parmi les tribus tartares qui se préparaient déjà à jouer un si grand rôle dans le monde.

V.

Vers le commencement du onzième siècle, il n'était bruit en Europe, en Asie et en Afrique que de la conversion au christianisme d'un fameux prince qu'on désignait par le nom de *prêtre Jean*. La renommée de ce monarque extraordinaire alla toujours grossissant dans le douzième et le treizième siècle; car cette personnification, à la fois réelle et fantastique, ne périssait pas : le type s'en conservait toujours avec de nouveaux embellissements. Il était convenu que ce prince revêtu du caractère sacerdotal surpassait en puissance et en richesses tous les potentats de la terre; on était d'accord sur ce point. Mais où se tenait ce Crésus prêtre, ce grand pontife roi? Nul ne l'avait vu; personne n'avait pénétré jusqu'à lui. Les uns le plaçaient en Afrique, en Éthiopie; d'autres

disaient que son incomparable royaume était situé en Asie, et l'on désignait tantôt les Indes, tantôt la Tartarie, et quelquefois le Thibet. La patrie aussi bien que le titre et la religion de ce mystérieux potentat fournissaient aux érudits et surtout aux conteurs de l'époque matière à des dissertations sans fin, où venaient s'accumuler les fables et les contradictions. On a tant écrit au moyen âge sur le compte du prêtre Jean, qu'il est aujourd'hui bien difficile de débrouiller ce qu'il y a de certain dans ces mille notices qui n'ont entre elles aucune concordance. Othon de Freisingen, Albéric des Trois-Fontaines, Guillaume de Tripoli, Vincent de Beauvais, Jacques de Vitry, Marco-Polo, Plan-Carpin, Rubruk, Jordan de Sévérac, Mandeville, tous les voyageurs enfin et les écrivains de cette époque se sont occupés du prêtre Jean, et en ont raconté les choses les plus singulières et les plus extravagantes. Mais rien n'est comparable à ce que ce personnage étrange dit de lui-même dans une lettre qu'on lui attribue, et qui fut adressée à l'empereur de Constantinople (1). Moshein (2), qui l'a reproduite d'après Assémani (3), la regarde comme apocryphe; cependant plusieurs critiques, et entre autres Marsden (4), sont disposés à en admettre l'authenticité. Quoi qu'il en soit, cette pièce est si curieuse et si propre à faire connaître l'esprit du temps, que nous n'hésitons pas à la traduire presque en entier.

(1) Il est probable que la lettre était adressée à l'empereur Alexis Comnène, qui mourut en 1118.

(2) *Hist. Tart. eccl.*, in Appendice, p. 29.

(3) *Bibl. Orient.*, t. III, part. II, cap. IX, p. 490.

(4) *Travels of Marco-Polo*, p. 192-193.

« JEAN, *prêtre par la puissance*
« *et la vertu de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ,*
« *seigneur des seigneurs,*
« *au souverain de Constantinople;*
« *qu'il jouisse du salut et qu'il fasse des progrès par la*
« *grâce de Dieu.*

« On faisait savoir à Notre Majesté que vous chérissiez Notre Excellence et qu'on s'entretenait chez vous de Notre Grandeur. Nous avons appris de notre secrétaire que vous aviez l'intention de nous envoyer des objets de luxe et de curiosité... Ce que nous désirons et voulons savoir, c'est si vous avez comme nous une foi droite, si vous croyez en tout en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous savons que vous êtes un homme, et votre petit peuple vous prend pour un seigneur, quoique vous ne soyez qu'un mortel condamné à la corruption. Si vous avez besoin de quelque chose qui vous soit agréable, faites-nous-le savoir par notre secrétaire, et vous l'obtiendrez de notre munificence. Si vous voulez venir vers notre domination, vous serez constitué le plus grand et le plus digne de notre maison, et vous pourrez jouir de notre abondance. S'il vous plaît de retourner, vous partirez comblé de biens. Désirez-vous connaître la grandeur et l'excellence de notre dignité, l'étendue de notre puissance et de notre domination? Sachez et croyez que je suis le prêtre Jean, serviteur de Dieu, et que je surpasse en richesses, en vertu et en puissance tous les rois de la terre. Soixante-dix rois me sont tributaires. Je suis fervent chrétien, et je protége et je sustente par mes aumônes les chrétiens pauvres que régit la clémence

de notre Empire. Nous avons le projet de visiter le sépulcre du Seigneur, à la tête d'une grande armée, comme il convient à la gloire de Notre Majesté ; nous voulons combattre et humilier les ennemis de la croix du Christ, dont le nom béni doit être exalté.

« Notre magnificence domine dans les trois Indes ; notre domaine, partant de l'Inde ultérieure, où repose le corps de saint Thomas apôtre (1), s'avance à travers les déserts jusqu'au lieu où naît le soleil, et retourne par un détour aux ruines de Babylone, non loin de la tour de Babel. Soixante-douze provinces, dont peu sont chrétiennes, nous obéissent. Chacune a son roi, et tous sont tributaires. Dans nos terres on trouve les éléphants, les dromadaires, les chameaux, et des animaux de presque toutes les espèces qui sont sous le ciel. Le miel coule dans notre pays et le lait y abonde. On n'y rencontre jamais aucun poison. Une de nos provinces où résident des païens est traversée par un fleuve qu'on nomme le fleuve Indus. Sortant du paradis il épand le cours de ses eaux à travers la province entière, où se trouvent des émeraudes, des saphirs et d'autres pierres précieuses. Dans une autre province, le poivre croît en abondance, la terre est recouverte d'une immense forêt remplie de serpents. Cette forêt est située au pied du mont Olympe, d'où jaillit une fontaine intarissable dont les eaux conservent toute sorte de saveurs. Puis vient comme une mer aride et sablonneuse. A trois jours de distance de cet immense désert sont des montagnes inhabitées parmi lesquelles

(1) On voit combien était constante la tradition de l'apostolat de saint Thomas aux Indes.

coule un ruisseau dont on ne peut approcher. Ce ruisseau se jette dans un grand fleuve, où plongent les habitants de nos contrées pour en retirer une abondance merveilleuse de pierres précieuses. Par delà ce fleuve sont dix tribus juives, qui, bien qu'elles se choisissent des rois, sont cependant nos esclaves et les tributaires de Notre Excellence.

« Dans une autre province de nos États, voisine de la zone torride, il y a des vers qui dans notre langue se nomment salamandres. Ces vers ne peuvent vivre que dans le feu. Ils s'enveloppent d'une sorte de tissu, comme les autres insectes qui produisent la soie. Cette matière est élaborée avec soin par les dames de notre palais, et nous avons ainsi des étoffes et des vêtements pour l'usage de Notre Excellence. Ces étoffes ne peuvent se purifier qu'au milieu d'un feu ardent.

« Nous pensons que nous n'avons d'égal ni pour la quantité des richesses ni pour le nombre des sujets. Lorsque nous sortons pour faire la guerre contre nos ennemis, nous faisons porter devant nous, sur treize chars, treize croix grandes et précieuses, ornées d'or et de pierreries. Chaque croix est suivie de dix mille cavaliers et de cent mille fantassins, sans compter les hommes de guerre chargés de conduire les bagages et les provisions de l'armée. Lorsque nous allons simplement à cheval, Notre Majesté est précédée d'une croix dépourvue d'or, de pierreries et de tout ornement, afin de nous souvenir toujours de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il y a un vase d'or rempli de terre, afin de nous rappeler que notre corps retournera à son origine, c'est-à-dire à la terre. Enfin on porte devant nous un autre vase d'argent rempli d'or,

afin que tout le monde comprenne que nous sommes le seigneur des seigneurs. Notre magnificence surpasse toutes les richesses qui sont dans le monde.

« Tous les ans nous visitons le corps du prophète saint Daniel dans Babylone déserte. Nous y allons bien armés à cause des serpents. Dans notre pays on prend des poissons dont le sang sert à teindre en pourpre. Nous avons des productions nombreuses et les populations les plus fortes. Nous dominons sur les Amazones et aussi sur les Brachmans. Le palais où réside notre sublimité est semblable à celui que l'apôtre Thomas éleva à Gundaphorus (1), roi des Indiens. Sa charpente est d'un bois précieux, et sa toiture d'ébène pour le mettre à l'abri des incendies. Au faîte du palais on voit deux pommes d'or surmontées chacune de deux escarboucles, afin que l'or brille pendant le jour et les escarboucles pendant la nuit... Les tables sur lesquelles on prend les repas au palais sont les unes en or et les autres en améthyste ; les colonnes qui les soutiennent sont d'ivoire.

« La chambre où repose notre sublimité est ornée de divers ouvrages d'or, d'argent et de pierres précieuses ; elle est perpétuellement parfumée par l'odeur du balsamum qu'on y brûle. Notre lit est de saphir. Pourquoi notre dignité aime-t-elle à se revêtir du titre de *prêtre?* c'est ce dont votre prudence ne doit point s'étonner. Nous avons dans notre cour plusieurs officiers dont la dignité, les fonctions et le titre sont em-

(1) La tradition, on le voit, ne se dément pas un seul instant sur l'apostolat de saint Thomas. Elle nous rappelle même ce roi Gundaphorus, dont tout récemment encore on a retrouvé des médailles.

pruntés à la hiérarchie ecclésiastique. Il en est même qui nous sont supérieurs au point de vue des fonctions divines. Ainsi, notre panetier est primat et roi ; notre échanson, archevêque et roi ; notre camérier, évêque et roi ; notre maréchal, archimandrite et roi. Le chef des cuisiniers est roi et abbé. Il ne répugne donc pas à Notre Grandeur d'adopter les mêmes titres dont notre cour est pleine. Si nous avons choisi un nom et un grade inférieurs, c'est par esprit d'humilité. Notre empire s'étend d'un côté jusqu'à quatre mois de marche ; de l'autre, personne ne peut savoir combien est grand son étendue. Si vous pouvez compter les étoiles du ciel et les sables de la mer, comptez aussi nos domaines et notre puissance. »

Telle est la lettre fastueusement extravagante que le prêtre Jean adressa à l'empereur Comnène. Plusieurs missives du même genre furent envoyées à diverses époques aux empereurs d'Orient et d'Occident, au pape, au roi de France, et même, dit-on, au roi de Portugal (1). Ces curieux documents contenaient, comme celui que nous avons reproduit, un pompeux étalage de la puissance fabuleuse de ce roi-pontife, mais on n'y trouvait pas des indications suffisantes pour bien préciser le lieu où résidait ce personnage extraordinaire. Cependant on était convaincu de son existence, on s'entretenait longuement des merveilles de son empire, que l'imagination des peuples aimait à se représenter comme un Eldorado de cette

(1) Ex hoc tempore (1165) Joannes presbyter, Indorum rex, littera suas, multa admiratione plenas, ad diversos reges christianitatis misit... Alberic, *Chronicon*, p. 345.

époque (1). Ce fut à cause de cette grande renommée que le pape Alexandre III lui écrivit en 1177. Il le désigne par le titre de « roi des Indes, le plus saint des prêtres (2). » Après avoir établi au début de sa lettre la suprématie du successeur de saint Pierre, et son autorité pour régler les affaires de l'Église et les points de doctrine, il parle de maître Philippe, médecin et serviteur du saint-père; lequel Philippe avait reçu en Orient, de gens puissants et distingués, des communications relatives au désir qu'avait le prêtre Jean de s'instruire dans les doctrines de l'Église romaine. Alexandre III s'efforce de démontrer combien il est important pour ceux qui se disent chrétiens d'avoir une foi conforme à la foi catholique. « On ne peut espérer, dit-il, trouver son salut dans « la profession du christianisme, à moins de confor- « mer ses actes et ses paroles à la foi catholique. » Il l'exhorte ensuite à renoncer à ses erreurs et à donner toute sa confiance à maître Philippe, son médecin et son serviteur, qui lui exposera de sa part les véritables principes de la foi chrétienne.

Le bref du pape Alexandre III donne à entendre que le prêtre Jean et les chrétiens de son vaste empire ne professaient pas des croyances très-orthodoxes. Les chroniques du temps sont, en effet, unanimes pour les représenter comme entachés de l'hérésie nes-

(1) Ce souvenir s'est conservé jusqu'à nos jours dans les locutions proverbiales de certains pays. Ainsi les Allemands disent encore aujourd'hui : Il vit heureux comme s'il était dans le royaume du prêtre Jean. *Er meinet er sey in des Priester Johannes Lande, er lebet so vergnügt als wäre er in des Priester Johannes Lande.*

(2) Indorum regi, sacerdotum sanctissimo.

torienne. Déjà, en 1145, l'évêque de Gabala, légat de l'Église d'Arménie, adressait au pape Eugène III le rapport suivant (1) : « Quelques années auparavant, « disait le prélat, un prince appelé Jean, qui habitait « au delà de la Perse et de l'Arménie, à l'extrémité « de l'Orient, professant, ainsi que son peuple, le « nestorianisme, et réunissant en ses mains l'em- « pire et le sacerdoce, était venu porter la guerre « dans la Médie et la Perse, s'était emparé d'Ecba- « tane et avait taillé en pièces les armées enne- « mies... »

Jacques de Vitry s'exprime ainsi (2) : « Les nesto- « riens ont mortellement infecté de leur doctrine per- « verse la majeure partie de l'Orient, ceux surtout « qui sont dans l'empire du très-puissant prince, vul- « gairement nommé prêtre Jean. »

Enfin Matthieu Paris rapporte une lettre reçue en 1237 du frère Philippe, prieur des dominicains en Palestine, qui montre le nestorianisme dominant dans l'Inde majeure, *le royaume du prêtre Jean* (3), et autres États plus reculés à l'orient.

Il résulte de tous ces documents que le prêtre Jean était un personnage réel dont la chrétienté européenne était fort préoccupée. C'était un prince puissant de la haute Asie, professant avec son peuple le nestorianisme qui depuis longtemps exerçait dans ces contrées une active propagande. Tous ces faits sont mis hors

(1) *Ottonis Frissing. Chronicon*, cap. XXXII, p. 146. Ce récit, qui nous a été transmis par Othon de Freisingue, se trouve également dans la *Chronique d'Albérie*, p. 307.

(2) *Hist. Hierosol.*, l. I, c. LXXVI.

(3) Per regnum sacerdotis Joannis. (Matthieu Paris, *Hist.*, p. 440.)

de doute par le témoignage de l'histoire et les récits les plus authentiques des voyageurs.

VI.

Vers l'époque où l'Occident commença à entendre parler pour la première fois de ce roi-pontife, il est certain que la haute Asie était le théâtre de nombreuses conversions au christianisme. Dans la première année du onzième siècle, un prince tartare recevait le baptême avec deux cent mille de ces sujets. Voici d'après Marès (1), auteur syriaque, dans quelles circonstances eut lieu cet important événement. Il y avait au nord-ouest de la grande muraille chinoise, par delà le désert de Gobi, une tribu considérable de Tartares, nommés Kéraïtes. Le souverain de ces hordes nombreuses était un jour à la chasse. A force de poursuivre longtemps les brebis jaunes et les yaks sauvages parmi des montagnes escarpées et couvertes de neige, il s'égara. Ce fut en vain qu'il chercha à retrouver son chemin. Après avoir péniblement erré au milieu de ces solitudes, où il ne rencontrait aucune trace humaine, il s'arrêta découragé et le cœur plein d'une vague terreur. Mais voici que tout à coup un personnage mystérieux lui apparaît et lui fait entendre ces paroles : « Si tu veux croire en Jésus-Christ, je te tirerai de ce péril, en te montrant ton chemin. » Le roi des Kéraïtes, vivement frappé de cette appari-

(1) Maris, in vita Bar-Tobi. Ce patriarche nestorien mourut en 999.

tion, promit d'embrasser le christianisme, qui déjà comptait de nombreux partisans dans ses États : sur cette promesse le personnage mytérieux lui servit de guide, et après l'avoir ramené dans la bonne voie, l'apparition s'évanouit subitement.

Le prince des Kéraïtes, de retour dans son camp, s'empressa de raconter à ses courtisans ce qui lui était survenu durant la chasse, et il leur exprima sa détermination d'accomplir le vœu qu'il avait formé. Il y avait pour lors dans la contrée plusieurs marchands chrétiens venus de l'Occident; on les fit appeler et on leur demanda des renseignements sur la religion de Jésus-Christ. Le souverain tartare étudia la doctrine chrétienne, et reçut le baptême avec deux cent mille de ses sujets. Marès ajoute dans sa chronique : « Il fit « construire un autel, où il plaça une croix et un « évangile, et le dédia à saint Sergius. Il apprit le « *Pater noster,* le Trisagion, et une prière qui com« mence ainsi : A vous, Seigneur, maître de toutes « choses (1). »

Les faits que nous venons de rapporter d'après Marès sont également consignés dans divers autres écrits de la même époque. Voici ce que rapporte à ce sujet l'histoire des dynasties orientales par Aboulfarage (2) : « Le patriarche nestorien Jean (3) reçut d'Ebed-Jesu, « métropolitain de Marou, ville du Khorassan, une « lettre conçue en ces termes : Le roi du peuple ap-

(1) *Tibi, Domine universorum,* etc... Cette prière avait été composée par saint Siméon, archevêque de Séleucie et martyr. On la lit encore dans l'office chaldaïque. Assemani, *Bibl. Orient.*, t. III, part. II, p. 486.

(2) *Chron. sy.*, t. II, p. 445.

(3) Il occupa de 1001 à 1012 la chaire pontificale établie à Bagdad.

« pelé Kéraïtes, qui habite l'intérieur de la Turquie, « vers le nord-est, chassant un jour dans certaines « montagnes de son pays, couvertes alors de neige, « s'égara. » Après avoir raconté la conversion miraculeuse du prince tartare, le métropolitain de Marou poursuit ainsi : « Le roi des Kéraïtes vient de me faire « inviter à me rendre auprès de sa personne, ou à lui « envoyer un prêtre qui puisse lui donner le baptême. « Il m'a interrogé sur le jeûne, disant : — Nous n'a- « vons d'autre nourriture que de la viande et du lait ; « comment donc jeûnerons-nous ? Il ajouta que deux « cent mille individus étaient prêts à suivre son « exemple... Le patriarche Jean manda en réponse « au métropolitain de Marou d'envoyer au dit roi deux « prêtres et deux diacres, munis de vases sacrés pour « baptiser tous ceux qui voulaient se convertir, et « leur enseigner les rites des chrétiens ; qu'ils de- « vaient leur prescrire l'abstinence de la viande en « carême, mais leur permettre l'usage du lait, puis- « qu'ils disaient n'avoir point, dans leur pays, d'ali- « ments pour le jeûne. »

Quoiqu'on ne puisse au juste assigner les causes qui ont amené à la connaissance de l'Évangile ces nombreuses populations de la haute Asie, il est certain que la nation des Kéraïtes fut convertie au christianisme dès la première année du onzième siècle. Les écrivains orientaux sont unanimes sur ce point (1). Les nestoriens, comme nous en avons plus d'une fois fait la remarque, avaient déjà dans les siècles précédents propagé la foi chrétienne parmi les tribus de la Tar-

(1) Voir d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. I, p. 48.

tarie. Mais la conversion éclatante d'un puissant souverain qui reçut solennellement le baptême avec deux cent mille de ses sujets, voilà un événement qui, sans aucun doute, dût avoir un merveilleux retentissement dans le monde chrétien. Les nestoriens ne manquèrent pas de publier dans toute l'Asie ces grandes conversions et d'en exagérer beaucoup l'importance, dans le but de favoriser le succès de leur propagande. Les voyageurs accueillirent ces relations, y ajoutèrent mille merveilles, et les colportèrent de toute part dans leurs longues pérégrinations. Telle fut, selon toutes les vraisemblances, l'origine de l'histoire du prêtre Jean et de cet empire chrétien, dont les peuples de l'Orient et de l'Occident se préoccupèrent si vivement durant plus de trois siècles.

La nation des Kéraïtes conserva longtemps, en effet, le dépôt de la foi chrétienne ; sa puissance s'accrut d'une manière prodigieuse, et le rôle important qu'elle joua dans les révolutions profondes qui agitèrent l'Asie nous paraît justifier en quelque sorte la brillante renommée du royaume du prêtre Jean.

En 1046, quarante-cinq ans après la conversion du roi des Kéraïtes, un de ses successeurs subjugua plusieurs tribus voisines de ses États et conduisit jusqu'à Khakhgar ses armées victorieuses. Le nom tartare commença dès lors à se révéler aux nations asiatiques et à leur imprimer une secrète terreur. L'évêque métropolitain de Samarkande, se trouvant peu éloigné du théâtre de la guerre, avait expédié une dépêche au catholicos nestorien (1) pour l'informer de la

(1) Le catholicos nestorien avait alors son siége patriarcal à Bagdad.

marche envahissante des Tartares kéraïtes. Sa lettre fut lue dans le palais même du khalife de Bagdad, en présence des chefs arabes. «Un peuple (1), disait le mé-
« tropolitain de Samarkande, innombrable comme
« les sauterelles s'est ouvert un passage à travers, les
« montagnes (2) qui séparent le Thibet du Choutan, et
« où se trouvent, d'après les anciens historiens, les
« portes construites par Alexandre le Grand. De là ils
« ont pénétré jusqu'à Khaschgar. Il y a sept rois, dont
« chacun est à la tête de sept cent mille cavaliers.
« Le premier d'entre eux se nomme Nasarath, c'est-
« à-dire chef par ordre de Dieu. Ils ont le teint brun
« comme les Indiens. Ils ne lavent pas leur figure, et
« ne tondent pas leur chevelure, mais ils la nattent
« et la réunissent au-dessus de la tête, en forme de
« tiare qui leur tient lieu de casque. Ils sont excel-
« lents archers; leur nourriture est simple et peu
« abondante. Ils pratiquent avant tout la justice et
« l'humanité. Leurs chevaux mangent de la viande.»
A ces mots il se fit une grande rumeur dans l'assemblée. Un chef arabe se leva et dit que cette lettre n'était pas digne de foi, parce qu'elle contenait un fait incroyable; mais un autre lui répondit qu'il avait eu lui-même un cheval arabe qu'il nourrissait habituellement de viande de bœuf et de mouton, et que, par conséquent, on ne devait pas révoquer en doute ce que racontait le métropolitain de Samarkande (3).

(1) Aboulfarage, *Chron. syr.*, dans Assemani, t. III, part. II, c. IX, § 5, p. 488.

(2) Probablement les monts Hymalaya.

(3) Durant notre long voyage de Pé-King à Lha-ssa, capitale du Thibet, nous avons eu nous-même un cheval qui dévorait d'excellent appétit des tranches de chameau.

Ces progrès des Tartares kéraïtes, vers les régions occidentales de l'Asie, n'étaient que le prélude de leur grandes conquêtes et de leur futur agrandissement. L'élément chrétien qui pénétrait de plus en plus cette âpre et énergique race, semblait lui communiquer une force d'expension à laquelle rien ne pouvait résister, pas même l'ardeur enthousiaste de l'islam. Au milieu du douzième siècle, un de ces rois kéraïtes qu'on continuait toujours de désigner par le nom de prêtre Jean, après avoir poursuivi par une guerre acharnée les souverains de la Perse et de la Médie, et emporté d'assaut Ecbatane, capitale des deux empires, continua, comme un torrent, sa marche envahissante, et vint enfin établir ses campements jusque sur les rives du Tigre. Il s'apprêtait à faire traverser le fleuve à ses bataillons victorieux et infatigables pour porter des secours aux chrétiens de la Syrie et de la Palestine, lorsque, arrêté tout à coup par on ne sait quel obstacle, quel empêchement mystérieux, il fut contraint de reconduire sa puissante armée dans les steppes arides et sablonneuses de la Tartarie (1). On attribue généralement à ce prince kéraïte les lettres fastueuses qui furent adressées au pape Alexandre III, au roi de France et aux empereurs d'Orient et d'Occident (2).

Ung-Khan fut le dernier souverain qui gouverna la nation des Kéraïtes. Après avoir agrandi encore et fortifié le pouvoir légué par ses prédécesseurs, il exerça une prépondérance incontestée sur les nom-

(1) Ottonis *Chron.*, cap. XXXIII, p. 146. — Alberici *Chron.*, p. 307, 308.
(2) Voir celle dont nous avons donné la traduction, p. 118 et suiv.

breuses tribus de la Tartarie. Ce fut alors qu'il se trouva en présence d'un chef redoutable, nommé Témoutchin. Ung-Khan et Témoutchin comprenant que leur rivalité ne pourrait manquer d'être fatale à l'un et à l'autre, firent un pacte d'alliance, en vidant une coupe où les deux chefs avaient mêlé leur sang dans du lait de jument fermenté. Ils combattirent longtemps de concert et soumirent à leur domination les hordes nomades de la Tartarie. Cependant, leur alliance ne fut pas éternelle, comme ils se l'étaient promis, et ils cessèrent de partager ensemble *le doux et l'amer* (1). Il s'établit entre eux une lutte longue et acharnée ; enfin ils se préparèrent à une grande bataille. Les deux armées étaient en présence et sur le point d'en venir aux mains, lorsque Témoutchin convoqua les devins qui l'accompagnaient dans ses guerres, et leur demanda quel serait le résultat de cette lutte décisive. Les devins prirent alors un bambou, le fendirent en deux, écrivirent le nom de Témoutchin sur une moitié et celui de Ung-Khan sur l'autre, puis ils les jetèrent au milieu de l'assemblée. Ensuite, ils récitèrent en chœur les prières magiques, et bientôt les deux fragments de bambou, se mettant d'eux-mêmes en mouvement, commencèrent entre eux une sorte de combat, dont les chefs tartares suivaient avec anxiété les péripéties. Le bambou de Témoutchin réussit enfin à se placer en travers sur celui de Ung-Khan et à paralyser ses mouvements. Cette pratique superstitieuse,

(1) Lorsque les Tartares font alliance, ils se promettent mutuellement de partager *le doux et l'amer*.

racontée par Marco-Polo (1), fut de bon augure pour les troupes de Témoutchin, qui s'avancèrent pleines de confiance et de courage contre les Kéraïtes. Ung-Khan fut mis en déroute et eut la tête tranchée par un officier de Témoutchin.

Ainsi disparurent, en 1203, le royaume du prêtre Jean et la puissance des Kéraïtes. On sait que les principaux chefs des tribus tartares ont toujours porté et portent encore le titre de khakan, ou simplement khan, par contraction. Ce mot étant peu aisé à prononcer, à cause de l'effort guttural qu'il exige, il est probable que lorsque les voyageurs occidentaux ont voulu parler dans leurs relations du khan des Kéraïtes, il leur a été bien difficile de rendre le son rude et aspiré de la prononciation tartare. Ils ont écrit tour à tour Chan, Caan, Ghan, Gehan et finalement Jean. Cette dernière prononciation fut celle qui plut davantage; car il était très-naturel, au moyen âge, de désigner par un nom d'apôtre un souverain nouvellement converti au christianisme. Tous les khans des Kéraïtes portèrent donc le même nom, et cela nous paraît expliquer l'existence de cet éternel prêtre Jean que les voyageurs occidentaux n'ont jamais manqué de rencontrer en Asie, durant deux siècles entiers.

Il n'est pas croyable que ces princes chrétiens aient été vraiment revêtus du caractère sacerdotal, comme leur nom semble pourtant l'indiquer. Le titre de prêtre leur est venu sans doute de l'usage où

(1) *Voyages de Marco-Polo*, publié par la Société de Géographie, ch. XLXIII, p. 349.

ont toujours été les monarques orientaux, de réunir en leur personne le pouvoir temporel et l'autorité spirituelle, d'être en même temps des chefs politiques et religieux. L'Asie n'a jamais cessé d'être la patrie des rois pontifes. Il n'est pas rare même de voir les princes de ces contrées se faire appeler fils du ciel, et, en cette qualité, non-seulement régler souverainement les affaires du culte, déterminer les croyances, mais encore instituer des esprits et des génies tutélaires pour les provinces, les villes, les fleuves, les montagnes et les forêts. Les khans kéraïtes ayant embrassé le christianisme, il est naturel que, pour se conformer aux habitudes asiatiques, ils aient adopté la dignité sacerdotale comme un titre honorifique. On voit même, d'après la curieuse lettre du prêtre Jean à l'empereur de Constantinople, que sa cour tout entière avait reçu une sorte d'organisation ecclésiastique, puisqu'on y voyait les valets, les échansons, les palfreniers, avec des titres d'abbés, d'évêques et d'archevêques. Il est à remarquer que vers la même époque on voyait se former dans le Thibet la hiérarchie lamaïque et le gouvernement théocratique du Talé-Lama. Nous aurons plus tard à revenir sur ce fait extraordinaire, qu'on ne peut raisonnablement attribuer qu'à l'influence de la propagande nestorienne dans la haute Asie.

Il nous semble, d'après tout ce qui vient d'être dit, qu'on est en droit de conclure que le prêtre Jean était le khan des Tartares kéraïtes, parmi lesquels les missions nestoriennes furent très-florissantes jusqu'au commencement du treizième siècle, et où nous retrouverons plus tard des traces de christianisme. Le grand

conquérant de l'Asie, Témoutchin, ayant dispersé et absorbé la nation des Kéraïtes, le royaume du prêtre Jean disparut et ne subsista plus que dans l'imagination des Occidentaux. Les touristes du moyen âge ne laissèrent pas cependant de le chercher encore avec une vive curiosité, et ils crurent le trouver partout où ils rencontraient un prince faisant profession du christianisme, tantôt dans les Indes et tantôt en Abyssinie.

CHAPITRE IV.

I. Un missionnaire français en Tartarie. — Tchinguiz-Khan proclamé souverain des Tartares. — II. Caractère de ce fameux conquérant. — — Ses conquêtes. — Sa mort. — Ses croyances religieuses. — Élection de son successeur. — III. Invasion des Tartares en Géorgie. — En Arménie. — Grégoire IX et la reine Rhouzoudan. — Invasion en Pologne. — Saint Hyacinthe. — Bataille de Lignitz. — Ravages des Mongols en Pologne et en Russie. — Frédéric Barberousse. — IV. Saint Louis et la reine Blanche. — Béla IV, roi de Hongrie. — Aventures du chanoine de Varadin. — Grégoire IX fait prêcher la croisade contre les Tartares. — Grégoire IX et Frédéric Barberousse. — V. Religion des Tartares mongols. — Innocent IV au concile général de Lyon. — On décrète qu'il sera envoyé aux Tartares des ambassadeurs missionnaires.

I.

Un missionnaire français suivait, il y a peu d'années, dans les steppes de la Tartarie, une caravane mongole qui conduisait à Khiakta, sur les frontières de Sibérie, une longue file de chameaux chargés de marchandises chinoises. Un jour la caravane s'arrêta dans une vaste plaine, non loin des sources de l'Onan, un des grands affluents du fleuve Amour. Le campement choisi par ces pasteurs nomades était une immense prairie, où rien ne venait briser la monotonie des hautes herbes que le vent faisait ondoyer comme une mer. L'horizon était borné de tous côtés par une couronne de montagnes d'une teinte jaunâtre, et dont les cimes couvertes de neiges éternelles resplendissaient aux rayons du soleil.

Un peu avant la nuit, les Mongols ramenèrent du pâturage leurs nombreux chameaux. Ils les firent accroupir côte à côte, de manière à former comme un mur crénelé autour du campement. Puis on s'occupa, dans chaque tente, à faire bouillir le thé du soir, auquel on ajouta, selon l'habitude, pour le rendre plus substantiel, du sel, du beurre et quelques grasses tranches de queue de mouton ou de bosse de chameau. En attendant que le potage tartare eût subi toutes les épreuves d'une longue préparation, on fumait du tabac chinois et on s'abandonnait à ces interminables causeries qui ont toujours tant de charmes pour les enfants du désert... Le chef de la caravane disait au missionnaire français : — Frère, ces beaux pâturages, ces hautes montagnes qui les entourent, ces sources de l'Onan, où nous venons d'abreuver nos chameaux, toute cette contrée est pour nous pleine de glorieux, de saints souvenirs. C'est ici que fut le berceau de la puissance mongole. Nos savants lamas aiment souvent à nous raconter comment nos ancêtres, qui n'étaient d'abord qu'une faible tribu, devinrent les maîtres du monde et subjuguèrent des nations dont les noms mêmes nous sont maintenant inconnus. Dans ces temps anciens, tous les Mongols étaient guerriers, et leur multitude était innombrable. Aujourd'hui, tu le sais, frère, on ne rencontre plus dans toutes les directions que de vastes solitudes; aujourd'hui les descendants de Tchinguiz et de Timour sont devenus des pâtres errants... Le chef de la caravane ne sut pas raconter au missionnaire français l'épopée grandiose des gigantesques guerres de ses pères, il n'avait qu'une idée confuse de l'antique puissance de sa nation... Et ce-

pendant, à cette même place où ces Mongols, groupés autour d'un grand feu *d'argols* (1), fumaient nonchalemment leur longue pipe, pendant que leurs chameaux ruminaient en paix l'herbe du désert,... on avait vu autrefois, il y avait plus de six cents ans, des hommes de la même race, impétueux, inquiets, et ne respirant que combats, délibérer sur la conquête du monde entier.

C'était au printemps de l'année 1206. Témoutchin, après la mort de Ung-Khan et la destruction du royaume des Kéraïtes, avait convoqué un *Kouriltaï* ou assemblée générale des chefs de toutes les tribus. On devait se réunir tout près des sources de l'Onan. Au jour fixé pour la tenue de ce champ de mai, la cavalerie tartare se trouvait rangée par nombreux escadrons derrière les tentes des chefs, au-dessus desquelles flottaient des banderoles de diverses couleurs, suivant la tribu dont elles dépendaient. Tous ces guerriers pleins de fougue et de turbulence s'agitaient sur leurs coursiers, allaient et venaient en tumulte, s'interpellaient brusquement les uns les autres, et le son guttural de leur langage, l'étrangeté de leur costume, l'aspect dur et farouche de leur physionomie, tout portait dans cette assemblée le caractère d'une indomptable barbarie. Au milieu du camp on avait placé un étendard. C'était une longue pique à laquelle étaient suspendues les unes au-dessus des autres neuf blanches queues de yak (2).

(1) On appelle *argol*, en Tartarie, la fiente des animaux, lorsqu'elle est desséchée et propre à être brûlée.

(2) Ces sortes d'étendards portent en Chine le nom de *tou*, et c'est sans doute de ce mot qu'est venu le *toug* ou étendard des Turcs. — « C'est,

Un subit et profond silence se fit dans l'assemblée aussitôt que parut Témoutchin, le chef suprême de ces tribus à moitié sauvages. Témoutchin était alors âgé de quarante-quatre ans; l'habitude du commandement absolu et des combats les plus atroces donnait à sa figure basanée un air altier, dur et impitoyable. Il avait au service de sa volonté de fer un corps endurci par de longues privations et dont la large carrure excitait l'admiration de ses compagnons d'armes. Témoutchin était, à coup sûr, doué d'une intelligence supérieure; mais il plaisait surtout par ses allures d'athlète. Ces hordes barbares, qu'il avait su dompter et qu'il faisait mouvoir à son gré, ne voyaient en lui que le représentant de la force brute et de la puissance matérielle. Les Toolholos ou bardes mongols, qui déjà commençaient à célébrer ses exploits, se préoccupaient peu du génie militaire du grand guerrier; ils vantaient plutôt, dans leurs chants, la force de sa voix, qui retentissait comme le tonnerre dans les montagnes, et la vigueur de ses mains, semblables à de larges pattes d'ours, avec lesquelles il brisait un homme en deux aussi facilement qu'une flèche. Ils contaient que, dans les nuits d'hiver, il se couchait nu près d'un brasier composé de grands arbres; il ne sentait ni les étincelles, ni les tisons qui tombaient sur son corps, prenant ces brûlures, à son réveil, pour des piqûres d'insectes.

« dit Cuvier, avec la queue du yak, espèce de buffle de petite taille, dont « la queue est entièrement garnie de longs poils, comme celle du che- « val, animal originaire des montagnes du Thibet, qu'on a fait d'abord « ces étendards qui sont encore en usage parmi les Turcs. » (*Règne animal*, tom. I, p. 270.)

Tel était l'homme qui présidait l'assemblée générale des chefs mongols. Lorsqu'il eut pris place sur une sorte de trône recouvert de peau de tigre et de renard, comme pour exprimer que la ruse et la cruauté allaient présider aux conquêtes de l'armée tartare, on vit s'avancer un vieillard revêtu de longs habits jaunes et dont la physionomie était pleine d'exaltation. C'était un devin de grand renom : on l'appelait *Bout-Tengri* ou l'image de Dieu. Il ne parlait jamais, disait-il, que sous l'inspiration d'Hormoustha, et tous ses discours étaient considérés comme des oracles. Ce devin prit solennellement la parole et dit à Témoutchin, qu'après avoir vaincu et détruit plusieurs souverains qui portaient le titre de *Gour-Khan* (1), c'est-à-dire de khan universel, il ne lui convenait pas d'adopter la même qualification, dont l'éclat était à jamais terni ; que le ciel ordonnait qu'il prît le titre de *Tchinguiz-Khan* (2) ou de khan des forts... Aussitôt que le Bout-Tengri eut cessé de parler, une clameur immense s'éleva au milieu du camp, et toutes les tribus tartares s'écrièrent de concert : Dix mille années de vie à Tchinguiz-Khan (3) !

II.

Tchinguiz-Khan, c'est-à-dire le souverain des forts, n'était naguère que le chef de quelques misérables

(1) Le mot *Gour* en mongol rend l'idée de totalité.

(2) *Tchink* en mongol veut dire fort, ferme, et la particule *guiz* exprime le pluriel.

(3) D'Ohsson, *Hist. des Mongols*, tom. I, p. 99.

tribus errant avec leurs troupeaux, sous le ciel le plus âpre et dans les régions les plus élevées de la Tartarie, au sud-est du lac Baïkal, où les fleuves Onan, Kéroulan et Toula prennent leurs sources. Quelques années lui avaient suffi pour subjuguer et réunir sous le même étendard une foule de hordes féroces et turbulentes auxquelles il donna la terre à ravager. Tchinguiz dut ses succès à la force de sa volonté, aux ressources de son génie, à l'emploi de tous les moyens indistinctement. La ruse et la perfidie secondaient en toutes occasions les efforts de ses armes; jamais conquérant ne poussa plus loin le mépris de l'humanité; jamais chef ambitieux n'eut une armée plus propre à exécuter ses desseins. Composée de nomades qui en tout temps menaient la vie de soldats, qui transportaient avec eux leurs foyers, et pouvaient subsister partout où leur bétail et leurs chevaux trouvaient des pâturages, elle était supérieure aux troupes des autres nations par son habitude de la guerre, la rapidité de ses mouvements, et la forte discipline que Tchinguiz-Khan y avait introduite.

Ce fut avec ces hordes mongoles que Tchinguiz-Khan soumit successivement toutes les nations de la Tartarie et qu'il anéantit des empires comme on arrache des herbes (1). Loin de vouloir alors prêter hommage au souverain de la Chine septentrionale, dont les peuples tartares étaient tributaires, il fondit sur cet empire à la tête d'une nombreuse cavalerie, et poussa

(1) « Depuis le commencement du monde, aucune nation barbare « n'a été aussi puissante que le sont aujourd'hui les Mongoles. Ils « anéantissent des empires comme on arrache des herbes! Pourquoi le « ciel permet-il cela? » (Toung-Kien-Kan-Mou, *Annales de la Chine.*)

ses dévastations jusqu'aux rives du fleuve Jaune. Maître d'un immense butin, il ne quitta la Chine que pour voler à d'autres conquêtes. L'Asie centrale fut soumise à ses lois ; il ruina la Transoxiane, le Khorassan et la Perse. Pendant que ses armées continuaient d'un côté la guerre dans l'empire chinois, de l'autre elles saccageaient les bords du Sind et ceux de l'Euphrate, pénétraient par la Géorgie au nord de la mer Noire, envahissaient la Crimée, ravageaient une partie de la Russie et attaquaient les Bulgares sur la rive du haut Volga. Les dévastations exercées par les Mongols, chez les peuples de l'Asie occidentale, répandaient l'alarme jusque dans Byzance. L'empereur Jean Ducas faisait munir ses places fortes d'armes et de provisions, et ses sujets, épouvantés par tout ce que la renommée publiait des atrocités commises par les Tartares, croyaient que ces conquérants avaient des têtes de chien, et qu'ils se nourrissaient de chair humaine (1).

La terreur qu'inspiraient les farouches soldats de Tchinguiz-Khan, n'était que trop justifiée par les horribles excès auxquels ils se livraient contre les vaincus. Les villes prises d'assaut étaient traitées avec une incroyable férocité, surtout lorsque les Mongols avaient rencontré une longue résistance. Nischabour, capitale du Khorassan sous la monarchie des Cosroës, ayant été prise (2), les Mongols massacrèrent tout ce qu'ils virent dans la ville. Le carnage dura quatre jours ; on tua jusqu'aux chiens et aux chats. Toulouï, l'un des

(1) *Pachimères*, tom. I, p. 87. — Stritter, *Memoriæ populorum*, etc., tom. III, p. 1028.

(2) Le 7 avril 1221.

filsde Tchinguiz-Khan, ayant entendu dire que dans le sac de Mérou beaucoup d'habitants avaient sauvé leur vie en se couchant parmi les morts, ordonna que l'on coupât la tête à toutes les victimes de sa fureur. On en construisit d'immenses pyramides, où furent séparément entassées les têtes des hommes, celles des femmes, celles des enfants. La destruction de la ville dura quinze jours ; elle disparut tout à fait, et l'on sema de l'orge sur son emplacement (1).

Lorsque les villes se rendaient à discrétion elles étaient traitées avec moins de barbarie. Les historiens arabes racontent que pendant le siége de Bokhara, une députation composée d'imans et de notables vint auprès du khan mongol pour lui prêter hommage et lui faire soumission. Tchinguiz-Khan se rendit aussitôt dans la ville pour la voir, et passant devant la grande mosquée, il y entra à cheval. Il demanda si c'était le palais du sultan. Non, lui répondit-on; c'est la maison de Dieu. Il mit alors pied à terre devant l'autel, monta deux ou trois degrés de la chaire et dit à haute voix : « La campagne est fourragée; qu'on donne à manger « à nos chevaux. » On s'empressa d'aller chercher des grains dans les magasins de la ville; les caisses qui renfermaient les Korans furent transportées par les Mongols dans la cour du temple pour servir d'auges, et les livres sacrés des musulmans furent foulés aux pieds des chevaux. Les barbares déposèrent leurs outres de vin au milieu de la mosquée. Ils y appelèrent les baladins et les chanteuses de la ville; ils firent eux-mêmes retentir ses murs de leurs chansons nationales,

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, t. I.

et tandis qu'ils se livraient à la joie et à la débauche, les principaux habitants, les docteurs de la loi, les chefs de la religion devaient leur obéir en esclaves et soigner leurs chevaux.

Après quelques heures, Tchinguiz-Khan sortit de la ville, et se rendit au champ de l'Oratoire, où les habitants de Bokara se réunissaient dans certains jours solennels pour prier en commun ; ils y avaient été rassemblés par son ordre. Tchinguiz-Khan monta dans la chaire et demanda quelles étaient les personnes les plus riches dans cette multitude. On les lui désigna au nombre de deux cent quatre-vingts. Il les fit approcher et leur adressa la parole. Après avoir fait mention des actes d'hostilité qui l'avaient forcé de prendre les armes contre le sultan, il leur dit : « Sachez que vous avez commis de grandes fautes, et « que les chefs du peuple sont les plus criminels. Si « vous me demandez sur quoi je me fonde pour vous « tenir ce discours, je vous répondrai que je suis le « fléau de Dieu, et que si vous n'étiez pas de grands « coupables, Dieu ne m'aurait pas lancé sur vos « têtes(1)... »

Tchinguiz-Khan, en effet, fondait sur les nations comme un terrible et inévitable fléau. Sans pitié et sans entrailles pour les malheureuses victimes de la guerre, il se délectait au milieu de la dévastation et du carnage. Un jour ce farouche conquérant demandait à Bourgoul, l'un de ses premiers généraux, quel était, à son avis, le plus grand plaisir de l'homme. « C'est, répondit-il, d'aller à la chasse, un jour de

(1) D'Ohsson, tom. I, p. 231.

« printemps, monté sur un beau cheval, tenant sur « le poing un épervier ou un faucon, et de le voir « abattre sa proie. » — « Non, reprit Tchinguiz-Khan, la « plus grande jouissance de l'homme, c'est de vain- « cre ses ennemis, de les chasser devant soi, de leur « ravir ce qu'ils possèdent, de voir les personnes qui « leur sont chères le visage baigné de larmes, de « monter leurs chevaux, d'emmener en captivité « leurs filles et leurs femmes (1)... »

La mort vint enfin jeter bas ce ravageur de nations, au moment où il se disposait à dévaster le royaume de Tangout. Il expira au bout de huit jours de maladie, le 18 du mois d'août de l'année 1227, à l'âge de soixante-six ans, dans la vingt-deuxième année de son règne. Avant de mourir il recommanda à ses fils d'achever la conquête du monde. « Mes en- « fants, leur dit-il, j'ai élevé un empire si vaste, que « de son centre à ses extrémités il y a une année « de chemin. Si vous voulez le conserver, restez « unis... »

Tchinguiz-Khan, même après sa mort, sembla présider encore au carnage et à la destruction. Son corps fut secrètement transporté en Mongolie. Pour empêcher que la nouvelle de ce trépas ne se répandît, les troupes qui acompagnaient son cercueil (2) tuèrent tous les

(1) D'Ohsson, *Hist. des Mongols*, tom. I, p. 404.

(2) « Quand on transporte le corps du grand cham pour l'enterrer, « ceux qui accompagnent le convoi tuent tous ceux qu'ils rencontrent « sur le chemin, leur disant : *Allez servir notre seigneur et maître en* « *l'autre monde*. Car ils sont tellement possédés du démon, qu'ils croient « que ces gens ainsi tués vont servir le roi défunt. Leur rage ne s'étend « pas seulement sur les hommes, mais aussi sur les chevaux, qu'ils « égorgent quand ils se trouvent sur leur passage, croyant qu'ils doi-

individus qu'elles rencontrèrent sur cette longue route. Ce fut seulement à l'arrivée du cortége au grand Ordou de Tchinguiz-Khan, dans son ancien territoire, près des sources du Kéroulan, que l'on publia sa mort. Après les cérémonies funèbres, durant lesquelles on immola un nombre considérable d'hommes et de chevaux, le cercueil fut inhumé sur l'une des montagnes qui forment la chaîne du Borkan-Caldoun, d'où sortent les fleuves Onan, Kéroulan et Toula.

Les historiens mongols rapportent que Tchinguiz-Khan chassant un jour dans cette contrée, se reposa sous le feuillage d'un grand arbre isolé. Il y passa quelques instants plongé dans de profondes réflexions, et dit en se levant que c'était là qu'il voulait être enterré. Les princes ses fils, instruits de cette circonstance, ordonnèrent qu'il fût inhumé dans ce lieu. On prétend que, quelque temps après, le terrain environnant se couvrit d'une épaisse forêt, qui ne permit plus de reconnaître l'arbre auprès duquel les restes de Tchinguiz-Khan avaient été déposés : « et « voilà le fruit glorieux de tant de victoires! » Ce conquérant forcené, qui s'était adjugé tous les royaumes de la terre, ne conserva pas même un tombeau dans sa patrie.

L'histoire nous a laissé peu de renseignements sur

« vent aussi servir au roi mort.— Quand le corps de Mangou-Khan fut « mené sur la montagne pour y être inhumé, les soldats qui le con- « duisaient ont rapporté avoir tué de cette manière plus de vingt mille « hommes. » (*Voyage de Marco-Polo*, édition de Bergeron, liv. I, ch. LIII et LIV.)

Cet usage atroce a duré longtemps en Tartarie. Il est aujourd'hui extrêmement rare. On se contente d'immoler des chevaux sur le tombeau des morts de distinction. (Voir *Souvenirs d'un voyage en Tartarie et au Thibet*, tom. I, p. 130.)

la religion de Tchinguiz-Khan, probablement parce qu'il s'en était lui-même peu occupé. On sait que dans ses armées et parmi les peuples qui lui étaient soumis, il y avait des idolâtres, des mahométans et des chrétiens; on prétend même qu'une de ses femmes, Kéraïte d'origine et nièce de Ung-Khan, avait été baptisée. Cependant Tchinguiz-Khan n'était ni chrétien, ni mahométan, ni idolâtre. Il protégeait également tous les cultes et paraissait les favoriser tour à tour, suivant que les intérêts de sa politique le demandaient. Il recommanda fortement à ses successeurs de n'accorder de préférence à aucune religion; il voulut que les ministres des diverses croyances fussent exempts de charges et de contributions. Quant à lui, il croyait à un Être suprême; mais il était persuadé que peu importait à la Divinité de quelle manière on l'honorât. Sa religion était le déisme. Dans certaines circonstances solennelles, il priait publiquement et implorait la protection de la Divinité. Ainsi, lorsque le sultan Mohammed eut fait mettre à mort, dans le Turkestan, des ambassadeurs mongols, on rapporte (1) qu'en apprenant la nouvelle de cet attentat, Tchinguiz-Khan versa des larmes d'indignation; qu'il se rendit sur le sommet d'une montagne, où, prosterné la face contre terre, la tête découverte, sa ceinture jetée sur son cou, il implora les secours du ciel pour sa vengeance, et passa trois jours et trois nuits dans les prières et les mortifications. Il aimait à faire intervenir la Divinité dans ses relations avec les peuples étrangers. Avant d'attaquer un pays, il le faisait inviter à lui prêter

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

obéissance; ses sommations étaient concises et se terminaient par cette formule : « Si vous ne vous sou-« mettez pas, que savons-nous ce qui arrivera; Dieu « seul le sait (1)! »

Quelle qu'ait été la foi religieuse de Tchinguiz-Khan, chose bien difficile à déterminer, il est certain qu'il fut toujours d'une grande tolérance en matière de religion. Il laissa ses sujets professer librement les croyances qui avaient pour eux le plus d'attraits, depuis le christianisme jusqu'aux superstitions les plus grossières et les plus ridicules. Ses successeurs héritèrent de cet indifférentisme, et nous verrons combien ils furent fidèles à la recommandation du fameux fondateur de la puissance mongole; d'accueillir tous les cultes sans témoigner de la préférence pour aucun.

Après avoir rendu les derniers devoirs à Tchinguiz-Khan, les princes de sa famille; les chefs des tribus et des troupes se séparèrent pour retourner à leurs divers cantonnements. Ce ne fut qu'au bout de deux années que, dans la crainte des maux qui pouvaient résulter d'un plus long interrègne, ils convinrent de s'assembler pour élire un souverain.

Au printemps de l'année 1229, les princes et les généraux se rendirent de tous les points de l'empire tartare à la grande Horde, sur la rive du Kéroulan. On voyait là réunis tous ces fiers ravageurs de nations, ayant à leur tête les trois fils de Tchinguiz-Khan : Ogotaï, Tchagataï et Toulouï (2); ce dernier avait été

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

(2) Djoutchi, fils aîné de Tchinguiz-Khan, était mort depuis plusieurs années. Ses descendants régnèrent pendant plusieurs siècles au

chargé d'exercer la régence jusqu'à l'élection du nouvel empereur.

Après les trois premiers jours du Kouriltaï, qui furent passés dans les festins et les plaisirs, les membres de cette nombreuse assemblée délibérèrent sur le choix d'un empereur. Comme plusieurs penchaient pour Toulouï, il déclara lui-même en plein conseil qu'il fallait proclamer son frère Ogotaï, que Tchinguiz-Khan avait désigné pour son successeur, et il fit lire l'ordonnance de son père. Ogotaï fit de son côté les efforts les plus nobles et les plus généreux pour que Toulouï fût investi de l'autorité souveraine. Mais tous les princes s'écrièrent d'une voix unanime : « C'est Tchin-« guiz-Khan qui t'a choisi pour son successeur ; com-« ment pourrions-nous agir contre sa volonté ?... » Alors Toulouï lui présenta la coupe, et au même instant tous les membres du Kouriltaï, la tête découverte, la ceinture jetée sur les épaules, fléchirent neuf fois le genou devant Ogotaï et le saluèrent du titre de khakan, qui dans la suite servit à désigner le prince suzerain des trois autres branches de la famille tchinguizienne, dont les chefs ne prenaient que le titre de khan (1). Avant de se séparer, le Kouriltaï fixa définitivement le centre de la domination tartare à Kara-

nord de la mer Caspienne et de la mer Noire, sur un vaste empire qui comptait la Russie parmi ses tributaires.

(1) D'Ohsson, *Hist. des Mong.*, tom. XI, p. 11. En élevant au trône Ogotaï, les membres de la famille jurèrent de rester fidèles à ses descendants, et se servirent de ces expressions bizarres : « Nous jurons que, « tant qu'il restera de ta postérité un morceau de chair qui, jeté dans « des herbages, empêcherait le bœuf d'en manger ; qui, mis dans de la « graisse, défendrait aux chiens de la prendre, nous ne placerons pas « sur le trône des princes d'une autre branche. »

Korum, ancienne ville des Kéraïtes, entre l'Orgou et la Sélinga, à peu près sous la même latitude que Paris. Ce grand empire mongol, qui faillit absorber le monde entier, se trouva dès lors complétement constitué; il fut créé par un seul homme, par le chef inconnu d'une tribu nomade, en moins de temps qu'il n'en faut d'ordinaire pour fonder et peupler une seule cité. On ne vit jamais des commencements aussi faibles donner naissance avec une telle rapidité à une puissance aussi gigantesque.

III.

Nous avons cru devoir nous arrêter un peu sur l'origine et les progrès de la suprématie mongole dans la haute Asie, afin de rendre plus intelligibles les relations politiques et religieuses des souverains pontifes, des princes chrétiens et particulièrement des rois de France avec les successeurs de Tchinguiz-Khan, au treizième siècle. L'Europe et l'Asie étaient alors bouleversées par des guerres formidables, qui mettaient, pour ainsi dire, en fusion tous les empires. On ne trouve rien dans les annales du genre humain qui puisse être comparé à ces soudaines et profondes révolutions qui, à cette époque, rapprochèrent des peuples jusque-là inconnus les uns aux autres et séparés par l'étendue entière de notre continent. Il faut connaître ces événements, pour bien apprécier leur influence sur la propagation de la foi chrétienne dans le haut Orient et sur les progrès de la civilisation européenne.

Déjà en 1221, six ans avant la mort de Tchinguiz-Khan, deux généraux tartares qui avaient reçu ordre d'aller faire la conquête de la Médie, attaquèrent en passant les Géorgiens, sur lesquels ils ne remportèrent que des avantages peu décisifs. C'est dans cette circonstance que les chrétiens virent les Mongols pour la première fois et combattirent contre eux.

L'année suivante, les généraux tartares firent passer à leurs troupes les montagnes du Caucase et pénétrèrent chez les Kiptchacs, Turks nomades, dont le pays, composé de plaines immenses, s'étendait au nord de la mer Noire, des monts Caucase et de la mer Caspienne, depuis les bouches du Danube jusqu'à celles du Jaïk. Sur la nouvelle de l'invasion inopinée des Mongols, les peuplades se retirèrent de toutes parts vers les extrémités de leur territoire. Les Mongols les poursuivirent, les mirent en déroute en plusieurs rencontres, et pénétrèrent ensuite en Russie, où ils ne trouvèrent aucune résistance. A l'approche de ces barbares, les habitants de Novogorod, hors d'état de se défendre, sortirent à leur rencontre, portant des croix, et implorant leur miséricorde; ils furent tous égorgés au nombre de dix mille. Les Mongols mirent à feu et à sang la Russie méridionale; des bords du Dniéper, ils allèrent ravager les contrées qui environnent la mer d'Azoff, pénétrèrent en Crimée, et prirent l'opulente ville de Soudac, qui appartenait aux Génois, mais payait un tribut aux Kiptchacs; elle était, à cette époque, l'entrepôt du commerce entre les pays situés au nord et au midi de la mer Noire (1).

(1) Michel Scherbatoff, *Hist. de Russie*, tom. II, p. 509 à 521.

La Géorgie était alors la plus puissante des contrées d'Orient qui étaient restées soumises à des princes chrétiens. Elle formait, en quelque sorte, les avant-postes de la chrétienté contre ces formidables armées qui descendaient comme des avalanches du plateau de la haute Asie. La reine Rhouzoudan occupait le trône de Géorgie, et le connétable Jean commandait les forces militaires de ce royaume. Après l'irruption des troupes mongoles en Géorgie, Rhouzoudan fut la première à jeter le cri d'alarme et à prévenir la chrétienté du danger qui la menaçait. Elle envoya une ambassade à Honorius III, pour attirer son attention sur l'orage qui se formait depuis longtemps dans les contrées du Nord, et qui ne pouvait manquer d'aller éclater un jour au centre de la catholicité. La lettre de la reine de Géorgie au souverain pontife nous a été conservée (1). On y lit que, si elle n'a pas envoyé les secours qu'elle avait promis contre les Sarrasins, c'est qu'elle a eu besoin de toutes ses forces pour repousser une subite invasion de barbares. Les Mongols, par une ruse dont les Géorgiens avaient été dupes, s'étaient présentés comme chrétiens, menant avec eux des prêtres qu'ils avaient pris dans les pays où ils avaient passé, et portant devant leurs bataillons la croix pour étendard. Les Géorgiens, trompés par ces apparences, s'étaient laissés surprendre et avaient perdu six mille hommes. « Mais, dit la reine, dès que « nous nous sommes aperçus qu'ils n'étaient pas vé- « ritablement chrétiens, nous nous sommes levés « contre eux, nous en avons tué vingt mille, nous

(1) Odor. Raynaldi *Annales. eccl.*, ann. 1224, p. 535.

« avons fait beaucoup de prisonniers et mis le reste « en déroute. » Rhouzoudan ajoute qu'elle vient d'apprendre que l'empereur était disposé à passer en Syrie, pour commencer la guerre sainte contre les Sarrasins ; elle s'en réjouit et annonce qu'elle enverra au secours des armées chrétiennes le connétable Jean, avec un nombre considérable de personnages distingués du royaume, qui ont pris la croix et n'attendent que des ordres pour voler à la défense du saint Sépulcre.

David, évêque d'Ani, avait été chargé d'apporter cette lettre à Honorius III. Il lui en remit une également du connétable Jean, qui, après un langage à peu près semblable à celui de la reine de Géorgie, demande au souverain pontife sa bénédiction et le secours de ses prières, « afin, dit-il, de pouvoir combattre les « combats du Seigneur (1). »

Le pape répondit à Rhouzoudan et au connétable, pour ranimer leur courage et leur donner connaissance des plans de l'empereur Frédéric pour la prochaine croisade. Il leur recommanda de faire lire sa lettre publiquement, afin d'exciter l'enthousiasme des populations et de les entraîner à la guerre sainte.

Quelle grande et belle mission que celle de la papauté au moyen âge, au milieu de cette confusion générale où s'agitaient tant de jeunes nations chrétiennes, cherchant à se dépouiller entièrement de leurs institutions païennes! Les éclairer des lumières de la foi, adoucir l'âpreté de leurs mœurs, arracher doucement de leur cœur et de leur intelligence les vices et

(1) Ut possimus prælia domini præliari. (Raynaldi, *Annal. eccle.*, anno 1224.)

les erreurs les plus funestes; puis, défendre les faibles contre les forts, lutter contre les tyrans et les oppresseurs, prêcher les croisades, appeler les rois et les peuples aux armes pour repousser les invasions des infidèles et des barbares, tel était le rôle magnifique de la papauté, de cette institution merveilleuse, qui, même au point de vue purement humain, n'a jamais eu rien de comparable dans le monde. Le souverain pontife était à la fois le docteur, le protecteur, le civilisateur, le père, en un mot, de la grande famille chrétienne. Des contrées les plus éloignées, on accourait puiser dans son sein des consolations, des encouragements et des conseils. Nous le verrons bientôt, plein de sollicitude et le regard fixé sur la haute Asie, enrôler tour à tour des soldats et des missionnaires pour dompter les Tartares, les convertir et les faire enfants de Dieu et de l'Église.

L'apparition des Tartares en Géorgie n'avait été que passagère. La reine Rhouzoudan ayant d'ailleurs annoncé qu'on avait repoussé leur attaque, on fit alors peu d'attention à une nouvelle qui ne semblait pas être d'une grande importance. La mort de Tchinguiz-Khan vint ensuite changer la direction des événements, et les chrétiens eurent encore quelque temps pour respirer. Mais quand Ogotaï, successeur de Tchinguiz, eut réuni à l'empire mongol toute la partie de la Chine qui s'étend jusqu'au fleuve Bleu, il leva une armée de quinze cent mille hommes destinée à agir, en même temps, aux deux extrémités de l'Asie, en Corée et au delà de la mer Caspienne. Ainsi, la paix qui régnait, en apparence, dans le fond de l'Orient devint funeste à l'Europe. Batou, fils de Djoutchi, fut nommé

le principal chef de cette formidable expédition, pour laquelle on lui associa plusieurs autres généraux et princes du sang de Tchinguiz-Khan. L'armée des Mongols, après avoir soumis les Coumans et les Bulgares, pénétra en Russie, où elle prit Moscou et les principales villes des gouvernements actuels de Vladimir et de Iéroslaw. Les grands-ducs de Russie devinrent alors tributaires du grand khan.

En même temps, une autre armée de Mongols accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, s'avança vers la Géorgie et l'Arménie, sous la conduite de Tcharmagan et de dix-sept autres généraux. D'après les lois établies par Tchinguiz, ils avaient ordre de bien traiter les princes et les peuples qui se soumettraient, qui livreraient leurs villes et consentiraient à payer le tribut. Les autres étaient abandonnés à la fureur du soldat. Les habitants des villes étaient massacrés sans distinction d'âge ou de sexe, les animaux même n'étaient pas épargnés. Dans ces premiers moments aucune négociation n'était possible avec les Tartares; il fallait reconnaître leur empire ou mourir. Le danger de la résistance était attesté par les innombrables pyramides d'ossements humains qu'ils élevaient à la place des villes ruinées, et que, bien longtemps après, les voyageurs contemplaient avec effroi, en parcourant les régions, devenues désertes, qui leur avaient servi de passage (1).

C'est ainsi qu'en 1235 et 1236 les Mongols brûlèrent et ravagèrent beaucoup de villes de l'Albanie, de la Géorgie et de la grande Arménie. Plusieurs princes

(1) *Mémoires* d'Abel Rémusat, p. 11.

arméniens, se trouvant dans l'impossibilité d'opposer une résistance efficace à ces terribles conquérants, prirent le parti de se soumettre aux Tartares et de servir dans leurs armées. On les voyait quelquefois entreprendre le voyage de Kara-Korum et aller demander au khakan lui-même la réparation des injustices de ses généraux. Plusieurs obtinrent, en effet, par ce moyen la restitution de leurs États, et la horde Impériale devint, comme Rome autrefois, le tribunal suprême où se jugeaient les réclamations des rois (1).

Le génie fier et altier de la reine de Géorgie ne lui avait pas permis de suivre l'exemple de ses vassaux. Au lieu de se rendre aux Tartares, Rhouzoudan ne cessait d'écrire en Occident pour demander des secours. Une de ses lettres nous a été conservée; elle est adressée à Grégoire IX, qui occupait alors le trône pontifical. La reine demande au pape une armée chrétienne, pour repousser les attaques des Mongols, et, afin d'intéresser davantage le souverain pontife, elle fait profession d'une soumission entière à l'Église romaine et promet de réunir la Géorgie à l'unité catholique. Grégoire IX répond à Rhouzoudan qu'il a gémi profondément à la nouvelle des maux qui désolent la Géorgie, mais qu'il ne peut lui envoyer aucun secours, parce que l'empereur Frédéric II vient d'exciter une tempête dans l'Église, qui se trouve actuellement attaquée de toutes parts : en Syrie, par les Sarrasins; en Espagne, par les Maures; en Italie et en Germanie, par les faux chrétiens, c'est-à-dire par les partisans de l'empereur. Il loue le projet de la reine

(1) *Mémoires* d'Abel Rémusat, p. 12.

de faire rentrer la Géorgie dans l'unité de la foi, et, afin de favoriser ce pieux dessein, il va faire partir, pour évangéliser cette contrée, des religieux de l'ordre de Saint-Dominique. Rhouzoudan eût préféré qu'on lui envoyât des soldats; et la suite fit voir que cette princesse attachait peu de prix aux secours spirituels de l'Église, car elle renonça au christianisme et se fit musulmane (1).

Pendant que les Mongols tenaient la Géorgie sous la terreur de leurs armes, ils s'annonçaient dans le Nord d'une manière encore plus alarmante pour les chrétiens. Après avoir saccagé la partie méridionale de la Russie, ils marchèrent en 1240 sur Kiew. Cette ville, qui pendant trois siècles avait été la métropole de la Russie, et que son commerce avec l'empire de Byzance, par le Dniéper et la mer Noire, rendait très-florissante, fut enveloppée par les Tartares. Les habitants de Kiew comptaient que les eaux du Dniéper opposeraient une barrière infranchissable à la cavalerie tartare; mais ils se trompaient. Ces barbares n'avaient besoin ni de ponts ni de bateaux pour traverser les fleuves; ils construisirent, selon leur habitude, avec des branches couvertes de peaux de bœuf, des espèces de valises où ils renfermèrent leur bagage; ils se placèrent ensuite à califourchon sur ces valises attachées à la queue de leurs chevaux, et, s'aidant de leur arc en guise d'aviron, l'armée tout entière traversa le fleuve sans obstacle. Les chevaux aussi bien que les hommes avaient une grande expérience de ce genre de navigation (2). La métropole de la Russie fut bientôt

(1) Aboulfarage, *Chron. syr.*, p. 515.

(2) Il paraît, d'après l'historien grec Nicétas, que les Turcs usaient à

au pouvoir des Mongols, qui mirent tout à feu et à sang.

Il y avait à Kiew, au moment de l'invasion tartare, un religieux célèbre par ses travaux apostoliques; c'était saint Hyacinthe, neveu d'Yves de Konski, évêque de Cracovie. Après avoir reçu à Rome, des mains de saint Dominique, l'habit des frères prêcheurs, il retourna en Pologne, où il raviva la foi parmi ses compatriotes. Puis il alla combattre, avec une ardeur infatigable, les restes obstinés de l'idolâtrie en Prusse, en Poméranie, en Danemark, en Suède, en Gothie, en Norwége, dans la Russie *rouge* et *noire*, dans l'archipel grec et chez les Comans. Cet apôtre, dont le zèle étonnant embrassa l'Asie tout entière, parcourut même plus tard la Tartarie, le Thibet, et arriva jusque dans la Chine, d'où il revint en Pologne, marquant chaque jour par une victoire sur le paganisme, sur l'infidélité musulmane, sur l'hérésie ou sur le schisme.

Saint Hyacinthe était à Kiew, dans un couvent de dominicains dont il était le fondateur, lorsque les bataillons mongols, altérés de sang et de carnage, envahirent la ville. Pendant qu'une partie de ces barbares égorgeait impitoyablement les habitants, l'autre, armée de torches enflammées, portait le feu de toutes parts. Tous les quartiers furent bientôt enveloppés d'un

peu près de la même méthode pour traverser les fleuves. — « Pour « passer le Danube, les Turks Patchinakes remplissent de liége une « pièce de cuir, serrée de manière à ce qu'il n'y pénètre pas une goutte « d'eau, s'asseyant dessus, et saisissant la queue de leurs chevaux, « tenant sur eux leurs selles et leurs armes, se servant du cheval en « guise de voile, du cuir en guise de bateau, ils traversent aisément les « eaux du large Danube.» (Nicétas Choniates, *Mem. Popul.*, ad ann. 1154, tom. III, p. 929.)

incendie immense, dont les sinistres lueurs éclairaient dans les rues des monceaux de cadavres et des ruisseaux de sang. Avant que le feu ne gagnât le couvent des dominicains, saint Hyacinthe, revêtu des ornements sacerdotaux, se rendit à la chapelle afin de soustraire le saint sacrement à la profanation des barbares. Il emportait déjà, plein d'une pieuse anxiété, le trésor eucharistique qu'il avait retiré du tabernacle, lorsqu'en passant au fond de l'église, tout près d'une statue de la Vierge, il crut entendre une voix qui lui disait : — Hyacinthe, mon fils, allez-vous donc m'abandonner aux insultes des méchants? — Le saint religieux s'arrêta et jeta un regard à la fois tendre et désolé sur l'image de la Mère de Dieu, car la statue était d'albâtre et d'une pesanteur considérable. La même voix se fit entendre, et dit : — Hyacinthe, Hyacinthe, ne m'abandonnez pas; ayez bon courage, vous aurez assez de force pour sauver le Fils et la Mère. — Le généreux serviteur de Dieu, n'écoutant que son zèle et sa piété, entoura d'un de ses bras la statue de la Vierge, la souleva avec facilité, et tenant de l'autre main le saint ciboire, il sortit de la ville à travers les flammes et franchit miraculeusement le Dniéper (1). La Vierge de Kiew fut transportée par l'illustre thaumaturge jusqu'à Cracovie, où les Polonais l'honorèrent d'une dévotion toute particulière.

Après la prise et la destruction presque complète de la métropole de la Russie, les Mongols pénétrèrent en Pologne dans l'année 1240, ravagèrent la province de Lublin et se retirèrent avec leur butin en Galicie.

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, ann. 1241.

Ils revinrent au cœur de l'hiver, passèrent la Vistule sur la glace, saccagèrent Sandomir et s'avancèrent, sans trouver de résistance, jusqu'à sept milles de Cracovie. Ils se retirèrent une seconde fois, au commencement du carême de 1241, chargés de dépouilles et chassant devant eux, comme des bestiaux, une multitude de captifs des deux sexes attachés l'un à l'autre; c'était l'élite de la population. Vladimir, palatin de Cracovie, les suivit avec quelques troupes, les attaqua et leur tua du monde dans le premier instant; mais les Mongols ayant fait volte-face, le chargèrent avec impétuosité et le mirent en fuite. Cette action fut, toutefois, favorable aux captifs, qui, pendant le combat, ayant rompu leurs liens, se sauvèrent dans les forêts voisines (1).

Les Mongols ne tardèrent pas à revenir en Pologne avec de nouvelles forces, et furieux de la résistance qu'on leur avait opposée. De part et d'autre on se prépara à un combat décisif. Henri, duc de Silésie, surnommé le Pieux, fils de Henri le Barbu et de sainte Hedvige, se trouvait à la tête d'environ trente mille hommes, divisés en cinq corps. Les Mongols, commandés par le général Baïdar, étaient également divisés en cinq corps; mais leur armée surpassait en nombre celle de leurs ennemis.

La présence des Tartares avait excité dans tous les États de Pologne un grand enthousiasme militaire, où se mêlaient, toutefois, de profonds sentiments d'épouvante, car on avait à défendre contre un ennemi formidable la religion, la patrie, le foyer domestique.

(1) D'Ohsson, tom. II, p. 124.

C'était donc une croisade, une guerre sainte à laquelle nul ne pouvait rester étranger. On faisait partout des prières publiques; les prêtres haranguaient les combattants dans les églises et au milieu des camps; on vit même sainte Hedvige, la mère du duc Henri, sortir du monastère où elle s'était consacrée à la vie religieuse, et, pleine d'un courage surhumain, parcourir les rangs des soldats et les exhorter à donner vaillamment leur vie pour le christianisme et pour la Pologne. Quoique Dieu lui eût révélé que son fils succomberait dans la lutte, elle eut l'héroïsme de maîtriser les angoisses dont son cœur était déchiré, et l'on entendit cette mère sublime dire à Henri, au moment du combat, qu'il devait donner l'exemple de la bravoure, et, si Dieu le demandait, mourir de grand cœur à la tête de son armée.

Le 9 avril 1241, le duc Henri, les princes, les chefs chrétiens, après avoir entendu la messe et communié, sortirent de Lignitz, et les deux armées se trouvèrent en présence, à une lieue de la ville, dans une plaine arrosée par la Neiss, où fut bâti depuis le village de Wahlstadt, nom qui signifie champ de bataille. Les croisés avaient obtenu du duc Henri la faveur de commencer l'attaque; ils s'engagèrent imprudemment à la poursuite de l'avant-garde mongole, qui se retirait à dessein; lorsque cette infanterie mal armée, à demi-nue, fut suffisamment éloignée des autres corps, la cavalerie mongole l'entoura par une évolution subite et la perça de flèches; l'armée polonaise essuya une entière défaite. Le prince Henri eut un cheval tué sous lui pendant la déroute. Il venait d'en monter un autre, lorsqu'il fut entouré par un

escadron ennemi; comme il avait le sabre levé pour se défendre, il reçut un coup de lance dans l'aisselle, et fut renversé; les Tartares lui tranchèrent la tête, et après l'avoir enfoncée à la pointe d'une lance, ils se présentèrent armés de ce sanglant trophée devant la citadelle de Lignitz, et la sommèrent de se rendre. La perte des Polonais fut très-considérable; on rapporte que, pour faire connaître le nombre de leurs ennemis restés sur le champ de bataille, les Mongols coupèrent une oreille à chaque mort, et en remplirent neuf grands sacs (1). Cette pratique était assez usitée parmi les Tartares. Lors de leur expédition en Russie, en 1239, le khan ayant donné ordre de couper l'oreille droite à tous les hommes morts, ces barbares se trouvèrent en possession de deux cent soixante-dix mille oreilles (2).

La ville de Lignitz ayant été livrée aux flammes par les chrétiens eux-mêmes, les Mongols dévastèrent toute la contrée environnante, et entrèrent ensuite dans la Moravie, qu'ils mirent à feu et à sang jusqu'aux frontières de la Bohême et de l'Autriche.

Vinceslas, roi de Bohême, voyait approcher avec effroi le terrible orage qui menaçait de fondre sur ses États. Peu rassuré sur les forces qu'il pouvait opposer aux Tartares, il avait pris le parti de se tenir enfermé dans ses citadelles, et d'écrire aux princes voisins pour les presser de se coaliser contre l'ennemi commun. Il disait dans sa lettre au duc de Brabant : « Voilà qu'une nation féroce, sauvage, innombrable, occupe nos frontières. Les malheurs prédits aux péchés des hom-

(1) D'Ohsson, tom. II, p. 126.
(2) Bar-Hebræus, p. 492.

mes, dans les saintes Écritures, pullulent et débordent de toutes parts. » Après avoir peint, avec les couleurs les plus vives, les ravages exercés par les Tartares dans les pays voisins de ses Etats, il prie avec instances son beau-père de lui envoyer promptement des troupes, parce qu'il a été informé qu'aux prochaines fêtes de Pâques (1241) les barbares doivent entrer en Bohême. « Les peuples du septentrion et du « midi, s'écrie-t-il en finissant, sont tellement pressés « de calamités, que jamais, depuis l'origine du monde, « ils n'ont été si cruellement flagellés (1). »

Ces paroles de Vinceslas n'étaient nullement exagérées; le nom tartare donnait alors de mortelles angoisses à tous les peuples de la terre (2). Les souverains de l'Asie et de l'Europe se sentaient chanceler sur leur trône, et ils s'envoyaient les uns aux autres des émissaires, afin de se concerter sur les moyens d'arrêter cette formidable invasion de barbares. L'empereur Frédéric II écrivit au roi d'Angleterre une lettre curieuse, où il se laisse aller avec une singulière complaisance à son goût pour la rhétorique. Le portrait qu'il trace des Tartares est remarquable de précision et de vérité : « Un peuple sorti des confins du monde, « où il était resté longtemps caché sous un affreux « climat, s'est emparé tout à coup et violemment des « contrées du septentrion; il s'y est multiplié comme « les sauterelles. On ne sait d'où vient à cette race

(1) Odor. Raynald., *Annal. eccl.*, ad annum 1241.

(2) Toutes les gens de Orient en eurent si grant paour et si grant hide, que le seul nom des Tartres et la hideur de les oyr nommer par les villes et les chasteaulx, faisoit les dames enchaintes abortir de peur et de hide. (*Peregrinacion de Frère Bieult.*, fol. 281.)

« sauvage le nom de Tartare. Ce n'est pas sans un « manifeste jugement de Dieu qu'elle a été réservée « jusqu'à ces derniers temps pour le châtiment des « hommes et peut-être pour la ruine de toute la chré- « tienté.

« Cette nation féroce et barbare ne connaît pas les « lois de l'humanité. Cependant, elle a un chef qu'elle « vénère et dont elle suit aveuglément les ordres; « elle l'appelle le Dieu de la terre. Les hommes sont « petits et trapus, mais forts, robustes, d'une solidité « inébranlable, et se précipitant avec un impétueux « courage, au moindre signe de leur chef, au milieu « des périls de tout genre. Ils ont le visage large, le « regard oblique, et ils poussent d'horribles clameurs « qui répondent aux sentiments de leur cœur. Ils « portent en guise d'habits de simples cuirs de bœuf, « d'ânes et de chevaux. Jusqu'à ce jour, ils n'ont eu « pour armures que des lames de fer informes et mal « unies. Mais déjà, ce que nous ne pouvons dire sans « gémir, ils commencent à s'équiper moins grossière- « ment, grâce aux dépouilles des chrétiens, et bien- « tôt la colère de Dieu permettra que nous soyons « honteusement massacrés par nos propres armes. En « attendant, ils montent de plus beaux chevaux, ils se « nourrissent de mets plus délicats et s'habillent avec « plus de recherche et de richesse.

« Les Tartares sont d'incomparables archers. Ils « portent avec eux des outres habilement façonnées, « dont ils se servent pour traverser les lacs et les « fleuves les plus rapides. On prétend qu'à défaut de « fourrage leurs chevaux se contentent des feuilles, « des écorces et des racines des arbres, et que malgré

« cela ils sont toujours pleins de force, d'ardeur et « d'agilité (1). »

IV.

Pendant que Frédéric Barberousse envoyait au roi Édouard d'Angleterre ce fidèle portrait des Tartares, l'Occident tout entier était agité d'effroi et croyait entendre l'horrible bruit de l'invasion des barbares. Matthieu Paris rapporte que la mère du roi des Français, la reine Blanche, dame vénérable et chère à Dieu, ayant appris que les peuples étaient menacés de ce formidable fléau de la colère céleste, s'écria : Où es-tu, mon fils, roi Louis? — Le roi s'approchant lui dit : — Mère, qu'y a-t-il?... et Blanche, soupirant profondément, versa d'abondantes larmes. Quoique femme, ce ne fut pourtant pas d'un œil timide qu'elle envisagea le péril dont on était menacé. — Mon cher fils, dit-elle, que faut-il faire en de si tristes conjonctures? Quels bruits sinistres se sont répandus sur nos frontières? L'impétueuse irruption de ces Tartares semble nous menacer d'une ruine totale, nous et notre sainte Église. — Le roi lui répondit d'une voix altérée par la douleur et pourtant fortifiée par quelque chose de divin : Ma mère, soyons soutenus par cette consolation qui nous vient du ciel : s'ils arrivent, ces *Tartares*, ou nous les ferons rentrer dans le *Tartare*, d'où ils sont sortis, ou bien ils nous enverront nous-mêmes

(1) Matth. Paris, *Hist. angl.*, p. 820. Odor. Raynald. *Annal., eccl.*, ad ann. 1241.

jouir dans le ciel du bonheur promis aux élus (1). Ces belles paroles, ajoute Matthieu Paris, ranimèrent la confiance et le courage non-seulement de la noblesse de France, mais encore des peuples voisins.

Le jeu de mots qu'on prête à saint Louis se retrouve dans presque tous les écrits de cette époque, et c'est peut-être la véritable cause de l'altération que les Occidentaux ont apportée au nom des *Tatars*. On les voit le plus souvent désignés sous le nom de *Tartares*, dès les premiers moments de leur apparition; et *Tartari imo Tartarei*, comme les appelait l'empereur Frédéric, est une expression qui prit faveur. En effet, l'opinion s'était assez généralement répandue que les Mongols étaient des démons envoyés pour châtier les hommes, ou du moins qu'ils avaient commerce avec les démons; et ce dernier sentiment s'était accrédité par les feux et les tourbillons de fumée qu'ils avaient, disait-on, l'art d'exciter dans les batailles (2). En conséquence, on chercha partout à éloigner ce fléau par des prières solennelles, par des jeûnes généraux. On déploya l'étendard de la croix, et tous

(1) Quo audito, rex voce flebili, sed non sine divino spiramine, respondit : Erigat nos, mater, cœleste solatium, quia, si perveniant ipsi, vel nos ipsos quos vocamus *Tartaros* ad suas Tartareas sedes unde exierunt retrudemus, vel ipsi nos omnes ad cœlum subvehent. (Matt. Paris, *Hist. angl.*, p. 747.)

(2) On a coutume d'expliquer ce fait, généralement rapporté par les historiens, en supposant que les Tartares allumaient les herbes sèches et les broussailles des forêts, comme le font les habitants de la Nouvelle-Hollande. Mais dans ce cas il eut été facile aux chrétiens de reconnaître la cause de ces incendies. Il est plus probable qu'il s'agit là de pièces d'artillerie et de poudres inflammables, dont il est certain, par l'histoire chinoise, que les Mongols se servaient à cette époque. (A. Rémusat.)

les peuples furent appelés à se réunir pour la défense du nom chrétien.

L'invasion tartare sévissait, surtout en Hongrie, avec une fureur implacable. Ce royaume qui s'étendait alors jusqu'à la mer Adriatique, obéissait depuis cinq ans à Béla IV. Le général Batou, qui commandait l'armée mongole, avait écrit au roi Béla pour le sommer de prêter obéissance au souverain mongol, s'il voulait conserver sa vie et celle de ses sujets. Un Anglais, banni de son pays à perpétuité, et reçu au service des Mongols, fut chargé de porter cette lettre au roi de Hongrie. Béla, prince doux et pieux, mais nullement guerrier, crut pouvoir arrêter le torrent qui se précipitait sur ses frontières. Il refusa de rendre hommage aux Mongols et prit le parti de la résistance; mais malheureusement il négligea les précautions qu'une telle conduite rendait nécessaires. Sa seule mesure de défense fut d'envoyer une poignée de troupes dans les gorges des monts Carpathes, pour les garder et les obstruer par des abatis d'arbres. L'armée tartare n'eut qu'à se présenter pour réduire à néant ces vains obstacles. La Hongrie fut envahie, sur trois points à la fois, par cinquante mille hommes (1), et bientôt le pays tout entier fut abandonné à la fureur des barbares, qui promenèrent dans les villes et dans les campagnes le meurtre et l'incendie. Les populations éperdues et désolées accouraient de toutes parts se réfugier dans Varadin, l'une des principales cités de la Hongrie. Quoiqu'elle eût une citadelle défendue par de larges fossés, et des murs flanqués de tours de bois, les Mongols

(1) *Scriptores rerum Hungaricarum*, tom. I, p. 50.

s'en emparèrent aisément, la pillèrent, y mirent le feu et en égorgèrent toute la population sans distinction d'âge ni de sexe. Les dames hongroises s'étaient réfugiées dans la cathédrale; les Mongols ne voulant pas se donner la peine d'enfoncer les portes, l'incendièrent, et toutes les personnes qui s'y étaient enfermées périrent dans les flammes.

Ces barbares profanèrent les autres églises par les plus abominables débauches; ils fouillèrent dans les tombeaux, foulèrent aux pieds les reliques, souillèrent les vases sacrés, et mirent les chanoines à la torture pour leur faire découvrir tout ce qu'ils possédaient. Enfin, le peu d'habitants qui restaient, nobles, bourgeois, ecclésiastiques et militaires furent impitoyablement massacrés dans la plaine, à coups de sabres et de haches. Le ravage ne cessa que lorsque l'infection des cadavres eut forcé les Tartares d'abandonner ce lieu réduit en un vaste désert.

Roger, chanoine de Varadin, a raconté l'invasion et la ruine de la Hongrie par les Tartares, dans un écrit intitulé *Miserabile carmen*. Le récit de ces lamentables événements ne pouvait être, en effet, qu'un poëme de malheurs, un chant de désolation. Le moine Roger avait été témoin oculaire et victime des horreurs exercées par les Mongols dans sa patrie, et pendant longtemps « la mort eût été pour lui une consolation, comme la vie était un supplice (1). » Voici ce qu'il raconte de ses propres aventures:

« Tandis que les Tartares saccageaient Varadin, je me sauvai de nuit dans une île fortifiée, mais ne me

(1) Rogerii *Miserabile carmen*. p. 293.

croyant pas encore en lieu de sûreté, je me jetai dans une forêt voisine. Dès le lendemain, cette île fut occupée par les Tartares, qui en égorgèrent tous les habitants. A la nouvelle de ces massacres, tous les poils de mon corps se hérissèrent; je voyais avec les yeux de mon âme cette armée de bourreaux, et la froide sueur de la mort suintait de ma chair. Cependant, j'errais dans les bois, dénué de tout; pressé par la faim, j'étais obligé d'aller la nuit dans l'île pour tâcher de découvrir, sous les cadavres, de la viande et de la farine enfouies, que j'emportais furtivement. Je vécus ainsi pendant plus de vingt jours, me cachant dans les cavernes, dans les fossés, dans les cavités des arbres.

« Quand les Tartares promirent de ne faire aucun mal aux habitants qui reviendraient dans leurs foyers, je ne me fiai pas à cette assurance, et mes soupçons n'étaient que trop justes. J'aimai mieux aller droit à leur camp que d'attendre mon sort dans un village; je me donnai donc à un Hongrois, qui était entré au service des Tartares, et qui daigna, comme une grande faveur, m'admettre au nombre de ses domestiques. J'étais presque nu, et je gardais ses chariots; j'avais perpétuellement la mort devant les yeux; car je savais que dans une nuit les Tartares avaient égorgé les habitants de tous les villages des environs.

« Cependant, les princes ayant reçu l'ordre de retourner en Tartarie, nous commençâmes à rétrograder avec les chariots chargés de butin, les troupeaux et les chevaux. L'armée se retirait ainsi lentement, et lorsqu'elle eut quitté la Hongrie pour entrer dans la Coumanie, il ne fut plus permis, comme auparavant, de tuer du bétail pour les captifs; on leur abandon-

nait seulement les intestins, les pieds et la tête des animaux qui servaient à la nourriture des Tartares. Les interprètes donnaient à entendre qu'on allait bientôt nous égorger. Alors je songeai à m'échapper; je m'écartai de la route, et m'enfonçai précipitamment dans la forêt, suivi de mon domestique; j'entrai dans une grotte et me fis couvrir de branchages; mon domestique se cacha plus loin. Nous restâmes ainsi couchés, comme dans un tombeau, pendant deux jours, n'osant pas lever la tête, entendant l'horrible voix des Tartares qui cherchaient les bestiaux dans la forêt. Enfin, pressés par la faim, nous sortîmes de nos retraites; bientôt nous aperçûmes un homme, et, saisis de frayeur, nous prîmes la fuite; il s'éloigna de son côté; puis nous nous regardâmes, et comme il était ainsi que nous sans armes, nous nous fîmes des signes pour nous appeler mutuellement. Nous nous racontâmes l'un à l'autre nos tristes aventures, et délibérâmes sur ce qu'il fallait faire. Nous étant fortifiés par notre confiance en Dieu, nous arrivâmes à l'extrémité de la forêt; nous montâmes sur un arbre élevé, et vîmes que le pays était entièrement désolé. O douleur! nous nous mîmes à traverser cette terre déserte, où les clochers des églises dirigeaient notre marche; heureux quand je pouvais trouver des poireaux, des oignons, de l'ail dans les jardins des villages ruinés, réduit d'ailleurs à me nourrir de simples racines.

« Enfin, huit jours après être sortis des forêts, nous arrivâmes à Albe, où nous ne trouvâmes que des ossements humains, que les murs des églises et des palais, encore teints du sang chrétien. A dix milles de là, il y avait, près d'une forêt, une maison de cam-

pagne appelée vulgairement *Frata,* et à quatre milles de la forêt une haute montagne où s'étaient réfugiés beaucoup d'individus des deux sexes. Ils nous félicitèrent, les larmes aux yeux, et nous interrogèrent sur les périls que nous avions courus. Ils nous offrirent du pain noir, fait de farine mêlée d'écorce de chêne, qui nous parut le plus délicieux que nous eussions jamais mangé... (1). »

Les horribles dévastations des Mongols en Pologne et en Hongrie avaient répandu la terreur dans l'empire d'Allemagne. On y prêcha la croisade contre ces barbares, que l'on voyait acharnés à la destruction du nom chrétien. Les lettres que Grégoire IX adressa aux fidèles pour les animer à la guerre sainte, peignent fortement sa douleur et ses alarmes. « Divers objets « et tous très-graves, y est-il dit, occupent sans « cesse notre pensée : les tristes affaires de la terre « sainte; les tribulations de l'Église; l'état déplorable « de l'empire romain. Mais, nous le confessons, nous « oublions tous ces motifs d'affliction, et ce qui nous « concerne particulièrement, en songeant aux maux « causés par les Tartares; car l'idée que le nom chré- « tien pourrait être détruit de nos jours par les Tar- « tares, cette idée seule brise tous nos os, dessèche « notre moelle, amaigrit notre corps, détruit nos « forces, et nous cause une telle douleur, de si vives « angoisses, que, pour ainsi dire, hors de nous-même, « nous ne savons de quel côté nous tourner (2)... »

La Hongrie fut pendant trois ans entiers un vaste

(1) Rogerii *Miserabile carmen*, cap. XX.
(2) Dlugoss., *Hist. polon.*, lib. VII, p. 682.

théâtre de carnage et de destruction. Le roi Béla ne cessa d'implorer, mais toujours vainement, les secours des souverains de l'Europe. La papauté usa de toute son influence pour venir en aide à ce malheureux royaume. Grégoire IX accorda à ceux qui s'armeraient pour sa défense les mêmes indulgences qu'obtenaient ceux qui entreprenaient le voyage de terre sainte. Il écrivit aux rois chrétiens, aux princes, comtes, magistrats, aux archevêques et aux évêques, ordonnant à ces derniers de prêcher la croisade, de donner des indulgences, de relever des censures ecclésiastiques, en un mot, d'employer tous les moyens possibles pour animer les peuples à prendre les armes et à repousser les Tartares. Il adressa à Béla une lettre par laquelle il exhorte ce prince à fonder son espoir en la miséricorde de Dieu, qui, après avoir lancé sur son peuple le fléau de sa vengeance, provoquée par l'intolérable atrocité des crimes, fait succéder à ses rigueurs la douceur de l'amour, et après avoir tenu la verge de la correction, étend une main consolatrice. Il l'invite au courage et à la constance, promettant de lui donner des secours autant qu'il sera en son pouvoir. « Si Frédéric, qui se dit empe-« reur, ajoutait-il, revenait d'un cœur contrit et péni-« tent à l'obéissance de l'Église, elle serait prête à « faire la paix avec lui, ce qui tournerait à la gloire « de Dieu et au bien de la religion, ce qui ren-« drait le repos au monde chrétien et permettrait aussi « de vous secourir plus efficacement (1). »

Malheureusement pour la Hongrie, la mésintelli-

(1) Cette lettre est datée de Latran, 1er juillet 1241. (Odor. Raynaldi *Annal. eccl.*, tom. II, p. 259.)

gence du pape et de l'empereur, loin de s'apaiser, devint plus forte que jamais. Les partisans de Grégoire IX reprochaient à Frédéric Barberousse les calamités qui affligeaient les chrétiens. Quelques-uns allaient même jusqu'à l'accuser d'avoir appelé les Tartares en Europe et de les exciter clandestinement contre les catholiques (1). Il se contentait, en effet, d'exhorter dans ses lettres les princes chrétiens à prendre les armes; il s'exprimait à ce sujet en des termes si recherchés et avec une telle affectation d'éloquence, qu'il justifiait, jusqu'à un certain point, le reproche que lui adressait le pape, d'être en présence des Tartares un orateur au langage futile et pompeux, plutôt qu'un empereur chrétien à la tête de ses troupes (2). Frédéric II trouvait même l'occasion de s'abandonner à des jeux d'esprit, au milieu des événements qui préoccupaient si fortement l'Occident. On sait que partout où les Mongols portaient leurs armes, ils se faisaient précéder d'envoyés qui sommaient les princes et les peuples de se soumettre au grand khan. Un refus attirait infailliblement une invasion et les désastres qui en étaient la suite. Si l'on prenait le parti de la soumission, il fallait que le prince devenu tributaire se rendît à Kara-Koroum, pour y faire hommage au khakan. Une proposition de cette espèce fut faite un jour à l'empereur Frédéric, au nom du roi des Tartares. On lui demanda qu'il rendît hommage

(1) Verbis adversus infideles pugnare contentus, ipse ad clientes Romanæ Ecclesiæ obterendos, tartaricum furorem exercebat. (Matt. Parisius, *Hist. angl.*)

(2) Jactatis inanibus verborum lenociniis oratorem, quam rapto contra Tartaros exercitu christianum imperatorem agere malebat. (*Ibid.*, p. 831.)

pour ses États, lui offrant en récompense telle charge qu'il voudrait choisir à la cour du khan. C'était dans les idées chinoises, qui dominaient chez les Tartares, une offre honorable et proportionnée à la dignité du premier des princes chrétiens. Frédéric la reçut en plaisantant, et dit aux envoyés qu'en effet il se connaissait assez bien en oiseaux de proie, pour avoir l'office de fauconnier (1).

Les divisions qui existaient en Occident parmi les princes chrétiens et surtout entre le pape et l'empereur, furent cause qu'on fit à peine quelques préparatifs de défense contre ces hordes barbares descendues du plateau de la haute Asie. L'Europe, qui était menacée d'une immense dévastation, ne dut probablement son salut qu'à la mort d'Ogotaï, qui obligea Batou et les autres princes à retourner en Tartarie pour participer à l'élection d'un nouveau souverain. Sans cette heureuse circonstance, il est à croire que la supériorité des Mongols dans l'art de la guerre eût fait éprouver aux autres nations européennes le sort déplorable des Russes, des Hongrois et des Polonais. Une funeste expérience avait prouvé que des troupes composées d'un petit nombre de cavaliers bardés de fer et d'une multitude de paysans à demi nus; que des armées sans ordre ni subordination, sans unité de commandement, ni usage de tactique, ne pouvaient résister à cette nombreuse cavalerie légère des Mongols, aguerrie et disciplinée, fertile en stratagèmes, habile dans l'art des grandes opérations et des manœuvres sur le champ de bataille, qui, montés

(1) Respondisse imperator fertur : quod satis scit de avibus, et bene erit falconarius. (*Chron. Alberic.*, tom. II, p. 567.)

sur des chevaux agiles, et frappant de loin par leurs flèches, se jouaient de la bravoure et de l'adresse de guerriers habitués à combattre avec la lance, l'épée et la masse d'armes.

V.

Les pays de l'Occident, à peine envahis, avaient été aussitôt écrasés et broyés par ces farouches conquérants. En Orient, les chrétiens avaient trouvé dans une prompte soumission un peu de paix et de repos. Mais cette tranquillité ne pouvait jamais être de longue durée avec ces armées envahissantes, qui s'étaient fait une habitude du meurtre et du pillage. Les musulmans, d'ailleurs, mettaient tout en œuvre pour exciter les Tartares contre les chrétiens; ils les poussaient sans cesse à les persécuter. Quoique les Tartares eussent peu de sympathie pour les musulmans, ils cédaient pourtant volontiers à leurs instigations, et tourmentaient les chrétiens au point de ne leur laisser aucune liberté pour vaquer publiquement aux exercices de leur religion.

A cette époque, il y avait en Tartarie, à la cour du grand khan, un docteur syrien nommé Siméon, homme instruit et zélé, qui était allé prêcher l'Évangile aux extrémités de l'Asie. Son mérite et ses vertus lui avaient ouvert accès près d'Ogotaï, qui se plaisait à l'appeler *Ata*, c'est-à-dire père; les autres le nommaient *Rabban* ou maître. Siméon, informé de tout ce que souffraient les chrétiens d'Arménie, de Géorgie et

d'Albanie, saisit une occasion favorable pour en parler au khakan. Il lui représenta que les persécutions exercées par les Tartares contre des sujets fidèles, qui ne lui avaient jamais opposé de résistance, qui le servaient avec zèle et payaient exactement les tributs, tournaient à la honte plutôt qu'à la gloire de son empire. Ces remontrances furent bien reçues du khakan, qui, en 1241, envoya Siméon lui-même en Arménie, comme administrateur chargé de tout ce qui concernait les chrétiens; il était muni de patentes pour se faire reconnaître des généraux qui occupaient ces contrées. Son arrivée mit fin aux souffrances des chrétiens : le libre exercice de la religion fut rétabli dans tous les pays soumis aux Mongols; beaucoup de ceux-ci se convertirent et reçurent le baptême. De là vint l'opinion qui eut cours assez généralement dans le Levant, que les Tartares avaient embrassé le christianisme et que leurs chefs étaient baptisés. Ces barbares répandaient partout une telle terreur que, dans l'impossibilité où l'on était de les dompter par les armes, on aimait à penser qu'il y aurait quelque chance de les humaniser par la douce influence de la morale évangélique. Les Mongols, d'ailleurs, ne reconnaissaient pas Mahomet et poursuivaient avec acharnement les musulmans ; c'en était assez, alors, pour être regardé comme ayant fait un grand pas vers le christianisme. Ces mêmes hommes qui d'abord avaient été pris pour des magiciens ou des démons incarnés quand ils avaient attaqué les chrétiens de Pologne et de Hongrie, peu s'en fallut qu'on ne les crût tout à fait convertis, quand on vit qu'ils faisaient la guerre aux Turcs et aux Sarrasins.

Les idées religieuses des Mongols étaient telles à cette époque, qu'on pouvait les souhaiter pour favoriser leur conversion. On savait qu'admettant un Dieu unique et tout-puissant, qu'ils nommaient *Tengri* (ciel), ils n'ajoutaient à cette idée fondamentale aucune notion accessoire bien précise et peu de pratiques superstitieuses. « En manière de vivre et de créance, « dit le frère Ricold dans sa naïve *Peregrinacion*, « diffèrent-il de toutes autres nations du monde, car « il ne se vantent point d'avoir loy baillie de Dieu, « comme plusieurs autres nations mentent, mais « croient un Dieu, et ce bien tenument et bien sim- « plement, par ne sçay quel mouvement de nature, « que nature leur monstre, que, sur toutes choses du « monde, est une chose souveraine qui est Dieu (1). » Rubruk, Plan-Carpin, Marco-Polo et tous les autres voyageurs parlent des Tartares dans le même sens. Aboul-Ghâzy (2) rapporte que la pure adoration d'un seul Dieu domina en Tartarie pendant les premières générations issues de Japhet; qu'elle cessa avant la naissance d'Oghuz, qui la rétablit dans ses États; que Tchinguiz-Khan était théiste, et que, dans une conversation avec les docteurs mahométans, il convint qu'on ne pouvait réfuter leurs arguments en faveur de l'existence et des attributs de la Divinité, en même temps qu'il contestait la vérité de la mission de leur prophète. En donnant des lois aux Mongols, il s'était, à dessein, contenté d'établir dans leur esprit la base de toute législation, laissant au temps et aux localités

(1) *L'Hystoire merveilleuse du grant Caan*, fol. 276.
(2) *Histoire généalogique des Tartares*, tom. I, p. 51.

à y ajouter ce que les circonstances rendraient nécessaire. Il paraissait craindre qu'une croyance exclusive n'apportât obstacle à ses conquêtes. Les Mongols, en effet, indifférents à toutes les religions, étaient en quelque sorte préparés à les adopter toutes également, et pouvaient se faire de leur conversion un titre aux yeux des peuples qu'ils avaient soumis. Partout où les successeurs de Tchinguiz-Khan ont établi des souverainetés, ils ont pris le culte dominant : ils sont devenus bouddhistes à la Chine, musulmans en Perse. En Allemagne ou en Italie, ils eussent sans doute embrassé le christianisme, et une seconde fois l'Europe eût désarmé et policé par la religion les barbares qu'elle n'eût pas su repousser par les armes.

La conversion des Tartares préoccupait donc les rois chrétiens de l'Occident, et surtout le souverain pontife. Les premiers missionnaires allaient bientôt partir de France, de ce pays privilégié entre tous, pour faire germer les grandes idées de propagande religieuse et civilisatrice. En 1245, un concile général était assemblé à Lyon. Le pape Innocent IV cita, parmi les principaux motifs qui l'avaient déterminé à le convoquer, l'urgence d'aviser aux moyens de défendre l'Europe contre les Tartares. Il ordonna d'abord, afin d'apaiser la colère de Dieu, des jeûnes et des prières solennelles; il fut ensuite résolu que les peuples exposés aux irruptions des Mongols recevraient le conseil de fortifier leurs villes, d'obstruer les chemins, et que des missionnaires seraient envoyés aux chefs de ces barbares, avec des lettres du pape qui les inviteraient à ne plus verser le sang chrétien et à se convertir à la vraie foi. Telles furent les dis-

positions du concile de Lyon pour garantir la chrétienté du danger qui la menaçait. L'Église de Jésus-Christ, toujours fidèle à sa mission, ne cessait de veiller sur ses enfants avec une sollicitude toute maternelle, en même temps que son zèle apostolique se préoccupait de la conversion des infidèles et de la civilisation des barbares.

Le pape Innocent IV écrivit au prieur des dominicains à Paris, pour lui annoncer la résolution prise dans le concile, et lui donner le soin de choisir, parmi les religieux de son ordre, plusieurs frères qui pussent être chargés de la mission de Tartarie. Le prieur ayant donné lecture des lettres apostoliques en plein chapitre, tous les religieux s'offrirent à l'envi, et les sanglots remplirent la salle capitulaire. Les uns demandaient avec larmes leur obédience pour cette destination, les autres se lamentaient à la pensée des immenses fatigues et de la mort certaine qu'affrontaient leurs frères chéris. Les uns pleuraient de joie parce qu'ils avaient obtenu la permission de partir, les autres de regret parce qu'ils ne pouvaient se dévouer à la mort pour le salut du prochain (1). Ces détails, transmis par les historiens de l'ordre, montrent assez quels étaient le zèle et le dévouement des enfants de saint Dominique, combien ils brûlaient du désir de sauver les âmes, et de quelle ardeur ils étaient animés pour l'extension de la foi catholique.

Les quatre religieux dominicains qui furent choisis, Anselme de Lombardie, Simon de Saint-Quentin, Albéric et Alexandre, étant allés se jeter aux pieds du

(1) Fontana, *Monumenta dominicana,* ann. 1246, p. 52.

saint-père, reçurent du pape des lettres adressées au chef des Tartares, et l'ordre de se rendre en Perse au camp du général Baïdjou. D'après un chroniqueur du temps, Innocent IV, « lour enjonist, en remission de « lour péchiés, que il enquesissent diligaument de « l'estre et dou coustumes des Tartaires, selon lour « pooir (1). » Pendant que ces quatre dominicains partaient pour la Perse, trois autres religieux de l'ordre de Saint-François, Benoît de Pologne, Laurent de Portugal et Jean de Plan-Carpin étaient envoyés en Tartarie.

Ces ambassades avaient un double but de propagande religieuse et de civilisation. Le souverain pontife savait très-bien que les Tartares, ce peuple farouche et indompté, renoncerait à ses habitudes barbares, pour prendre un caractère doux et humain, aussitôt qu'il ferait profession de la religion chrétienne. Travailler à sa conversion, c'était protéger les nations chrétiennes de l'Occident. Il lui envoya donc des prédicateurs de l'Évangile, choisis dans les ordres des dominicains et des franciscains, qui, à cette époque, étant encore à leur berceau, jetaient cependant un merveilleux éclat dans l'Église de Dieu et rendaient à la société d'immenses services. La papauté était dans l'usage de prendre dans les deux familles de saint Dominique et de saint François les missionnaires ambassadeurs qu'elle voulait envoyer aux nations infidèles. Ces pauvres religieux, habitués à une vie dure et mortifiée, se contentaient de peu durant leurs longues pérégrinations. Sachant supporter facilement

(1) *Chron. de France*, man. de la Bibl. Imp., n° 939, fol. 384.

la faim, la soif et les privations de tout genre, ils pouvaient exécuter ces longs voyages à peu de frais. La vie studieuse du couvent et la prédication leur donnant, d'ailleurs, une grande habitude de la parole, les rendaient plus propres que d'autres à convaincre ceux auprès desquels ils étaient envoyés. La foi profonde dont ils étaient animés, leur dévouement sans bornes aux intérêts de l'Église et au salut des âmes faisaient qu'ils s'oubliaient eux-mêmes pour ne voir que le but sacré de leur mission. Des ambassadeurs choisis dans une autre classe n'eussent pas présenté peut-être, à cette époque, les mêmes garanties d'habileté, d'abnégation, de zèle et de fidélité.

CHAPITRE V.

I. Ambassade de Jean de Plan-Carpin. — Arrivée au campement de Batou. — Lettre du pape Innocent IV aux Tartares. — II. L'ambassadeur du saint-siége à la Horde d'Or. — Élection du grand khan des Tartares. — Couyouk proclamé empereur. — Audience de Plan-Carpin. — III. Les ambassadeurs du saint-siége se disposent à quitter la Horde Impériale. — Lettre de l'empereur tartare au pape. — Retour de Plan-Carpin en Europe. — Innocent IV le nomme archevêque d'Antivari. — IV. Ambassade de frère Anselme au campement des Tartares en Perse. — Entrevue des missionnaires franciscains avec les officiers tartares. — On veut écorcher et empailler les envoyés du pape. — Discussion sur la suprématie du pape et du khan. — Réputation de la valeur française parmi les Tartares. — Départ des religieux. — Lettre du lieutenant tartare. — Manifeste du grand khan. — V. Saint Louis reçoit en Chypre deux envoyés d'Iltchikadaï. — Lettre de ce prince tartare. — Relation du connétable d'Arménie. — VI. Saint Louis fait partir une ambassade pour répondre à la démarche d'Iltchikadaï. — Mauvais succès et retour de l'ambassade.

I.

Les deux ambassades partirent en 1246. Les franciscains Jean de Plan-Carpin (1) et Étienne traversèrent la Bohême et la Silésie. A Breslau, ils trouvèrent leur autre compagnon Benoît de Pologne, qui devait partager leurs fatigues et leur servir d'interprète. Ils

(1) Jean de Plan-Carpin, chef de l'ambassade, était natif du district de Pérouse, au voisinage d'Assise. Il avait été compagnon de saint François, custode de Saxe et provincial d'Allemagne. Plein de zèle pour la propagation de son ordre, il l'établit dans la Bohême, la Hongrie, la Norwége, la Dacie, la Lorraine, l'Espagne, peut-être aussi en Barbarie, s'il n'est autre que le frère Jean envoyé par Grégoire IX au chef mahométan de Tunis.

apprirent à Lencise que pour être admis devant les chefs mongols, il fallait leur offrir des présents, et, comme ces religieux, qui vivaient d'aumônes, ne possédaient rien, le duc Conrad, son épouse, l'évêque de Lencise, les nobles polonais vinrent à leur secours, en leur donnant des pelleteries pour les employer en offrandes. Les trois missionnaires arrivèrent à Cracovie, où ils rencontrèrent le prince russe Vassilko, duc de Wlodimir, qui les emmena et les garda quelque temps dans ses domaines. Ces zélés apôtres mirent à profit cette occasion pour prêcher au duc, aux évêques et au peuple le retour à l'unité romaine. Mais on ne prit alors aucun parti définitif sur cette importante question. Vassilko donna aux envoyés du saint-siége un de ses propres serviteurs pour les conduire, à travers un pays exposé sans défense aux déprédations des Lithuaniens, jusqu'à Kiew, métropole de la Russie, alors sous la dépendance des Tartares. Avant d'y arriver, le frère Jean tomba dangereusement malade en un lieu qu'il appelle Danilow, et fut obligé de se faire transporter en voiture, au milieu des neiges et par un froid rigoureux, afin de ne pas retarder plus longtemps l'accomplissement de sa mission. Le frère Étienne de Bohême, dont les forces étaient épuisées, ne put aller plus loin.

Jean de Plan-Carpin et Benoît de Pologne parvinrent aux avant-postes mongols, sur les rives du Dniéper; ils furent conduits au quartier du prince qui commandait les troupes tartares sur cette frontière; mais, comme il n'y avait auprès de lui personne qui pût interpréter les lettres latines dont ils étaient chargés, ce général envoya les missionnaires à la cour de Batou,

petit-fils de Tchinguiz-Khan. Ils partirent le premier lundi de carême, et après avoir couru à franc étrier pendant cinq semaines, changeant de chevaux jusqu'à sept fois par jour, n'ayant que du millet pour nourriture et de la neige fondue pour breuvage, ils arrivèrent enfin au campement de Batou, sur les bords du Volga. On leur dressa des tentes, à environ une lieue du quartier général. L'intendant de Batou leur ayant demandé ce qu'ils offriraient à son maître, lorsqu'ils seraient admis à se prosterner en sa présence, ils répondirent que leur seigneur le pape, n'étant pas sûr que ses envoyés pussent arriver à leur destination, ne les avait pas chargés de porter des présents, et que d'ailleurs ils avaient eu à traverser des pays très-dangereux; mais qu'ils offraient ce qu'ils avaient reçu pour leur propre compte. Lorsqu'ils eurent remis leurs présents et fait connaître le motif de leur voyage, ils furent conduits à l'audience de Batou.

Les franciscains durent se soumettre à passer entre deux feux, pour se purifier, aux yeux des Tartares, de tout soupçon de maléfice et détruire les influences malignes qui pouvaient résulter de leur présence. Deux lances, plantées auprès de ces feux, soutenaient une corde tendue, à laquelle étaient attachés des morceaux d'étoffe. Les personnes, les animaux et les effets qui devaient être purifiés passaient sous cette corde, et en même temps deux femmes, chacune d'un côté, faisaient des aspersions d'eau en récitant certaines paroles magiques. Les religieux furent avertis de s'incliner par trois fois, sur le genou gauche, devant la tente du prince, et de prendre bien garde de

toucher du pied le seuil de la porte, en entrant. Cet usage existe encore aujourd'hui parmi les Mongols, qui ne se permettraient jamais de marcher sur le seuil, lorsqu'ils entrent dans leurs tentes.

Batou était alors l'aîné ou le chef des princes tchinguizides, et le plus puissant de tous après le grand khan. C'était un homme fin, rusé à la guerre, cruel dans l'action, redouté même des siens; il déployait dans son camp beaucoup de luxe et de magnificence : il avait des gardes, des officiers de tout genre, de belles tentes prises au roi de Hongrie, des tables couvertes de vases d'or et d'argent, des musiciens pour chanter ou jouer des instruments pendant ses repas; on portait un dais ou parasol rouge au-dessus de sa tête; enfin, tout le cérémonial de la cour impériale était observé devant lui, et on ne lui parlait qu'à genoux.

Batou était assis sur une estrade élevée, ayant auprès de lui une de ses femmes. Les membres de sa famille et les principaux chefs occupaient un banc au milieu du pavillon, et derrière eux reposaient par terre les personnes d'un rang inférieur, les hommes à droite, les femmes à gauche. Les missionnaires dûrent se mettre à genoux pour adresser leur discours au prince. Ils lui remirent ensuite les lettres dont ils étaient chargés, et demandèrent des interprètes pour les traduire.

Les lettres d'Innocent IV, datées de Lyon le 3 des nones de mars 1245, étaient adressées au roi et à la nation tartare. Dans l'un de ces brefs, après avoir expliqué les principaux dogmes de la religion chrétienne : la rédemption du genre humain opérée par

le sacrifice du Fils de Dieu, sa résurrection et son ascension, précédée par la désignation de son vicaire dans ce monde, qui est chargé du soin des âmes et des clefs du royaume des cieux, le souverain pontife déclare que, successeur, quoique indigne, de ce vicaire, il veut opérer le salut du roi et de la nation tartare, et que ne pouvant être partout, il délègue ses pouvoirs aux religieux, porteurs des présentes, afin qu'ils leur fassent connaître les dogmes de la religion chrétienne. En finissant, Innocent IV les exhorte à recevoir les envoyés avec bienveillance, ou plutôt à l'honorer lui-même en leurs personnes (1).

L'autre lettre était conçue en ces termes : « Comme « non-seulement les hommes, mais encore les ani- « maux dépourvus de raison, et même les éléments « de l'univers sont unis ensemble par certaines lois « d'affinité, à l'exemple des esprits célestes dont les « chœurs ont été établis dans une harmonie perpé- « tuelle par le créateur de toutes choses ; nous sommes, « à bon droit, forcés de nous étonner grandement « que vous ayez fait invasion, comme nous l'avons « ouï dire, dans un grand nombre de pays chrétiens « et autres ; que vous les ayez horriblement désolés « et ravagés, et que, dans vos fureurs incessantes, « portant partout vos mains dévastatrices, vous ayez « brisé tous les liens de l'affinité naturelle et passé « tout le monde indistinctement au fil de l'épée, sans « épargner ni l'âge ni le sexe. Désirant donc, à « l'exemple du Dieu de paix, voir tous les hommes

(1) Odor. Raynal., ann. 1245, n° 16, p. 538. Wadding, *Annales minorum*, tom. III, p. 116.

« réunis dans la crainte du Seigneur, nous vous aver-
« tissons et prions de cesser absolument de per-
« sécuter les chrétiens, et d'apaiser la colère de la
« majesté divine, provoquée par tant d'offenses, en
« vous soumettant à une pénitence convenable. Car,
« si jusqu'à cette heure le Dieu tout-puissant a per-
« mis que les nations tombent devant votre face,
« sous la fureur de vos coups, cela ne doit pas vous
« donner de l'audace pour pousser plus loin vos cruau-
« tés. Dieu, quelquefois, omet pendant un temps de
« châtier les superbes; mais s'ils négligent eux-mêmes
« de s'humilier, il ne manque pas de les punir de leurs
« iniquités dans ce monde, en leur réservant dans
« l'autre une vengeance plus complète. » Innocent IV termine cette lettre en faisant l'éloge de Jean de Plan-Carpin et de ses compagnons. Il prie les Tartares de les bien accueillir, de leur fournir des provisions et des gardes pour le retour. Enfin, il leur demande assez naïvement de lui faire connaître, dans leur réponse, ce qui a pu les exciter à détruire les autres nations, et quels sont leurs projets pour l'avenir (1).

Quelques jours après la remise de ces lettres, qui furent traduites en langue mongole, russe et arabe, Batou fit conduire Jean de Plan-Carpin et Benoît de Pologne à la *Syra-Ordou*, ou Horde Jaune. Ils partirent le jour de Pâques, accompagnés de deux Tartares qui avaient ordre de les faire voyager en grande diligence. Ces intrépides missionnaires étaient si faibles l'une et l'autre, qu'ils pouvaient à peine se tenir à che-

(1) Quid vos ad gentium exterminium moverit aliarum, et quid ulterius intendatis per eosdem fratres plenarie intimetis..... (Odor. Raynald., ann. 1245, n°18, p. 540.)

val, et qu'ils durent se faire serrer les membres avec des bandelettes pour résister à la fatigue (1). Ils n'atteignirent la résidence impériale que le 22 juillet, environ cinq mois après leur entrée sur le territoire mongol, près du Dniéper.

II.

Lorsque les envoyés du saint-siége arrivèrent à la Horde Impériale, le khan tartare Ogotaï était mort. Sa veuve Tourakina, investie de la régence jusqu'à l'élection du successeur, n'épargnait rien pour faire proclamer Couyouk, dans le Kouriltaï ou assemblée générale. Comme Couyouk ne se mêlait pas ostensiblement des affaires avant l'élection, il ne reçut point les missionnaires ambassadeurs. Il se contenta de les faire héberger, et puis, après quelques jours de repos, il les envoya à sa mère l'impératrice régente, Tourakina, qui occupait une magnifique tente de soie blanche.

Cependant le jour fixé pour l'élection de l'empereur était arrivée. Le Kouriltaï avait été convoqué non loin d'un beau lac, dans un endroit nommé *Dalan-Daba,* ou les Soixante dix Collines. La convocation de cette assemblée générale avait mis en mouvement tous les princes de l'Asie : les routes qui conduisaient de toutes les parties de ce continent au centre de la Tartarie étaient couvertes de voyageurs ; les princes

(1) Ce procédé est fréquemment employé par les voyageurs orientaux, comme une précaution contre les douleurs occasionnées par une chevauchée rapide.

du sang s'y rendaient avec une nombreuse suite militaire... On vit arriver au lieu fixé pour l'élection Utjuken, avec ses quatre-vingts fils; la veuve de Toulouï, accompagnée de ses enfants; les descendants d'Ogotaï, de Djoutchi et de Tchagataï, suivis des chefs de leurs troupes particulières; les gouverneurs militaires et civils des possessions mongoles en Chine, Argoun et Massoud, l'un gouverneur général de la Perse, l'autre du Turkestan et de la Transoxiane, ayant à leur suite les princes et les seigneurs de ces contrées; le sultan du Roum, Rok-ud-din; le grand-duc de Russie, Yaroslaw; deux princes nommés David, qui se disputaient la couronne de Géorgie; le frère du souverain d'Alep; les ambassadeurs du khalife de Bagdad; ceux des princes d'Ismaïl, de Moussoul, du Karss et du Kerman; tous apportant des offrandes magnifiques et rivalisant par la richesse et la pompe de leurs équipages. Au milieu de cette foule de personnages environnés de tout l'éclat du luxe asiatique et que l'ambition et la vanité mettaient en mouvement, deux moines européens se faisaient remarquer par la simplicité de leurs vêtements et la modestie de leur maintien. C'étaient deux enfants de saint François d'Assise envoyés par le pape pour prêcher l'Évangile à ces fiers barbares, les détourner de faire la guerre aux chrétiens, et leur apprendre à chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice.

On voyait en ce lieu, nommé *Syra-Ordou*, deux mille tentes blanches, à peine suffisantes pour loger cette affluence de princes, de seigneurs et d'ambassadeurs, qui n'attendaient que le moment de se prosterner devant le nouveau monarque. Les marchands

de la Perse, de l'Inde et de la Chine y étaient accourus en grand nombre, avec les productions les plus précieuses des diverses contrées de l'Asie. Les environs du camp impérial étaient remplis d'une multitude innombrable, dont l'agitation et l'immense tumulte donnaient à cette assemblée un aspect grandiose et terrible.

Les princes du sang et les généraux se réunissaient dans une grande tente qui pouvait contenir deux mille personnes ; elle était entourée, à quelque distance, d'une balustrade couverte de peintures. Les membres de l'assemblée s'entretenaient d'affaires jusqu'au milieu du jour ; puis ils se mettaient à boire avec excès du lait de jument fermenté, et chaque jour ils se revêtaient d'habits d'une autre couleur que le souverain leur faisait distribuer. Les religieux eux-mêmes reçurent un jour des vêtements brochés d'or et de soie qu'ils mirent par-dessus leur robe de bure.

Les électeurs du Kouriltaï, cédant enfin à l'influence de la régente Tourakina, furent d'avis qu'il fallait élire Couyouk, et lui donnèrent unanimement leurs suffrages. Celui-ci feignit, selon l'usage, de refuser la dignité suprême ; après une longue résistance, il déclara qu'il acceptait l'empire, mais à condition que le trône serait assuré à sa postérité. On signa alors l'acte suivant : « Jusqu'à ce qu'il n'existe plus de ta race qu'un mor« ceau de chair tel que l'herbe qu'on y aurait frotté « répugnerait à un bœuf, nous ne donnerons à per« sonne autre la dignité de khan. » Aussitôt qu'on eut lu cet acte, une immense acclamation ébranla les airs, on inclina devant Couyouk des baguettes terminées par des touffes de laine écarlate ; les membres de l'assemblée lui rendirent hommage par neuf pros-

ternations, et la multitude répandue dans la plaine, les princes vassaux, les ambassadeurs étrangers, qui se tenaient respectueusement hors de l'enceinte du pavillon impérial, s'étendirent en même temps la face contre terre. Couyouk sortit ensuite de sa tente pour saluer le soleil par trois génuflexions.

Après l'élection du nouvel empereur, tout le cortége partit de la *Syra-Ordou*, pour se rendre à cheval à un autre campement, distant de trois ou quatre lieues, et dont le nom tartare signifiait la Horde d'Or. La tente impériale destinée à l'intronisation de Couyouk était en effet soutenue par des piliers couverts de lames d'or. Cette inauguration, indiquée pour le 15 août, ne put, à cause de la grêle, avoir lieu que le 24. Les cérémonies dont elle fut précédée et suivie offrirent un mélange bizarre de magnificence et de grossièreté, et caractérisaient bien un peuple qui cherchait à sortir de la barbarie pour entrer dans la civilisation.

Bergeron, traduisant le récit de Jean de Plan-Carpin, dit dans son naïf langage : « Tous les seigneurs et barons assemblés en ce lieu-là mirent un siége d'or au milieu d'eux sur lequel ils le firent seoir, disant : — Nous voulons, vous prions et commandons que vous ayez puissance et domination sur nous tous. — Celui-ci répondit : Si vous voulez que je sois votre roi, êtes-vous résolus et disposés un chacun de vous à faire tout ce que je vous commanderai, de venir quand je vous appellerai et manderai, d'aller où je vous voudrai envoyer, et de mettre à mort tous ceux que je vous dirai? — Ils répondirent tous que oui. — Donc, leur dit-il, d'ici en avant ma simple parole

me servira de glaive... A quoi ils consentirent tous. Cela fait, ils posèrent un feutre en terre, sur lequel ils le firent asseoir, lui disant : Regarde en haut et reconnais Dieu, et considère en bas le siége de feutre où tu es assis. Si tu gouvernes bien ton État, si tu es libéral et bienfaisant, si tu fais régner la justice, si tu honores tes princes et barons, chacun selon sa dignité et son rang, tu domineras en toute magnificence et splendeur, toute la terre sera soumise à ta seigneurie, et Dieu te donnera tout ce que ton cœur désirera; mais si tu fais le contraire de tout cela, tu seras misérable, vil et contemptible, et si pauvre que tu n'auras pas même en ta puissance le feutre sur lequel tu sieds... Après cela les barons firent asseoir la femme de Couyouk sur le même feutre auprès de lui, puis les élevèrent tous deux en l'air et les proclamèrent hautement et à grands cris empereur et impératrice de tous les Tartares. »

Cette cérémonie fut suivie d'un immense festin où furent conviés les princes, les princesses et les grands dignitaires de l'empire. Le repas ne fut composé que de viande; on servit avec profusion du vin de riz venu de la Chine, et du coumiz ou lait de jument fermenté, et les convives burent jusqu'au milieu de la nuit, au son des instruments accompagnés de chants guerriers : ce banquet se renouvela sept jours de suite.

Les religieux franciscains furent admis à l'audience de Couyouk à la fin d'août, quelques jours après son élévation au trône, en même temps que plusieurs princes et ambassadeurs, dont les noms furent lus à haute voix par le chancelier Tchincaï. Ces personnages apportaient à l'empereur une immense quantité de

présents, qui consistaient principalement en riches étoffes, en ceintures de tissu soie et or, en fourrures précieuses; il y avait des chevaux bardés de fer ou de cuir. Couyouk était un homme d'une quarantaine d'années, de petite taille, d'un extérieur grave, n'écoutant et ne répondant que par l'intermédiaire de son premier ministre, et prononçant irrévocablement sur toutes choses. On ne lui parlait qu'à genoux.

De la Horde d'Or, la cour se rendit à une autre résidence, où les deux religieux furent plusieurs fois admis dans la tente impériale; elle était de pourpre rouge et avait été fabriquée en Chine. Sur une estrade circulaire s'élevait un trône d'ivoire merveilleusement sculpté et garni d'or et de pierreries. C'était l'ouvrage d'un orfévre russe nommé Côme. Un jour les officiers de l'empereur vinrent dire aux franciscains qu'ils devaient s'éloigner de la résidence du khan jusqu'à nouvel ordre, et on les fit conduire vers la régente Tourakina. Cet éloignement avait été ordonné à cause d'une cérémonie dont on ne voulait pas que les missionnaires fussent témoins. Plan-Carpin assure que Couyouk éleva un grand drapeau du côté de l'occident, et menaça, en l'agitant, les peuples de ces contrées d'y porter le fer et le feu, si, avec toute la terre, elles ne se soumettaient à lui.

Les religieux furent rappelés quelques jours après, mais on s'occupa peu d'eux. On les laissa pendant un mois dans une grande pénurie de vivres, car ce qu'on leur distribuait pour quatre jours suffisait à peine pour un. Heureusement ils furent assistés dans leur besoin de provisions par l'orfévre Côme, qui se plaisait aussi à les instruire de toutes les particularités

concernant le khan et ses sujets. Ils reçurent également beaucoup de renseignements de plusieurs Russes et Hongrois, prêtres et laïques, sachant parler le latin et le français, et vivant au milieu des Tartares depuis nombre d'années (1).

Le grand khan donna enfin une audience solennelle à tous les ambassadeurs, et les envoyés du souverain pontife résolurent d'en profiter, pour essayer de remplir la mission qui leur avait été confiée. Les franciscains ayant demandé à Couyouk pourquoi ses armées ravageaient le monde, il répondit : Dieu a ordonné à mes aïeux et à moi-même d'exterminer les nations criminelles. — Les religieux ajoutèrent que le souverain pontife désirait savoir si le khakan était chrétien. — Dieu le sait, répondit-il, et si le pape désire en être informé, il n'a qu'à venir l'apprendre. — On avait annoncé aux religieux que Couyouk avait embrassé le christianisme. Le bruit de cette conversion s'était même répandu jusqu'en Occident, et Aboulfaradje la donne comme un fait positif. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que Tourakina, mère de Couyouk, professait la religion chrétienne, et que l'empereur avait à son service un grand nombre de chrétiens, parmi lesquels on distinguait un de ses ministres et un de ses secrétaires. On voyait devant sa tente une chapelle où ils assistaient régulièrement à l'office divin.

Les ambassadeurs d'Innocent IV étaient venus en Tartarie avec l'idée que le khakan protégeait l s chrétiens : « Mais nous ne tardâmes pas, dit Plan-Carpin,

(1) *Relation* de Plan-Carpin, passim.

« à nous apercevoir que cet empereur, de concert « avec ses vassaux, avait levé son étendard contre « l'Église romaine et contre tous les rois et princes « chrétiens. » Il avait, en effet, le projet de porter ses armes en Occident, et la mort seule l'empêcha de le mettre à exécution. On eût pu voir alors si son attachement prétendu au christianisme eût été capable d'exercer une grande influence sur sa politique. Au reste, les successeurs de Tchinguiz-Khan n'avaient pas encore de système religieux bien arrêté. Ils n'en eurent point jusqu'au temps de Khoubilaï, qui adopta le bouddhisme et le fit embrasser à ses sujets. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris si les chrétiens étaient bien venus près de Couyouk. Ce prince faisait sans doute le même accueil aux musulmans et aux lamas, car c'est là un effet ordinaire de l'indifférence absolue en matière de religion. Nous verrons à Peking les empereurs de la dynastie mantchoue faire, comme patriarches de la secte des lettrés, les cérémonies civiles au ciel, à la terre et à Confucius, adresser des prières aux esprits qu'honorent les Tao-Sse, adorer Bouddha incarné dans la personne des lamas supérieurs, et envoyer des inscriptions catholiques aux églises des Jésuites, sans se soucier aucunement des contradictions d'une semblable conduite.

III.

Les ambassadeurs du saint-siége durent enfin s'en retourner, et l'on s'occupa des lettres qu'ils avaient à

emporter. Il leur fut demandé s'il y avait près du pape des gens qui entendissent le russe, l'arabe ou le tartare. Ils répondirent que non; qu'à la vérité il y avait en Europe des Sarrasins, mais trop éloignés du saint-père, et que le mieux serait d'écrire en tartare la lettre que le khan voulait adresser au pontife, sauf à la leur interpréter ensuite mot par mot, afin qu'ils en écrivissent eux-mêmes en latin une version fidèle. En conséquence, les secrétaires du khan étant venu les trouver le 11 novembre, leur expliquèrent littéralement la réponse de l'empereur. Après qu'ils en eurent écrit la traduction latine, on leur fit relire celle-ci par deux fois en la retraduisant mot à mot en tartare, afin de s'assurer de sa conformité parfaite avec l'original, et on leur remit, en outre, une version arabe, pour le cas où il se trouverait par hasard quelqu'un qui entendît cette langue. Cette réponse de Couyouk, rédigée avec tant de scrupule, est restée longtemps inédite et inconnue. Elle a été retrouvée enfin dans le manuscrit de Colbert à la suite du résumé oral de Benoît de Pologne (1). En voici la traduction :

« Couyouk, par la puissance de Dieu khan et em-
« pereur de tous les hommes, au grand pape.

« Toi et tous les peuples chrétiens qui habitent l'Oc-
« cident, vous m'avez envoyé, par un ambassadeur,
« des lettres certaines et authentiques dans le but de
« faire avec nous un traité de paix. D'après les paroles
« de ton envoyé et la teneur de tes lettres, vous dési-
« reriez avoir la paix avec nous. Si donc vous

(1) *Recueil des voyages et mémoires de la Société de Géographie*, tom. IV, p. 594.

« voulez avoir la paix, toi pape, vous tous em-
« pereurs, rois, chefs de villes et gouverneurs de
« contrées, ne différez nullement de venir à moi pour
« définir la paix; vous entendrez o tre réponse et
« notre volonté.

« La teneur de tes lettres disait que nous devrions
« nous faire baptiser et devenir chrétiens; à cela nous
« te répondrons brièvement que nous ne comprenons
« pas pourquoi nous agirions de la sorte. Il était dit
« aussi dans tes lettres que tu étais étonné du
« meurtre des hommes, surtout des chrétiens, et en
« particulier des Hongrois, des Polonais, des Mora-
« ves... Nous te répondrons brièvement que nous ne
« comprenons pas non plus cela. Cependant, pour
« ne pas avoir l'air de passer ce point sous silence,
« nous avons jugé à propos de te donner la réponse
« suivante. C'est parce qu'ils n'ont pas obéi au com-
« mandement de Dieu et de Tchinguiz-Khan; c'est
« parce que, cédant à un mauvais conseil, ils ont mis
« à mort nos ambassadeurs (1). En conséquence, Dieu
« a prescrit de les anéantir et il les a livrés entre
« nos mains... Et si ce n'était pas l'œuvre de Dieu,
« que pourrait faire un homme contre un autre
« homme? Mais vous, habitants de l'Occident, vous
« adorez Dieu, dites-vous; vous croyez que vous êtes
« seuls chrétiens, et vous méprisez les autres. Mais
« comment savez-vous à qui il daigne conférer sa
« grâce? Nous adorons Dieu, et c'est en sa force et
« puissance que nous détruirons toutes les nations

(1) Couyouk fait ici allusion au meurtre des ambassadeurs tartares par les Russes, avant la bataille de la Kalka. (Voir *Histoire de l'empire de Russie*, par Karamzine, t. III, p. 286.

« depuis l'orient jusqu'à l'occident. Si l'homme n'a-
« vait pas la force de Dieu, que pourraient faire les
« hommes? »

L'empereur tartare avait l'intention de faire porter sa réponse par ses propres envoyés, qui auraient accompagné les deux franciscains à leur retour; mais ceux-ci, craignant une telle adjonction, l'en dissuadèrent. — Nous trouvions, par plusieurs raisons, dit Plan-Carpin (1), qu'il n'était pas expédient que Couyouk envoyât des ambassadeurs avec nous : la première, parce que nous craignions que venant à voir les guerres et dissensions qui étaient parmi nous, cela ne les excitât davantage à nous attaquer; la seconde, que ce serait autant d'espions entre nous; la troisième, nous craignions qu'on ne leur fît déplaisir ou qu'on ne les tuât, à cause que les nôtres étaient un peu fiers et arrogants : or la coutume des Tartares est de ne jamais faire paix ni trêve avec ceux qui ont tué ou maltraité leurs ambassadeurs, ils n'ont point de cesse qu'ils n'en soient vengés; la quatrième raison est que nous appréhendions qu'on ne nous les enlevât de force; et la cinquième et dernière, que nous ne pensions pas que leur venue fût de grand fruit, puisqu'ils n'avaient d'autre charge et pouvoir que de porter des lettres au pape et aux autres princes, qui n'étaient d'autre substance que celles que nous portions. »

Le 13 novembre on donna congé aux envoyés du pape, en leur remettant la lettre du khan, revêtue du sceau impérial, lequel, suivant ce que rapporte Jean de Plan-Carpin, avait une légende ainsi traduite

(1) Bergeron, p. 431.

par l'orfévre russe Côme : *Dieu au ciel, et Couyouk-Khan sur la terre. Puissance de Dieu. Sceau de l'empereur de tous les hommes.* — Ils furent ensuite conduits à l'audience de l'impératrice mère, qui donna à chacun d'eux une pelisse de renard avec le poil en dehors, et une robe d'étoffe.

Les franciscains suivirent à leur retour le chemin qu'ils avaient pris pour venir. C'était l'hiver, et les pauvres religieux couchaient le plus souvent sur la neige, « sinon, dit Plan-Carpin, que nous fissions « une place et un gîte sur la terre avec le pied. Car « là n'étaient que campagnes rases, sans aucun ar- « bre, et souvent le matin nous nous trouvions tous « couverts de la neige que le vent avait chassée (1)... » Ils rentrèrent à Kiew le 9 juin 1247. Jean de Plan-Carpin, en se rendant en Tartarie, avait fait aux princes et aux évêques russes des propositions de réunion qu'il eut alors la joie de voir accepter. Traversant ensuite la Russie, la Pologne, la Bohême, l'Allemagne, il passa le Rhin à Cologne, continua sa route par Liége et la Champagne, et remit enfin, à Lyon, la lettre de l'empereur des Tartares au pape Innocent IV.

Ce pontife garda près de lui, pendant trois mois entiers, le courageux franciscain qui avait affronté tant de fatigues et de périls pour remplir sa mission. Le frère Salimbeni le vit en France peu après son retour. « C'était, dit-il, un homme facile, spirituel, « instruit, fort éloquent, habile en beaucoup de « choses; il avait écrit un gros livre de ce qu'il avait

1 Bergeron, p. 133.

« vu de remarquable chez les Tartares et ailleurs ; et « quand on le fatiguait de questions sur ce sujet, il « faisait lire sa relation : comme plusieurs fois, ajoute « le chroniqueur, je l'ai moi-même entendu et « vu (1). »

Le siége d'Antivari, métropole de la Dalmatie, étant devenu vacant sur ces entrefaites, frère Jean y fut élevé. « Sois béni par le Seigneur et par moi son vi« caire, lui dit Innocent IV, car je vois qu'en toi s'est « accomplie cette parole du Sage : L'ambassadeur « fidèle est à celui qui l'envoie comme la fraîcheur « de la neige au temps de la moisson (2), il réjouit « l'âme de son maître. Eh bien bon et fidèle servi« teur, puisque tu as été fidèle en de petites choses, « je t'en confierai de grandes. »

Le nouvel archevêque remplit quelque temps après une mission auprès de saint Louis. Il ne survécut guère à son retour d'Orient ; mais si l'on se souvient qu'il devait avoir près de soixante-cinq ans lorsqu'il entreprit cette périlleuse ambassade, et qu'il était affligé d'une lourde corpulence, on s'étonnera peu qu'il ait bientôt succombé aux suites inévitables des fatigues et des privations qu'il avait endurées pendant son voyage de Tartarie. Il eut pour successeur sur le siége d'Antivari frère Laurent de Portugal, qui avait été aussi chargé d'une mission chez les Mongols.

(1) Sbaraglia, p. 452.
(2) *Prover.* XXV, 13.

IV.

Nous avons dit qu'après le concile de Lyon Innocent IV avait fait partir en même temps deux ambassades, l'une pour la Tartarie, l'autre pour la Perse. Pendant que les franciscains s'acheminaient vers la cour du grand khan, au fond de l'Asie, les frères Anselme, Simon de Saint-Quentin, Alexandre et Albéric, religieux de l'ordre de saint Dominique, avaient mission de se rendre en Perse à l'armée tartare la plus proche. Cette légation suivit le sud de la mer Caspienne, traversa la Syrie, et arriva au mois d'août 1247 au poste du général Baïdjou. Ce chef mongol campait avec ses nomades dans le Chowarezem, près du château de Sitiens (1). Les religieux dominicains ayant témoigné le désir d'être admis devant Baïdjou, pour s'acquitter de la commission dont ils étaient chargés, les officiers de ce général leur demandèrent qui ils étaient. Frère Anselme, chef de l'ambassade, répondit au nom de tous : « Je suis le légat du pape, « que les chrétiens regardent comme supérieur à tous « les autres hommes, et révèrent comme leur père « et leur maître. » A ces paroles les officiers tartares firent éclater leur indignation. « Pourquoi, s'écriè- « rent-ils pleins de colère, pourquoi parles-tu avec « tant d'orgueil, en disant que ton pape est au-des-

(1) Ce château, dont le nom est sans doute altéré, était, selon le frère Simon, éloigné de Saint-Jean d'Acre de cinquante-neuf journées.

« sus de tous les autres hommes? Ne sait-il pas que « le khan est le fils du ciel (1)? que Baïdjou est son « lieutenant? Leurs noms doivent être connus dans le « monde entier. » Le frère Anselme répondit que le pape ignorait qui était le khan et qui était Baïdjou; qu'il n'avait jamais entendu prononcer leurs noms; qu'il avait seulement ouï dire qu'une nation appelée tartare, sortie des confins de l'Orient, avait subjugué beaucoup de contrées et fait périr une innombrable multitude d'hommes; que si le pape eût connu le nom du khan et de son lieutenant, il n'aurait pas omis de les écrire dans les lettres dont il les avait chargés; que ce pontife, affligé de tant de carnage et principalement du meurtre des chrétiens, leur avait ordonné de se rendre promptement au premier camp tartare qu'ils pourraient rencontrer, pour exhorter, en son nom, le chef de cette armée et tous ceux qui lui obéissaient, à s'abstenir désormais d'égorger les hommes, surtout les chrétiens, et à expier par la pénitence leurs crimes atroces, comme la teneur même des lettres le leur ferait connaître plus parfaitement (2).

Un tel langage parut bien extraordinaire à ces fiers conquérants, habitués à voir les hommes ramper silencieusement à leurs pieds. Cependant les officiers et les interprètes de Baïdjou allèrent rendre à ce général les paroles du frère Anselme, et revinrent au bout de quelques instants pour demander aux missionnaires s'ils apportaient des présents de la part du pape. « Nous n'apportons rien, répondit le frère An-

(1) Tien-dze, fils du ciel. C'est un des titres des empereurs chinois.

(2) Ces lettres étaient semblables à celles dont était porteur Jean de Plan-Carpin et dont nous avons déjà donné l'analyse ou la traduction.

« selme; le pape n'est pas dans l'usage d'envoyer « des présents. Il reçoit, au contraire, des offrandes « de la part des chrétiens et même des infidèles. » L'étonnement des Tartares fut à son comble lorsqu'ils virent que, contre l'usage des ambassadeurs en Asie, ceux-ci n'apportaient aucun présent. « Comment, di-« rent-ils aux missionnaires, voulez-vous paraître de-« vant notre maître les mains vides? personne encore « ne l'a fait. » Anselme répondit que s'ils ne pouvaient pas être admis de la sorte devant le général, ils leur donneraient les lettres du pape pour les lui remettre.

Les officiers allèrent encore prendre les ordres de Baïdjou, et à chaque message ils avaient soin de changer d'habits. Lorsqu'ils furent de retour, le premier conseiller dit au frère Anselme et à ses compagnons : « Si vous voulez voir la face de notre maître « et lui présenter les lettres du vôtre, il faut que vous « l'adoriez comme le fils du ciel, en vous proster-« nant trois fois devant lui; car tel est l'ordre du kha-« kan qui règne sur la terre. » Les religieux, pensant que cette espèce d'adoration pourrait être regardée comme un signe de soumission de la part du pape et de l'Église envers l'empereur mongol, ce qui donnerait un sujet de triomphe à tous les ennemis de l'Église en Asie, refusèrent d'y consentir, et déclarèrent qu'ils étaient prêts à saluer le général, puisqu'il représentait le khan, de la même manière qu'ils saluaient leur propre maître; que la proposition qu'on leur faisait était ignominieuse pour la religion chrétienne, et qu'ils souffriraient la mort plutôt que de s'y soumettre; mais que, pour montrer qu'ils n'étaient

pas animés dans leur refus par un sentiment d'orgueil, ils les assuraient que si Baïdjou, si les officiers voulaient se faire chrétiens, ils n'hésiteraient pas non-seulement à se prosterner devant eux, mais aussi à leur baiser la plante des pieds, en l'honneur de Dieu. A ces mots les officiers mongols entrèrent en fureur. « Quoi donc, s'écrièrent-ils, vous nous con-« seillez de nous faire chrétiens, de devenir des chiens « comme vous et votre pape! » Et, après les avoir accablés d'injures, ils s'en allèrent pleins de colère.

Baïdjou, à qui l'on transmit la proposition des missionnaires, voulut les faire mettre à mort; quelques-uns de ses officiers ouvrirent même l'affreux avis d'écorcher vif le chef de l'ambassade, de remplir sa peau de paille et de le renvoyer ainsi au pape par ses compagnons (1). Mais la plus ancienne des six femmes de Baïdjou et l'officier chargé des affaires des ambassadeurs s'opposèrent à cet acte de barbarie. « Si tu « fais tuer ces messagers, disait l'épouse de Baïdjou, « tu t'attireras la haine de tous ceux qui entendront « parler d'une semblable cruauté. Tu perdras aussi « la chance de recevoir des ambassadeurs, et par con-« séquent des présents, et on ne manquera pas d'exer-« cer des représailles sur tes propres envoyés. » — « Te « souvient-il, disait l'officier chargé des ambassa-« deurs, te souvient-il combien le khakan fut jadis « courroucé contre moi, à cause de cet ambassadeur « que tu me fis tuer, auquel j'arrachai le cœur (2) de

(1) Auchun diseut que ly principaux messager fust eschorchies, et la piau fust emplie de paille et envoyée à l'apostolle par ses compaignons. (*Chron. manus. franc.*, fol. 393.)

(2) Te souvient-il comment cham fut iadis courechiez à moi pour un

« la poitrine pour le susprendre ensuite à mon cou?
« Si tu me donnes l'ordre de tuer ces ambassadeurs,
« sache que je ne le ferai point; je m'en irai au plus tôt
« trouver le khan, et je t'accuserai de déloyauté et de
« barbarie. »

Baïdjou céda devant l'opposition qu'il rencontra autour de lui et consentit à laisser vivre les missionnaires. Il renvoya ses interprètes leur demander comment ils saluaient leur souverain. Le frère Anselme tira son capuchon un peu en arrière et fit une légère inclination de tête. Les Mongols demandèrent ensuite comment ils adoraient Dieu. Anselme répondit qu'ils l'adoraient de beaucoup de manières : les uns prosternés, les autres à genoux, d'autres différemment.
« Puisque vous autres chrétiens, leur dirent brusque-
« ment les Mongols, vous adorez le bois et la pierre,
« vous ne devriez pas refuser d'adorer Baïdjou, à
« qui le khan, fils du ciel, ordonne que l'on rende les
« mêmes honneurs qu'à lui-même. » Le frère Anselme leur fit observer que c'était la Divinité, représentée par le bois et la pierre, que les chrétiens adoraient, et que leur maître ne pouvait prétendre à rien de semblable.

Les officiers du général Baïdjou signifièrent aux missionnaires qu'ils avaient ordre de se rendre, à la *Syra-Ordou*, à la cour impériale, afin d'y contempler la magnificence et la gloire du khakan. Anselme répondit que le pape n'ayant jamais entendu parler du grand khan, leur avait simplement ordonné d'aller à la première armée tartare qu'ils trouveraient, et

message que tu me fesis ochirre que je li esrachai le cuer dou ventre, et puis le pendi à mon poitral et portai par l'ost. (*Ibid.*, fol. verso.)

qu'il leur suffisait d'avoir accompli ses instructions. « De quel front, dirent alors ces officiers, osez-vous « dire, vous autres chrétiens, que le pape est supé- « rieur en dignité à tous les autres hommes? Qui a « jamais ouï dire que votre pape possède autant de « royaumes que le khan, fils du ciel, en a acquis par « la grâce divine? Qui a jamais entendu dire que le « nom du pape soit répandu, craint et respecté sur « toute la terre comme celui du khan, qui domine « depuis les bornes de l'orient jusqu'à la mer Médi- « terranée et à la mer Noire? Le khan est donc supé- « rieur en gloire et en puissance à votre pape et à tous « les hommes. » — « Nous disons, répondit le frère An- « selme, que notre seigneur le pape est au-dessus de « tous les autres hommes, parce que Dieu a accordé à « saint Pierre et à ses successeurs l'autorité de l'Église « universelle jusqu'à la fin des siècles. » Et le religieux se mit à leur expliquer cet article de foi; mais il fut bientôt interrompu par les insolentes vociférations des officiers de Baïdjou, qui l'empêchèrent en même temps de répondre aux autres points de leurs discours.

Durant le séjour des dominicains au camp des Tartares, il y eut de longues et vives discussions sur la puissance du pape et du khakan. Il était assez difficile de s'entendre, car le légat ne parlait jamais que d'une domination toute spirituelle par la croix et l'Évangile, et les Mongols ne pensaient qu'à la puissance exercée par la force des armes. Dans les pourparlers qui eurent lieu à cette occasion, les Tartares s'informèrent adroitement si les Francs avaient de nouveau pénétré en Syrie; car ils les connaissaient déjà de réputation.

Leur bravoure, la supériorité de leurs armes et de leur discipline, la continuité des guerres qu'ils faisaient aux Turcs et aux Arabes, les avaient depuis longtemps rendus redoutables en Turquie, en Égypte et en Syrie. Il se faisait peu d'expéditions dans ces contrées où les Francs ne se trouvassent comme auxiliaires.

Lorsque les Mongols s'emparèrent d'Erzéroum, il y avait parmi les captifs deux Français, qui augmentèrent par une bravoure poussée jusqu'à l'extravagance la haute idée que les Tartares s'étaient formée des gens de leur pays. Voici de quelle manière Guillaume de Nangis rapporte le fait (1) : « Aucuns des « Tartarins qui avoient oï dire que François estoient « merveilleusement fors batailleurs, quant ils sorent « que cil estoient François se vindrent au gregnours « de lor maistre et lor prierent que il les feissent com« batre ensemble, pour ce qu'ils désiroient à veoir « la manière que François ont en bataille; et d'autre « part ilz avoient grant joie de ce que il cuidoient que « il couruscent suz li uns à l'autre et s'entr'occissent. « Il fu ordené par le conseil des grans mestres que « il feussent armé au mieux que l'on pourroit et que « il feussent monté sur deux bons chevaus : mais « quant li deux chrestien furent armé et monté sur « les chevaus, il n'alerent pas li uns contre l'autre, « si comme li Tartarins cuidoient, ains coururent « suz aux Tartarins premièrement des lances et puis « après des espées; quinze en occirent et en navrerent « bien trente moult cruelment, avant que il peussent

(1) *Annales du règne de saint Louis*, p. 188.

« estre pris ne ocis des Tartarins. Par ces deux cres-
« tiens doutèrent puis très-fortement li Tartarin et li
« Turc les gens de France. » Ainsi Guillaume de Nangis fait remonter à ce siége la cause de la crainte que les Francs, selon lui, inspiraient aux Mongols. Il est au moins certain que ces derniers défendirent à tous leurs tributaires de prendre à l'avenir des Francs dans leurs armées. Il n'est donc point surprenant qu'ils se soient informés auprès d'Anselme et de ses compagnons de ce qui concernait leurs redoutables compatriotes.

Après de longs délais, les lettres du pape ayant été traduites en persan par les interprètes turcs et grecs, puis du persan en tartare par ceux de Baïdjou, il fut question de faire partir deux ambassadeurs pour la cour impériale, pendant que les autres les attendraient. Anselme s'y refusa par les raisons qu'il avait déjà alléguées.

La journée s'étant péniblement passée en négociations peu satisfaisantes, les religieux s'en revinrent le soir, à jeun, dans leur tente, qui était à un mille de distance du quartier de Baïdjou. Au bout de quatre jours, ils retournèrent au campement de ce général pour demander sa réponse et la permission de partir; ce fut en vain. Ils réitérèrent leurs démarches, et pendant près de neuf semaines ils se rendirent presque chaque jour au quartier général, restant plusieurs heures de suite exposés à l'ardeur du soleil, dans les mois de juin et de juillet, sans qu'on fît attention à leur demande, sans même que les gens de Baïdjou daignassent s'approcher d'eux et leur parler. On ne leur donnait que du pain noir et un peu d'eau

pour toute nourriture. Souvent on les faisait jeûner jusqu'au soir, et ils recevaient alors du lait de vache ou de jument. Jamais il n'était question de vin, de riz ou de coumiz, et à peine arrivait-il qu'on mêlât quelques gouttes de vinaigre à l'eau qu'on leur présentait. « Les missionnaires, dit le frère Simon de Saint-« Quentin, étaient regardés par ces Tartares comme « des misérables, indignes d'une réponse, et même « comme des chiens ; ce fut ainsi que Baïdjou exerça « son ressentiment contre les frères, qui l'avaient « blessé par la franchise de leurs paroles. Il alla, « dans sa colère, jusqu'à vouloir les faire mourir, et « trois fois il en donna l'ordre. »

Les missionnaires furent enfin congédiés le 25 juillet, avec la réponse de Baïdjou au pape. Elle était conçue en ces termes :

« Par l'ordre divin du khan, les paroles de Baïd-« jou sont transmises.

« Sache, ô pape! que tes messagers sont venus et « nous ont apporté tes lettres. Tes messagers nous « ont dit de grandes paroles ; nous ne savons pas si « tu leur avais ordonné de parler de la sorte, ou s'ils « l'ont fait de leur chef. Tes lettres portaient entre « autres ces mots : *Vous tuez beaucoup de monde,* « *vous massacrez et vous ruinez*... L'immuable com-« mandement de Dieu et l'ordre de celui qui domine « sur toute la surface de la terre, les voici : *Quicon-* « *que nous obéira, qu'il reste en possession de sa terre,* « *de son eau, de son patrimoine, et abandonne ses* « *forces au maître de l'univers ; quiconque résistera à* « *cet ordre et à ce commandement, que celui-là soit* « *perdu et anéanti !* En conséquence, nous te trans-

« mettons cet ordre, en vertu duquel, si tu conserves
« ta terre, ton eau, ton patrimoine, il faut que toi,
« pape, tu te rendes en personne auprès de nous et
« que tu ailles ensuite te présenter devant celui qui
« est le maître de toute la terre. Et si tu n'obéis pas
« au commandement immuable de Dieu et de celui
« qui domine sur la terre, nous ne savons ce qui en ad-
« viendra : Dieu seul le sait. Tu dois nous envoyer tes
« messagers pour nous annoncer si tu arriveras ou non,
« si tu veux être notre ami ou notre ennemi. Fais
« promptement parvenir ta réponse à ce commande-
« ment que nous t'expédions par Aybeg et Sargis...
« Fait dans le district de Sitiens, le 20 de juillet... »

Quelques jours avant l'expédition de cette insolente missive, Baïdjou avait reçu du grand khan un ordre général pour régler la conduite à tenir envers les peuples étrangers. Cette pièce nous a été conservée ; le ton d'arrogance et de mépris qu'on y remarque est le véritable cachet de son authenticité. Le khakan y parle en maître du monde et traite de rebelles dignes de mort les princes qui méconnaîtront ses ordres. Ces idées sont encore la base du droit public des Chinois, qui ne reconnaissent d'autre souverain dans l'univers que *le fils du ciel*, qualifiant de révolte toute tentative d'indépendance, et de brigands tous les peuples qui osent faire la guerre à l'Empire. La pièce dont il s'agit offre encore d'autres particularités évidemment empruntées du style de la chancellerie chinoise, et qu'il est aisé de reconnaître à travers les altérations que les traducteurs ont dû lui faire subir. Baïdjou était chargé de transmettre au pape une copie de ce manifeste impérial, dont voici la teneur :

« Par le commandement du Dieu vivant, Tchin-« guiz-Khan, doux et vénérable fils du ciel, proclame « que Dieu est élevé au-dessus de toutes choses. Dieu « est immortel, et Tchinguiz-Khan est seul dominateur « sur la terre... Nous voulons que ce manifeste par-« vienne aux oreilles de tous, en tout lieu, dans les « pays qui nous obéissent comme dans ceux qui nous « sont insoumis. Il faut donc que toi, ô Baïdjou! tu « leur notifies ce qui est le commandement du Dieu « vivant et immortel. En envoyant tes dépêches, tu « dois aussi faire parvenir cet ordre partout où un « messager pourra pénétrer; et quiconque te sera « opposé, qu'il soit anéanti et que sa terre soit ravagée! « Je te jure que celui-là sera bien sourd qui n'entendra « pas ce commandement, et bien aveugle qui le verra « sans y obéir, et bien boiteux et estropié qui le con-« naîtra et ne l'exécutera pas. Que mon ordre par-« vienne à la connaissance de tous, des savants et « des ignorants. Quiconque l'ayant entendu négligera « de l'observer, qu'il soit brisé, qu'il soit perdu, qu'il « meure! Fais donc savoir cela, ô Baïdjou! partout et « à tous. Celui qui désirera et cherchera le bien et le « repos de la maison et voudra nous servir, celui-là « sera sauvé et honoré; mais celui qui sera opposé à « mon précepte, j'ordonne qu'il soit châtié selon ta « volonté... »

Les porteurs de cette lettre impertinente et sottement orgueilleuse furent des Tartares qui vinrent sommer le pape de se soumettre au khakan. Innocent IV, n'écoutant que les conseils d'une politique prudente et modérée, les reçut avec les marques de la plus haute distinction; il leur fit donner des robes

d'écarlate ornées de fourrures précieuses, et souvent il s'entretenait familièrement avec eux par interprètes (1). Les chroniqueurs de l'époque ont émis diverses conjectures sur le but politique de ces relations. Mais, selon Matthieu Paris, le véritable motif de la mission de ces envoyés tartares demeura un mystère, même pour les clercs, les notaires et les familiers les plus intimes de la cour pontificale (2).

V.

Ces premières ambassades envoyées par la papauté aux Tartares n'eurent pas tous les bons résultats qu'on espérait. Les religieux franciscains et dominicains furent mal reçus, traités avec mépris et insolence; les lettres qu'ils rapportèrent étaient en quelque sorte une déclaration de guerre à mort avec tous les peuples. Cependant, les chefs mongols apprirent à connaître les Francs, et dès lors ils parurent comprendre combien il leur importait de s'unir à eux contre les musulmans, et d'entrer dans leurs vues au sujet des affaires d'Orient. Aussi cherchèrent-ils bientôt à nouer des relations avec eux. Saint Louis s'était embarqué à Aigues-Mortes le 25 août 1248. Il venait d'arriver à Nicosie, capitale de l'île de Chypre, et se disposait à passer en Égypte, lorsqu'il donna au-

(1) Dedit eis vestes pretiosissimas, quas *robas* vulgariter appellamus, de scarlato præelecto, cum penulis et fururiis de pellibus..... et libenter confabulabatur per interpretes. (Matth. Paris, pag. 1001.)

(2) Causa autem nuncii eorum adeo cunctos latuit in curia, ut nec clericis, notariis, nec aliis licet familiaribus, claruit patefactum. (*Ibid.*)

dience à deux individus, nommés David et Marc, qui se disaient envoyés auprès de lui par Iltchikadaï, successeur de Baïdjou dans le commandement des forces mongoles en Perse. L'expédition des Français contre les musulmans s'accordant avec les intérêts des Tartares, ces envoyés avaient pour mission de concerter un plan d'attaque commun (1). Ils remirent à saint Louis une lettre qui fut traduite du persan en latin par André de Lonjumel. Ce religieux dominicain avait connu David quelques années auparavant, quand il accompagna le frère Anselme au camp de Baïdjou. Les lettres d'Iltchikadaï représentaient le grand khan comme un zélé converti disposé à tout faire en faveur des chrétiens. Le roi saint Louis s'étant informé des circonstances qui l'avaient déterminé à embrasser la foi, les envoyés répondirent que Couyouk était fils d'une mère chrétienne, et que c'était d'après ses exhortations et celles d'un saint évêque nommé *Malassias* qu'il avait reçu le baptême, le jour de l'Épiphanie, avec dix-huit fils de rois et beaucoup d'autres seigneurs de la cour. Ils convinrent pourtant que parmi les Tartares il y en avait encore un grand nombre qui n'étaient pas baptisés; mais ils assurèrent qu'Iltchikadaï l'était depuis longtemps; ajoutant qu'il avait un grand pouvoir, quoiqu'il ne fût pas du sang royal. Saint Louis leur ayant demandé les motifs des mau-

(1) Tandis que le roy séjournoit en Chippre, le grant roy de Tartarie envoya par devers lui son ambaxade, qui moult lui disdrent de bonnes paroles et débonnaires... entre lesquelles paroles lui mandoit le roy de Tartarie qu'il estoit tout prest à son command, à lui aider à conquérir la terre sainte, et délivrer Jérusalem des mains des Sarrazins et payens. Le roy receut benignement icelle ambaxade... (Joinville, *Hist. de saint Louis*, p. 25.)

vais traitements que Baïdjou avait fait souffrir aux ambassadeurs du saint-siége, ils lui dirent que Baïdjou n'était pas chrétien, mais païen, et entouré de conseillers musulmans; que sa puissance avait été beaucoup réduite, parce qu'il venait d'être mis sous la dépendance d'Iltchikadaï : telle est la substance des réponses que firent les ambassadeurs. Elles présentent un tissu d'exagérations, de faussetés insignes et de particularités dignes de confiance. La lettre d'Iltchikadaï au roi de France offre le même caractère. En voici la traduction :

« Paroles d'Iltchikadaï, lieutenant du khan roi de « l'univers par la puissance du Très-Haut, au grand « roi de plusieurs provinces, vaillant défenseur du « monde, épée victorieuse de la chrétienté, protecteur « de la religion apostolique, fils de la loi de l'Évangile « et roi de France. Que Dieu augmente ses seigneuries, « le conserve longuement en son royaume, et accom- « plisse ses volontés, selon la loi et selon le monde, « maintenant et à l'avenir, par la vérité divine con- « ductrice des hommes, des prophètes et des apôtres. « Amen.

« Cent mille saluts et cent mille bénédictions; « que Dieu me fasse la grâce de voir ce roi grand et « magnifique qui est arrivé d'outre-mer; que nous « puissions nous rencontrer et nous unir dans la « charité; que Sa Majesté reconnaisse par cette lettre « que notre intention n'est autre que le bien de la « chrétienté! Je supplie Dieu qu'il lui plaise donner « victoire à l'armée des chrétiens et la faire triom- « pher de tous les ennemis de la croix. Nous sommes « venus avec puissance et commandement délivrer

« les chrétiens de toute servitude, peine et tribut, « pour qu'ils soient honorés et respectés et que per- « sonne ne touche à leurs biens. Que les églises « soient rebâties; qu'on fasse résonner les tables « d'airain (1); que le culte divin fleurisse; que per- « sonne à l'avenir n'entreprenne d'empêcher les « chrétiens de prier Dieu, en repos, pour le règne « du grand khan.

« Nous venons avec la grâce du Tout-Puissant « pour le bien, le salut et la conservation de tous « les chrétiens, et nous avons envoyé vers vous « deux hommes fidèles et vénérables, David et Marc, « afin de vous annoncer ces bonnes nouvelles et vous « prier, comme notre fils, d'écouter leurs paroles « et de donner toute créance à nos lettres.

« Le roi de la terre (qu'il soit exalté!) prescrit que, « selon la loi de Dieu, il n'y ait point de différence « entre le Latin, le Grec, l'Arménien, le Nestorien, le « Jacobite, en un mot entre tous ceux qui adorent la « croix; car tous ceux-là ne sont qu'un à nos yeux. « Nous prions aussi Votre Royale Magnificence de ne « point faire de distinction et de différence entre eux; « mais que sa piété et sa clémence s'étende sur tous « les chrétiens et dure à jamais. »

Cette lettre n'inspira aucun soupçon à Louis IX; il en envoya une copie à la reine Blanche, une autre fut adressée au pape Innocent IV par son légat, le cardinal Eude de Château-Raoul. Les chrétiens étaient trop intéressés à croire les Tartares portés à embrasser le christianisme et prêts à les assister contre les mahométans, pour ne pas ajouter foi un peu légère-

(1) Les chrétiens orientaux s'en servaient au lieu de cloches.

ment à tout ce qui favorisait cette opinion. Cependant, cette lettre et les renseignements que donnèrent les envoyés tartares à saint Louis devaient paraître fort étranges. Cette singulière ambassade d'Iltchikadaï était-elle une entreprise hardie de quelques aventuriers, ou venait-elle réellement trouver le roi de France de la part du commandant mongol? La lettre dont elle était chargée peut-elle être regardée comme une pièce authentique? Doit-on ajouter foi à cette conversion du grand khan, des rois ses tributaires, et d'Iltchikadaï lui-même?

D'abord, le style de la lettre est, il faut en convenir, bien différent de l'orgueilleux laconisme qu'affectaient les Tartares. On y trouve des formules remplies de respect et d'humilité, et telles que le plus puissant monarque de la terre ne les eût pas obtenues à cette époque du plus petit commandant tartare. Au surplus, elle ne contient presque rien de ce qui pouvait intéresser les Mongols, tandis qu'elle insiste sur des objets dont à peine ils pouvaient avoir connaissance, tels que la distinction des sectes chrétiennes, des Latins, des Grecs, des Arméniens, des Nestoriens et des Jacobites. L'invitation qu'on y fait au roi des Francs de ne mettre aucune différence entre les catholiques romains et les hérétiques ou schismatiques orientaux, a bien plutôt l'air de venir de ces schismatiques eux-mêmes que d'un général qui, en le supposant même converti, ne pouvait être très au courant des dissensions qui déchiraient l'Église et n'y devait pas prendre un grand intérêt. On ne peut, néanmoins, s'empêcher de reconnaître l'exactitude de quelques-uns des faits contenus dans cette missive, comme,

par exemple, de ceux qui sont relatifs aux exemptions accordées aux chrétiens par les Mongols. D'un autre côté, le motif de l'ambassade exprimé de vive voix à saint Louis n'offre aucune invraisemblance, et il s'accorde parfaitement bien avec le système politique que devaient naturellement suivre les Mongols par rapport aux Francs et aux musulmans. Leur dessein était d'attaquer le khalife ; ils priaient le roi de se jeter sur l'Égypte, pour empêcher les Égyptiens de secourir l'ennemi qu'ils auraient en tête. Cette diversion entrait parfaitement dans leurs vues et dans leurs intérêts. Du reste, le chef de cette ambassade était un homme connu. André de Lonjumel l'avait vu chez le général tartare. Il n'est guère probable que cet homme, qui occupait un certain rang, eût eu l'effronterie de venir, sans aucune mission, en imposer au roi de France, et risquer, si la fraude était découverte, de ne plus trouver d'asile, ni chez les Francs après les avoir insultés, ni chez les Mongols après avoir abusé de leur nom.

Toutes ces contradictions peuvent se concilier par une supposition très-simple. On peut croire que David et ses compagnons étaient en effet envoyés par Iltchikadaï pour concerter avec les Francs des mesures contre les musulmans. Mais on ne leur avait remis aucune pièce écrite, ou bien on s'était contenté de leur donner un de ces ordres fastueux que les lieutenants du grand khan devaient faire passer à tous les princes avec qui ils étaient en relation. Une pareille pièce ne promettant pas un grand succès à leur négociation, les envoyés en forgèrent une autre, où ils glissèrent toutes les assurances qui pouvaient sé-

duire les chrétiens et les prévenir en faveur des Tartares. Les envoyés n'osèrent pourtant pas mettre en écrit la conversion du grand khan, qu'ils se contentèrent de raconter de vive voix. En admettant que les choses se sont passées de cette manière, on ne verrait là qu'un premier exemple de la marche suivie depuis dans toutes les négociations avec les princes mongols. Les lettres dont les ambassadeurs étaient chargés ne leur paraissant pas propres à leur assurer la bienveillance de ceux à qui elles étaient adressées, ils les falsifiaient, les étendaient, les interprétaient à leur guise. De là vient que les traductions de ces lettres ne sont jamais en rapport avec les originaux, et qu'elles ne contiennent souvent que la substance de ceux-ci, amplifiée, embellie, ornée de tout ce qui paraissait capable de plaire aux princes européens.

Pendant que saint Louis était à Chypre avec les envoyés tartares, il reçut communication d'une lettre adressée au roi de Chypre par le connétable d'Arménie, qui venait de faire un voyage en Tartarie. Cette relation contient de curieux détails et concorde assez avec celle d'Iltchikadaï. Nous la reproduisons d'après Bergeron.

« A l'excellent et puissant prince Henri de Lusignan (1), par la grâce de Dieu roi de Chypre ; à la reine sa sœur, et à son noble frère, Yves-de-Ibelin. Le connétable d'Arménie envoie salut et dilection.

« Vous devez savoir qu'ayant entrepris ce voyage pour l'honneur de Dieu et le bien du christianisme, il a plu à Jésus-Christ de me conduire jusqu'à la ville

(1) Guy de Lusignan était roi de Chypre à l'arrivée de saint Louis.

de Samarkande. Ayant visité plusieurs pays et laissé les Indes derrière nous, nous avons traversé les contrées de Lhadak, à quoi nous avons employé environ deux mois de chemin. J'ai remarqué plusieurs cités détruites par les Tartares, dont la grandeur et les richesses avaient été inestimables. J'ai vu plusieurs montagnes remarquables composées des ossements de ceux que les Tartares avaient mis à mort, et il nous a semblé que si Dieu en eût disposé autrement et que les Tartares qui ont ainsi détruit les païens ne fussent venus là, tous ces peuples eussent été capables de conquérir et d'envahir toutes les terres de deçà la mer.

« Quant aux Tartares, vous savez qu'ils sont en nombre tel qu'on ne les saurait compter. Ils sont très-bons archers, de forme terrible et de plusieurs sortes de visage. Il serait bien difficile de vous décrire en détail leurs mœurs et façons de vivre. Il y a bientôt huit mois que nous ne faisons autre chose, nuit et jour, que marcher, et l'on nous donne à entendre qu'avec cela nous ne sommes qu'à mi-chemin du pays où l'empereur tartare fait sa demeure. Nous avons su pour certain que Couyouk, père du khan aujourd'hui régnant, est décédé il y a déjà cinq ans. Mais les barons et seigneurs des Tartares sont tellement et si loin épandus partout, qu'à peine, durant ces cinq années, ont-ils pu s'assembler pour couronner leur empereur; car les uns étaient aux Indes, les autres en Chine, en Russie et dans d'autres pays.

« Nous avons trouvé grand nombre de chrétiens épandus par tout l'Orient, et plusieurs églises anciennes, hautes et bien bâties, que les Tartares avaient détruites;

si bien que les chrétiens vinrent trouver le khan, qui les reçut avec grand honneur, les remit en liberté et défendit, sous les peines les plus sévères, que personne n'eût à les offenser de fait ou de paroles. Et d'autant que pour nos péchés personne ne se trouvait là qui pût prêcher la foi de Jésus-Christ, lui-même a voulu s'y manifester et s'y manifeste tous les jours par beaucoup de miracles; si bien que tous ces peuples croient aujourd'hui en lui. Mais au pays des Indes, où le bienheureux apôtre saint Thomas a prêché et fait conversions, il y a encore un certain roi chrétien qui était fort opprimé par d'autres rois sarrasins ses voisins, qui lui faisaient une rude et forte guerre, jusqu'à ce que les Tartares étant venus en ces contrées, il s'est alors placé sous leur obéissance; si bien que joignant ses armes aux leurs, il a tellement attaqué et battu les Sarrasins ses ennemis, qu'il a conquis une grande partie des Indes, et aujourd'hui tout ce pays est plein d'esclaves mahométans; car j'y en ai vu plus de cinq cent mille que ce roi avait pris et faisait vendre à l'encan.

« Vous saurez aussi que Sa Sainteté a envoyé des ambassadeurs au grand khan, pour savoir de lui s'il était chrétien ou non, et pourquoi il avait envoyé ses armées pour la perte et la destruction du monde; mais le khan lui a fait réponse que Dieu avait donné ce commandement à ses ancêtres et à lui, d'envoyer ses gens de guerre pour exterminer toutes les nations perverses et méchantes; et sur la demande s'il était chrétien ou non, il a répondu que Dieu le savait, et si le pape le voulait savoir, qu'il vînt lui-même le voir et l'apprendre. »

Telle est la relation du connétable d'Arménie; elle est très-conforme à la lettre d'Iltchikadaï, en ce qui concerne les bonnes dispositions du grand khan à l'égard des chrétiens. On comprend, du reste, qu'un intérêt commun devait naturellement rapprocher et unir l'empereur tartare et le roi des Francs, puisqu'ils avaient l'un et l'autre à combattre les musulmans. Tout faisait donc espérer que l'expédition de saint Louis en Orient allait se réaliser de concert avec les Tartares. On ne saurait prévoir quelles auraient été les conséquences d'une telle alliance : peut-être la puissance musulmane eût été détruite et le croissant brisé à jamais; mais peut-être aussi l'Occident serait tombé sous le joug des Tartares, et Dieu sait quelle physionomie présenterait aujourd'hui l'Europe, avec cet élément mongol qui serait venu se combiner avec tant d'autres éléments barbares.

VI.

Saint Louis s'empressa de répondre à la démarche du prince tartare Iltchikadaï; ce fut l'objet d'une ambassade composée de trois dominicains, André de Lonjumel, Jean de Carcassone et Guillaume. Le premier, né Français, et qui, dit Joinville, savait le *sarrazinois*, avait déjà été avec le frère Anselme au camp de Baïdjou. On leur adjoignit deux clercs séculiers et deux officiers du roi. J. Columna dit, dans son ouvrage intitulé *la Mer des histoires*, qu'il a connu, dans une

extrême vieillesse, l'un de ces clercs, nommé *Robert*, qui avait fait le voyage de Tartarie, et qui était sous-chantre dans l'église de Chartres (1).

David ayant insinué que le don le plus précieux pour l'empereur mongol serait une chapelle en forme de tente, « le roi Loys, dit Joinville, envoya au roi de « Tartarie une tente faite à la guise d'une chappelle, « qui estoit moult riche et bien faite. La tente estoit « de bonne escarlate fine, en laquelle il fist tirer à « l'esguille toute notre créance : l'Annonciacion de « l'ange Gabriel, la Nativité, le Baptesme, et com- « ment Dieu fut baptisé, la Passion, l'Ascension « et l'Advénement du Saint-Esprit; et lui envoya « calices, livres, ornements, et tout ce qui faisait « besoin à chanter la messe, et ce faisoit pour veoir « s'il pourroit attraire le roi de Tartarie et sa gent « à nostre foi et créance (2). » Le roi destina même au souverain mongol et à son général Iltchikadaï du bois de la vraie croix. Les lettres qu'il leur adressa avaient pour objet, suivant les uns, d'inviter le khan, jusque-là païen, à suivre l'exemple de sa mère et de son aïeul et à embrasser la foi; suivant d'autres elles supposaient sa conversion déjà opérée; elles l'exhortaient, ainsi qu'Iltchikadaï, à remplir les devoirs d'un culte respectueux envers celui qui par sa grâce les avait appelés à la connaissance de son saint nom, et à persévérer dans leur ferveur. Le légat

(1) Adjuncti fuerunt duo clerici sæculares, quorum unum adhuc viventem ego vidi, ætate valde jam decrepitum, qui erat subcantator in ecclesia Carnutensi, *Robertus* nomine. (*Mare historiarum*, man. lat., fol. 412.)

(2) Joinville, *Hist. de saint Louis*, p. 25.

du pape écrivit aussi au grand khan, à sa mère et à son lieutenant général en Perse, pour leur annoncer que la sainte Église romaine ayant appris avec joie leur conversion à la foi catholique, les recevait au nombre de ses enfants chéris, les exhortait à conserver inviolablement la foi orthodoxe, à reconnaître l'Église romaine pour la mère de toutes les Églises, et son chef pour le vicaire de Jésus-Christ, auquel doivent obéir tous ceux qui professent la foi chrétienne.

Munis de ces lettres, dont le contenu dut, à coup sûr, étonner un peu la cour de Kharacoroum, les religieux partirent de Chypre avec les envoyés tartares le 27 janvier 1248. L'ambassade traversa la Perse pour se rendre au campement d'Iltchikadaï, de là ils parvinrent à la cour mongole, où ils arrivèrent vers la fin de 1248 ou au commencement de 1249. « Les « messagiers, dit Joinville (1), montèrent sur mer, et « allèrent arriver au port d'Antioche, et disoient que « du port d'Antioche jusques au lieu où estoit le « grant roy de Tartarie, ilz misdrent bien ung an : « et faisoient dix lieues par jour, et trouvèrent toute « la terre qu'ilz chevauchoient subgecte aux Tarta- « rins, et en passant par le païs, trouvèrent en plu- « sieurs lieux, en villes et citez, grans mousseaux « d'oussemens de gens morts. »

Lorsque les envoyés de saint Louis arrivèrent à la cour impériale, Couyouk, qui venait de mourir, n'était pas encore remplacé, et ce fut la régente Ogoul qui les reçut. Cette princesse et son fils ayant vu les présents du roi, traitèrent les religieux avec distinction, et

(1) *Histoire de saint Louis*, p. 90.

interprétèrent leur arrivée en ce sens que le roi de France se reconnaissait tributaire. Les présents furent donc acceptés comme un témoignage de la soumission de Louis IX à l'autorité que le khakan s'attribuait sur tous les souverains de la terre. Suivant Joinville (1), « quant le grant roy (2) des Tartarins ot receu les mes- « sages et les présens, il envoia querre plusieurs roys « qui n'estoient pas encore venus à sa merci et leur « fist tendre la chapelle, et leur dit en tel manière : « *Seigneurs, le roy de France est venu en nostre sujes-* « *tion, et vezci le treu que il nous envoie, et si vous ne* « *venez en nostre merci, nous l'envoyerons querre* « *pour vous confondre.* » L'historien de saint Louis ajoute que la peur du roi de France engagea effectivement plusieurs princes à se soumestre au roi des Tartares (3).

En retour des dons qu'elle avait reçus, la régente Ogoul remit aux envoyés divers objets, parmi lesquels se trouvait, conformément aux usages chinois, une pièce de drap de soie. Elle les congédia ensuite avec honneur, mais sans qu'ils eussent obtenu rien de positif par rapport au but principal de leur voyage, c'est-à-dire la conversion des princes mongols. Ils étaient chargés de remettre à saint Louis une lettre par laquelle le khan demande à ce monarque de lui envoyer un tribut annuel en or et en argent, le menaçant, en cas de refus, *de le mettre à l'épée*, comme il

(1) *Histoire de saint Louis*, p. 102.

(2) Couyouk étant mort, celui auquel on donne ici le titre de roi était sans doute un prince régent avec l'impératrice Ogoul.

(3) Assez en y ot de ceulz qui pour la poour du roy de France se mistrent en la merci de celi roy. (Joinville.)

a fait pour plusieurs autres rois, et de détruire lui et sa gent. Voici cette lettre telle qu'elle est rapportée par Joinville : « Bonne chose est de pèz, quar en terre « de pèz manguent cil qui vont à quatre pied l'erbe « pèsiblement; cil qui vont à deus labourent la terre, « dont les biens viennent pèsiblement : et cette chose « te mandons nous pour toy aviser; car tu ne peus « avoir pèz si tu ne l'as à nous, et tel roy et tel (et « moult en nommoient) et tous les avons mis à l'espée. « Si te mandons que tu nous envoies tant de ton or et « de ton argent chascun an, que tu nous retieignes à « amis; et se tu ne le fais, nous destruirons toi et ta « gent aussi comme nous avons fait ceulx que nous « avons devant nommez... »

Cette lettre pleine de menaces est tout à fait conçue dans le style accoutumé de la horde de Khara-Koroum, et s'accorde fort bien avec ce qui s'est toujours vu chez les Chinois. Saint Louis envoie un ambassadeur, donc il se reconnaît tributaire : ses présents sont un *treu*, par lequel il témoigne sa soumission aux Tartares. Telle a toujours été la manière de raisonner à la cour du fils du ciel, et les Mongols n'en avaient certainement pas d'autre. On comprend qu'un roi de France, un saint Louis devait peu s'attendre à un pareil résultat de son ambassade, « et que il se repenti fort quant il y envoia (1). »

Les ambassadeurs revinrent deux ans après leur départ trouver le roi dans la ville d'Acre; leurs récits durent sans doute vivement piquer la curiosité de tous ces croisés exposés eux-mêmes à tant d'aventures,

(1) Joinville, *Histoire de saint Louis*, p. 102.

Entre autres choses merveilleuses, ils racontèrent à saint Louis avoir vu en Tartarie un prince d'une tribu mongole converti au christianisme par un miracle que Mosheim rapporte, en traitant le fait de fable stupide (1). Ce chef de tribu, tourmenté par une fièvre brûlante, fut tout à coup saisi de vertige, pendant que ceux qui l'entouraient étaient plongés dans un profond sommeil. Il abandonna le campement et erra durant trois jours à travers les déserts; à la troisième nuit, son délire se calma et il entra en pleine possession de sa raison. Comme il se trouvait au milieu des ténèbres, il était plein d'anxiété, ne sachant ce qu'il avait à faire et de quel côté diriger ses pas. Mais voici que tout à coup les ténèbres se dissipent et qu'il aperçoit au sommet d'une montagne une lumière resplendissante; il rampe donc des pieds et des mains et gravit la montagne, au haut de laquelle il aperçoit avec admiration une multitude innombrable d'hommes remarquables par la beauté de leur figure et la magnificence de leurs habits. Au centre du plateau et sur le point le plus élevé, on voyait un roi céleste, assis sur un trône d'or et se distinguant de tous les habitants de la montagne par sa beauté et l'éclat de ses vêtements; à sa droite était assise une reine d'un éclat incomparable. Le roi céleste exhortait le Tartare à embrasser la foi de Jésus-Christ. Aussitôt qu'il fut de retour vers les siens, il raconta ce qu'il avait vu, et embrassa le christianisme avec un grand nombre de ses sujets... Ce fait, rapporté par Raynald (2) et Joinville, nous paraît assez conforme à ce qu'écrivait le

(1) Lepidam hic adjiciam fabulam. (*Historia Tart. eccl.*, p. 52.)
(2) Odor. Raynald, *Annales*, tom. XIII, n° 39, p. 588.

connétable d'Arménie à Henri de Lusignan, roi de Chypre (1), savoir que Jésus-Christ se manifestait en Tartarie par beaucoup de miracles. Mosheim (2) reproduit le même récit, en y ajoutant le curieux commentaire suivant : « Tout homme judicieux comprend « que cette ridicule aventure a été inventée par les « moines ambassadeurs de saint Louis. Cela résulte « évidemment de ce qu'ils rapportent de la vierge « Marie, reine du ciel. Car Jésus-Christ n'a jamais « constitué (3) sa Mère reine du ciel; ils eussent dû « tout bonnement la placer parmi les saints, s'ils eus« sent voulu qu'on ajoutât quelque foi à leur récit... » Mosheim est un écrivain protestant; ce n'est pas une raison suffisante pour qu'il lui soit permis de nier l'authenticité de ce fait, sous prétexte que Jésus-Christ n'avait pas constitué la sainte Vierge reine du ciel. Les bons moines qui le rapportent en toute simplicité, ne pouvaient pas bonnement prévoir au commencement du treizième siècle que Luther viendrait trois cents ans plus tard réformer la foi de l'Église et protester contre les croyances catholiques. Le récit des ambassadeurs de saint Louis peut paraître moins ridicule que la réfutation de Mosheim, historien d'ailleurs plein d'érudition, mais trop enclin à critiquer les catholiques.

(1) Voir sa lettre à la p. 217.

(2) Mosheim, p. 53.

(3) J. C. enim matrem suam cœli reginam nunquam constituit. (Mosheim.)

CHAPITRE VI.

I. État du christianisme chez les Mongols. — Rubruk nouvel ambassadeur de saint Louis en Tartarie. — Mœurs des Tartares. — Leur portrait. — II. Première entrevue de Rubruk avec les Tartares. — Misères et tribulations de la route. — Camp de Sartak. — III. Les religieux à la cour de Batou. — Ils se rendent à la cour impériale de Mangou-Khan. — Particularités de cette route. — IV. Le grand khan Mangou donne audience aux envoyés de saint Louis. — Singulier mélange de religions chez les Tartares. — Aspect de Kara-Koroum. — V. Discussion solennelle entre les musulmans, les bouddhistes et les chrétiens. — VI. Les missionnaires franciscains quittent la cour de l'empereur tartare. — Lettre de Mangou-Khan à saint Louis. — Retour de Rubruk en France.

I.

Les ambassadeurs envoyés par saint Louis en Tartarie y avaient trouvé un grand nombre de chrétiens, plongés malheureusement dans une ignorance profonde et de mœurs très-relâchées. Ils étaient pour la plupart nestoriens, mais sans savoir apparemment ce qu'était Nestorius, et se montrant peu exclusifs dans leurs croyances. Ils ne faisaient point difficulté d'offrir leur communion aux catholiques; ils reconnaissaient sans peine que l'Église romaine était la mère de toutes les Églises, et ils allaient jusqu'à dire qu'ils auraient dû recevoir leur patriarche du pape, si les

chemins eussent été libres. Les Tartares et le khan lui-même étaient pleins de respect pour le nom de Jésus-Christ et rendaient de grands honneurs à la croix. Mangou, qui avait succédé à Couyouk sur le trône impérial, traitait favorablement les chrétiens. Il était lui-même chrétien, selon l'opinion la plus répandue, et Hayton d'Arménie l'affirme d'une manière positive. Nous aurons plus tard à discuter cette question. Toujours est-il que la mère de Mangou, très-considérée parmi les Tartares, était chrétienne. Le premier secrétaire de ce prince, par le conseil duquel tout se faisait à la cour, était aussi chrétien ; il exemptait du tribut et de toute sorte d'impositions ceux qui faisaient profession de mener une vie religieuse.

Il y avait donc lieu de croire que ces peuples ne seraient pas éloignés de recevoir la foi, si on avait soin de la leur prêcher. On comptait peu d'évêques parmi eux, et dans certaines localités on ne les voyait jamais. D'ailleurs, les évêques nestoriens étaient incapables de convertir ces peuples et d'en faire de véritables chrétiens, car ils n'apportaient aucun soin à la formation d'un clergé indigène. Ils conféraient le sacerdoce à tout le monde indistinctement, même à des enfants en bas âge.

Tous ces détails étaient connus en Occident, et saint Louis, qui souhaitait avec ardeur l'augmentation de la foi chrétienne, crut qu'il serait fort avantageux d'élever à la dignité épiscopale les religieux de l'ordre de Saint-Dominique et de Saint-François qu'on destinait à aller prêcher la foi en Tartarie. Saint Louis en écrivit au pape, et le 20 février 1253 le souverain pontife manda à l'évêque de Tusculum, légat auprès du roi

de France, de faire à ce sujet ce qu'il jugerait convenable pour le salut de ce pays, dont il avait plus de connaissance que les autres (1).

Parmi les Tartares qu'on disait avoir embrassé la religion chrétienne, on parlait beaucoup du prince Sartak, fils de Batou. Il tenait sa cour entre le Tanaïs et le Volga. Un nommé Jean, qui se disait prêtre et chapelain de Sartak, vint un jour de sa part trouver le pape Innocent IV, l'assurant que ce prince mongol et quelques-uns des siens avaient renoncé à l'idolâtrie et reçu le saint baptême. Ce Jean n'apportait point de lettres ; il disait qu'il avait été arrêté en Sicile par Conrad, et retenu en prison, où il avait perdu ses lettres et tout ce qu'il possédait ; il n'avait recouvré sa liberté qu'à la mort de Conrad. Le pape témoigna cependant ajouter foi à son rapport, et écrivit à Sartak pour le féliciter de sa conversion, l'exhorter à confesser hautement la foi qu'il avait embrassée, et le prier de donner liberté à ses sujets d'écouter ceux qui leur prêcheraient l'Évangile.

Le bruit de la conversion de Sartak s'était aussi répandu dans la Palestine, en 1252. Tous les chrétiens en eurent beaucoup de joie, et surtout saint Louis. Malgré le déplaisir que lui avait causé la fausse interprétation donnée par la régente Ogoul à sa démarche précédente, il résolut de hasarder une nouvelle tentative, et d'écrire à Sartak des lettres de paix et d'amitié, pour l'instruire sur les articles de la foi, lui donner avis de tout ce qui regardait le bien du christianisme, le prier d'être ami des chrétiens, ennemi

(1) Odor. Raynald., ad ann. 1253, n° 49, p. 635.

de leurs ennemis, et d'exalter la sainte croix. Il est beau de voir ce grand roi, non content d'exposer sa vie et celle des siens pour la délivrance de la terre sainte, prendre encore l'initiative de ces missions lointaines pour la propagation de la foi.

Deux religieux franciscains furent chargés de cette nouvelle mission en Tartarie. C'étaient Guillaume de Rubruk (1), plus connu sous le nom de *Rubruquis*, et Barthélemy de Crémone. Afin de mettre à couvert l'honneur du roi, ils devaient être censés n'avoir reçu d'ordre que de leurs supérieurs. Ils se rendirent d'Acre à Constantinople, alors soumis aux Français, et Rubruk, prêchant à Sainte-Sophie, déclara, comme il en était convenu, qu'il allait dans la Tartarie annoncer la foi aux infidèles, suivant les statuts des frères mineurs. Telle est l'idée que dans tout son voyage il s'efforça de donner de sa mission. Les ambassadeurs s'embarquèrent le 7 mai 1253 sur un bâtiment qui les conduisit à Soldaya. Des marchands de Constantinople, qui s'y étaient rendus avant eux, avaient, malgré la prédication de Rubruk à Sainte-Sophie, annoncé son arrivée avec sa qualité d'ambassadeur. Mais le franciscain diplomate chercha à donner le change aux habitants.

Ce fut à Soldaya que Rubruk acheva d'organiser sa caravane pour le long et périlleux voyage qu'il entreprenait. Il se procura huit chariots couverts, dont deux devaient servir de lit, et cinq chevaux de selle pour la petite troupe composée de deux religieux, d'un interprète, d'un guide et d'un valet. « Après être

(1) Il était né dans le Brabant vers 1220.

« partis de Soldaya, dit Rubruk dans la relation qu'il « adressa à son retour à saint Louis, dès le troisième « jour nous trouvâmes les Tartares; et quand je les « eus vus et considérés, il me sembla que j'entrais en « un nouveau monde. Mais avant que de poursuivre « mon voyage, je représenterai à Votre Majesté ce « qui est de la façon de vie et mœurs de ces gens-« là, au mieux qu'il me sera possible (1). » Il sera peut-être intéressant de comparer le tableau que le religieux franciscain fit des Tartares au treizième siècle avec celui que les missionnaires modernes ont essayé de retracer, après avoir parcouru naguère les steppes de la Mongolie. Nous allons donc entrer dans quelques détails, d'après la relation de l'ambassadeur de saint Louis (2).

Les Tartares, dit Rubruk, n'ont pas de demeure permanente et ne savent jamais où ils doivent aller habiter le lendemain. Chaque chef de horde connaît les bornes de ses pâturages et où il doit s'arrêter selon les saisons de l'année. Quand vient l'hiver, ils descendent vers le midi, et en été ils montent vers les froides régions du nord. Les maisons où ils habitent sont établies sur des roues, et construites avec des tringles de bois entrelacées et aboutissant au sommet, de manière à laisser une ouverture en forme de cheminée. Ils recouvrent cette charpente de feutre blanc, enduit de chaux ou de poudre d'ossements. Ils adoptent quelquefois la couleur noire. Au-devant de la porte ils suspendent un feutre enrichi de peintures représentant des fleurs, des arbres, des oiseaux et

(1) Bergeron, p. 10.
(2) Bergeron, *Relation des voyages en Tartarie*, etc., éd. de Soly, passim.

des animaux fantastiques. Ces demeures ont quelquefois trente pieds de long, et Rubruk a compté jusqu'à vingt-deux bœufs attelés à ces yourtes, onze d'un côté et onze de l'autre. Ces grandes cabanes ne sont que pour les chefs, les simples particuliers en ont de plus petites et semblables à des cônes; elles sont également placées sur quatre roues, et lorsqu'on se met en marche, ces chars attelés d'un bœuf ou d'un chameau sont attachés les uns aux autres, de façon qu'un seul individu suffit pour conduire la caravane entière.

Lorsque les Tartares s'arrêtent pour camper en quelque endroit, ils tournent toujours la porte vers le midi. Le lit du maître est placé au nord, et les femmes occupent le côté de l'orient. Lorsqu'on entre dans la tente, on ne doit jamais suspendre les arcs et les carquois du côté des femmes. Au-dessus de la place du chef de la famille, il y a toujours une petite image, une sorte de poupée en feutre, qu'on appelle « le frère du seigneur de la maison. » Il y en a une autre semblable du côté des femmes, on la nomme « frère de la maîtresse. » Un peu au-dessus et entre ces deux poupées, il y en a une troisième fort petite et fort maigre qu'on regarde comme la gardienne de la maison. Tout près de la porte et du côté des femmes, il y a une idole représentant une vache, parce que les femmes ont charge de les traire. De l'autre côté de la porte est une idole pour les hommes qui traient les juments. Aux jours de fête, lorsque les Tartares se réunissent pour boire le coumiz, ils commencent d'abord par asperger l'image qui est sur la tête du maître. Ils en font de même à toutes les autres

successivement. Un garçon sort ensuite de la tente avec une tasse pleine. Il en répand trois fois vers le midi, en accompagnant chaque libation d'une génuflexion. Ce rite est pour honorer le feu. Il en fait autant vers l'orient, l'occident et le nord, en l'honneur de l'air, de l'eau et des ancêtres défunts. Avant que de boire, le maître trempe son doigt dans la coupe et asperge la terre de quelques gouttes de coumiz; s'il est à cheval, il les jette sur le cou ou les crins de sa monture (1).

Leur boisson ordinaire est le coumiz qu'ils font avec du lait de jument. Lorsqu'ils ont recueilli une assez grande quantité de ce lait, qui est doux comme celui de vache, ils le versent dans une grande outre, où ils le battent jusqu'à ce qu'il commence à fermenter comme du vin nouveau. Lorsqu'il s'aigrit, on le bat encore avec force et on en retire toute la partie butyreuse. Cette liqueur est piquante, laisse sur la langue un goût d'amande assez agréable, et enivre très-facilement ceux qui n'en ont pas une grande habitude. Les Tartares composent avec du lait de chèvre du beurre qu'ils font ensuite bouillir jusqu'à une parfaite cuisson; ils l'enferment dans des peaux de boucs et le conservent ainsi pour la consommation de l'hiver. Bien qu'ils n'y ajoutent pas de sel, il ne se gâte jamais. Après l'extraction du beurre, ils laissent aigrir le lait qui reste et le font bouillir jusqu'à ce qu'il se caille; ces sortes de fromages, desséchés au soleil, sont aussi durs que du fer. Ils le renferment dans des sacs pour la provision de l'hiver, car alors le lait venant

(1) Tous ces usages existent encore en Tartarie.

à leur manquer ils prennent de cet aigre et dur caillé et le mettent dans une outre. Ils jettent par-dessus de l'eau chaude et battent le tout longuement jusqu'à ce que le fromage se liquéfie. Cette boisson aigrelette remplace le lait durant cette saison si pénible pour les peuples pasteurs.

Les Tartares vivent en grande partie de leurs troupeaux et des produits de la chasse. Quand ils veulent chasser, ils s'assemblent en grand nombre aux environs du pays où ils savent qu'il y a du gibier. Ils forment un immense cercle et se rapprochent peu à peu jusqu'à ce qu'ils renferment les animaux comme dans un filet; alors ils les tuent à coups de flèches. Le commencement de l'hiver est la saison des grandes chasses impériales, qui ressemblent à une véritable expédition militaire. On envoie d'abord des hommes à la découverte, pour voir si le gibier est abondant. Sur leur rapport, l'ordre est expédié aux tribus cantonnées dans le rayon d'un mois de chemin, de détacher un certain nombre d'hommes sur dix, pour former le cercle et chasser le gibier vers l'endroit désigné. Ces troupes sont divisées en aile droite, aile gauche et centre; pendant leur marche, des officiers expédiés de tous les côtés viennent souvent rendre compte au khan du gibier et des lieux où on l'a amené. Le cercle des chasseurs, d'abord immense, se rétrécit au point que les soldats se tiennent serrés épaule contre épaule autour de l'endroit fixé pour la chasse, qui est clos, dans un circuit de deux ou trois lieues, par des feutres suspendus à des cordes. Les chasseurs doivent être attentifs à bien garder leurs rangs, pour ne pas laisser échapper de gibier; les

moindres négligences sont punies de la bastonnade. L'empereur entre le premier dans l'enceinte avec ses femmes, et s'amuse à tirer sur l'immense quantité d'animaux de toute espèce dont est rempli cet étroit espace. Lorsqu'il est las de tuer, il se retire sur une éminence, au centre du circuit, pour voir chasser les princes du sang et les généraux. Après eux, les simples officiers peuvent se livrer au même plaisir, et finalement les soldats. Ce divertissement dure plusieurs jours. Lorsqu'il ne reste plus que peu de gibier, des vieillards se présentent devant l'empereur en suppliants et demandent grâce pour ce qui est échappé au carnage. On donne la liberté à ces animaux, afin qu'en se propageant ils puissent fournir au divertissement des chasses prochaines (1).

Les troupeaux des Tartares, qui consistent en chameaux, bœufs, moutons, chèvres, et surtout en chevaux, fournissent à leur subsistance habituelle et composent toute leur richesse. Pour conserver les viandes, ils les font sécher en tranches minces, soit à l'air, soit à la fumée de leurs foyers; ils mangent d'ailleurs la chair de toute sorte d'animaux.

La conservation des troupeaux oblige ces peuples pasteurs à émigrer sans cesse. Dès que le district où ils campent se trouve épuisé d'herbages, on démonte la hutte, on en charge le dos des animaux, qui transportent en même temps les meubles, les ustensiles de ménage, les plus jeunes enfants, et la horde s'en va chercher ailleurs, n'importe où, de nouveaux pâturages. Au printemps, les troupeaux se dirigent vers

(1) D'Ohsson, *Hist. des Mongols*, tom. I, p. 403.

la montagne, et quand vient le froid, ils retournent dans les plaines. Alors même les bestiaux n'ont d'autre nourriture que celle qu'ils peuvent trouver en écartant la neige avec les pieds; mais lorsqu'une forte gelée succède au dégel, les animaux qui ne peuvent briser la glace périssent de faim. Les chevaux, moins exposés à ce danger, à cause de la vigueur de leurs jambes, sont toujours en grand nombre parmi ces troupeaux, et le soin du haras fait la principale branche de l'économie tartare.

Les étoffes de coton et de soie brodées d'or et d'argent dont s'habillent les Tartares en été, leur viennent de la Chine et de la Perse. Les fourrures les plus précieuses dont ils se couvrent en hiver, leur viennent principalement de la Russie et de la Bulgarie. Ils portent ordinairement deux pelisses, l'une dont le poil est à l'intérieur, et l'autre en dehors pour lutter contre le vent et la neige. Ces pelisses extérieures sont de peaux de renard ou de loup pour les riches, et pour les pauvres de peaux de chèvre ou de mouton. On double assez souvent les fourrures avec de la ouate de soie, de coton ou de fine laine. La plus grossière est réservée pour la fabrication des feutres, dont il se fait une grande consommation en tapis, en couvertures de yourtes, et en manteaux contre la pluie et la neige.

Les habits des Tartares sont de grandes tuniques agrafées sur le côté droit, et différemment de celles des Turcs, qui se boutonnent sur le côté gauche. Le costume des femmes est à peu près semblable à celui des hommes; elles portent seulement une coiffure très-élevée que Rubruk décrit dans les détails les plus mi-

nutieux. « Si bien, ajoute-t-il, que lorsqu'on voit de « loin ces femmes allant à cheval, en cet habillement « de tête, il semble que ce soient des gens d'armes « portant le casque et la lance levée. Car elles vont « à cheval comme les hommes, jambe deçà jambe « delà (1). »

La charge des femmes est de conduire les chariots, de dresser les tentes et les demeures roulantes, de traire les vaches, de faire le beurre, de préparer les peaux, et de les coudre avec du fil qu'elles fabriquent elles-mêmes avec du poil de chameau ou de yak. Elles confectionnent les souliers, les bottes et toutes sortes d'habillements. Jamais elles ne lavent leurs robes, disant que Dieu se courrouce et envoie le tonnerre quand on les suspend pour les faire sécher. Le bruit du tonnerre leur inspire une telle terreur que, lorsqu'il se fait entendre, ils s'ensevelissent sous des feutres et restent là cachés jusqu'à ce que le bruit ait cessé.

Les hommes s'occupent à faire des arcs, des flèches, des mors, des brides, des étriers et des selles de chevaux. Ils ont soin des chameaux, les chargent et les déchargent en voyage, et veillent en général à la bonne tenue des troupeaux. Ils tannent les peaux avec du lait de brebis. La propreté n'est guère en honneur parmi les Tartares. Quand ils veulent se laver les mains ou la tête, ils remplissent leur bouche d'eau, puis la versent peu à peu et se lavent ainsi les mains, la figure et les cheveux. Ils ne lavent leur vaisselle que lorsqu'ils font cuire de la viande. Ils retirent alors du bouillon de la marmite, en nettoient leurs écuelles, puis le replongent dans la marmite.

(1) Bergeron, p. 30.

Ces détails, empruntés à la relation de Rubruk, sont assez conformes à ce qu'on voit encore chez ces peuples nomades de la Tartarie. Ces terribles pasteurs, après avoir envahi et ravagé le monde, ont repris au milieu de leurs incommensurables steppes la vie errante de leurs ancêtres.

Les missionnaires du moyen âge nous ont laissé des portraits physiques de Tartares tellement ressemblants qu'on y retrouve trait pour trait les Mongols d'aujourd'hui. Jean de Plan-Carpin nous dépeint la Tartarie comme la patrie d'hommes à la taille médiocre, à la ceinture déliée, à la face large, aux pommettes saillantes, au nez court et plat, aux yeux petits, obliquement relevés jusqu'aux sourcils et séparés par un grand espace, à la barbe nulle ou rare, et sétacée : portrait d'une précision si remarquable, dit M. d'Avezac (1), qu'un naturaliste moderne ne saisirait pas avec plus de sagacité les caractères extérieurs qui distinguent les Mongols. Un autre religieux nous a également laissé un portrait assez piquant du même peuple, où quelques traits, quoique un peu satiriques, sont loin de nuire à la ressemblance.

« Après Turquie, dit le spirituel frère Ricold (2), « entrasmes en Tartarie et trouvasmes horribles et « merveilleuses gens des Tartres, lesquelz se diffè-

(1) *Relation des Monghols ou Tartares*, L. p. 524. L'admirable travail de M. d'Avezac nous a souvent fourni de précieux renseignements, surtout dans la question si obscure du prêtre Jean. Ce savant géographe a étudié et connu à fond les Mongols du moyen âge.

(2) *Peregrinacion de frère Ricold de l'ordre des frères Prescheurs*, translate de latin en françoys par frère Jehan d'Ippre, moyne de Saint-Bertin, en Saint-Omer... En l'an de grace mil trois cent cinquante et ung. (Feuillet XXXVI.)

« rent de toutes aultres nations du monde, en per-
« sonnes, en mœurs, en manières de vivre. Ilz diffè-
« rent en personnes, car ilz ont grant visaige et large,
« les yeulx si petis que ce semblent droictes petites
« fendelectes au travers du visaige, et si ont peu ou
« rien de barbe. Si que la plus grant partie d'eulx
« semblent estre droict vieulx singes.

« En mœurs se diffèrent des autres nations. Car en
« eulx na ne courtoysie, ne vergoigne, ne aggriablité,
« ne amour, ainsi que en gens d'aultres nations, et
« semble quilz hayent toutes citez, tous édiffices et
« toutes habitations. Car ilz détruisent quant quilz en
« treuvent : et a ceulx font plus de mal qui se hu-
« milient a eulx. Ilz veullent qu'on leur face tout hon-
« neur, révérance et service, et encores ne le recoy-
« vent point en gré : mais dient que tout leur est
« deu : ilz dient que sont vrays seigneurs de tout le
« monde, et que Dieu fist le monde tant seullement
« pour eulx, affin qu'en tinssent la seigneurie et que
« ilz en jouissent : ilz dient aussi que les oyseaulx qui
« vollent par lair et les bestes du Seigneur ne vivent,
« ne boyvent ne ne mangent, mais que de la grace
« de leur empereur : dont il advint que une foys un
« Francoys vint au grant khan des Tartres..., et l'em-
« pereur lui demanda quelle chose celluy luy avoit
« apporté : le Francoys luy respondyt : — Sire je ne
« vous ay riens apporté, car je ne scavoye mie de
« vostre si grant puissance. — Comment, dit l'empe-
« reur, les oiseaulx qui vollent par les pays ne te di-
« rent-il riens de nostre puissance quant tu entras
« en ce pays... Le Francoys respondyt : Sire, dict-il,
« peult bien estre qu'ilz le me dirent, mais je n'en-

« tendiz point leur langaige : et par ainsi fut l'em-
« pereur appaisé... »

Tel était ce peuple altier et arrogant, qui, au treizième siècle, parut tenir un instant entre ses mains les destinées du monde. Nous allons essayer de l'étudier d'une manière encore plus intime, en parcourant la curieuse relation de l'ambassadeur de saint Louis.

II.

« Lorsque nous commençâmes d'entrer parmi ces peuples barbares, dit Rubruk, il me fut avis que je venais en un autre monde. Après nous avoir fait longtemps attendre, pendant qu'ils étaient assis à l'ombre de leurs chariots noirs, ils nous environnèrent tous à cheval. La première chose qu'ils nous demandèrent, ce fut si nous n'avions jamais plus été parmi eux, et ayant su que non, ils nous demandèrent effrontément de nos vivres. Nous leur donnâmes du biscuit et du vin que nous avions apporté avec nous. Ayant vidé une bouteille, ils en demandèrent encore une autre, disant en riant qu'un homme n'entre pas dans une maison avec un seul pied. Lorsqu'ils s'enquirent d'où nous venions et où nous voulions aller, je leur répondis qu'ayant ouï dire que Sartak était chrétien, j'avais dessein d'aller le trouver. Sur quoi ils me demandèrent fort si j'y allais de mon propre mouvement, ou si j'étais envoyé par quelqu'un. Je répondis que personne ne m'avait contraint d'y aller, et que je

n'y fusse pas venu si je n'eusse voulu ; tellement que c'était de moi-même et de la volonté et permission de mon supérieur : car je me gardai bien de dire que je fusse envoyé par Votre Majesté. Après cela ils s'enquirent de ce que nous portions sur nos charrettes, si c'était de l'or ou de l'argent, ou de riches vêtements pour Sartak. — Je répondis que Sartak verrait lui-même ce que nous lui portions, quand nous serions parvenus où il était, et que ce n'était pas à eux à savoir cela. Ils nous firent longtemps attendre avant de nous conduire à leur chef, nous demandant sans cesse du biscuit pour leurs petits enfants, et de tout ce qu'ils voyaient, comme couteaux, gants, boucles, aiguillettes et autres choses, car ils admiraient tout et voulaient tout avoir. Sur quoi je m'excusais qu'ayant un grand chemin à faire, nous ne devions pas nous priver ainsi des choses nécessaires pour un si long voyage ; mais ils me disaient que j'étais un conteur. C'est leur coutume de demander importunément et effrontément tout ce qu'ils voient... Enfin nous les quittâmes, et me semblait bien que nous étions échappés des mains de vrais démons (1). »

Depuis leur départ de Soldaya jusqu'au camp de Sartak, en deux mois entiers de route, les religieux ne couchèrent jamais ni dans une maison, ni sous une tente, mais toujours en plein air, ou sous leurs chariots ; ils ne rencontrèrent nulle part ni villages ni vestiges de bâtiments, si ce n'est un nombre considérable d'immenses tumulus remplis d'ossements humains. Ils s'arrêtaient de temps en temps à des

(1) Bergeron, pag. 41.

campements tartares, où l'on cherchait toujours à les rançonner et à exiger des cadeaux pour les chefs de tribu, de sorte que les petites provisions de vin et de biscuit de nos pauvres ambassadeurs s'en allaient avec une rapidité désolante.

En arrivant au camp de Scakatay, officier de Sartak, ils trouvèrent ce Tartare assis sur un divan, tenant une guitare à la main et ayant sa femme à côté de lui « et pensai, à la vérité, dit naïvement Rubruk, « qu'on lui avait coupé le nez, tant elle était camuse, « et même semblait n'en avoir point du tout, et s'était « tout frotté cet endroit-là d'un onguent fort noir, « comme aussi les sourcils... Ce qui était fort laid et « difforme à regarder (1). » Les Tartares étaient aussi curieux de nouvelles qu'avides de petits présents. Scakatay ne cessait de tourmenter Rubruk pour savoir ce que contenaient les lettres qu'il apportait à Sartak; mais le sage et prudent diplomate se contentait de répondre qu'elles étaient cachetées et qu'elles ne devaient, sans doute, renfermer que de bonnes et aimables paroles. Le chef mongol voulut alors savoir ce que les religieux avaient à dire de vive voix à Sartak; et, sur leur réponse qu'ils n'avaient à lui parler que de la religion chrétienne, il exprima le désir d'entendre leurs discours. « Alors, dit Rubruk, « je lui déclarai au mieux qu'il me fut possible, par « notre truchement qui avait fort peu d'esprit et d'é- « loquence, tout ce qui était du symbole de la foi... « ce qu'ayant écouté, il branla la tête, sans dire « autre chose. »

(1) Bergeron, p. 43.

Les envoyés de saint Louis étaient aussi zélés missionnaires que prudents ambassadeurs. Chemin faisant ils annonçaient, autant qu'il était en eux, les vérités de l'Évangile à ces populations barbares. Ils rencontraient partout un grand nombre de chrétiens plongés dans une épaisse ignorance et adonnés aux superstitions les plus ridicules. Ainsi, les chrétiens moscovites et hongrois étaient persuadés qu'ils ne pourraient faire leur salut s'ils buvaient du coumiz. Un pareil acte équivalait, à leurs yeux, à une véritable apostasie. Les religieux franciscains essayèrent de les éclairer sur ce point, sans pouvoir y réussir. On était tellement convaincu que le coumiz était interdit aux chrétiens, qu'un Sarrasin, dont Rubruk avait entrepris la conversion, se trouva arrêté par cette seule considération. Il était solidement instruit des vérités chrétiennes et manifestait d'excellentes dispositions; on était tout prêt à le baptiser, lorsqu'il monta brusquement à cheval disant qu'il s'en allait chez lui consulter sa femme sur cette affaire. Le lendemain il était de retour et déclarait aux missionnaires qu'il n'osait se faire baptiser, parce qu'il ne pourrait plus alors boire du coumiz, et que, sans un tel breuvage, il lui serait impossible de vivre en ces déserts. Les religieux firent de vains efforts pour détruire ce préjugé qui lui avait été inculqué par les Russes (1), alors très-nombreux parmi les Tartares.

(1) « Au nord de la Comanie, dit Rubruk, est la Russie toute pleine de bois et qui s'étend depuis la Pologne et la Hongrie jusqu'au Tanaïs. Elle a été toute ravagée par les Tartares qui la vont ruinant et désertant encore tous les jours, à cause qu'ils préfèrent les Sarrasins aux chrétiens, tels que sont les Russes. Et quand ces pauvres gens ne peuvent plus donner ni or, ni argent, ils les emmènent avec leurs enfants

Rubruk et ses compagnons eurent beaucoup à souffrir de la faim et de la soif, dès le début de ce pénible voyage; car on ne trouvait rien à acheter, et les provisions qu'on leur fournissait consistaient en un peu de lait de vache aigri et presque corrompu. Les eaux qu'ils rencontraient étaient tellement fétides et troublées par le piétinement des chevaux qu'il leur était impossible d'en boire, « de sorte, dit Rubruk, « que sans le biscuit que nous avions, et surtout sans « la grâce du bon Dieu qui nous assistait, nous fus« sions tous morts de faim. »

« Nous allions donc toujours vers l'Orient, ne trouvant rien en notre chemin que ciel et terre et quelquefois çà et là des sépultures de Comans que nous découvrions de deux lieues de loin, car les enterrements de toute une famille et parenté se font en un même endroit. Tant que nous cheminions parmi ces déserts nous étions assez bien, au prix du mal que nous avions lorsque nous arrivions en leur logement, et qui était tel que je ne le saurais exprimer par paroles... Lorsque nous étions assis sous nos charrettes, à l'ombre, à cause du grand chaud qu'il faisait alors (c'était au mois de juillet), ils nous importunaient étrangement, se venant jeter sur nous et nous saboulant et pressant pour voir tout ce que nous portions (1). »

Ils cheminèrent ainsi de campement en campement, au milieu des peines et des épreuves de tout genre, jusqu'au bord du fleuve Tanaïs qu'il leur fallut tra-

comme des troupeaux de bêtes pour leur faire garder les leurs. » (Bergeron, p. 51.)

(1) Bergeron, p. 56.

verser. Heureusement qu'ils y trouvèrent de petites barques sur lesquelles ils placèrent leurs chariots, en ayant soin de disposer une roue sur un de ces bateaux et une roue sur l'autre, puis, après les avoir solidement attachées ensemble, ils traversèrent le fleuve à force de rames et sans accident. A peine arrivés à l'autre bord du Tanaïs, ils s'aperçurent que leur guide leur avait joué un abominable tour. Sur son affirmation, qu'on trouverait des montures de l'autre côté de l'eau, ils avaient renvoyé les chevaux et les bœufs de la petite caravane, de sorte qu'ils furent contraints de demeurer trois jours entiers sur les bords du Tanaïs, « rivière très-poissonneuse ; mais « les Tartares ne savent pas pêcher et ne se soucient « pas de poisson, s'il n'est si grand qu'ils en puissent « manger la chair, comme on fait celle d'un mouton. »

Après une longue et pénible attente, ils purent enfin sortir de ce cruel embarras. A force de prières et de supplications, on leur procura des bœufs pour conduire les chariots; mais les missionnaires furent contraints d'aller à pied. Ils marchèrent ainsi trois jours entiers sans trouver aucune habitation, et ils s'étaient arrêtés accablés de découragement, car les hommes et les bœufs n'en pouvaient plus de fatigue, lorsqu'il leur arriva deux chevaux qu'on leur avait expédié. Le guide et l'interprète montèrent aussitôt dessus pour aller à la découverte. Après quatre jours d'excursions, ils rencontrèrent un campement, où ils se pourvurent de chevaux et de bœufs, et la caravane, continuant son chemin de station en station, arriva enfin à celle de Sartak le dernier jour du mois de juillet,

L'une des premières questions adressées aux mis-

sionnaires par le lieutenant (1) de Sartak, auquel on les avait d'abord conduits, tendait à savoir quel était le plus grand seigneur entre les Francs ou chrétiens occidentaux. Rubruk ayant nommé l'empereur, Coyat répliqua que non, et que c'était plutôt le roi de France; « car, ajoute Rubruk, dans sa relation adressée à saint « Louis, il avait ouï parler de Votre Majesté, à mes- « sire *Baudouin de Hainaut.* Je trouvai là aussi un « des frères chevaliers du Temple qui avait été en « Chypre, et lui avait conté tout ce qu'il avait vu (2)... » Bergeron fait sans doute allusion à cette réponse, lorsqu'il dit dans sa préface de la *Relation des Voyages en Tartarie* : « Ce qui est grandement à remarquer « ès voyages de ces anciens religieux, pour l'hon- « neur et la gloire de la France, c'est de ce que ces « Tartares, qui se rendaient si formidables à tout le « reste de la terre, ne redoutaient rien tant entre « tous les autres peuples de deçà que nos Français, « et l'on peut voir en plusieurs endroits de ces rela- « tions, l'estime en laquelle ils les avaient, et com- « bien ils faisaient cas de leur discipline militaire, « qu'ils se disaient vouloir apprendre : ce qui venait « de la réputation qu'avaient les Français d'être les « meilleurs gens d'armes et les plus adroits et gentils « cavaliers du monde, ainsi que le témoigne, même « de son temps, ce grand empereur Frédéric Barbe- « rousse, en cette fameuse chanson qu'il composa à « la louange de toutes les nations de l'Europe, en « langue provençale, lors en vogue par toutes les

(1) Il se nommait Coyat et était chrétien nestorien.
(2) Bergeron, p. 61.

« cours de la chrétienté, quand il commence ainsi :

« Plas mi cavalier francez, etc. »

Le bruit s'était accrédité dans l'Orient que Sartak était chrétien. Rubruk s'en étant informé, on lui dit de bien se garder d'employer cette expression, et on ajouta que Sartak n'était pas *chrétien*, mais *Mongol*. Ainsi, l'on prenait le nom de chrétien pour un nom de pays, genre de méprise assez propre à déconcerter les missionnaires, après les idées qu'ils s'étaient faites de la conversion des princes mongols. Cependant, Sartak avait avec lui des prêtres nestoriens qui célébraient les offices, selon le rite particulier de leur secte. Il désira, en admettant les franciscains à son audience, que ces religieux y parussent avec leur chapelle et leurs livres. Rubruk fut donc présenté à ce prince par Coyat, qui était chrétien nestorien. Le religieux était revêtu de ses riches ornements; il tenait dans ses mains une belle Bible qu'il avait reçue de saint Louis, et un Psautier de grand prix, orné d'images coloriées, dont la reine lui avait fait présent; son compagnon portait le Missel et la croix, le clerc était muni d'un encensoir; ils se dirigèrent ainsi processionnellement vers la tente de Sartak. La portière de feutre qui était pendue devant la porte avait été relevée, afin qu'on pût les voir arriver en grande cérémonie. Ils furent avertis, suivant l'usage, de prendre bien garde à ne pas toucher le seuil de la porte, et on leur conseilla d'entonner quelque cantique de bénédiction pour le prince. Ils entrèrent en chantant le *Salve, Regina*. Sartak et ses femmes examinèrent avec une minutieuse curiosité

les vêtements et les livres des religieux. Sartak ayant pris la Bible demanda si c'était l'Évangile. « Je lui répondis, dit Rubruk, que ce livre contenait toute la sainte Écriture, et voyant une image, il s'enquit si c'était celle de Jésus-Christ, et lui dis que oui; car il faut remarquer que les chrétiens nestoriens et arméniens ne mettent jamais de figure de crucifix sur leurs croix; il paraît par là qu'ils ne croient pas bien la passion du Fils de Dieu, ou qu'ils en ont honte. »

Rubruk profita de cette audience pour présenter à Sartak les lettres de saint Louis, avec deux traductions, l'une en arabe, l'autre en syriaque. Le prince ayant pris connaissance de leur contenu, lui fit dire, le lendemain, que, puisqu'il voulait demeurer dans le pays, il fallait qu'il en obtînt la permission de son père Batou, et qu'il les ferait conduire jusqu'à la cour de ce dernier.

III.

Les missionnaires furent donc obligés de se rendre à la station de Batou, sur le bord du Volga. Rubruk fut surpris de voir le camp de ce prince embrasser autant d'espace qu'une grande ville, et ses environs, à une distance de trois ou quatre lieues, couverts d'une multitude de monde. Au centre était l'habitation du prince, dont l'entrée regardait le midi; et de ce côté-là il n'était pas permis de placer des huttes, elles étaient toutes rangées à droite et à gauche de la maison royale, dans la direction de l'est à l'ouest; celles des femmes à gauche, d'après l'ordre de leur

rang, à un jet de pierre l'une de l'autre; Batou avait seize femmes. On voyait autour de la maison de chacune d'elles un grand nombre de huttes pour les femmes et les filles qui les servaient, ainsi que des maisonnettes pour serrer les effets; elles étaient couvertes de feutres enduits de suif ou de lait de brebis, qui devaient les préserver de la pluie. Toutes ces maisons et huttes étaient fixées sur des trains garnis de roues; on y attelait des bœufs et des chameaux lorsqu'il s'agissait de changer de lieu; transport que facilitait l'égalité du sol dans ce pays de plaines immenses.

Les religieux furent conduits à la cour de Batou, qui avait fait dresser une grande tente parce que sa maison ne pouvait pas contenir toute sa cour assemblée. « On nous avertissait toujours, dit Rubruk, de nous garder bien de toucher les cordes qui tenaient cette tente attachée, parce qu'ils l'estiment comme le seuil de la maison. Nous demeurâmes là nu-pieds, en notre habit, la tête découverte, et en spectacle, à la vue de tous, environ la longueur d'un *Miserere*, et tous gardaient un grand silence. Frère Jean de Plan-Carpin y avait déjà été avant nous.

« Batou était assis sur un haut siége ou trône, de la grandeur d'un lit et tout doré, auquel on montait par trois degrés; près de lui était une de ses femmes... à l'entrée de la tente était un banc sur lequel il y avait du coumiz et de grandes tasses d'or et d'argent, enrichies de pierres précieuses. Batou nous regardait fort et nous le considérions aussi avec attention, et m'était bien avis qu'il était de la taille de feu messire Jean de Beaumont, dont l'âme soit en paix; et

sa face était un peu rougeâtre. Enfin il nous fit commandement de parler; et lors notre conducteur nous avertit de fléchir les genoux et de lui parler ainsi. Je pliai donc un genou en terre, comme devant un homme; mais il me fit signe que je les pliasse tous deux; ce que je fis n'osant lui désobéir en cela; sur quoi m'imaginant que je priai Dieu, puisque je fléchissais ainsi les deux genoux, je commençai ma harangue par ces paroles : Monseigneur, nous prions Dieu, de qui tous les biens procèdent et qui vous a donné tous ces avantages temporels, qu'après cela il lui plaise vous donner aussi les célestes, d'autant que les uns sont inutiles et vains sans les autres. — Il écouta cela fort attentivement, et j'ajoutai : — Vous devez savoir, monseigneur, que vous n'aurez jamais ces derniers, si vous n'êtes chrétien; car Dieu a dit lui-même : « Qui croira et sera baptisé sera sauvé; « mais qui ne croira sera condamné. » A ces mots, dit Rubruk, le prince sourit modestement, et tous les Mongols commencèrent à frapper des mains et à se moquer de nous; de quoi mon truchement eut grande crainte, lui qui me devait conforter de n'avoir point de peur.

« Le silence s'étant fait, je lui dis que j'étais venu vers son fils, parce que nous avions ouï-dire qu'il était chrétien et que je lui avais porté des lettres de la part du roi de France, mon souverain seigneur... Ayant ouï cela, il me fit lever et s'enquit du nom de Votre Majesté, de ceux de mes compagnons et du mien. Mon interprète les lui fit mettre par écrit. Il me dit encore qu'il avait entendu que Votre Majesté était sortie de son pays avec une armée pour faire la

guerre. Je lui répondis qu'il était vrai; mais que c'était pour la faire aux Sarrasins qui occupaient la sainte cité de Jérusalem et profanaient la maison de Dieu. Il me demanda aussi si jamais vous lui aviez envoyé des ambassadeurs, et lui dis que non. Alors il nous fit asseoir et donner de leur lait à boire, ce qu'ils réputent à grande faveur. Et comme je regardais fixement en terre, il me commanda de lever les yeux, voulant nous mieux considérer et peut-être était-ce aussi par superstition, car ils tiennent à sinistre présage, quand quelqu'un assis devant eux demeure triste et la tête baissée, et surtout quand il appuie son chef sur la main. »

Louis IX avait demandé pour les religieux la permission de demeurer en Tartarie, afin d'y prêcher la foi chrétienne. Batou ne voulut pas prendre sur lui de la leur accorder, et fit dire aux missionnaires qu'ils devaient obtenir l'autorisation de l'empereur Mangou, proclamé Khakan en 1250. Ils furent, en conséquence, invités à continuer leur route pour laquelle, d'ailleurs, on leur fournirait des vivres et des moyens de transport.

Les Fransciscains suivirent pendant cinq semaines les bords du Volga, presque toujours à pied, manquant souvent de nourriture, au point que la faim fit plus d'une fois pleurer le compagnon de Rubruk. Le 16 septembre ils s'éloignèrent de ce fleuve, en se dirigeant vers l'Oural; le froid commençait à devenir rigoureux, et l'officier chargé de conduire la caravane avertit les religieux qu'ils avaient encore quatre mois de chemin avant d'arriver à la cour de Mangou-Khan, et que l'hiver était si terrible dans ces contrées

qu'il faisait fendre les pierres et les arbres. Il leur demanda s'ils se sentaient capables de supporter les rudes épreuves d'un tel voyage. Ces intrépides missionnaires répondirent, qu'avec la grâce de Dieu ils pourraient bien supporter ce qu'enduraient tant d'autres hommes.

On leur donna des vêtements plus chauds et faits pour résister aux rigueurs de cet affreux climat. Chacun eut une grande robe et des caleçons en peaux de mouton, des bottes et des bas en feutre, et de grands manteaux de même matière. Ils ne vécurent durant toute la route que de millet cuit à l'eau et de coumiz. Le soir ils avaient un peu de viande qu'ils étaient obligés de dévorer presque crue, « à cause, « dit Rubruk, que le bois manquait pour faire du feu. « Lorsque nous nous arrêtions de nuit, nous ne pou- « vions pas bien ramasser les fientes de chevaux et « de bœufs, et difficilement trouvions-nous d'autres « matières, propres à faire du feu. » C'est encore aujourd'hui le même embarras pour les voyageurs qui ont à parcourir les déserts de la Tartarie.

Rubruk rapporte qu'il vit en ces solitudes des « ânes qui ressemblent plutôt à des mulets. » Il veut sans doute parler de l'hémione que nous avons souvent rencontré par nombreux troupeaux dans les steppes de la Mongolie, durant notre voyage de Péking à Lha-ssa. *Le cheval hémione*, ou cheval demi-âne, a la grandeur d'un mulet ordinaire, mais il a le corps plus beau, son attitude est plus gracieuse et ses mouvements sont plus légers ; son poil est, sur le dos, de couleur rousse, puis il va s'éclaircissant insensiblement jusque sous le ventre, où il est presque blanc.

Les hémiones ont la tête grosse, disgracieuse et nullement en rapport avec l'élégance de leur corps; ils marchent la tête haute, et portent droites leurs longues oreilles. Quand ils galoppent, ils tournent la tête au vent, et relèvent leur queue qui ressemble entièrement à celle du mulet. Le hennissement qu'ils font entendre est vibrant, clair et sonore; ils sont d'une si grande agilité qu'il est impossible aux cavaliers tartares ou thibétains de les atteindre à la course. Quand on veut les prendre, on se met en embuscade vers les endroits qui conduisent aux ruisseaux où ils vont se désaltérer, et alors on les tue à coups de flèches ou de fusil : leur chair est excellente, et leur peau sert à faire des bottes. Les hémiones sont féconds, et se reproduisent en perpétuant l'espèce qui demeure toujours inaltérable. On n'a jamais pu encore les plier à la domesticité.

Rubruk parle aussi des yaks. Voici comment il les décrit (1) : « Les Tartares ont des bœufs forts puis« sants dont les queues sont pleines de crin comme « celles des chevaux. Ils ont aussi le ventre et le dos « couverts de longs poils; mais aussi sont-ils plus pe« tits de jambes que les autres bœufs. Quoique très« furieux, ils traînent les grandes maisons roulantes « des Mongols. » On peut s'assurer, en allant visiter les yaks thibétains qui sont au Jardin des Plantes, de l'exactitude de la description de Rubruk.

Les religieux rencontrèrent fréquemment sur leur route des monastères bouddhiques. Rubruk décrit les cérémonies et le costume de ces prêtres idolâtres, il

(1) Bergeron, p. 121.

parle de leur robe jaune, de leur mitre, de leur tête rasée et du long chapelet qu'ils déroulent sans cesse entre leurs doigts. On voit que déjà, à cette époque, l'organisation lamaïque établie chez les Oïgours commençait à s'introduire dans les campements militaires des Mongols. Parmi tous les divers cultes qui s'exerçaient pêle-mêle au milieu de ces hordes populeuses, le bouddhisme prenait de l'ascendant. Le christianisme, presque uniquement représenté par des nestoriens ignorants et débauchés, ne pouvait faire sur ces peuples une profonde impression. Les évêques ne venaient visiter ces contrées qu'à de longs intervalles, et, lorsqu'ils paraissaient, ils avaient l'habitude de conférer les ordres sacrés à tous les enfants mâles qu'ils prenaient même au berceau, de façon que les hommes étaient presque tous revêtus de la dignité sacerdotale. Comme les nobles mongols leur confiaient l'éducation de leurs enfants, il leur eût été facile, avec un moyen si puissant, de convertir la nation entière. Ils enseignaient bien à leurs élèves l'Évangile et les principaux articles de la foi chrétienne, mais leur mauvaise conduite et leur insatiable avarice paralysait leur enseignement. « Les nestoriens, dit Rubruk, ont les livres « sacrés en langue syriaque, mais ils n'y entendent « chose quelconque. Ils chantent comme nos moines « ignorants qui ne savent pas le latin, et de là vient « qu'ils sont tous corrompus et méchants, et surtout « fort grands usuriers et ivrognes (1). »

Le jour où les missionnaires franciscains arrivèrent à la résidence de Mangou-Khan, Rubruk remarqua,

(1) Bergeron, p. 117.

non loin du palais impérial, un édifice surmonté d'une croix. « Alors, dit-il, je fus au comble de la joie, et supposant qu'il y avait là quelque chrétienté, j'entrai avec confiance, et je trouvai un autel orné magnifiquement. On voyait, sur des étoffes brodées d'or, les images du Sauveur, de la sainte Vierge, de saint Jean-Baptiste et de deux anges dont le corps et les vêtements étaient enrichis de pierres précieuses. Il y avait une grande croix en argent, ayant des perles au centre et aux angles, plusieurs ornements, une lampe à huit jets de lumière brûlant devant l'autel. Dans le sanctuaire était assis un moine arménien, au teint bazané, maigre, revêtu d'une grossière tunique qui lui allait à moitié jambe. Il portait par-dessus un manteau noir fourré de soie, et attaché sous le cilice par des agrafes de fer. Nous entrâmes, et avant que de saluer le moine, nous nous mîmes à genoux, chantant : *Ave regina cœlorum*, et il se leva et se mit à prier avec nous. Après nous être ensuite salué mutuellement, nous nous assîmes à côté d'un petit bassin où il y avait un peu de feu. »

Ce moine arménien avait été ermite de la terre sainte aux environs de Jérusalem, et ce n'avait été, disait-il lui-même, que par inspiration divine qu'il avait entrepris le voyage de Tartarie ; car Dieu lui avait donné la mission d'aller convertir le grand khan. A peine arrivé à Kara-Koroum, il s'était présenté à Mangou et l'avait exhorté à se faire chrétien, lui promettant que, s'il embrassait la foi de Jésus-Christ, le monde entier se soumettrait à lui, et que les Français et le souverain pontife lui-même reconnaîtraient sa puis-

sance. Le bon moine engagea Rubruk à tenir à l'empereur le même langage. — Mon frère, lui répondit l'envoyé de saint Louis, très-volontiers je persuaderai au khan de se faire chrétien, d'autant que je suis venu ici à cette intention ; je lui promettrai aussi que, s'il se fait baptiser, les Français et le pape s'en réjouiront grandement, et le tiendront et reconnaîtront pour frère et ami, mais non pas pour cela qu'ils puissent jamais devenir ses sujets et lui payer tribut ; parler autrement ce serait agir contre ma conscience et contre la mission dont je suis chargé. — Le moine arménien trouva cette réponse si catégorique qu'il n'insista point. Rubruk était si peu disposé à faire des concessions aux Tartares qu'il dit quelque part dans sa relation : « Ces hommes si fiers et si orgueilleux croient que « tout le monde doit désirer leur bonne grâce.... et « véritablement, s'il était permis à ma profession, « les connaissant tels qu'ils sont, je conseillerais vo- « lontiers de leur faire guerre à outrance et jusqu'à « toute extrémité (1). »

IV.

Les missionnaires furent admis, le 4 janvier 1254, à l'audience du grand khan. « Le feutre qui était devant la porte du palais étant levé, nous y entrâmes, dit Rubruk, et comme nous étions encore au temps de Noël, nous commençâmes à entonner l'hymne, *A solis ortus*

(1) Bergeron, p. 128.

cardine, etc. (1). Lorsque nous eûmes achevé, ils se mirent à nous fouiller partout, pour voir si nous ne portions point de couteau caché, et contraignirent notre interprète de laisser sa ceinture et son couteau au portier. A l'entrée de ce lieu, il y avait un banc, et dessus du coumiz; auprès de là ils firent mettre notre interprète tout debout, et nous firent asseoir sur un banc vis-à-vis des dames.

« Le lieu était tout tapissé de toiles d'or; au milieu il y avait un réchaud plein de feu fait d'épines et de racines d'absinthe qui croît là en abondance; ce feu était allumé avec de la fiente de bœuf. Le grand khan était assis sur un petit lit, vêtu d'une riche robe fourrée et fort lustrée, comme la peau d'un veau marin. C'était un homme de moyenne stature, d'un nez un peu plat et rabattu, âgé d'environ quarante-cinq ans. Sa femme, qui était jeune et assez belle, était assise auprès de lui, avec une de ses filles, nommée Cyrina, prête à marier et assez laide; plusieurs petits enfants se reposaient sur un autre lit proche de là. »

Le khan fit apporter du coumiz, de l'hydromel et du vin de riz venus de la Chine. Il se donna le plaisir de régaler ses hôtes et fit lui-même le plus grand honneur à toutes ces sortes de liqueur d'un goût peu attrayant, mais pourtant très-capiteuses, surtout le coumiz, qui est fabriqué avec du lait de jument fermenté. Après qu'on eut beaucoup bu, on s'engagea en de

(1) A solis ortus cardine
Et usque terræ limitem
Christum canamus principem,
Natum Maria virgine.

longues conversations. Le souverain tartare fit adresser à Rubruk une foule de questions sur le but de son voyage, sur les intentions du pape et des rois chrétiens vis-à-vis des Tartares. Malheureusement, le coumiz avait tellement épaissi la langue et obscurci l'intelligence des interprètes, que les questions et les réponses s'abandonnaient à mille évolutions fantastiques sans jamais se rencontrer. « Je n'entendais au-« cunement notre interprète, dit Rubruk ; je ne pus « rien comprendre autre chose, sinon qu'il était bien « ivre, et, selon mon opinion, que l'empereur même « était un peu chargé (1). »

Les gens de Mangou interrogèrent les religieux franciscains avec une excessive curiosité. Ils leur demandèrent surtout les renseignements les plus détaillés sur le royaume de France, s'il y avait une grande quantité de bœufs, de moutons et de chameaux, « comme « s'ils eussent déjà été tous prêts d'y venir et emmener « tout. Plusieurs fois, ajoute Rubruk, je fus contraint « de dissimuler ma colère et mon indignation. »

Pendant leur séjour à la cour impériale, les envoyés de saint Louis observèrent que Mangou-Khan et les personnes de sa famille assistaient également aux cérémonies religieuses des chrétiens, des mahométans et des bouddhistes ; qu'ils ne connaissaient du christianisme que quelques pratiques extérieures, telles que l'encens, la bénédiction de la coupe, l'adoration de la croix ; et qu'indépendamment des *cames* ou devins, ils entretenaient des prêtres de ces trois

(1) Bergeron, p. 140.

cultes, pour être plus sûrs d'obtenir les biens qu'ils souhaitaient et d'éviter les maux qui les menaçaient, ne soupçonnant pas que les pratiques religieuses pussent avoir un autre but. Lorsque Mangou se rendait dans l'église nestorienne, il s'asseyait avec l'impératrice sur un divan doré en face de l'autel. Un jour, il envoya chercher les missionnaires franciscains, qu'il invita à chanter. Ceux-ci entonnèrent aussitôt la prose *Veni, sancte Spiritus*, etc. Mangou examinait pendant ce temps avec le plus vif intérêt leur bréviaire et leur Bible. Ce n'était pas une preuve qu'il inclinait intérieurement vers le christianisme. Fidèle à la maxime de Tchinguiz-Khan, il ne montrait de préférence pour aucun culte, et les traitait tous avec égalité. Il dit un jour à Rubruk, que tous les hommes qui se trouvaient à la cour, adorant le même Dieu, être unique et éternel, devaient être libres de l'honorer chacun à sa manière.

Mangou-Khan aimait à convier tous les cultes aux festins qu'il donnait dans son palais. Les prêtres nestoriens y venaient les premiers, avec leurs ornements sacrés, priaient pour l'empereur et bénissaient sa coupe; après eux venaient les musulmans, qui à leur tour faisaient leurs cérémonies et récitaient leurs prières; puis venaient les bonzes, les lamas et les cames; « et « tant les uns que les autres, dit Rubruk, suivent, « comme les mouches à miel font les fleurs; car il « donne à tous, et chacun lui désire toutes sortes de « biens et de prospérités, croyant être de ses plus par- « ticuliers amis. » Ces fêtes d'une piété très-équivoque se terminaient ordinairement par de petites parties à boire, où l'empereur, l'impératrice et les représen-

tants de tous les cultes se grisaient à qui mieux mieux, sans le moindre scrupule.

Quoique l'empereur tartare n'eût aucune foi religieuse bien déterminée, il était cependant adonné à une foule de pratiques superstitieuses. Le chef des cames ou devins mongols était logé en face du pavillon de l'empereur, à la distance d'un jet de pierre; il avait sous sa garde les chariots qui portaient les idoles. Ces devins se mêlaient d'astrologie et savaient prédire les éclipses. A l'apparition d'un semblable phénomène, ils se mettaient à battre du tambour et des cymbales, en poussant de grands cris. Ils indiquaient les jours heureux et malheureux pour toute sorte d'affaires : on n'entreprenait rien sans leur avis. C'étaient eux qui purifiaient par le feu tous les objets destinés pour la cour, ainsi que les présents offerts à l'empereur, dont ils avaient le droit de prélever pour leur compte une certaine part. On les appelait à la naissance des enfants, pour tirer leur horoscope; on avait recours à leurs sortiléges, pour la guérison des malades. Voulaient-ils perdre quelqu'un, ils n'avaient qu'à l'accuser d'avoir attiré par ses maléfices les maux dont on éprouvait les atteintes. Lorsqu'ils étaient interrogés, ils évoquaient les démons au son du tambourin, s'agitant avec fureur; puis, tombant en extase, ils feignaient de recevoir de leurs esprits familiers une réponse qu'ils proclamaient comme un oracle. Ce qui pourra paraître assez singulier, c'est que la pratique des tables tournantes et frappantes était connue des cames mongols et déjà usitée au treizième siècle au fond de la Tartarie. Rubruk rapporte que « le soir de « l'Ascension, la mère de Mangou-Khan fut fort tour-

« mentée de maladie, et que le premier de ses devins « fit faire quelque sort *par le frappement d'une* « *table* (1). »

Mangou-Khan était spécialement adonné à une sorte de divination qui se pratiquait au moyen d'os brûlés. Lorsqu'il voulait entreprendre quelque chose, il se faisait apporter trois os, et, les tenant dans ses mains, il examinait si l'affaire en question pourrait se réaliser ou non ; puis il donnait les os à brûler. Dès qu'ils avaient été passés par le feu et noircis par la combustion, on les lui rapportait. Il regardait alors si les os étaient demeurés entiers, et si l'ardeur du feu ne les avait pas fait éclater. Quand les os se trouvaient intacts, l'affaire devait réussir ; dans le cas contraire, l'empereur y renonçait aussitôt... Aujourd'hui encore, les Mongols sont entièrement adonnés à ce genre de divination par les ossements. Ils choisissent de préférence les os de l'épaule de mouton ; on en rencontre souvent en grand nombre suspendus comme des *ex voto* dans les pagodes et dans les tentes. Ils sont ordinairement chargés de sentences lamaïques écrites en caractères thibétains.

Vers la fête de Pâques, les missionnaires suivirent Mangou-Kan à Kara-Koroum, ville qui leur parut inférieure à celle de Saint-Denis en France, dont le monastère, ajoute Rubruk, « est dix fois plus considérable que tout le palais même de Mangou. » Il y avait deux grandes rues, l'une dite des Sarrasins, où se tenaient les marchés et les foires, et où l'on voyait un nombre considérable de marchands étrangers, attirés à Ka-

(1) *Relation des voyages en Tartarie*, pag. 210.

ra-Koroum par le séjour de la cour et l'arrivée d'une foule d'ambassadeurs. L'autre rue était le quartier des Cathayens ou Chinois ; et c'était là qu'on trouvait réunis les artisans de toute sorte. Cette ville renfermait plusieurs édifices destinés aux chancelleries, douze temples païens de diverses nations, deux mosquées et une église nestorienne. Elle était ceinte d'un rempart de terre et avait quatre portes qui correspondaient aux points cardinaux ; près de ces portes étaient divers marchés ; on vendait à l'orient le millet et d'autres sortes de grains ; à l'occident, les brebis et chèvres ; au nord, les chevaux ; au midi, les bœufs et les chariots.

Les franciscains, en arrivant chez les Tartares, étaient loin de s'attendre à trouver à Kara-Koroum un orfèvre de Paris, nommé Guillaume Boucher, qui avait été pris en Hongrie par les Tartares, lorsqu'ils se furent emparés de Belgrade. Avec l'orfèvre parisien ils avaient emmené également une femme lorraine de Metz, nommée Paqueste, et un évêque normand, natif de Belleville près de Rouen. L'orfèvre Boucher avait exécuté dans le palais impérial un ouvrage ingénieux, destiné à servir pour les deux festins solennels que le khan donnait aux fêtes de Pâques et pendant l'été. C'était un arbre d'argent, au pied duquel reposaient quatre lions de même métal ; de leurs gueules jaillissaient, dans quatre bassins d'argent, du vin, du coumiz, de l'hydromel et du tarassou. Au sommet de l'arbre, dont les branches, les feuilles et les fruits étaient d'argent, il y avait un ange d'argent aux ailes déployées, et qui, par le moyen d'un mécanisme intérieur, sonnait de la trompette lorsque les sommeliers de-

vaient emplir les réservoirs communiquant avec les fontaines. Cet arbre merveilleux s'élevait vis-à-vis du trône impérial dans une magnifique salle, où le khakan prenait ses repas et recevait les présents des ambassadeurs.

L'industrieux orfèvre parisien avait fabriqué une grande croix en argent avec un crucifix ; ce qui lui attira la colère des prêtres nestoriens, qui n'admettaient pas de crucifix dans leurs églises. Rubruk cite encore, parmi les ouvrages de Boucher, une image sculptée de la sainte Vierge, autour de laquelle il avait gravé les principaux traits de l'Évangile ; un fer à hostie et un ciboire pour les religieux franciscains. Le Jeudi saint et le jour de Pâques, Rubruk célébra les saints mystères dans le baptistère des nestoriens et distribua la communion aux fidèles.

V.

Il ne tarda pas de se présenter une occasion où les envoyés de saint Louis furent admis à faire leur profession de foi d'une manière solennelle et en présence de la cour. Mangou-Khan, qui voyait réunis autour de lui les représentants de plusieurs religions, ayant tous la prétention de posséder la vérité, voulut les mettre en présence et exiger qu'ils exposassent leurs titres à la créance des peuples. Il ordonna une discussion publique entre les chrétiens, les mahométans et les bouddhistes ; il exigea même que les ministres de ces diverses croyances lui envoyassent par écrit un

exposé de leur symbole. Rubruk, qui était instruit, éloquent et d'un esprit subtil, voulut s'entendre, par avance, avec les prêtres nestoriens pour savoir de quelle manière ils avaient à procéder dans cette discussion. Les nestoriens étaient d'avis d'attaquer d'abord les musulmans, puis les idolâtres. Mais le religieux franciscain s'y opposa, en alléguant que les musulmans étant d'accord avec les chrétiens sur l'unité de Dieu, il était important de profiter de leur concours pour battre les bouddhistes sur le terrain de l'existence et de l'unité de Dieu. Ce premier point étant réglé, il s'agissait de savoir comment on s'y prendrait pour prouver l'existence de Dieu aux bonzes, qui, voyant l'essence divine dans la vertu, la perfection, ou l'âme de chaque être, admettent ainsi un vaste panthéisme. Rubruk, voulant bien prendre toutes ses mesures, afin de s'assurer de la victoire, proposa aux nestoriens de faire une sorte de répétition, où il adopterait le rôle de bonze et argumenterait contre les nestoriens. Ceux-ci, qui n'étaient pas très-habiles, eurent perpétuellement le dessous dans cet exercice préparatoire. Ils n'apportaient jamais d'autres preuves que celles tirées de l'Écriture sainte. Or, disait Rubruk avec raison, ces preuves ne sont d'aucune valeur pour des hommes qui n'admettent pas l'Écriture. Il fut donc décidé que Rubruk parlerait le premier et soutiendrait la thèse.

Les choses étant ainsi réglées, on s'assembla pour la discussion générale, la veille de la Pentecôte. L'empereur Mangou avait envoyé trois de ses secrétaires pour être juges de la lutte, un chrétien, un musulman et un bouddhiste. Avant l'ouverture des débats,

on lut une proclamation du khakan par laquelle il était défendu, sous peine de mort, aux orateurs de dire des injures à leurs adversaires ou de provoquer du tumulte capable d'arrêter la discussion. Après cette proclamation, il se fit un profond silence au sein de cette nombreuse assemblée, où avaient été conviés les hommes les plus habiles et les plus instruits de chaque parti. Les chrétiens placèrent Rubruk au milieu d'eux, et le chargèrent de soutenir la lutte contre les païens. Alors un bonze, venu de la Chine, se leva et prit la parole : — Mon ami, dit-il, en s'adressant à Rubruk, si tu es poussé à bout, il te faudra chercher un plus habile que toi. — Rubruk garda le silence, sans paraître faire attention à cette impertinence... Le bonze chinois continua : — Sur quoi veux-tu commencer la discussion? veux-tu discuter sur la création du monde, ou sur la destinée des âmes après la mort? — Mon ami, répondit le religieux franciscain, tel ne doit pas être le début de notre controverse. Tout vient de Dieu; il est l'origine et la source de tout ce qui existe : nous devons donc avant tout parler de Dieu; car nous n'avons pas, vous et nous, la même idée sur la divinité, et Mangou-Khan veut savoir qui de nous a la meilleure croyance. Les arbitres ayant jugé que cette proposition était raisonnable, Rubruk établit l'existence et l'unité de Dieu, en s'appuyant sur des raisons philosophiques. Lorsqu'il eut achevé sa démonstration, le bonze chinois s'écria : — Il faut être fou pour croire qu'il n'y a qu'un seul Dieu!... Les sages doivent en admettre plusieurs : n'y a-t-il pas dans le monde des princes ayant divers degrés de puissance? et Mangou-Khan n'est-il pas au-dessus de tous? Il en

est de même parmi les dieux. Quel est donc cé Dieu unique dont tu nous parles? Alors Rubruk parla des attributs de la Divinité et insista sur sa toute-puissance. Le bonze se récria et protesta qu'on ne saurait admettre un Dieu tout-puissant. — S'il en est ainsi, dit Rubruk, il n'y a aucun de vos dieux qui puisse certainement vous garantir des maux et des dangers. Alors, à quoi bon les prier? pourquoi leur rendre un culte? — Le religieux franciscain fut proclamé victorieux par les juges de la controverse et par le bonze chinois lui-même.

Les nestoriens entrèrent ensuite en lice contre les musulmans; mais ceux-ci déclarèrent qu'il n'y avait pas lieu à discussion, qu'ils tenaient la loi des chrétiens pour véritable, avec tout ce que contient l'Évangile, qu'ils confessaient un seul Dieu et qu'ils lui adressaient tous les jours des prières... « Cette conférence, dit Rubruk, ainsi achevée, les nestoriens et « les Sarrazins chantaient ensemble à haute voix, « mais les païens ne disaient rien du tout... Après « cela ils burent tous largement (1). »

Le lendemain de cette controverse publique, Mangou-Khan manda Rubruk en sa présence. Il commença par lui faire une sorte de profession de foi. « Nous « autres Mongols, dit-il, nous croyons qu'il n'y a « qu'un Dieu, par lequel nous vivons et mourons, et « vers lequel nos cœurs sont entièrement tournés. » — « Que Dieu vous en fasse la grâce, répondit Rubruk; « car sans la grâce cela ne peut-être. » — L'empereur ajouta : « Comme Dieu a mis à la main plusieurs

(1) Bergeron, p. 231.

« doigts, ainsi il a préparé aux hommes plusieurs che-
« mins pour aller au ciel ; il a donné l'Évangile aux
« chrétiens, mais ils ne l'observent pas. Il a donné des
« devins aux Mongols : les Mongols font ce que ces
« devins leur commandent, et par là ils vivent en
« paix. » Mangou-Khan termina l'entretien en déclarant aux missionnaires qu'ils étaient dans son empire depuis assez longtemps, et qu'ils devaient songer à se mettre en route pour retourner chez eux. Depuis lors, Rubruk n'eut plus d'occasion pour instruire ce prince et lui exposer les vérités de la foi chrétienne. « Je pris
« congé de lui, dit assez naïvement le religieux, pen-
« sant bien que si Dieu m'eût fait la grâce de tels mi-
« racles que Moïse avait faits jadis, peut-être l'eussé-je
« converti. »

VI.

Après un séjour de cinq mois à la cour impériale, les envoyés de saint Louis se préparèrent à partir. Mangou voulait les faire accompagner de ses ambassadeurs, mais Rubruk déclara qu'il ne pouvait pas répondre de leurs personnes, à travers des pays où il n'y avait aucune sûreté pour les voyageurs. Il fut alors chargé des lettres du khakan en réponse à celles du roi de France. Rubruk demanda si, après avoir remis ces lettres, il pourrait revenir pour soigner les âmes des chrétiens qui se trouvaient dans cette partie de la Tartarie. Mangou ne lui fit aucune réponse à ce sujet; et, après lui avoir conseillé de se bien pourvoir de tout

ce qui était nécessaire pour le lointain voyage qu'il allait entreprendre, il le fit boire, lui fit donner trois vêtements et le congédia.

Dans la lettre envoyée par Mangou à saint Louis, l'empereur mongol prend le titre de *fils du ciel*, de *souverain seigneur*. Il y désavoue David, envoyé d'Iltchikadaï, et la régente Ogoul. Enfin, il ordonne au roi de France, s'il veut mériter ses bontés et obtenir son amitié, de suivre exactement les lois des successeurs de Tchinguiz-Khan... Voici la traduction littérale de cette missive :

« Tel est le commandement du Dieu éternel : Il n'y « a qu'un Dieu au ciel, et sur la terre qu'un souve« rain seigneur, Tchinguiz-Khan, fils du ciel.

« Voici les paroles que nous vous faisons entendre, nous tous qui sommes en ce pays, soit Mongols, soit Naïmans, soit Merkites, soit Musulmans : Partout où oreilles peuvent entendre et où chevaux peuvent aller, ceux auxquels mes ordres seront parvenus et n'y obéiront pas, ou s'armeront pour y résister, auront des yeux et ne verront pas, auront des oreilles et n'entendront pas, auront des mains et ne pourront s'en servir, auront des pieds et seront perclus. Tels sont les commandements du Dieu éternel et du Dieu de la terre, le souverain des Mongols.

« Ce commandement est adressé par Mangou-Khan à Louis, roi de France, à tous les seigneurs et prêtres et à tout le peuple du royaume de France, afin qu'ils puissent entendre mes paroles et les commandements du Dieu éternel à Tchinguiz-Khan, qui ne sont pas encore parvenus jusqu'à vous.

« Un homme nommé David, vous a été trouver

comme ambassadeur des Mongols, mais c'était un menteur et un imposteur. Vous avez envoyé avec lui vos ambassadeurs à Couyouk-Khan, après la mort duquel ils sont arrivés à la cour; sa veuve Ogoul vous adressa par eux une pièce de soie avec des lettres. Quant aux affaires de la paix et de la guerre, comment cette méchante femme, plus vile et plus abjecte qu'une chienne, eût-elle pu en savoir quelque chose?

« Ces deux moines sont venus de votre part vers Sartak, qui les a envoyés à Batou, et Batou les a envoyés ici, parce que Mangou-Khan est le chef suprême des Mongols... Nous eussions voulu envoyer vers vous nos ambassadeurs avec vos prêtres; mais il nous ont fait entendre qu'entre ce pays et le vôtre il y a plusieurs nations ennemies et des chemins dangereux; ce qui leur faisait craindre que nos ambassadeurs ne pussent aller sûrement jusqu'à vous; mais ils s'offrirent de porter nos lettres contenant nos commandements au roi Louis. Ainsi donc, nous vous adressons par vos prêtres les commandements du Dieu éternel. Quand vous les aurez entendus, vous nous enverrez vos ambassadeurs pour nous annoncer si vous voulez avoir paix ou guerre avec nous. Si vous méprisez les commandements de Dieu, dans la pensée que votre pays est bien éloigné, que vous êtes protégé par de hautes montagnes, par des mers vastes et profondes, celui qui peut faciliter les choses difficiles et approcher ce qui est éloigné, sait bien ce que nous pourrons faire (1). »

Rubruk prit congé de Mangou-Khan le 8 juillet

(1) *Voyage de Rubruk*, ch. XLVIII.

1254. Guillaume Boucher, l'orfèvre parisien, lui donna, pour faire présent à saint Louis, une ceinture ornée d'une pierre précieuse, dont les Tartares se servaient contre le tonnerre. Barthélemi de Crémone n'ayant pas voulu, à cause de sa mauvaise santé, repasser par le désert pour retourner au campement de Batou, Rubruk partit seul avec son guide et un valet. Durant son séjour à Kara-Koroum il avait baptisé un nombre assez considérable d'enfants.

Sur la fin du mois d'août il rencontra Sartak qui allait trouver l'empereur. Ce prince tartare, s'il faut en croire ce qu'un prêtre nommé Jean, et qui se disait son chapelain, annonça à Innocent IV, venait de se faire baptiser. Toujours est-il que, par ses ordres, on élevait alors une grande église sur les rives occidentales du Volga. Il revit avec plaisir le missionnaire franciscain, et lui fit donner deux habits de soie, l'un pour lui-même, l'autre pour le roi de France. Rubruk les envoya tous deux à saint Louis. Le 16 septembre il arriva au camp de Batou, après une marche de plus de soixante-dix jours, durant laquelle il ne vit qu'un seul village, où il ne put pas même trouver un peu de farine; quelquefois il n'avait, pendant deux ou trois jours, d'autre nourriture que du coumiz. Rubruk, ayant suivi pendant quelques semaines la cour nomade de Batou, s'éloigna enfin des Tartares, prit la route du Caucase, et, après avoir traversé l'Arménie et la Syrie, arriva le 15 août 1255 à son couvent de Saint-Jean d'Acre, d'où il adressa la relation de son voyage à saint Louis, qui était parti pour la France. Les curieux récits de cet infatigable religieux durent vivement intéresser et émouvoir les chrétiens de l'Occident. C'é-

tait une chose, en effet, bien remarquable, de voir au milieu des steppes de la Tartarie, sous la tente d'un petits-fils de Tchinguiz-Khan, se tenir une conférence religieuse sur l'unité de Dieu et la trinité des personnes divines, entre des païens, des chrétiens et des mahométans; entre un religieux de Saint-François d'Assise, venu du fond de l'Occident, et un philosophe chinois, venu de l'extrémité de l'Orient; de voir ce pauvre franciscain entendre des confessions et distribuer la communion pascale à Kara-Koroum, la capitale de Tartares : tout cela est beau, tout cela est grand. Mais ce qu'il y a encore, peut-être, de plus beau et de plus grand, c'est d'entendre ce moine naïf et spirituel raconter ses aventures avec candeur et simplicité au premier roi de la chrétienté, à saint Louis de France.

En finissant sa relation, Rubruk témoigne qu'il était à propos d'envoyer aux Tartares, non des religieux, mais un évêque ou quelque autre prélat considérable avec la qualité d'ambassadeur, parce qu'ils écouteraient plus favorablement ses paroles. Il assure que ces peuples n'étaient pas si formidables qu'on le pensait; qu'ils faisaient leurs conquêtes plus par ruse et tromperie que par la force des armes. « Je le « déclare en toute assurance, dit-il à saint Louis, si « nos paysans voulaient aller comme les Tartares et « vivre avec la même frugalité, ils pourraient faire « la conquête du monde (1). »

(1) Bergeron, pag. 395.

CHAPITRE VII.

I. Institution de la « Société des frères voyageurs pour Jésus-Christ. » — Voyage du roi Hayton en Tartarie. — Ses négociations. — Houlagou conduit son armée vers Jérusalem. — Destruction de l'ordre des Assassins. — Fin du khalifat de Bagdad. — II. Les Tartares se rapprochent des chrétiens. — Alexandre III détourne Béla, roi de Hongrie, d'une alliance avec les Mongols. — Les quarante-neuf martyrs de Sandomir. — III. Houlagou et Nassir. — Houlagou et Alexandre IV. — Rixe entre les Mongols et les chrétiens de Sidon. — Défaite des Tartares en Égypte. — IV. Koubilay, grand khan des Tartares. — Changement de politique. — Mort de Houlagou. — Mariage de son fils Abaga avec la fille de Michel Paléologue. — Abaga et Clément IV. — V. Ambassadeurs tartares à Lyon. — Ils vont en Angleterre. — Mission des deux Vassalli. — Nicolas III envoie des missionnaires et des lettres en Chine et en Tartarie.

I.

Pendant que les ambassadeurs de Louis IX s'en allaient au bout du monde annoncer l'Évangile à ces hordes barbares de la Tartarie, la papauté organisait en Europe, sur une vaste échelle, l'œuvre de la propagation de la foi. En 1252, Innocent IV eut la pensée de former un corps de missionnaires dont les membres, tirés des deux familles de Saint-François et de Saint-Dominique, fussent toujours aussi nombreux que zélés et toujours prêts à entreprendre les voyages les plus lointains et les plus périlleux pour l'agrandissement du royaume de Jésus-Christ. Ce corps reçut un nom qui exprimait heureusement sa destination (1) :

(1) Wadding, *Annales minorum*, ann. 1252.

ce fut la « Société des frères voyageurs pour Jésus-« Christ : *Peregrinantium propter Christum.* » Ces missionnaires étaient d'intrépides et hardis pionniers destinés à frayer la route à ceux qui devaient voyager plus tard pour la politique, pour le commerce, pour la science ou pour une frivole curiosité. Ils entreprenaient, eux, ces laborieuses pérégrinations pour Jésus-Christ, c'est-à-dire pour le salut des âmes, pour la diffusion de la vérité, pour l'affranchissement des peuples, pour la civilisation. Cette société, éminemment catholique, eut dans son sein des évêques et des archevêques auxquels le saint-siége donna de grands pouvoirs. Les religieux qui en faisaient partie devaient se répandre sur les terres des musulmans et des idolâtres pour y prêcher la foi catholique. Saint Raymond de Pennafort, général de l'ordre des dominicains, voulant rendre les prédications des missionnaires plus efficaces, employa un moyen qui servit beaucoup aux progrès de l'Évangile. Il pria saint Thomas d'Aquin, dont la réputation était déjà grande dans l'Église, de faire un ouvrage où se trouvât une exposition claire et méthodique des vérités de la religion chrétienne, avec leurs preuves, et la réponse aux arguments des infidèles. Le saint et grand docteur prit aussitôt la plume, et écrivit ses quatre livres de *la Foi catholique*, ou Somme contre les gentils. Raymond de Pennafort reçut comme un présent du ciel cet ouvrage qui devait être d'un si grand secours au zèle des missionnaires.

Le successeur d'Innocent IV, Alexandre IV, ne montra pas moins d'empressement pour la conversion des peuples et la propagation de la foi dans le monde

entier. Ce pape avait tellement à cœur l'extension du règne de Jésus-Christ, qu'il stimulait sans cesse le zèle des frères prêcheurs et mineurs, par la concession de nouveaux priviléges. Les religieux auxquels il ouvrait ainsi la carrière des missions, s'y élancèrent avec une ardeur généreuse, et pleins de joie d'avoir à supporter des fatigues et des tribulations pour la gloire de Dieu. On voit par le titre du diplôme qui conféra, en 1248, des priviléges aux franciscains, que leurs missionnaires se trouvaient sur tous les points à côté des dominicains. Ce diplôme est adressé par le pape « à nos chers fils, les frères de l'ordre des mi- « neurs, dans les terres des Sarrasins, des païens, « des Grecs, des Bulgares, des Comans, des Éthio- « piens, des Syriens, des Ibères, des Alains, des « Gazares, des Goths, des Ziques, des Ruthènes, des « Géorgiens, des Nubiens, des Nestoriens, des Ja- « cobites, des Arméniens, des Indiens, des Mosté- « lites, des Tartares, des Hongrois de la grande « Hongrie, des Turks, et des autres nations infidèles « de l'Orient, ou dans toute autre contrée (1). » Cette longue énumération nous apprend que la sollicitude toute maternelle de l'Église s'étendait à tous les peuples connus, et faisait pénétrer partout les lumières de l'Évangile.

De tous les peuples qu'indiquait Alexandre IV, les Tartares étaient les plus puissants. L'empereur Mangou dominait depuis les contrées les plus orientales de l'Asie jusqu'à Constantinople. La Pologne, les rives du Danube, la Bulgarie, la Turquie, l'Arménie, la

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, ann. 1258. Wadding, *Annales minorum*, eod. anno.

principauté d'Antioche, en un mot, l'Orient tout entier jusqu'aux Indes était devenu tributaire des Mongols.

Pendant que Rubruk revenait de Kara-Koroum, Hayton, roi d'Arménie, peu rassuré sur le sort de ses États, à la vue de la puissance mongole qui envahissait tout dans sa marche impétueuse, résolut, d'après l'avis de ses ministres, de faire un voyage en Tartarie, pour tâcher de se mettre dans les bonnes grâces de Mangou-Khan et de conserver ainsi son royaume. Avant de se mettre en route, il jugea à propos d'y envoyer son frère Sinibald, connétable du royaume, afin de sonder le terrain. Celui-ci partit donc et se rendit à la cour de Mangou avec un nombreux cortége et de magnifiques présents. Après avoir ainsi préparé les voies et tout disposé de la manière la plus favorable, il retourna au bout de quatre ans rendre compte au roi d'Arménie, son frère, de tout ce qu'il avait vu durant son voyage; il écrivit même au roi de Chypre une lettre assez curieuse que nous avons rapportée (1). Le roi Hayton fut confirmé dans sa résolution et entreprit le voyage de Tartarie. Il alla d'abord, par la route de Derbend, saluer Batou et Sartak, puis il se rendit à la cour impériale, où il reçut un accueil distingué. Après un séjour de cinquante jours, Hayton quitta cette résidence, muni de lettres patentes par lesquelles il était investi de son royaume, et emportant une ordonnance qui non-seulement diminuait le tribut imposé à la petite Arménie, mais encore garantissait à son clergé la franchise de toutes

(1) Voir page 217.

impositions. La relation du voyage du roi d'Arménie fut écrite par un de ses neveux nommé aussi Hayton. En voici quelques fragments que nous reproduisons dans toute leur simplicité primitive (1).

« En l'an de l'incarnation Nostre Seigneur, mil deux cens, monsieur Aycone (Hayton), roi d'Arménie, prince de très-noble mémoire, vit comment les Tartres avoient tout le monde conquis jusques au royaulme de Turcquie, et que ilz ne trouvèrent seigneur nul tout-puissant qu'ilz ne meissent au bas, si assembla les saiges de son royaulme, si leur monstra ceste besogne et requist leur conseil. Tous s'accordèrent avec leur noble et saige roi que lui-mesme personnellement allast au grant caan des Tartres pour acquérir sa mour et sa benivolence et pour faire à lui perpétuelle alliance, mais avant qu'il se mist personnellement envoya-il devant monseigneur Saimpad, son frère et connestable de son royaulme pour conduict, affin que il peult passer et repasser seurement. Monseigneur Saimpad y alla a belle compaignie et porta avecques luy grans présen au caan et fist très-noblement les besongnes

(1) En l'an 1205, le pape Clément V désirant entreprendre la conquête de la terre sainte à l'aide des Tartares, ennemis des Turks de Syrie et d'Égypte, et sachant qu'il y avait à Chypre le moine Hayton, de l'ordre des prémontrés, lequel s'était trouvé en toutes les guerres des Tartares contre les Turks, le fit venir en France, où le pape était alors. Le moine Hayton écrivit en 1307, sur les mémoires qu'il avait recueillis de son oncle, le roi d'Arménie, la relation dont nous citons un fragment. Il l'ecrivit en français, parce que c'était à cette époque la langue la plus usuelle en Orient. Depuis, elle fut traduite par ordre du pape en latin par un certain Nicolas Salconi, et puis de ce latin remise en français par un religieux de Saint-Bertin de Saint-Omer, nommé frère Jean le Long d'Ypre, en l'an 1351. Elle fut imprimée en 1529 en beaux caractères gothiques dans le recueil intitulé *Hystoire merveilleuse du grant caan.*

pour lesquelles il fut envoyé : mais il demoura par l'espace de quatre ans avant qu'il revint au pays d'Arménie.

« Quant il fut revenu audict pays d'Arménie si raconta au roi son frère, tout par ordre tant quemque il avait faict et besougné. Lors sans faire demeure monta le roi couvertement et à pou de gens ; car il se doublait à être recogneu au royaulme de Turcquie quy luy estoit voysin et ennemy, et si lui convenoit à toutes fois passer par ledict royaulme. Mais ainsi comme il pleut à Dieu Nostre Seigneur, le souldan de Turcquie, fut en ce tems vaincu et desconfist par ung duc des Tartres que le roy d'Arménie trouva et a lui se donna à cognoistre. Quant cil duc Tartre entendit que le roy d'Arménie voulloit paisiblement aller au caan, si le receupt moult honorablement et le fist bien et sûrement convoyer jusques oultre la Porte de Fer (1), et la trouva il aultres capitaines qui le receurent à joye et le convoyèrent oultre par tous les pays jusques à tant qu'il vint en la cité d'Amalich où Mangou fist lors sa résidence. Mangou-Caan et tous les princes de Tartarie furent moult joyeulx de la venue du roy d'Arménie et très-espéciallement pour ce que puisque Cenguis-Caan (Tchinguiz-Khan) trespassa, oncques nulz grans princes ne lis estoient allez veoir paysiblement ne convoyer, et pour ce le receupt à très-grant bénivolence, et à très-grant honneur et lui livra des plus grans et des plus honorez de son hostel et de sa gent qui lui tiendroient compaignie et honoroient en tous Estats, et même le caan lui fist tant d'honneur,

(1) Fortification bâtie, selon la tradition, par Alexandre.

de grâces et de grans dons, que encore parle-on en Arménie des grans dons et grâces que le caan lui fist.

« Le roy d'Arménie demoura et se reposa une piece de temps chez le caan et lui supplia pour la délivrance des besougnes pour lesquelles il estoit venu, et le caan lui respondit que tous ses greys feroit très-voulentiers accomplir ce qui moult lui fust aggréable et à toute sa gent. Car il estoit venu de son propre mouvement et de sa propre voulenté pourquoi il demandast tout ce qu'il luy plairoit et vouldroit à plaisir. »

Le roi Hayton s'empressa de mettre à profit les bonnes dispositions du grand khan. Il lui adressa une longue requête, par laquelle il lui demandait entre autres choses d'embrasser le christianisme et de se faire baptiser avec toute sa famille; d'envoyer une armée en Orient pour conquérir la terre sainte et la restituer aux chrétiens; de rendre au roi d'Arménie toutes les terres qui lui avaient été enlevées précédemment par les Tartares; de faire avec lui un traité d'alliance offensive et défensive; de dispenser enfin de tout tribut et de toute redevance les religieux et les chrétiens qui vivaient sous la domination des Tartares. Quelque étrange que puisse paraître une semblable requête, l'historien Hayton assure qu'elle fut accueillie favorablement par l'empereur tartare.

« Quant Mangou caan eust ouy les pétitions du roy si fist appeler ses nobles et ses conseillers et eust délibération sur les requestes dessusdit et respondit le caan tout en audience devant le roy et les aultres qui là estoient et dist ainsi : pour ce que le roy d'Arménie est de loingtain pays venu en nostre impérial majesté, non contrainct, non appelé, non semons,

mais de sa bonne et propre volunté, il appartient et est convenable que Nostre Majesté impérial bénignement souscrive à ses requestes et par especial en cas, là où elles sont loysibles et honnestes les acceptons voulentiers et les ferons toutes par layde de Dieu accomplir. »

Le chroniqueur arménien ajoute que l'empereur tartare fut fidèle à ses promesses, et qu'il s'empressa même de se faire baptiser.

« Après ce que Mangou-Khan eut au roy ses requestes octroyées et confirmées par ses priviléges tantost requiert le sainct sacrement de baptesme. Lors fust baptisé Mangou-Khan à grant joye et avec luy toute la gent de son hostel et plusieurs aultres nobles tartres, hommes et femmes, de la main dung evesque qui fust chancellier du roy d'Arménie et estoit là venu avec le roy son seigneur (1). »

Le récit du voyage d'Hayton en Tartarie contient des détails qui paraissent peu vraisemblables. Il est possible cependant que Mangou ait été baptisé sans qu'il fût pour cela véritablement chrétien. Il suivait indifféremment les pratiques des divers cultes protégés à sa cour; mais il ne professait aucune religion positive, et les Mongols regardaient sans doute le baptême comme une simple purification.

Le jeune et vaste empire des Tartares, perpétuellement entouré d'ennemis, était fatalement condamné à entreprendre sans cesse de nouvelles conquêtes. Mangou-Khan, peu rassuré sur les dispositions de ses voisins, mit en 1256, à la tête de deux armées consi-

(1) *L'hystoire merveilleuse du grant caan*, feuillet XIV.

dérables, ses deux frères Koubilaï et Houlagou : le premier devait marcher sur la Chine et en faire la conquête ; l'autre avait ordre d'envahir la Perse et la Mésopotamie. C'était à l'époque du voyage du roi Hayton à Kara-Koroum ; aussi Houlagou avant de partir reçut-il de Mangou-Khan les instructions les plus favorables au royaume d'Arménie. Une des six demandes que Hayton avait faites à l'empereur tartare était, comme nous l'avons vu, la conquête de la terre sainte et la délivrance de Jérusalem. Mangou n'ayant pu entreprendre lui-même cette guerre, chargea son frère Houlagou de satisfaire sur ce point le roi d'Arménie. Telle fut l'origine de cette fameuse expédition qui eut pour résultat de fonder pour l'un des petits-fils de Tchinguiz-Khan un empire en Perse, et d'y établir un centre de gouvernement à peu près indépendant de celui de Kara-Koroum.

Houlagou arriva dans l'Orient avec soixante-dix mille cavaliers. Les premières années de son séjour en Perse furent signalées par la destruction des Assassins et de quelques États musulmans de l'Irak et de la Perse méridionale. Ces Assassins ou Ismaïlyens (1), exterminés par Houlagou, avaient pour roi un certain Rokud-din que les auteurs du temps nomment le Vieux de la Montagne. Ce monarque occupait, dit-on, une contrée très-riche, d'une fertilité merveilleuse et abondante en biens de toute sorte. Il habitait un palais d'une magnificence extraordinaire, entouré de jardins

(1) Les Ismaïlyens de Syrie étaient communément désignés dans ce pays par le nom ou sobriquet de *Haschischin*, dont on ignore l'origine. Ce nom, prononcé *Assissin* par les Francs de Syrie, fit naître, comme l'a observé M. S. de Sacy, la dénomination d'*Assassins*.

délicieux, où il ne manquait rien de ce qui pouvait assouvir les plus voluptueux désirs. On prétend que ce Vieux de la Montagne attirait à lui, par l'appas des délices, les hommes de tous les pays, dont il faisait ses sicaires, et qu'il envoyait tuer les princes et les rois qu'il leur désignait. Il exerçait sur eux une telle fascination, qu'ils lui vouaient une obéissance aveugle et exécutaient tous ses commandements au péril même de leur vie. Joinville, Nangis et plusieurs autres historiens disent que, du temps des croisades, ces fanatiques étaient très-répandus en terre sainte. Ils voulurent assassiner saint Louis, et Édouard Ier, roi d'Angleterre, en fut grièvement blessé. Les Arabes nommaient ces scélérats *Gazis* ou *Salcides*. Lorsque leur prince était en marche, un homme portait devant lui une hache d'armes entourée de glaives et de couteaux. Il criait de temps en temps : « Arrière, arrière ! fuyez « devant la face de celui qui tient en ses mains la « mort des rois ! »

La marche d'Houlagou n'était que victoires et exterminations des peuples. Les Géorgiens et les Arméniens surent se ménager sa faveur, et on le vit combler de prévenances et de distinctions les chrétiens, en considération de sa femme Dhogouz-Khatoun, qui était chrétienne ; il avait même fait dresser dans son campement de la plaine de Moughan un oratoire, où les Arméniens, les Géorgiens et les Syriens célébraient librement les saints offices.

Houlagou ayant terminé la conquête de la Perse, se mit en marche du côté de Bagdad, aux applaudissements de tous les chrétiens d'Orient : il allait détruire le khalifat, alors représenté par Mostassim. Dès le

jour de son installation sur le trône des khalifes, ce prince avait laissé voir sa sotte vanité et son goût pour un faste puéril qu'il prenait pour de la grandeur. En se rendant à la mosquée, il ne marchait que sur des tapis d'or; il ne voulait pas descendre de cheval à la porte du temple; il se voilait le visage, afin, disait-il, que ses traits ne fussent point souillés par les regards d'une vile populace; il exigeait que l'on baisât le seuil de son palais, ainsi qu'une pièce de velours noir qu'il y fit suspendre au-dessus de la porte, voulant qu'on leur rendît le même honneur qu'à la fameuse pierre noire du temple de la Mecque. C'était d'ailleurs un prince sans esprit, sans jugement, sans énergie, sans aptitude pour les affaires; il se laissait dominer par son harem et par ses courtisanes; il passait son temps à entendre de la musique, à voir des tours de gobelet, à visiter ses volières, ou à s'occuper superficiellement de sa bibliothèque.

Telles étaient les occupations du dernier khalife ou du dernier pape des musulmans lorsque, le 22 janvier 1258, Houlagou parut avec son armée devant Bagdad. Après plusieurs combats heureux, il somma le khalife Mostassim de se soumettre. « Évitez la guerre, lui « écrivait-il; ne frappez pas du poing sur l'alène; ne « prenez pas le soleil pour un lampion, vous vous en « repentiriez. Si vous faites abattre les murailles et « combler les fossés de Bagdad; si vous vous rendez « en personne auprès de nous; alors nous ne serons « pas obligés de sévir... Mais si dans notre colère nous « attaquons Bagdad, vous ne nous échapperez pas, « quand vous vous cacheriez dans le ciel ou dans les « entrailles de la terre. Si donc vous voulez votre salut

« et celui de votre maison, prêtez l'oreille à nos con-
« seils; sinon nous verrons quelle est la volonté de
« Dieu. »

Le khalife répondit à cette sommation : « Jeune
« homme qui, séduit par une fortune de dix jours,
« vous croyez déjà le maître du monde et pensez que
« vos commandements sont irrésistibles comme les
« arrêts du Destin, quelle est votre audace de me
« demander ce que vous n'obtiendrez jamais. Vous
« ignorez donc que de l'occident à l'orient tous ceux
« qui adorent Dieu et professent la vraie foi sont mes
« serviteurs. Suivez la voie de la paix et de la pru-
« dence et retournez en Khorassan (1). » Lorsque les envoyés tartares rapportaient cette réponse pleine de fierté à leur maître, ils furent assaillis par la populace de Bagdad, qui les accabla d'injures. On leur cracha au visage, on déchira leurs vêtements, et on les eût massacrés, si des gardes envoyés en toute hâte par le vizir ne les eussent arrachés des mains des musulmans. En apprenant ces outrages, Houlagou s'écria : « La conduite du khalife à mon égard est aussi
« tortueuse que cet arc; mais si Dieu m'assiste, je le
« châtierai au point de le rendre aussi droit qu'une
« flèche. »

Le 1er février 1258, Houlagou emporta d'assaut la ville de Bagdad et mit fin à la puissance des khalifes. Il avait fait croire à Mostassim qu'il voulait donner sa fille en mariage à son fils Aboubeker. Le khalife sortit donc de son palais le 10 février avec sa femme, ses enfants, ses pierreries et toutes les personnes les plus

(1) D'Ohsson, *Hist. des Mongols*, tom. III, p. 217.

considérables de la cour; il fut installé dans une magnifique tente auprès d'une des portes de la ville, où on avait fait assembler tous les gens de robe, les jurisconsultes, les officiers, les magistrats, comme pour assister au mariage d'Aboubeker avec la fille de Houlagou et dresser les articles du contrat. Mais lorsqu'ils furent réunis on les massacra tous avec Aboubeker lui-même.

Bagdad, cette ville de science, de luxe et de plaisir, fut livrée au pillage et au carnage durant quarante jours entiers; plus de huit cent mille personnes furent égorgées. Sanut (1) prétend que Houlagou fit mourir le khalife en lui faisant verser de l'or fondu dans la bouche, pour lui reprocher son avarice. La chronique de saint Louis (2) dit qu'il fut enfermé dans une cage de fer, où on ne lui donnait pour nourriture que l'or et les pierreries qu'il avait aimés avec tant de passion, au lieu de les distribuer à ses troupes. Le général mongol, ajoutant la raillerie et l'insulte à la cruauté, lui disait qu'une personne de sa qualité ne devait pas être nourrie de viandes communes et ordinaires. Quelques-uns ont prétendu que Houlagou, à la sollicitation de sa femme Dhogouz-Khatoun, fit abattre partout les temples de Mahomet et défendit aux Sarrasins de l'adorer. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans le sac de Bagdad il épargna les chrétiens. Les nestoriens, qui étaient en nombre très-considérable dans la ville, ne reçurent aucun dommage durant le siége. Ma-

(1) Capti vero caliphæ gutturi liquatum aurum jussit infundi avaritiam exprobrans. (Marin Sanut, *Secreta fidelium crucis*, etc., lib. III, ch. VII.)

(2) Ch. LXXIV, pag. 441.

chicha, qui était leur patriarche, les réunit tous dans un temple et les préserva du carnage. Après la victoire, Houlagou reçut favorablement Machicha, et lui octroya pour demeure un des palais du khalife situé sur les bords du Tigre. Le patriarche y fit construire une grande et belle église.

II.

En Orient, les Tartares étaient favorables aux chrétiens et semblaient faire cause commune avec eux. Il devait en être ainsi, car ils avaient un ennemi commun, les musulmans. Les intérêts de la politique tendaient donc à réunir des peuples si opposés de mœurs et de religion. Dans le nord de l'Europe, en Russie, en Pologne et en Hongrie, les mêmes causes de rapprochement ne pouvaient exister. Plusieurs princes chrétiens s'étaient vus forcés de se soumettre aux Mongols et de servir dans leurs armées, aussi étaient-ils enveloppés dans la même horreur qu'inspiraient ces barbares. Pendant qu'on cherchait à profiter des alliances que les princes du Midi, le roi d'Arménie, par exemple, avaient su se ménager avec les généraux tartares, on considérait comme déserteurs du nom chrétien ceux du Nord qui n'avaient certainement pas eu d'autres vues que de préserver leur peuple des malheurs d'une lutte inégale et sans espoir. C'est que, dans le Nord, les corps de troupes auxiliaires que les Mongols exigeaient de leurs tributaires, ne trouvant point de musulmans à combattre,

devaient infailliblement tourner leurs armes contre leurs compatriotes, contre les chrétiens. Ainsi en 1254, la Livonie et la Prusse ayant paru menacées, le pape voulut garantir d'une invasion ces contrées où l'établissement du christianisme avait été si difficile. Il écrivit pour cet objet aux évêques du pays, et leur enjoignit de prêcher une croisade contre les Tartares et leurs *complices*, et par ces mots il entendait les Russes, dont les troupes faisaient partie de l'armée de Batou.

L'éloignement des Occidentaux pour les alliances avec les Tartares se montre bien plus fortement encore dans une lettre d'Alexandre IV à Béla, roi de Hongrie, à l'occasion d'une proposition qui avait été faite à ce dernier par Béréke, successeur de Batou. Des ambassadeurs étaient venus de la part de ce prince mongol, pour offrir à Béla une alliance qui serait scellée par le mariage de leurs enfants. Le fils du roi devait, en conséquence de cette union, marcher avec le quart des Hongrois, comme auxiliaire des Tartares, et recevoir le cinquième de tout le butin qui serait fait dans la guerre. A ces conditions la Hongrie devait être exempte de tout tribut et les Tartares promettaient de respecter ses frontières. Mais ces offres étaient accompagnées, en cas de refus, des menaces d'une guerre cruelle et de la destruction entière de la Hongrie. Béla, qui à la première irruption des Mongols n'avait su leur opposer qu'une faible résistance, et qui depuis n'avait dû qu'à leur retraite spontanée la possibilité de remonter sur son trône, eut recours, dans ce nouvel embarras, à son refuge ordinaire. Il écrivit à Rome pour demander des secours et des

conseils, et n'oublia pas de rappeler que dans une circonstance pareille Grégoire IX l'avait abandonné à la fureur des Mongols.

« Les plaintes (1) contenues dans le début de votre lettre, lui répond Alexandre, nous ont froissé le cœur. Il y est dit que, lorsque votre royaume était cruellement dévasté par les Tartares, vous aviez fait demander du secours à notre prédécesseur Grégoire, et que ce pontife, comme s'il eût oublié votre insigne dévotion et celle de vos ancêtres, n'avait pas voulu témoigner, même par des paroles, encore moins par des actions, qu'il compatissait au carnage de vos sujets; et que, bien qu'après sa mort, pendant la vacance du siége apostolique, les cardinaux vous eussent donné la promesse consolante que le pape futur mettrait ses soins à repousser les barbares de vos frontières, cet espoir n'avait cependant pas été réalisé.

« En demandant les secours et les conseils de l'Église contre de nouvelles attaques de la part des Tartares, vous exposez qu'elle vous a abandonné et dédaigné dans le danger précédent; mais si vous voulez considérer la malheureuse situation de l'Église à cette époque, nous croyons que vous l'absoudrez, et que vous conviendrez que l'omission dont vous vous plaignez doit être uniquement attribuée aux malheurs du temps, et à l'iniquité de ceux qui troublaient alors l'Église; car l'empereur Frédéric exerçait la plus violente tyrannie contre le siége apostolique; il l'attaquait de toute sa puissance, afin que, lorsqu'il l'aurait subju-

(1) Odor. Raynald. *Annal. eccl.*, tom. XIV, ann. 1259, n° 33, pag. 50.

gué, il pût recevoir seul les honneurs suprêmes. Pour défendre sa liberté et celle de ses fils, l'Église avait fait de si grandes dépenses, elle était grevée de tant de dettes, que, dans ses embarras, elle ne pouvait prêter secours à autrui; et ses ressources n'ont pu encore suffire à acquitter toutes les dettes qu'elle a contractées.

« Après l'avénement d'un nouveau pontife, si les promesses données par les cardinaux n'ont pas été accomplies, c'est que le secours n'était plus nécessaire, puisque les Tartares avaient alors évacué vos domaines. Vous ajoutez que, hors d'état de résister à de si puissants ennemis, s'il fallait que vous fussiez privé ultérieurement des secours du saint-siége, vous seriez forcé, quoiqu'en gémissant, de faire avec eux un traité de paix et d'alliance qu'ils vous avaient pressé plusieurs fois de conclure, vous proposant, à ce que vous dites, de faire épouser à votre fils la fille d'un prince tartare, ou à votre fille son fils, selon votre choix. » Passant ensuite en revue les conditions offertes à Béla par le prince mongol, Alexandre IV déclare qu'un roi de Hongrie, un roi chrétien devait avoir honte de tenir à des conditions aussi cruelles et aussi humiliantes, non-seulement tous les royaumes du monde, mais la vie même et celle de tous les siens. « Ayez horreur, mon très-cher fils, s'écrie le souverain pontife, d'envelopper d'un nuage de honte la splendeur de vos titres et de souiller d'une perpétuelle ignominie la beauté de votre règne. A quelle infamie ne s'exposerait pas un prince qui romprait avec le corps des fidèles pour se lier à des nations païennes, et marcher avec elles contre les souverains chrétiens

et contre leurs peuples? Quelle confiance, d'ailleurs, pourrait-il avoir dans une alliance qui n'assurerait pas son salut, mais pourrait tout au plus reculer sa perte? Ne sait-on pas que les Tartares ont séduit plusieurs nations sous l'apparence de traités insidieux, et que, n'ayant pas la véritable foi, on ne peut tenir aucun compte de leurs serments? L'union d'une princesse hongroise avec le fils de Béréke, ou de la fille de ce dernier avec le prince de Hongrie, ne serait point un mariage, mais un adultère infâme, puisque des personnes chrétiennes ne peuvent s'unir, dans le Seigneur, avec les païens. »

Telles étaient les raisons que le pape faisait valoir pour détourner le roi Béla de contracter alliance avec les Mongols. En finissant, il s'excuse de ne pouvoir lui envoyer, selon sa demande, un corps de mille balistaires; mais il lui promet une concession d'indulgences pour une croisade contre les Tartares. Alexandre IV, en effet, ne pouvait guère offrir au roi Béla que les assurances d'un sincère intérêt, mais peu efficace contre un envahissement de hordes mongoles. Heureusement pour la Hongrie, Béla trouva des secours plus puissants dans l'alliance de la Bohême qui avait, elle aussi, à songer à sa propre défense; et, plus heureusement encore, Béréke, après avoir ravagé la Pologne, tourna ses armes du côté de la Perse.

Les cruautés que les Tartares exercèrent en Pologne méritent d'être racontées, parce qu'elles donnèrent des martyrs à l'Église et aux fidèles de beaux exemples de fermeté dans la foi.

Sadoc, que saint Dominique avait envoyé en Hongrie pour y prêcher Jésus-Christ, gouvernait une

pieuse colonie de ses frères à Sandomir, lorsque cette seconde irruption des Tartares eut lieu, en 1260. Fontana (1) rapporte que la glorieuse épreuve réservée à ces dominicains leur fut ainsi révélée. La veille du jour de leur mort, le novice qui faisait au réfectoire la lecture du martyrologe y vit écrit en lettres d'or ces mots : « A Sandomir, le supplice de quarante-neuf « martyrs. » D'abord incertain s'il les lirait ou non, il finit par les prononcer à haute voix. Sadoc et les autres pères, étonnés, voulurent voir le livre ; mais les lettres d'or s'évanouissaient entre leurs mains. Le prieur se tournant alors vers les religieux leur dit : « Ces lettres divinement tracées sont un avertissement du ciel, mes frères bien-aimés, et elles n'ont pas été mises en vain sous les yeux de ce jeune et innocent novice. L'auteur de la vie et de la mort nous invite ainsi à nous préparer pour demain à gagner la vie qui ne finit point. Qu'aucun de nous ne néglige donc de se préparer par la réception du saint et doux viatique. Le Tartare nous ôtera la vie, mais une vie mortelle, passagère, pleine de douleur ; au contraire, une vie éternelle et pleine de félicité nous sera accordée par Jésus-Christ, le roi des martyrs. » En effet, le jour suivant les Tartares arrivèrent devant Sandomir et prirent la ville d'assaut. Sadoc ayant réuni tous ses frères dans l'église, ils y chantèrent l'antienne *Salve, Regina*, et les barbares les massacrèrent au moment où ils célébraient les louanges de Dieu, qui les avait rendus dignes de la palme immortelle. Sadoc et ses quarante-huit compagnons furent aussitôt honorés comme

(1) *Monumenta dominicana*, ann. 1260.

martyrs. Alexandre IV approuva leur culte pour la ville de Sandomir, et Pie VII l'a étendu à tout l'ordre de Saint-Dominique.

Dans le même temps, la mort glorieuse d'un illustre et zélé missionnaire vint encore consoler l'Église au milieu de ses douleurs. C'était un prince de Hongrie qui, parvenu à un âge avancé et fatigué du poids des dignités humaines, avait échangé les insignes de la souveraineté contre le modeste habit de Saint-Dominique. Il avait ensuite évangélisé au loin les nations barbares. Le prieur du couvent qui abritait la vieillesse de ce vaillant apôtre, voyant les Tartares envahir la Hongrie, songea à s'éloigner avec ses frères pour éviter la mort. Le bon religieux le supplia de le laisser, comme gardien du couvent et de l'église; ajoutant, pour vaincre ses refus, qu'il était déjà vieux, et que si les Tartares venaient à le tuer, la mort d'un vieillard inutile ne saurait préjudicier à l'ordre. Sa persistance triompha des hésitations du supérieur. Il fortifia dans la foi les fidèles de la ville, leur administra les sacrements, les disposa à recevoir pour l'amour de Dieu et sans crainte la mort que leur apportaient les barbares. Et quand ses frères revinrent, quelques jours après, dans le couvent, ils trouvèrent le saint vieillard prosterné devant le maître-autel, baigné dans son sang, les bras étendus en forme de croix, le corps percé de coups de lance et la cervelle hors de la tête (1).

(1) Fontana, *Monum. dom.*, ann. 1261.

III.

Pendant que les Mongols couvraient la Pologne de sang et de ruines, Houlagou achevait en Orient la conquête de la Syrie. Après la prise de Bagdad, il entra dans la Mésopotamie, s'empara de Merdin et de Harran, passa l'Euphrate et se rendit maître d'Alep et de Damas. Le général tartare avait envoyé ordre à Nassir, sultan d'Alep, de se soumettre à lui et de le venir trouver. Nassir s'empressa de lui envoyer son fils Aziz, avec plusieurs grands dignitaires de sa cour et de riches présents. Lorsque les ambassadeurs de Nassir furent admis à l'audience de Houlagou, ce prince leur demanda pourquoi leur maître n'était pas venu en personne. Ils alléguèrent que le prince de Syrie, craignant, s'il s'absentait de son pays, que les Francs, ses voisins et ses ennemis, ne vinssent l'envahir, s'était fait représenter par son fils. Houlagou feignit d'agréer cette excuse. Il retint le jeune Aziz tout l'hiver, et lorsqu'il le congédia, il lui fit remettre pour son père une lettre de sommation conçue en ces termes (1) :

« Au nom de Dieu, créateur des cieux et de la terre! Sachez, ô prince Nassir, que nous sommes arrivés devant Bagdad, en 655 (1257), et que nous avons fait prisonnier son souverain. Il en avait mal agi envers nous. Interrogé, il se repentit, et reconnut

(1) Cette lettre fut, dit-on, rédigée en arabe par le célèbre astronome Nassir-ud-din, qui s'était attaché à Houlagou.

qu'il méritait la mort. Avare de ses richesses, il a fini par tout perdre. Sa ténacité lui a fait échanger les biens les plus précieux contre le néant. Selon l'adage, *Ce qui est parvenu à son faîte décline*, nous, au contraire, nous allons en croissant.

« O prince Nassir, et vous tous, généraux et guerriers de Syrie! sachez que nous sommes les milices de Dieu sur la terre; qu'il nous a créés dans sa rigueur et nous a donné le pouvoir sur ceux qui se sont attirés sa colère. Que l'exemple de tant de pays vous éclaire! que le malheur d'autrui vous serve de leçon! Rendez-vous *avant que le voile s'entr'ouvre* (1); car nous ne sommes ni sensibles aux pleurs, ni émus des plaintes. La pitié, Dieu l'a ôtée de nos cœurs. Malheur à qui n'est pas des nôtres! Vous savez combien de pays nous avons conquis, combien de peuples nous avons détruits. A vous la fuite, à nous la poursuite; mais quelle route vous sauvera? quelle terre vous protégera? Rien ne peut vous garantir de nos armes. Nos coursiers sont des éclairs; nos sabres des coups de foudre; nos poitrines, dures comme des rocs; nos guerriers, au nombre des grains de sable. Qui veut nous combattre, s'en repent; qui nous demande grâce, trouve son salut. Notre empire est respecté; nos vassaux sont en sûreté. Si vous recevez notre loi, entre nous tout sera commun. Si vous résistez, si vous persistez dans votre opiniâtreté, ne vous en prenez alors qu'à vous-même. Qui avertit est justifié.

« Pour nous, les forteresses ne sont pas des obstacles,

(1) Coran, ch. L, verset 20. Cette lettre contient de nombreuses citations du Coran, ce qui paraît assez extraordinaire de la part d'un général tartare.

les armées ne nous arrêtent pas. Vos vœux contre nous ne seront pas exaucés : car vous faites usage des mets prohibés ; vous ne gardez pas votre parole ; vous violez les pactes et trahissez la foi ; vous professez l'hérésie ; vous aimez l'impiété et la rébellion. Apprenez que vous êtes condamnés à l'abjection et au mépris. *Il viendra le jour où vous recevrez l'ignominieux châtiment de votre orgueil, de vos excès, de votre impiété* (1). Vous croyez que nous sommes des infidèles ; nous savons que vous êtes des impies ; le Tout-Puissant vous a soumis à notre domination. Ceux que vous tenez le plus en honneur sont vils à nos yeux. Malheur et terreur à ce qui se dresse devant nous ! Grâce et sûreté à qui trouve accès auprès de nous !

« Nous avons conquis la terre, de l'orient à l'occident, et dépouillé ceux qui possédaient ses richesses ; *nous avons enlevé tous les vaisseaux* (2). Choisissez donc, dans votre esprit, la voie la plus salutaire, et hâtez-vous de nous répondre avant que la guerre allume son feu et vous jette ses étincelles ; car vous éprouverez soudain de notre part les plus grandes calamités : dans un clin d'œil votre pays sera réduit en désert, et vous ne trouverez aucun refuge. L'ange de la mort pourra proclamer : *Est-il aucun d'eux qui donne encore le moindre signe de vie, ou dont la voix fasse entendre le plus léger murmure* (3)? Nous agissons loyalement en vous prévenant. Expliquez-vous promptement, de crainte que le châtiment ne vienne vous frapper à l'improviste ; soyez donc sur vos gar-

(1) Coran, ch. XLVI, v. 18.
(2) Ibid., ch. XVIII, v. 78.
(3) Ibid., ch. XIX, v. 98.

des, et lorsque vous aurez achevé notre lettre, lisez le commencement des *Abeilles* et la fin du *Sad* (1).

« Nous avons répandu les diamants de nos paroles. A vous d'y répondre, et salut à qui suit la voie du salut. »

Cette missive superbe et dédaigneuse fut reçue froidement par Nassir, qui répondit sur le même ton. Il est curieux de voir ainsi aux prises la fierté tartare et l'orgueil arabe, dans des lettres qui assurément ressemblent moins à des pièces diplomatiques qu'à des compositions littéraires. Houlagou reçut d'Alep la réponse suivante (2) :

« Dis : *O mon Dieu, maître des empires ! tu donnes la puissance à qui il te plaît* (3). Assiste-nous. Louange à Dieu, le roi de l'univers. Salut et bénédictions sur le coryphée des envoyés de Dieu et le dernier des prophètes, Mohammed l'illettré, ainsi que sur toute sa famille.

« Nous avons pris connaissance de la lettre de Votre Hautesse sultanienne (que Dieu lui fasse connaître la vraie voie et agréer la vérité !), annonçant que vous êtes créés par la rigueur de Dieu, lancés sur ceux qui se sont attirés sa colère ; que vous n'êtes ni sensibles aux plaintes, ni émus des pleurs, et que Dieu a ôté toute pitié de vos cœurs. C'est là un de vos plus

(1) Ce sont les titres de deux chapitres du Coran : celui des *Abeilles* commence par ces mots : La vengeance céleste s'approche ; ne la hâtez pas. — Le chapitre *Sad* se termine ainsi : Cet écrit est un avertissement aux mortels ; vous verrez un jour qu'il annonce vrai.

(2) Ces deux lettres ont été reproduites par tous les historiens de l'époque. M. Silvestre de Sacy en a donné dans sa chrestomathie le texte arabe avec une traduction et des notes.

(3) Coran, ch. III, v. 25.

grands vices ; tel est le caractère des diables, et non celui des souverains. Cet aveu spontané vous flétrit : *O infidèles, je n'adorerai pas ce que vous adorez* (1) ! Vous êtes maudits dans tous les livres révélés ; vous avez été dépeints sous les traits les plus abominables ; vous avez été désignés par tous les apôtres célestes, et nous vous connaissons depuis que vous êtes créés ; vous êtes des infidèles, comme vous l'avez soupçonné, et *la malédiction de Dieu n'est-elle pas sur les infidèles* (2)?

« Vous dites que nous professons des hérésies, que nous avons trahi notre foi, que nous nous livrons à la rébellion et à l'impiété. Il nous rappelle aux principes celui qui ne se soucie pas des conséquences ! c'est comme si Pharaon eût exhorté à louer Dieu, lui qui niait la vraie foi.

« Nous sommes les vrais fidèles; on ne peut nous imputer aucune transgression ; nous ne prêtons à aucuns soupçons. C'est à nous que le Koran a été envoyé du ciel ; c'est le Dieu que nous adorons qui est éternel. Nous croyons fermement à la parole révélée et nous savons comment elle doit être interprétée ; mais, certes, c'est pour vous que le feu a été créé, c'est pour consumer votre peau. *Lorsque les cieux se fendront, que les étoiles seront dispersées, que les mers confondront leurs eaux, et que les sépulcres seront renversés, l'âme verra le tableau de toute sa vie* (3). N'est-il pas étrange de menacer les lions de contusions, les tigres des hyènes et les braves des goujats?

(1) Coran, ch. CIX, v. 1.
(2) Ibid., ch. II, v. 89.
(3) Ibid., ch. LXXXII, v. 1.

Nos chevaux sont de Barca, nos sabres du Yémen; nos bras sont renommés de l'orient à l'occident. Nos cavaliers s'élancent comme des lions, et nos chevaux atteignent tous ceux qu'ils poursuivent. Nos sabres taillent en pièces, et nos coups sont des coups de tonnerre. Notre peau est notre cotte de mailles; nos poitrines sont nos cuirasses. Les injures ne brisent point nos cœurs; les menaces ne nous causent aucune frayeur. La résistance contre vous est obéissance à Dieu. Si nous vous tuons, nos vœux seront exaucés; si nous sommes tués, le paradis nous attend.

« Vous dites : Nos poitrines sont comme les rocs; nous sommes aussi nombreux que les grains de sable... Mais le boucher s'effraye-t-il du grand nombre des brebis? ne suffit-il pas d'un peu de feu pour consumer un vaste bûcher? Nous ne fuirons pas la mort pour vivre dans l'opprobre. Si nous vivons, nous serons heureux; si nous mourons, nous serons martyrs. *N'est-ce pas que les milices de Dieu triompheront* (1)? Et vous exigez de nous l'obéissance que nous rendions aux chefs des fidèles, au vicaire du Prophète! nous ne vous obéirons pas. Certes, nous préférons d'aller le joindre. Vous demandez que nous nous rendions à vous, *avant que le voile s'entr'ouvre*, et que vous nous ayez atteints. Les grains de ces paroles sont mal enfilés. Et si le voile se déchire, si le destin s'accomplit, on verra qui a failli, en apostasiant, en retournant au culte des idoles, en reconnaissant plus d'un dieu.

« *Certes, vous avez avancé de si étranges choses, que peu s'en est fallu que les cieux ne se fendissent,*

(1) Coran, ch. v, v. 68.

que la terre ne s'entrouvrît, et que les montagnes ne se fussent écroulées (1). Dites à votre secrétaire, le rédacteur de votre lettre : Tu ne t'es pas contenu dans de justes bornes, malgré ta concision. En vérité, nous ne faisons pas plus de cas de ta prose que du son du *Rabab* (2) ou du bourdonnement d'une mouche; car tu as payé d'ingratitude ton bienfaiteur, et tu as mérité un sévère châtiment. *Certes, nous tiendrons registre de leurs discours, et nous leur en ferons porter la peine avec usure* (3). Tu te joues de nous avec tes menaces mensongères; tu as seulement voulu montrer ton éloquence; c'est à toi qu'on peut dire : Tu t'es souvenu de quelque chose, et tu en as oublié beaucoup d'autres. Tu as écrit : *Les pervers sauront un jour le sort qui leur est destiné*, telle est ton apostrophe; en voici la réponse : Le commandement de Dieu s'accomplira; ne le hâtez pas.

« Le prince Nassir et les généraux et guerriers de Syrie ne refusent pas le combat; ils attendent avec impatience le hennissement des coursiers et le choc des guerriers, car ils ont fait vœu de vous combattre. Il ne faut pas sauter dans l'enfer, c'est un mauvais reposoir; ni frapper du sabre sur une crinière. Tous ils vous disent : Si vous avez des bras nerveux pour le combat, c'est là votre éloquence, vous n'avez pas besoin de citer des versets, de rédiger des lettres ni de composer des histoires. Nous vous attendons. Dieu accorde la victoire à qui il lui plaît. Nous ne répan-

(1) Coran, ch. XIX, v. 92.
(2) Espèce de violon persan.
(3) Coran, ch. XIX, v. 78.

dons pas les diamants des paroles, mais nous disons ce qui nous vient à l'esprit, et nous excusons celui qui bégaye... Salut. »

Ces phrases éloquentes ne firent pas grande impression sur Houlagou, qui fit avancer ses troupes et mit le siége devant Alep. Vingt catapultes jouèrent durant cinq jours contre la ville, qui fut prise d'assaut le 18 janvier 1260. On y trouva des richesses incroyables, et le pillage et le carnage furent encore plus horribles qu'à Bagdad. Les rues étaient encombrées de cadavres. On rapporte qu'environ cent mille femmes et enfants furent réduits en captivité, et vendus, soit dans le royaume de la Petite Arménie, soit dans les possessions des Européens. Les Mongols, étant maîtres de toute la Syrie, démantelèrent la ville et la citadelle, et mirent partout des garnisons jusqu'à Gaza.

Houlagou achevait de régler les affaires de Syrie, et se disposait à passer dans le royaume de Jérusalem pour délivrer la terre sainte des mains des Sarrasins et la restituer aux chrétiens, lorsqu'il reçut la nouvelle que Mangou son frère était mort, et qu'on l'attendait pour le proclamer grand khan des Tartares. Mangou avait été tué en Chine au mois de décembre 1259, en faisant la guerre contre l'empereur chinois. Houlagou étant donc obligé de quitter la Syrie, y laissa une armée de cent mille hommes sous le commandement d'un général nommé Kitou-Boga, qui, disait-on, avait une grande affection pour les chrétiens. Houlagou était lui-même animé des meilleures dispositions à leur égard. On lui attribuait la résolution de recevoir le baptême et de professer ouvertement le christianisme. Cette bonne nouvelle fut annoncée à la cour

de Rome par un Hongrois nommé Jean, qui se donna pour envoyé d'Houlagou. Il demandait, de la part de ce prince, un prêtre recommandable par sa science et la pûreté de sa vie, qui pût venir en Perse mettre le sceau à la conversion du gouverneur d'Occident. Malgré la confiance que ces sortes de nouvelles ne manquaient jamais d'inspirer, l'expérience avait cependant appris à ne pas trop compter sûr la véracité de ceux qui les apportaient; et, comme l'envoyé n'avait pas de lettres d'Houlagou, ni d'autre signe qui constatât sa mission, Alexandre IV, tout en écrivant au prince tartare pour le complimenter, chargea le patriarche de Jérusalem de vérifier le fait qui donnait lieu à ses félicitations.

« Notre cœur, dit le pape à Houlagou, a tressailli dans le Seigneur, et notre âme a été dilatée de joie, en apprenant du *Hongrois Jean*, qui se dit votre messager, l'heureuse annonce que Dieu avait miséricordieusement ouvert les yeux de votre intelligence... » Après avoir exprimé dans un langage plein d'onction et de chaleur toute la joie de l'Église en apprenant la conversion de Houlagou, Alexandre IV continue ainsi :... « Il est une considération qui ne doit pas échapper à votre sagacité. Quel accroissement de forces, pour subjuguer l'empire des Sarrasins, si la milice chrétienne joignait sa puissance à la vôtre! Placé sous le bouclier de la chrétienté, appuyé sur la protection divine, vous atteindriez le faîte de votre grandeur temporelle, en assurant votre gloire pour l'éternité... » En finissant, le souverain pontife prie Houlagou de révéler au patriarche de Jérusalem le secret de sa volonté, afin qu'averti par lui il puisse entreprendre

avec toute la célérité convenable ce qui pourrait être utile et nécessaire à la cause commune (1).

Il était effectivement bien urgent de savoir à quoi s'en tenir sur les intentions des Tartares. La barrière qui les séparait des croisés venait d'être rompue. Alep, Damas, la Syrie presque entière leur était soumise. Houlagou, en confiant son autorité au général Kitou-Boga, lui avait donné ordre de conquérir le royaume de Jérusalem et de le rendre aux chrétiens. Kitou-Boga, qui lui-même aimait beaucoup les chrétiens, travaillait à mettre cet ordre à exécution, lorsque une malheureuse aventure vint faire évanouir ses bonnes dispositions. Les chrétiens de Sidon et du château de Beaufort ayant fait des courses contre les Sarrasins de ces contrées qui payaient tribut aux Tartares, leur enlevèrent un butin considérable. Le neveu de Kitou-Boga, qui demeurait dans les environs, accourut avec quelques cavaliers, et somma les chrétiens, au nom de son oncle, de rendre le butin qu'ils avaient fait. Les chrétiens s'y refusèrent, chargèrent les Tartares, et tuèrent entre autres le neveu de Kitou-Boga. Le général mongol ayant appris cet accident, monta à cheval, prit Sidon et ruina la majeure partie de ses fortifications. Depuis ce moment, dit le moine Hayton, les chrétiens et les Tartares ne purent plus avoir de confiance les uns pour les autres (2).

La prise de Sidon était jusqu'alors le seul mal réel que les Mongols eussent fait aux Francs. Mais elle semblait annoncer à ceux-ci qu'ils allaient avoir à re-

(1) Odor. Raynald., ann. 1260, n° 29, p. 63.

(2) Nunquam tamen postea de christianis Syriæ Tartari fiduciam habuerunt, neque christiani Tartaris sunt confisi... (*Hayton.*, cap. xxx.)

pousser eux-mêmes les armes qu'ils avaient essayé de diriger contre les Sarrasins. Les Tartares ne tardèrent pas, en effet, de leur envoyer ordre de se soumettre à leur obéissance. Les templiers et les hospitaliers, ces soldats religieux qui savaient si bien allier la piété à la bravoure, s'étant aussitôt assemblés, avaient tenu conseil durant la nuit, selon leur coutume; après une longue délibération, où l'évêque de Bethléem prononça anathème contre ceux qui seraient assez lâches pour se soumettre, ils répondirent qu'ils n'avaient pas quitté l'habit du monde et ne s'étaient pas consacrés à Dieu pour vivre dans les délices, mais pour mourir pour Jésus-Christ; qu'ainsi les Tartares pouvaient venir quand il leur plairait, qu'ils trouveraient toujours les serviteurs de Jésus-Christ en campagne, armés pour défendre contre eux la loi chrétienne jusqu'à la mort.

Cependant les Tartares, sur lesquels on avait fondé tant d'espérances, étaient devenus l'objet d'une épouvante générale. La Syrie tout entière était comme en proie à une terreur panique; de tous côtés on écrivit en Europe, et on envoya des députés pour demander des secours aux rois d'Occident, car le bruit s'était répandu qu'Antioche et Tripoli étaient déjà tombées entre les mains des Mongols. Un envoyé vint jusqu'en Angleterre et y provoqua un concile, où l'on engagea les peuples à faire des prières, à garder des jeûnes et à mériter par leurs larmes l'éloignement du fléau qui semblait menacer de nouveau la chrétienté. D'après les nouvelles que le pape lui transmit, saint Louis tint à Paris une assemblée d'évêques et de seigneurs pour aviser aux moyens de prévenir les malheurs qui pa-

raissaient imminents. Il fut ordonné, dit Guillaume de Nangis, « que on feït pourcession et que on deït li- « tanies et oreisons, et que on se gardât de vilaine- « ment jurer de Nostre Seigneur et des sains, et que « on se tenît de pécher et de superfluités et de robes et « de viandes (1). » Il fut en outre décidé que pendant deux ans on ne donnerait point de tournois, et qu'il serait défendu de s'exercer à aucun jeu, si ce n'est à tirer de l'arc et de l'arbalète.

L'année suivante (1261) le pape convoqua à Rome un concile général, où l'on délibéra sur les mesures à prendre pour garantir la chrétienté des hordes féroces qui la ménaçaient. Le souverain pontife renouvela ses exhortations et tâcha de soulever tous les princes chrétiens, non-seulement contre les Mongols de Perse et de Syrie, mais encore contre ceux qui marchaient sur la Hongrie, en conséquence du refus d'alliance que le saint-siége avait suggéré au roi Béla. Les pays les plus reculés de l'Europe eurent à fournir un contingent en hommes et en argent. Les envoyés de l'archevêque de Drontheim vinrent, en 1262, annoncer au pape que la Norwége était prête. En les renvoyant, Urbain IV leur remit pour l'archevêque et pour les évêques de Bergen, des Orcades et de Stavanger, une lettre où il les engageait à ne rien relâcher des soins qu'ils avaient pris jusque-là; les secours qu'on attendait d'eux devenant de jour en jour plus nécessaires.

Mais, pendant ces préparatifs, il se passait des événements qui allaient les rendre inutiles, ou du moins

(1) *Annales de saint Louis*, p. 247.

en changer l'objet. Les Tartares fuyaient à leur tour devant les Égyptiens. La reine du royaume d'Alep avait augmenté les forces de Couttouz, sultan d'Égypte, qui n'avait plus à redouter son rival de Syrie. La puissance de Couttouz s'accrut tellement qu'il résolut de chasser les Tartares. Il vint donc à Acre, où il traita avec les chrétiens, et après y avoir fait rafraîchir son armée durant trois jours, il s'avança dans la Galilée où était Kitou-Boga, campé dans la plaine de Tibériade, en un lieu appelé la Fontaine de Goliath. Il entra secrètement dans le camp de ce dernier, et, après plusieurs combats, il le défit et le tua lui-même avec plusieurs milliers de Tartares, emmena ses enfants prisonniers, fit poursuivre ceux qui s'étaient sauvés, et apprit enfin aux hommes que les Tartares pouvaient être vaincus. C'était en effet dans ces contrées une chose inouïe qu'une victoire remportée sur les Mongols. Aussi celle que le sultan d'Égypte obtint sur Kitou-Boga suffit-elle pour ranimer les espérances des musulmans. Elle eut au contraire des suites fâcheuses pour les chrétiens de Syrie et d'Arménie. Aussitôt que la nouvelle de cette victoire inespérée fut proclamée à Damas, les musulmans de cette ville coururent en tumulte aux maisons des chrétiens, massacrèrent les habitants et les pillèrent ensuite de fond en comble. Les églises de Saint-Jacques et de Sainte-Marie furent livrées aux flammes.

L'affaiblissement des Tartares, qui commençait déjà à se manifester sur plusieurs points, allait bientôt modifier leur politique. Le démembrement du vaste empire de Tchinguiz-Khan était consommé. Ses divisions formaient bien encore de puissants États, mais leurs armées n'étaient plus assez formidables pour faire trem-

bler à la fois toutes les nations de l'Europe et de l'Asie. Aussi verrons-nous bientôt ces mêmes Mongols, qui daignaient à peine recevoir les ambassadeurs des autres peuples, et qui ne leur laissaient que l'alternative de la soumission ou de la destruction, descendre à faire eux-mêmes les premières avances aux princes chrétiens et surtout aux rois de France, qu'on était accoutumé, dans l'Orient, à regarder comme les plus puissants de tous.

IV.

Houlagou, qui avait quitté la Syrie pour aller monter sur le trône impérial, laissé vacant par la mort de Mangou-Khan, arriva trop tard et trouva la place prise. Koubilaï, son frère, avait été proclamé empereur en 1260. Ce fut ce prince qui au Cathay, c'est-à-dire au nord de la Chine, déjà soumis par les Tartares, joignit le Mangy ou Chine méridionale. Il essaya même la conquête du Japon mais son entreprise n'eut d'autre résultat que le désastre de sa flotte. Plus heureux sur d'autres points, il rendit tributaires le Tong-King, la Cochinchine, le Pégu, assujettit le Thibet et le pays qui sépare le cours du Gange des fleuves de l'Asie orientale. Aucun document ne peut faire apprécier Koubilaï et son vaste empire aussi bien que le voyage du Vénitien Marco-Polo, dont nous parlerons plus loin.

Pendant que Koubilaï étendait ses conquêtes au fond de l'extrême orient, l'empire mongol se divisait

dans l'Asie occidentale, et il en résulta un curieux revirement dans les relations des Tartares de la Perse avec les Francs. Le premier missionnaire qui était venu trouver un chef mongol avait couru les plus grands dangers, puisqu'il fut question de l'écorcher et de renvoyer sa peau remplie de paille à l'*apostole*, c'est-à-dire au pontife romain. Les envoyés de saint Louis avaient été traités avec moins de barbarie, mais reçus cependant avec orgueil et insolence. Les succès des mamelouks avaient grandement modifié le ton et les allures des Mongols. La victoire remportée par le sultan d'Égypte sur Kitou-Boga, à la Fontaine de Goliath, contribua sans doute à faire sentir à Houlagou les avantages qu'il pouvait attendre de l'alliance des chrétiens. En effet, à peine en eut-il reçu la nouvelle, qu'il rassembla une armée, convoqua les rois d'Arménie et de Géorgie, et envoya des émissaires en Orient auprès des princes francs, pour qu'ils eussent à marcher contre le sultan d'Égypte et les autres musulmans. Il est difficile d'imaginer quelle eût été l'issue de cette expédition, à laquelle la mort de Houlagou vint mettre obstacle. Les Francs se flattaient que, dans le cas où elle eût réussi, la terre sainte leur eût été abandonnée par les Tartares, qui n'auraient fait aucune difficulté pour leur en confier la garde, à cause de l'extrême chaleur de ces contrées, à laquelle ils ne pouvaient s'accoutumer. Ils espéraient aussi être exempts de tributs et de redevances, comme les chrétiens d'Arménie et de Géorgie; mais on ne leur eût sans doute accordé les mêmes faveurs qu'aux mêmes conditions, c'est-à-dire qu'ils eussent été obligés de reconnaître le pouvoir du khan et de

le suivre à la guerre, dans quelque partie de ses États qu'il eût voulu porter ses armes.

Houlagou mourut dans son quartier, sur le bord du Tchogatou, au mois de février 1265, âgé de quarante-huit ans. Il fut enseveli sur le sommet d'un îlot situé au milieu du lac d'Ormia, où il avait fait bâtir une forteresse qui recélait ses trésors. Quelques mois après mourut aussi Doghouz-Khatoun, qui avait tenu le premier rang parmi les femmes de Houlagou. « Cette « princesse, dit l'historien Raschid, née dans le christianisme, que professe la nation kéraïte, à laquelle « elle appartenait, protégeait constamment ses coreligionnaires, et, par égard pour elle, Houlagou fa- « vorisait, distinguait les chrétiens, qui, profitant de « cette époque de prospérité, bâtirent des églises « dans toutes les provinces de sa domination. A l'entrée « de l'Ordou de Doghouz-Khatoun, il y avait toujours « une église de laquelle retentissait le son des clo- « ches. » La mort de Houlagou et celle de son épouse furent vivement déplorées par les chrétiens d'Asie. « Au « commencement du carême, s'écrie Bar Hebræus (1), « mourut Houlagou, dont la sagesse, la magnani- « mité, les hauts faits, ne souffrent point de parallèles. « L'été suivant, la reine très-fidèle, Doghouz-Khatoun, « quitta ce monde. Par la disparution de ces deux « astres, qui étaient les protecteurs de la foi chré- « tienne, les chrétiens sur toute la terre furent plon- « gés dans le deuil. » Un autre écrivain du temps (2)

(1) Bar Hebræus, *Dyn.*, XI, p. 542.

(2) « Le grand et pieux roi, le maître du monde, l'espoir des chré- « tiens, Houlagou-Khan, mourut en l'an 1265. Il fut bientôt suivi de sa

va jusqu'à les comparer à Constantin et à Hélène. Ces étranges exagérations prouvent combien étaient grandes les souffrances des chrétiens, puisque les moindres témoignages de bienveillance suffisaient pour leur inspirer de tels accents de reconnaissance.

Houlagou eut pour successeur son fils Abaga. Quoiqu'il eût placé un musulman à la tête de son conseil, il fut néanmoins particulièrement ami des chrétiens, soit par politique, soit par condescendance pour sa femme, qui était chrétienne. Houlagou, peu de temps avant sa mort, avait demandé en mariage une fille de l'empereur de Byzance. Michel Paléologue lui avait accordé une de ses filles naturelles nommée Marie, dont la mère était de la famille Diplovatatzi. Théodose de Ville-Hardouin, archimandrite du couvent de Pantocrator (1), ou, selon d'autres (2), Euthymius, patriarche grec d'Antioche, fut chargé de la conduire au roi des Tartares. A son arrivée à Césarée, la princesse apprit la mort de Houlagou. Néanmoins, elle continua son voyage et arriva à la cour d'Abaga, qui l'épousa. Marie devint ainsi souveraine des Mongols. Elle avait tant à cœur la gloire et les intérêts de la religion, qu'elle demanda à son père deux peintres pour orner l'église grecque de Tauris.

« respectable épouse, Doghouz-Khatoun. Le Seigneur sait qu'ils n'étaient « guère inférieurs à Constantin et à sa mère Hélène. Comme Houlagou « aimait beaucoup les chrétiens, toutes les nations qui font profession « de la vraie foi lui obéirent volontairement et lui furent d'un très-« grand secours. » (*Hist. des Orpélians*, dans les *Mémoires sur l'Arménie* de M. Saint-Martin, tom. XI, p. 123 et 152.)

(1) Du Cange, *Anc. Bysant.*, p. 235. — Pachymères, tom. III, p. 1044.

(2) Aboulfaradje, *Chron. syr.*, p. 567. — Bar Hebræus, p. 567.

Les sentiments de piété de la femme d'Abaga n'eussent peut-être pas été pour ce prince une raison suffisante de se joindre aux Occidentaux; mais le sultan d'Égypte, empressé de venger sur les chrétiens les maux qu'ils avaient attirés aux musulmans, avait, sans perdre de temps, attaqué le roi d'Arménie, après avoir mis le siége devant Antioche. Ainsi, l'un des vassaux du roi des Mongols et la plus puissante des principautés fondées par les croisés se trouvaient menacés en même temps, et le danger commun faisait un devoir aux chrétiens et aux Tartares de se réunir. L'Europe voyait avec joie la puissance musulmane aux prises, en Égypté, avec une nation formidable qui avait étendu ses frontières jusqu'aux confins de la Syrie. Moins elle était disposée, à cette époque où l'enthousiasme pour les croisades s'était presque éteint, à faire des efforts pour secourir les colonies syriennes, plus elle aimait à compter sur l'assistance des armes mongoles. D'un autre côté, les effets de la division de l'empire de Tchinguiz-Khan commençaient à se faire sentir. Non-seulement les princes tartares de Perse ne disposaient pas, comme souverains, de forces égales à celles dont ils avaient précédemment eu le commandement comme généraux, mais les royaumes qui avoisinaient leurs États à l'orient et au nord, loin d'être, ainsi qu'autrefois, leurs auxiliaires, reconnaissaient déjà des intérêts opposés aux leurs. Le sultan d'Égypte sut d'ailleurs exciter contre eux la jalousie des khans du Kiptchak, et conclut avec ceux-ci un traité, par lequel ils s'engageaient à entrer sur la terre d'Abaga toutes les fois que ce dernier attaquerait les Égyptiens. Pour balancer l'effet de cette

alliance, les Mongols cherchaient donc à s'unir avec les chrétiens.

Abaga écrivit au pape une lettre qu'il lui envoya par un ambassadeur. A cette époque, on avait déjà reçu à Rome plusieurs lettres sous le nom du prince des Tartares ; mais comme elles étaient écrites en latin, on peut supposer qu'elles ne venaient pas directement d'Abaga, et qu'elles étaient l'ouvrage de quelques chrétiens d'Orient, qui les avaient rédigées par ses ordres, ou peut-être même sans sa participation. Quoi qu'il en soit, celle qui vint en 1267 était écrite en mongol. Il ne se trouva à Rome personne en état de la lire, et le pape fut obligé de s'en tenir à ce que l'envoyé, chargé de la remettre, voulut dire de son contenu. C'est ce qui explique comment le pape, répondant au prince tartare, paraît persuadé de son entière conversion, et de la part qu'Abaga, disait-on, avait prise à la victoire remportée sur Manfred par Charles d'Anjou. Abaga, selon le témoignage d'Hayton lui-même, n'était point chrétien, et la défaite de Manfred, qui intéressait si fort le saint-siége, ne pouvait être un événement de haute importance pour le khan de Perse. Ces deux points furent vraisemblablement introduits dans la lettre par celui qui se chargea d'en faire la traduction, afin de se rendre la cour de Rome plus favorable.

Du reste, Abaga manifestait l'intention d'aller avec son beau-père Michel Paléologue au secours des chrétiens contre les Sarrasins, et demandait au pape de lui indiquer la route que les rois d'Occident devaient choisir pour l'expédition qu'ils projetaient, afin de pouvoir prendre ses mesures en conséquence. Clé-

ment IV lui répondit de la manière suivante (1) :

« Nous avons reçu naguère avec bienveillance un noble messager de Votre Grandeur, qui nous a remis vos lettres, et dont nous avons compris, par interprète, ce qu'il nous a rapporté verbalement. Aucune personne de notre palais n'a été capable de lire ces lettres, car vous n'aviez pas, selon votre habitude, écrit en langue latine. Nous avons dû nous en tenir aux paroles de votre messager et répondre en conconséquence à Votre Magnificence.

« Avant tout, nous rendons grâces à Dieu, dispensateur de tout bien, parce qu'il a éclairé les yeux de votre cœur, pour vous faire adorer humblement son Fils unique, crucifié pour le salut du genre humain. Vous vous réjouissez, assurez-vous, de la victoire que nous avons remportée dans le royaume de Sicile sur Manfred, fils naturel de Frédéric, ex-empereur romain. Ce téméraire usurpateur est tombé sur le champ de bataille, avec une multitude de perfides chrétiens et Sarrasins, privé de la vie en même temps que du trône, par la main puissante de notre très-cher fils en Jésus-Christ, Charles (d'Anjou), à qui nous avions concédé ce royaume.

« Voici que les rois de France et de Navarre (2), suivis d'un nombre considérable de comtes, de barons et de chevaliers, ont pris à cœur l'affaire de la terre sainte. S'étant revêtus du signe de la croix, ils se préparent à combattre vaillamment et puissamment les ennemis de la religion. Déjà, dans d'autres contrées, beaucoup de seigneurs et d'hommes de la

(1) Odor. Raynald. *Annal. eccl.*, ann. 1267, n° 70-71, p. 155.

(2) Thibaud, roi de Navarre.

classe commune sont animés par cet exemple à exalter de tout leur pouvoir le nom du Christ, à détruire la puissance, la secte et jusqu'au nom des Sarrasins. Vous nous avez écrit que vous aviez l'intention de vous joindre à votre beau-père (1) pour assister les Latins; nous vous en rendons d'abondantes actions de grâces. Quant au chemin que les nôtres ont l'intention de suivre, nous ne pouvons vous en informer avant d'avoir consulté les souverains. Nous leur communiquerons votre dessein et celui de votre beau-père, afin qu'ils puissent mieux délibérer sur ce qu'ils ont à faire, et nous instruirons ensuite Votre Magnificence, par un messager, de ce qui aura été résolu. Persévérez donc, grand prince, dans votre salutaire résolution; car vous devez espérer en Dieu, qui, si vous le servez fidèlement, affermira votre trône et l'exaltera. A lui est la puissance, à lui est l'empire, et tous les cœurs des rois sont dans ses mains. Il humilie et élève qui il lui plaît; d'un clin d'œil il régit l'univers, et nul ne peut se soustraire à sa volonté (2)... »

Clément IV ne manqua pas sans doute de faire part des offres d'Abaga au roi de France, à celui de Navarre, et vraisemblablement aussi à celui d'Angleterre. Quoiqu'on n'en trouve pas la preuve écrite dans les chroniques de l'époque, on voit cependant que dans d'autres pays on donna suite à cette négociation. Les ambassadeurs de Michel Paléologue et du grand khan, roi des Tartares, vinrent en 1269 trouver à Valence Jacques, roi d'Aragon. L'historien Mariana prétend que le roi Jacques avait déjà reçu pré-

(1) Michel Paléologue.
(2) La lettre du pape est datée de Viterbe, an 1267.

cédemment une autre ambassade de Tartares, et qu'il leur avait, à cette occasion, dépêché un certain Jean Alaric, natif de Perpignan, dans la compagnie duquel les nouveaux ambassadeurs se présentèrent au roi d'Aragon. Ceux-ci lui promirent, au nom de leur roi, toutes sortes de secours, s'il voulait prendre les armes et joindre ses forces à celles des autres princes. Les ambassadeurs se reposèrent à Barcelone. Mais Alaric passa à Tolède, et ayant été admis devant une junte des principaux du pays, il y rendit un compte détaillé de ce qu'il avait vu et du sujet de l'ambassade. Le roi Jacques, malgré son grand âge, se détermina à aller à la guerre. Son gendre don Alphonse et la reine de Castille cherchèrent à le détourner de ce projet, en alléguant la déloyauté des Grecs et la férocité des Tartares ; mais leurs prières et leurs larmes furent inutiles. On sait quelle fut l'issue de cette entreprise du roi d'Aragon, qui fut jeté par la tempête à Aigues-Mortes, et contraint de retourner dans ses États (1).

Il eût peut-être mieux valu pour les Occidentaux de suivre les ouvertures d'Abaga et d'entrer résolûment dans la confédération qu'il leur proposait. La funeste expédition de Tunis en 1270, à laquelle les Mongols ne pouvaient nullement concourir, fit perdre aux croisés l'occasion d'une alliance avantageuse à leur cause. Le seul Édouard, fils aîné du roi d'Angleterre, se rendit directement dans la terre sainte, où son arrivée ne produisit pas un effet capable de changer la face des affaires ; d'un autre côté, Abaga, retenu par des guerres éloignées, ne put même secourir le roi

(1) Mariana, tom. I, p. 655.

d'Arménie, qui se vit forcé de traiter avec le sultan d'Égypte pour sauver ses États et obtenir la liberté de son fils, pris dans un combat contre les musulmans.

Cependant, lorsque Abaga eut terminé les affaires qui le retenaient dans les parties orientales de son empire, il se hâta de venir à la rencontre du sultan d'Égypte, qui était entré dans l'Asie Mineure. Il l'attaqua avec une puissante armée et le chassa du royaume de Turquie, qu'il offrit, s'il faut en croire Hayton, au roi d'Arménie. Mais celui-ci eut la sagesse de refuser ce dangereux présent, qui n'aurait fait qu'irriter contre lui le sultan d'Égypte. Il se contenta de demander à Abaga qu'il voulût bien contribuer à délivrer la terre sainte du joug des Sarrasins. Le prince accepta cette proposition conforme aux intérêts de sa politique, et envoya de nouveaux ambassadeurs au pape et aux autres seigneurs et princes chrétiens, pour s'entendre avec eux sur l'expédition projetée.

V.

Ces ambassadeurs, au nombre de seize, arrivèrent à Lyon au commencement de 1274, pour le second concile général, où, grâce aux efforts des nonces franciscains successivement envoyés à Constantinople, les Latins et les Grecs chantèrent le même symbole d'une commune voix. Ce concile avait aussi pour objet d'aviser aux moyens de secourir les Francs d'Orient contre les musulmans. Grégoire X s'empressa d'annoncer à Abaga l'arrivée de ses ambassadeurs et le

bon accueil qu'on leur avait fait; il lui manda aussi qu'il avait lu les lettres dont ils étaient porteurs, et qu'avant l'époque où l'armée chrétienne prendrait les chemins d'outre-mer, il lui renverrait des ambassadeurs chargés de lui fournir les informations qu'il désirait (1). Les envoyés tartares furent introduits dans le concile, à la quatrième session, le 6 juillet 1274. Le pape les fit asseoir vis-à-vis de lui, aux pieds des patriarches. On donna lecture des lettres qu'ils apportaient, apparemment sur la version qu'ils en avaient faite eux-mêmes. A la session suivante, le 16 juillet, celui des ambassadeurs qui était chargé de porter la parole, et deux Tartares des plus distingués furent baptisés par Pierre de Tarentaise, cardinal d'Ostie, depuis pape sous le nom d'Innocent V. Le souverain pontife fit présent aux Tartares de robes précieuses; on les fit assister à toutes les cérémonies religieuses, dont ils admirèrent la pompe et l'éclat; mais cette ambassade solennelle n'eut pas de résultats politiques bien importants.

Les envoyés mongols qui se rendirent en Angleterre furent également reçus avec une grande sympathie, mais le succès de leur mission ne fut pas plus décisif qu'en France. Édouard I[er] répondit à Abaga une lettre écrite en langue latine et datée de *Bellus Locus regis*, le 26 janvier 1274; en voici la traduction (2) :

« Le religieux frère David, de l'ordre des Prêcheurs, chapelain et familier du frère Thomas, patriarche de

(1) Odor. Raynald., tom. III, p. 353.
(2) Th. Rymer, *Acta publica*, etc., tom. I, p. 144.

Jérusalem, légat du siége apostolique, est arrivé à notre cour, et nous a présenté les lettres que vous avez adressées par vos envoyés au très-saint Père et aux autres rois chrétiens.

« Nous y avons vu l'affection que vous portez à la religion chrétienne, et la résolution que vous avez prise de prêter secours aux chrétiens et à la terre sainte contre les ennemis du christianisme ; ce qui nous a été très-agréable, et nous vous en rendons grâces.

« Nous prions Votre Magnificence de vouloir exécuter ce saint projet.

« Mais nous ne pouvons à cette heure vous rien mander de certain sur l'époque de notre arrivée dans la terre sainte et du passage des chrétiens, parce que, au moment où nous écrivons les présentes, il n'a encore été rien ordonné par le souverain pontife relativement à l'époque du dit passage; dès que nous pourrons savoir là-dessus quelque chose de positif, ce qui aura lieu prochainement, nous aurons soin de vous en instruire.

« Nous recommandons à Votre Puissance la dite affaire de la terre sainte et de tous les chrétiens d'Orient. »

Toutes ces tentatives de coalition restèrent encore sans effet; car, malgré les progrès toujours croissants des musulmans, les pertes des croisés et les exhortations des pontifes, trop de soins occupaient alors les princes d'Europe pour qu'ils songeassent sérieusement à tirer parti de l'alliance des Tartares.

Deux années après, en 1276, sous le pontificat de Jean XXI, deux étrangers, se disant ambassadeurs d'Abaga, arrivèrent à Rome; ils se nommaient

Jean Vassalli et Jacques Vassalli. Admis dans l'assemblée des cardinaux, ils exposèrent le sujet de leur mission, en partie de vive voix, et en partie d'après les lettres qu'ils avaient entre les mains. C'étaient toujours les mêmes offres de la part du prince tartare, qui s'engageait à secourir l'armée des chrétiens, si elle voulait passer en Syrie, et à lui fournir toutes les provisions dont elle aurait besoin. Jean XXI et son successeur Nicolas III ne voulurent pas prendre sur eux de donner une réponse positive aux ambassadeurs d'Abaga, et ce fut par ce motif qu'ils les engagèrent à aller s'assurer par eux-mêmes des dispositions des rois chrétiens. Ainsi, de même que les précédents envoyés tartares s'étaient rendus en Aragon et en Castille pour exciter les princes de l'Espagne à venir faire une expédition en Syrie, ceux-ci passèrent en France et en Angleterre, mus par une intention semblable et avec une perspective de succès plus apparente. Voici ce que rapporte Guillaume de Nangis de leur arrivée à la cour de Philippe III (1) : « Au temps « qui estoit de l'incarnation de Nostre-Seigneur, 1276, « vinrent message de par les Tartaires au roi Phelypon de Franche, qui li disent que li roi des Tartaires li mandoit que se il voloit aller es parties « d'Orient contre les Sarrasins il li aideroit... Quant « ilz eurent séjourné en Franche longtemps ilz s'en « allèrent au roy d'Angleterre et li dirent ce qu'ilz « avoient dit au roi de Franche. » Le même historien ajoute qu'on eut quelque doute si ces envoyés n'étaient pas plutôt des espions ; car ils n'étaient point Tartares

(1) Tom. V, pag. 535.

de naissance ni de mœurs, mais des chrétiens de la secte des Géorgiens. Philippe III les fit néanmoins conduire à l'abbaye de Saint-Denis, où ils célébrèrent la fête de Pâques.

L'une des circonstances du récit des envoyés qui pouvait, avec leur qualité de Géorgiens, inspirer quelques doutes sur leur sincérité, c'est cette fable perpétuelle de la conversion du grand khan, qu'à l'exemple de leurs devanciers ils avaient racontée à Rome devant le pape et les cardinaux. Suivant eux, Koubilaï, maître suprême de tous les Tartares, avait reçu le baptême, et il désirait que le saint-siége lui envoyât des hommes consommés dans la connaissance des choses divines, pour instruire ses enfants dans la religion. C'était sans doute ce que ces négociateurs pouvaient imaginer de plus propre à leur concilier la bienveillance de la cour pontificale, et la répétition de ce conte n'en détruisait pas toujours l'effet près de ceux qui aimaient tant à y croire. Il est si facile de se laisser aller à de douces illusions pour ce que l'on désire bien vivement! Or la conversion de la nation mongole était de nature à exciter toute la sollicitude de l'Église et du souverain pontife; et cependant il paraît qu'au fond les Tartares n'avaient pas plus de sympathie pour les chrétiens que pour les autres peuples, qu'ils écrasaient tous indistinctement, suivant que leur politique ou leur intérêt le demandaient. Ils feignaient d'être amis des chrétiens et du christianisme, afin d'obtenir des princes occidentaux les secours dont ils avaient besoin; mais ils avaient beaucoup plus d'amour pour leur armée que pour leur religion.

Il est vrai de dire, cependant, que les missionnaires

chrétiens, dispersés au bout de l'Asie, recevaient un accueil favorable de la part du grand khan, occupé de rechercher tous les moyens de civiliser sa nation encore barbare. Dans cette vue il admettait avec un égal empressement tous les religieux étrangers, quelles que fussent leur patrie et leur croyance. Mais Koubilaï n'était nullement chrétien. Dès l'année 1260 il avait pris son parti sur le choix de la religion qu'il voulait faire embrasser à ses sujets. A l'exemple des anciens rois des Indes, de plusieurs princes tartares et des empereurs chinois de la grande dynastie des Thang, il avait créé un pontife sous le titre de *Maître du royaume*, et il avait honoré de cette charge un jeune religieux bouddhiste, thibétain de nation, et qui, depuis sept ans, avait su captiver sa bienveillance. C'est par ce religieux, dont la famille exerçait depuis dix générations la charge de grand prêtre auprès des rois du Thibet, que fut continuée la succession des anciens patriarches bouddhistes et que commença celle des grands lamas. C'est aussi depuis lui que le lamisme ou bouddhisme réformé est devenu la religion commune à tous les Mongols. Or l'histoire nous apprend que cette adoption d'un culte nouveau fut pour Koubilaï une affaire de politique plutôt que de persuasion. Ce serait mal connaître les idées des Chinois, idées puisées par Koubilaï dans son éducation, que de s'imaginer que la conviction entrait pour quelque chose dans les opinions religieuses acceptées par leurs princes. Et quand il serait prouvé que Koubilaï aurait été baptisé, comme l'assuraient les deux Vassalli, on ne pourrait en conclure qu'il était chrétien, mais seulement qu'il avait voulu joindre une cérémonie de plus à celles

qu'il pratiquait indifféremment avec les Tao-ssé, les bouddhistes et les lettrés. Tel est l'effet de l'accord que les empereurs mongols, et de nos jours les empereurs mantchous, ont su établir entre les principes des sectateurs de Confucius qui n'adorent rien, et de l'idolâtrie banale des polythéistes de l'Inde et de la Chine qui adorent ce qu'on veut. « Il n'y a qu'une « religion, disent-ils; les sages de chaque pays en « ont fait varier la forme suivant les temps et les « lieux. »

Malgré les doutes que pouvait faire naître la conversion d'Abaga et de Koubilaï, le pape Jean XXI voulut vérifier un fait si important pour l'Église. Il se proposa d'envoyer avec les deux Vassalli plusieurs missionnaires en Tartarie; mais sa mort apporta du retard à ce projet, qui fut exécuté par son successeur Nicolas III. Ce pontife choisit dans l'ordre des Franciscains cinq religieux nommés Gérard de Prato, Antoine de Parme, Jean de Sainte-Agathe, André de Florence et Matthieu d'Arezzo. Ils étaient porteurs de lettres pour Abaga et Koubilaï, et avaient pour mission de travailler à la conversion des Mongols. Voici la lettre qui fut remise à Abaga par les envoyés de Nicolas III (1).

« A l'excellent et magnifique prince Abaga, illustre roi des Tartares orientaux; qu'il marche dans la voie de la vérité!

« La sainte Église romaine a tressailli et tressaille dans le Seigneur pour les choses heureuses que les messagers de Votre Magnificence ont rapportées de vive

(1) Odor. Raynald., tom. IV, ann. 1278, n° 18, p. 282. Wadding, *Annales minorum*, tom. V, p. 36.

voix et par écrit à notre prédécesseur le pape Jean et à nos frères les cardinaux. Les lettres disent que si une armée chrétienne débarque en terre sainte, vous promettez de pourvoir à ses besoins et de l'assister en personne, avec toutes vos forces, contre les ennemis de la foi chrétienne. Vous déclarez à la fin de ces lettres que nous devons ajouter foi entière à tout ce que ces envoyés nous diront de votre part ; et ils nous ont dit des choses agréables à Dieu, agréables à notre prédécesseur et à ses frères, parmi lesquels je remplissais alors les fonctions du cardinalat. Quelle heureuse nouvelle et digne d'être célébrée avec un saint enthousiasme, puisqu'elle renferme le salut de tant d'âmes ! Nous voulons parler de ce que notre très-cher fils en Jésus-Christ, votre oncle Koubilaï, grand khan, empereur et modérateur illustre de tous les Tartares, qui déjà a été baptisé, comme on l'assure, demande que l'Église romaine vous envoie quelques personnes capables de vous instruire, vous, vos fils et vos peuples, dans la religion chrétienne.

« Qu'elle se réjouisse donc notre mère l'Église, si, par la miséricordieuse clémence de Jésus-Christ son époux, il lui est donné de régénérer tant d'enfants dans les eaux du baptême ! Que le pasteur de l'Église se réjouisse, si la chrétienté s'accroît en ces jours de peuples innombrables ! à la vue du salut de tant de brebis égarées, quelle allégresse pour la cour céleste, qui, selon la parole évangélique, se réjouit davantage de la conversion d'un pécheur que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes ! O heureux temps que les nôtres, si en ce jour nous pouvions fournir à la cour céleste le sujet d'un semblable bonheur ! Elles

sont vraiment immenses et sublimes les choses que Votre Majesté nous annonce et nous promet. Évidemment le doigt de Dieu vous a touché, puisque tant de zèle enflamme votre cœur et vous porte à mettre au service du Christ, contre ses ennemis, votre propre personne, la force de votre peuple, votre empire tout entier avec sa puissance et ses ressources... » Le souverain pontife recommande ensuite vivement au prince tartare les missionnaires qu'il lui envoie et les chrétiens qui résident dans ses États.

La lettre que les envoyés de Nicolas III devaient remettre à Koubilaï-Khan était à peu près conçue dans les mêmes termes que celle dont nous venons de donner la traduction.

Par des lettres patentes portant la même date que sa réponse à Abaga, le souverain pontife confère aux cinq franciscains des pouvoirs très-étendus. Il les autorise à prêcher la parole de Dieu dans les pays soumis aux Tartares, à baptiser Abaga, ses fils, ses sujets, ou tous autres qui voudraient se convertir à l'unité de la foi chrétienne; à faire, soit collectivement, soit individuellement, tout ce qui peut contribuer à la gloire du nom de Dieu et à la propagation de la sainte foi (1).

On ne trouve pas dans les historiens de l'époque des détails suffisants pour apprécier les fruits de cette nouvelle mission chez les Tartares. La barbarie des Mongols, l'indifférence des Chinois, les préventions des idolâtres, la rivalité des nestoriens, qui avaient anciennement fait des progrès considérables dans ces

(1) Wadding., *Annales minorum*, tom. V, p. 40.

contrées, et puis l'ignorance où étaient ces missionnaires des langues et des usages des peuples qu'ils étaient chargés d'évangéliser, tout cela dut probablement opposer les plus grands obstacles à leur zèle. Cependant on peut conjecturer que leurs efforts furent loin d'être stériles; car, à cette époque, le provincial des franciscains établis en Hongrie écrivit au souverain pontife pour le prier d'envoyer un évêque en Tartarie, parce que, disait-il, « plusieurs frères qui « résident parmi les Tartares et leur prêchent la foi « de Jésus-Christ avec zèle et bénédiction en ont con-« verti un grand nombre (1). » Le pape Nicolas III chargea, en conséquence, Philippe, évêque de Firman et légat apostolique, de consacrer un évêque auquel il accordait tous les revenus qui dans ces contrées devaient appartenir au saint-siége. On ne connaît pas le nom de l'évêque que le légat Philippe envoya en Tartarie, et l'histoire n'a pas consigné les fruits de son ministère. Cette nécessité de créer de nouveaux siéges épiscopaux est seule une preuve que la religion chrétienne faisait des progrès considérables dans la haute Asie.

(1) Quam plures fratres ejusdem ordinis inter Tartaros commorantur, qui fidem Christi gratiosis studiis annunciantes eisdem, multos ex eis ad fidem ipsam, divina cooperante gratia, converterunt. (Wadding, t. V, p. 42.)

CHAPITRE VIII.

I. Propagande nestorienne dans la haute Asie. — L'apostat Ahmed. — II. Argoun, khan de Perse. — Sa lettre à Honorius IV. — Lettres de Nicolas IV à Argoun, à la reine Touktan. — Argoun et Philippe le Bel. — III. Nouvelles de la mission de Chine. — Conversion de plusieurs princes tartares. — Lettre du pape à Gazan, fils d'Argoun. — Sa femme et son enfant condamnés à être brûlés vifs. — Tentatives d'alliance entre les Tartares et les chrétiens. — IV. Empire de Koubilaï. — Religions de la Chine. — Confucius. — Lao-tze. — Bouddha.

I.

Les succès des missions catholiques en Tartarie ne pouvaient cependant être comparés à la propagation du nestorianisme dans ces contrées. Non-seulement les nestoriens possédaient de nombreuses églises en Tartarie, mais ils s'étaient encore répandus dans tout l'empire chinois, où leurs disciples allaient se multipliant de jour en jour, comme nous l'apprennent leurs historiens et les témoignages de Marco-Polo. A Khanbalik ou Péking, dont Koubilaï avait fait la capitale de son empire, ils avaient une église métropolitaine qui dépendait du patriarche ou *catholicos* de Séleucie. En 1279 (1), le métropolitain de Chine étant mort, le patriarche Jean Denha s'empressa de lui envoyer un successeur. Il avait ordonné en cette qualité un certain Siméon Bar-Kalig, auparavant évêque dans

(1) Assemani, *Bibliotheca orientalis*, t. II, p. 256.

le Khorassan, qui, avant de partir pour son poste de Péking, se révolta contre le patriarche; celui-ci le fit arrêter, et, après l'avoir privé de tous ses biens, le fit mettre en prison dans le monastère de Saint-Abraham, dans la ville de Sahaka. Étant parvenu à s'échapper de son cachot, le métropolitain de Péking s'enfuit au sommet des montagnes, d'où, ayant été pris par les montagnards de ces contrées, il fut ramené au catholicos, qui le fit de nouveau mettre en prison. Il y mourut peu de jours après avec d'autres évêques complices de sa révolte et compagnons de sa captivité. On présuma qu'ils avaient tous péri de mort violente par ordre du patriarche.

Sur ces entrefaites, deux moines appartenant à la nation des Oïgours se présentèrent au patriarche Denha. Ils avaient quitté la Chine et se rendaient en pèlerinage à Jérusalem pour visiter les lieux sanctifiés par la naissance, la vie et la mort du Sauveur des hommes. Le patriarche créa l'un d'eux, nommé Jaballaha, métropolitain de Péking, à la place de Jean Bar-Kalig. Mais comme Jaballaha était sur le point de se mettre en route pour aller prendre possession de son siége, Jean Denha mourut. Il y avait alors parmi les chefs des Tartares un parent de ces deux moines qui annonça au khan Abaga la mort du patriarche des nestoriens, et lui désigna Jaballaha comme digne de lui succéder. Aboulfaradje rapporte qu'il était pieux, quoique illettré et agreste (1). En conséquence, Abaga fit immédiatement une proclamation par laquelle il ordonnait la consécration de Ja-

(1) Eum rudem quidem et indoctum, sed pium tamen fuisse. Aboulfaradje, apud Assemani, t. XII, p. 257.

ballaha comme patriarche. Les évêques nestoriens, dociles aux injonctions du khan des Mongols, se rendirent en toute hâte à Séleucie et proclamèrent avec pompe et solennité le nouveau catholicos ou patriarche nestorien. L'autre moine oïgour, compagnon de Jaballaha, fut institué évêque de son propre pays. Il se nommait Barsuma.

Tous ces faits font assez voir que si les chrétiens nestoriens avaient réussi à se rendre populaires parmi les Tartares, c'était beaucoup aux dépens de leur dignité et de leur indépendance. On peut dire qu'ils convertissaient moins ces hordes barbares qu'ils ne subissaient leur joug. Les évêques nestoriens étaient tombés dans une telle servilité, qu'il leur avait suffi d'un mot d'un général tartare pour placer à la tête de leur Église un moine oïgour. Les religieux franciscains avaient moins de prosélytes, mais c'est probablement parce qu'ils tenaient davantage à la pureté de la doctrine et à l'intégrité de leur caractère.

Abaga préparait une nouvelle guerre contre les musulmans, lorsqu'il mourut empoisonné en 1282. On prétend que cette même année ayant célébré la pâque avec les chrétiens, il assista à un grand festin, où un musulman lui fit prendre du poison. Il eut pour successeur son frère Tagoudar, qui fut d'abord ami des chrétiens, et puis leur ennemi acharné. Ce prince avait été baptisé dans sa jeunesse sous le nom de Nicolas. Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, il s'appliqua à favoriser la religion et ses ministres. Il fit édifier un grand nombre d'églises en Assyrie et en Mésopotamie, et publia dans tout son empire un édit par lequel il exemptait d'impôt et de tribut les mo-

nastères, les évêques et les moines. Ces dispositions, si favorables aux chrétiens, ne furent pas de longue durée. Il se fit musulman, prit le nom d'Ahmed, le titre de sultan, persécuta les chrétiens et ruina leurs églises. Loin de donner aucune suite aux relations que son frère Abaga avait ouvertes avec les papes et les rois des Francs, il voulut faire alliance avec le sultan d'Égypte. Il s'empressa de lui envoyer le kadhi de Sébaste pour lui annoncer sa conversion au mahométisme, lui offrir son amitié et lui promettre de propager partout la religion qu'il venait d'embrasser. Ainsi, ce prince qui peu auparavant avait été si doux et si favorable aux chrétiens, devint pour eux un dur et impitoyable tyran. Il fut zélateur si fanatique de la loi de Mahomet qu'il usa de tous les moyens imaginables pour opprimer les chrétiens et extirper jusqu'à leur nom. Il fut défendu d'adorer Jésus-Christ sous peine de mort ou de l'exil. Durant cette terrible persécution, il périt par les supplices les plus atroces un grand nombre de franciscains (1).

L'apostat Ahmed excita par sa conduite l'indignation et la haine de tous les chrétiens et de leurs nombreux amis, sans réussir pour cela à se rendre les musulmans sympathiques et favorables. Le sultan d'Égypte reçut avec beaucoup de défiance les envoyés du nouveau converti. Lorsqu'ils arrivèrent à Birah, il envoya ordre à ses lieutenants de les surveiller, afin que personne du peuple de Dieu ne les vît et ne pût converser avec eux: On les fit entrer de nuit et secrètement à Alep; ils se rendirent ensuite à Damas, et de

(1) Voir Wadding, tom. V, p. 128.

là au Caire, où ils entrèrent aussi de nuit. Ils furent présentés au sultan, baisèrent la terre devant lui, remirent leurs lettres et dirent ce qu'ils étaient chargés de lui transmettre de vive voix. La lettre était écrite en arabe et marquée de treize sceaux. Sa suscription, d'une forme insolite, était ainsi conçue :

« Au nom de Dieu très-clément et miséricordieux, « par la puissance de Dieu, sous les auspices du kha- « kan, ordonnance d'Ahmed au sultan d'Égypte. »

Le sultan fut sans doute choqué de cette formule, car il l'imita avec une sorte d'affectation dans sa réponse, où il s'appliqua à reproduire les formes mêmes de la lettre d'Ahmed, en y répondant phrase à phrase, avec beaucoup de sécheresse. Les ambassadeurs, après avoir reçu des présents, furent renvoyés avec les mêmes précautions.

L'année suivante, pendant que le sultan était à Damas, Ahmed fit près de lui une seconde tentative qui ne réussit pas mieux que la première. L'émir partit d'Alep pour recevoir ces nouveaux ambassadeurs. Il leur fit enlever leurs tentes et leurs armes, les contraignit de marcher de nuit, et les surveilla avec le plus grand soin. Ils sortirent d'Alep de nuit; on les conduisit de même avec beaucoup de précaution jusqu'à Damas, où, de nuit encore, ils descendirent au château. Il fut expressément défendu de communiquer avec eux. L'apostasie, comme on voit, ne profitait pas à Ahmed; elle ne servit qu'à le placer dans un isolement complet, entre les chrétiens qui l'abhorraient et les musulmans qui ne pouvaient se fier à un pareil homme. Ils étaient accoutumés à voir dans les Mongols des ennemis presque aussi acharnés que les croisés

eux-mêmes, et ils ne pouvaient croire à la sincérité des sentiments nouveaux qu'ils affectaient. D'un autre côté, les nombreux vassaux des Mongols, qui étaient attachés au christianisme, et les partisans des anciennes croyances tartares éprouvèrent le plus vif mécontentement de la conduite religieuse et politique d'Ahmed. Les peuples tartares, habitués aux cérémonies des chrétiens, et prévenus contre une secte qu'ils combattaient depuis si longtemps et dont ils avaient détrôné le pontife, ne purent sans indignation voir cette même secte prévaloir au milieu d'eux. Les rois de Géorgie et d'Arménie refusèrent toute obéissance à Ahmed; Koubilaï lui-même le menaça de sa colère, pour s'être écarté des traces de ses ancêtres. Son neveu Argoun, fils d'Abaga, profita de ces mécontentements et leva contre Ahmed l'étendard de la révolte. Il le défit dans une bataille, s'empara de lui et le fit décapiter en présence de l'armée. Dans le manifeste qu'il publia à cette occasion, il dit que tous les princes du sang royal avaient, d'un commun accord, chassé du trône Ahmed qui avait abandonné les antiques lois des Mongols pour embrasser la religion des Arabes, inconnue à leurs pères; qu'ils avaient envoyé vers le grand khan pour lui demander de juger le coupable, et qu'ils avaient placé lui Argoun sur le trône de Perse, pour gouverner les contrées situées entre le Djihoun et le pays des Francs. Ahmed avait occupé le pouvoir de 1282 à 1284. Il paraît que ce fut principalement aux chrétiens, déjà nombreux dans les armées tartares, que le khan Argoun dut ses victoires contre Ahmed. On disait même qu'il avait décoré de la croix ses étendards et ses armes, et triomphé de

ses ennemis au nom du Christ; que de plus il avait fait frapper une monnaie ayant d'un côté le saint Sépulcre, et de l'autre ces paroles : Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit (1).

II.

L'apostasie d'Ahmed, si elle ne fut pas la cause de sa chute, en fut du moins le prétexte; et c'en était assez pour faire sentir à son successeur la nécessité de suivre une conduite tout opposée. C'est ce que ne manqua pas de faire Argoun, aussitôt qu'il se fut emparé du trône de Perse. En effet, à peine eut-il reçu du grand khan Koubilaï la confirmation de son pouvoir, qu'il résolut d'attaquer les musulmans, avec le projet, disent les historiens de l'époque, de se faire baptiser à Jérusalem aussitôt qu'il s'en serait rendu maître. Se réglant en tout sur l'exemple de son père Abaga, il rétablit les églises qu'Ahmed avait ruinées, fit périr un grand nombre de musulmans et déclara la guerre au sultan d'Égypte. Les rois d'Arménie et de Géorgie revinrent alors à sa cour, et les chrétiens d'Orient renouvelèrent leurs sollicitations pour l'engager à tirer la terre sainte des mains des infidèles. Ce fut sans doute par leur suggestion qu'il écrivit au pape Honorius IV une lettre dont on a conservé la traduction latine (2), et dont il est néanmoins fort difficile de juger le contenu. Ce n'est pas qu'on n'y re-

(1) Odor. Raynald., ann. 1285, n° 78.
(2) Odor. Raynald., tom. XIV, ann. 1285, p. 381.

connaisse beaucoup de traces du style mongol et des particularités qui se trouvent dans d'autres pièces originales du même genre ; mais ceux qui ont fait cette traduction, sachant apparemment mieux le mongol que le latin, y ont commis tant de fautes qu'elle est à peu près inintelligible. Telle qu'elle est pourtant, dit Abel Rémusat, elle suffit pour constater l'existence d'une lettre originale en tartare, dont elle offre une représentation plus que littérale. La barbarie même des expressions dont elle est remplie est la meilleure preuve de son authenticité, et il n'est pas impossible non plus, quand on est au courant des événements dont il y est fait mention et des relations qui y sont indiquées, d'en tirer, par conjecture, la connaissance de quelques particularités curieuses. Orgoun y rappelle d'abord la bienveillance que les Mongols ont eue, dès le temps de Tchinguiz-Khan, « leur premier Père, » pour le pape, le sérénissime roi des Francs et le sérénissime roi Charles d'Anjou ; la protection qu'ils ont toujours accordée aux chrétiens, qui ont été exempts de tout tribut et francs dans leurs terres : —*et omnium christianorum non dentur aliquid de tributum, et fiant franchi in sua terra ;* — et les faveurs dont les ont comblés son grand-père Houlagou et le bon Abaga, son père. Il parle d'un certain *Ise-Turcimen*, ou Isé l'interprète, et de plusieurs de ses compagnons envoyés, à ce qu'il paraît, à la cour du pape et de quelques autres princes chrétiens par le grand khan, et qui en avaient reçu des vêtements précieux et des parfums : *roba et tus*. Lui-même, aussitôt qu'il a obtenu *la grâce du grand khan*, c'est-à-dire la patente d'investiture pour le trône de Perse, a songé à envoyer des pré-

sents au pape : *ad domino sancto patri mittantur robas et tus.* Il a le projet de rendre aux chrétiens tous les avantages dont ils ont joui précédemment : *et habemus in pensamentum de eos custodire et facire gratiam.* Le long intervalle qui s'est écoulé depuis la dernière ambassade envoyée aux princes chrétiens est expliqué par l'apostasie d'Ahmed, qui, *anno prœterito Ameto erat intratus in moribus Saracinorum*, et qui pour cette raison n'avait pas gardé *la terre des chrétiens*. Enfin on promet aux Francs un partage de la terre de Scam, c'est-à-dire de l'Égypte : *terram Scami, vidilicet Ægyptis;* les messagers qu'on envoie ont ordre de le leur proposer, et l'on demande que les princes chrétiens veuillent bien faire savoir, par un homme digne de foi, où ils entendent que doit se faire la jonction de leurs forces avec celles des Mongols, et de cette manière le khan et le pape anéantiront la puissance des Sarrasins : *Sarracenis de medio nostri levabimus, dominus papa et can.* La lettre est datée de l'an du coq, c'est-à-dire de 1285, du 18e jour de la lune de *madii* ou mai. Enfin les derniers mots de la lettre, *in coris*, semblent indiquer qu'elle a été écrite à Tauris, car c'est dans cette ville que les princes mongols de Perse faisaient habituellement leur résidence.

On ne sait pas quelle fut la réponse du souverain pontife aux envoyés d'Argoun. Il se contenta sans doute de l'exhorter, selon l'habitude, à protéger les chrétiens et à s'instruire de la véritable religion, sans lui rien dire de positif au sujet des secours que les Tartares demandaient. A cette époque la guerre était parmi les princes chrétiens, et au milieu de ces per-

turbations intestines ils ne pouvaient guère songer à une croisade en terre sainte.

Argoun, cependant, ne se rebuta pas. Poursuivant toujours son projet avec persévérance et ténacité, il envoya de nouveau, en 1288, des ambassadeurs à Nicolas IV, qui venait de monter sur le trône pontifical. Le chef de cette ambassade était Barsuma, ce même moine oïgour qui avait été nommé évêque de son pays par son compagnon de voyage Jaballaha, fait patriarche des nestoriens, sous l'influence d'Abaga. Barsuma parla au souverain pontife du dessein qu'avait Argoun de faire la guerre aux Sarrasins et de leur enlever la terre sainte; il lui exposa l'état florissant du christianisme en Tartarie et en Chine, où Koubilaï se montrait toujours favorable aux missionnaires.

La foi chrétienne ne pouvait manquer, en effet, de faire en ce temps-là des progrès considérables dans la haute Asie. Les religieux de Saint-François, répandus dans ces vastes contrées, y prêchaient l'Évangile avec zèle et persévérance. Ils avaient fondé plusieurs missions, où se rendaient continuellement de nouveaux apôtres qui comptaient pour rien les fatigues et les dangers de ces longues pérégrinations, pourvu qu'ils pussent faire connaître Dieu aux hommes et lui gagner des âmes. Malheureusement le nestorianisme envahissait en même temps la Tartarie et la Chine. Le patriarche Jaballaha était un Tartare oïgour, et on comprend avec quel zèle il cherchait à faire prédominer ses croyances dans sa patrie. Les missions nestoriennes étaient sans doute le plus grand obstacle au succès de la prédication des religieux catholiques. Si l'extrême Orient ne fut pas, à cette époque, christianisé,

il faut peut-être l'attribuer à cette cause, car les missionnaires jouissaient alors en Chine et en Tartarie d'une liberté qui dans la suite ne leur fut jamais accordée aussi pleine et aussi entière.

Le pape Nicolas IV répondit à Argoun, et lui envoya par Barsuma, évêque des Oïgours, des lettres où il lui fait un exposé succinct de la doctrine chrétienne, et l'exhorte à vivre d'une manière conforme à la loi de Dieu. Quant au projet d'Argoun de se faire baptiser lorsqu'il se serait emparé de Jérusalem, le pape lui dit qu'il serait beaucoup mieux de le faire avant, ce qui ne manquerait pas de lui attirer la protection du ciel et de faciliter ainsi la conquête qu'il veut entreprendre. En se faisant baptiser sans délai, il n'en sera que plus agréable à Dieu, et il entraînera par son exemple un grand nombre de ses sujets. Le pontife adresse en même temps des félicitations à la reine Touktan, femme d'Argoun, laquelle, suivant ce qu'il avait appris, professait la religion catholique. La suscription et la forme de cette lettre prennent un caractère tout particulier. En voici la traduction :

« A ma très-chère fille en Jésus-Christ, Touktan, « reine illustre des Tartares, salut et bénédiction apos- « tolique.

« Ma très-chère fille, nous savons par une relation digne de foi qu'étant éclairée par la lumière de la vérité catholique, non-seulement vous remplissez avec ferveur vos devoirs religieux, mais encore vous vous montrez pleine de zèle pour exhorter les autres à faire profession de la loi de Jésus-Christ. Voilà des choses qui assurément vous rendent agréable aux yeux de la majesté divine, vous attirent les louanges des hom-

mes et augmentent votre renommée. Vous reconnaissez, comme une fille respectueuse et bénie, cette clémence divine qui vous a arrachée des ténèbres de l'infidélité pour vous conduire dans les sentiers de la vérité et de la vie. Nous vous supplions au nom du Fils de Dieu d'avoir les yeux de votre âme élevés vers le Seigneur dont vous avez embrassé la loi, de faire toujours des progrès dans le bien, et de ne jamais cesser, comme une abeille laborieuse, de recueillir d'abondants mérites que vous puissiez présenter au Seigneur votre Dieu, qui placera dans le grenier céleste les gerbes de vos bonnes œuvres (1). »

Nicolas IV écrivit aussi à Denis, évêque de Tauris, dont il avait reçu une lettre avec celle du roi de Perse. Il le félicite de son zèle pour la propagation de la foi parmi les Tartares, lui recommande les missionnaires franciscains, et l'exhorte à ne jamais s'éloigner de la doctrine catholique, dont il lui envoie un abrégé. Toute cette correspondance du souverain pontife porte un caractère purement religieux et semble n'avoir aucun rapport au but politique que les Tartares avaient principalement en vue; mais il faut croire que le pape n'oublia pas l'objet de la négociation, et qu'il fit part à Philippe le Bel des propositions apportées par les ambassadeurs. Nous savons, en effet, qu'en 1288 le roi de France fit partir une légation pour la Perse. Ces envoyés, dont le nom n'a pas même été conservé par nos historiens, se conduisirent auprès d'Argoun avec une hauteur dont ce prince adressa à Philippe le Bel des plaintes remplies de modération. Ils refusèrent de

(1) Wadding, t. V, p. 170.

lui rendre les honneurs que le roi de Perse attendait d'eux, sous prétexte que ce prince n'étant pas chrétien, ils manqueraient à ce qu'ils devaient à leur maître s'ils consentaient à lui prêter hommage, c'est-à-dire, suivant toute apparence, à se prosterner devant lui, comme il les en fit requérir par trois fois.

Peu de temps après on vit arriver à Rome un nouvel envoyé du khan tartare; il se rendit ensuite en France et en Angleterre; c'était un Génois nommé Buscarell de Gisulf. Il remit à Philippe le Bel une lettre d'Argoun, en langue mongole et en caractères oïgours, qui a été retrouvée dans les archives de France. Abel Rémusat nous a fait connaître la substance de cette lettre, mais elle a été traduite mot à mot en allemand, d'après le fac-simile qu'en a publié Abel Rémusat, par M. Schmidt, savant de Saint-Pétersbourg qui connaissait parfaitement la langue mongole. C'est d'après cette traduction que nous la reproduisons, en conservant la forme de l'original mongol, où l'on remarque que les mots Dieu et khakan, toutes les fois qu'ils reviennent, commencent une nouvelle ligne et sont même placés un peu plus haut.

« Tu m'as mandé :

Quand les troupes de l'ilkhan (1) marcheront contre l'Égypte, nous partirons d'ici pour nous joindre à lui; ayant agréé ce message de ta part, j'ai dit que nous nous proposions, confiants en

Dieu, de partir dans le dernier mois d'hiver de l'année de la Panthère (2) et de camper devant

(1) Ilkhan, veut dire grand khan.
(2) Janvier 1291.

Damas, vers le 15 du premier mois de printemps. Si tu tiens parole et envoies tes troupes à l'époque fixée, et que Dieu nous favorise, lorsque nous aurons pris à ce peuple Jérusalem, nous te la donnerons. Mais manquer au rendez-vous serait faire marcher inutilement les troupes; cela serait-il? et si ensuite on ne sait que faire, à quoi bon? Je fais partir Mouskerie qui te dira que si tu nous envoies des ambassadeurs sachant parler plusieurs langues, et nous apportant des cadeaux, des raretés, des images de diverses couleurs du pays des Francs, nous t'en saurons bon gré, par la puissance de Dieu et la fortune du khakan. Notre lettre est écrite à Coundoulen, le sixième jour du premier mois d'été de l'année du Bœuf. »

Buscarell remit, avec la lettre d'Argoun, que personne sans doute ne sut lire à la cour de France, une note diplomatique où il développait les propositions de son maître (1). En voici la substance : Argoun fait

(1) Voici le texte de cette curieuse note conservée aux archives de France :

« Ci est la messagerie de Busquarel message d'Argon faite en l'an du buef du Coedelun.

« Premièrement Argon fait assavoir au roi de France, comme à son frère, que en toutes les provinces d'Orient entre Tartars, Sarrazins et toute autre langue, ont certainne renommée de la grandesse, puissance et loyauté du royaume de France, et que les roys de France qui ont esté à leurs barons, à leurs chevaliers et à leur puissance, sont venue plusieurs fois en leide et conqueste de la terre sainte, a lonneur du fils de la vierge Marie et de tout le peuple crestien, et fait assavoir ledit Argon au dit roy de France comme à son frère que son corps et son host

savoir au roi de France qu'il est prêt à marcher avec son armée, de concert avec lui, à la conquête de la terre sainte; que si le roi vient en personne, Argoun se fera accompagner de deux rois chrétiens de la

est prest a amitié daler au conqueste de ladite sainte terre, et de estre ensemble avec le roy de France en cest benoit service.

« Et je Busquarel devant dit message d'Argon dy que se vous roy de France venez en personne en cest benoit service, que Argon y amenra deux roys crestiens Gorgiens qui sont sous sa seignourie et qui de jour et de nuit prient Dieu destre en cest bien hoereus service et on bien pooir damener avec eux XX mil hommes de cheval et plus.

« Encore dy je que pour ce que Argon a entendu que grieve chose est au roy de France et a ses barons de passer par mer tant de chevaus comme mestier est a euls et a leur gent, ledit roy de France porra recouvrer d'Argon, se il en a mestier et il leu requiert, XX mil ou XXX mil chevaus en don ou en convenable pris.

« *Item*, se vous, mous le roy de France, voulez, Argon vous fera appareiller pour cest benoit service par toute la Turquie bestail menu et bues, vaches et chamaux, grains et farine, et toute autre vitaille que len porra trouver a votre volente et mandement.

« *Item*, ci poez voir bonnes enseignes et grant presomption de la bonte d'Argon; car sitost comme il entendy que Triple fu prinse de Sarrasins et qu'il avoit grans barons sarrasins desouz sa seignourie qui liez estoient et faisoient joie du dauvage qui estoit avenu aux crestiens, il fist amener devant li quatre de touz les plus grans et les plus puissans barons sarrazins qui fustent en sa seignourie et les fist tailler présentement, et ne souffre que les corps en fussent en terre, mais voust et commanda que leu les laissast illuecques mangier aus chiens et aus oisiaux.

« *Item*, que tantost que ledit Argon ot sa suer mariée ou filz le roy Davi de Gorgie, il la fit tantost presentement crestienner et lever.

« *Item*. Que cesti jour de Pasque prochainement passe ledit Argon fist chanter en une chapelle qu'il fait porter à soi a Rabanata (Rabanata n'est pas un nom propre; c'est un titre honorifique et de respect qu'on donnait aux évêques. *Rabban* veut dire maître, et *Ata* père. L'évêque en question était Barsuma, dont nous avons déjà parlé) evesque nestorin que lautre ou vous vint en message, et fist illuceques presentement devant li accomenier et recevoir le saint sacrement de l'autel plusieurs de ses barons Tartars.

« Encore sire, vous fait assavoir ledit Argon que les vos grans messagés que vous autan li envoi astu ne li vondrent faire redevance ne honneur tels comme il est acoustume de faire de toutes mennières de gens, roys,

Géorgie, qui sont ses vassaux, et qui pourront amener vingt mille hommes de cavalerie, et même plus; que, considérant combien il serait difficile au roi de France et à ses barons de faire passer la mer au grand nombre de chevaux dont ils ont besoin, Argoun leur fournira vingt ou trente mille chevaux, soit à titre de don, soit à un prix convenable; qu'Argoun pourra aussi faire préparer des vivres en Turquie, et qu'il leur sera livré par ses ordres du gros et du menu bétail, des chameaux, des grains, de la farine, et toutes autres provisions qu'on pourra se procurer. Il finit par témoigner qu'Argoun avait été surpris de ce que les ambassadeurs du roi de France avaient refusé de le saluer de la manière prescrite par l'étiquette mongole, alléguant qu'ils ne pouvaient pas s'agenouiller devant lui, parce qu'il n'était pas chrétien. Il dit qu'Argoun les fit inviter trois fois par ses grands officiers de remplir cette formalité, et que voyant

princes et barons qui en sa cour viennent. Car, si comme il disoient, il ne feroient pas votre honneur dagenoiller soy devant li pour ce quil nestoit mie baptise ne live crestien, et si les en fist-il par trois fois requerre par ses grans barons; et quant il vit quil nen voloient autre chose faire, il les fist venir en la maniere qu'il voudrent et si leur fist grant joie et mout les honnoura si comme il meismes scevent. Si vous fet assavoir, sire, ledit Argon que se le dit votre message firent ce par votre commandement, il en est touz liez, car tout ce qui vous pleist li plait ausing, priant vous que se vous li envoiez yceuls ou autres messages, que vous voulliez souffrir et commander leur que il li facent tele reverence et honneur comme coustume et usage est en sa court sanz passer feu.

« Et je Busquarel devant dit message d'Argon offre mon corps, mes frères, mes enfans et tout mon avoir a mettre tout nuit et jour au service de vous monsieur le roi de France, et vous promet que si vous voles envoier messages audit Argon, que je les menrai et conduirai a mains la moitié de despens, travail, péril et doubte que il mont este quant a vous plaira.

(*Collationné sur trois copies conservées aux archives de France.*)

qu'ils n'en voulurent rien faire, il les admit néanmoins en sa présence et les accueillit bien; mais qu'Argoun priait le roi de France, s'il lui envoyait dorénavant des ambassadeurs, de leur ordonner « que il li « facent tele reverence et honneur comme coustume « et usage est en sa court sanz passer feu. »

Cette circonstance est digne de remarque et montre à quel point les dispositions des Mongols s'étaient modifiées à l'égard des princes chrétiens. On sait avec quelle barbarie ils traitaient les ambassadeurs étrangers, qu'ils menaçaient quelquefois d'écorcher vifs et d'empailler; on a vu ces missives insolentes et furieuses qu'ils adressaient aux souverains de l'Asie et de l'Europe, pour les sommer, sous peine de destruction, de se soumettre à eux immédiatement; peu d'années avaient suffi pour changer le caractère de ces relations. Les envoyés français qui allèrent trouver le khan des Tartares en 1288 refusèrent absolument de saluer ce prince en se prosternant devant lui, comme l'étiquette l'exigeait. « Ils eussent manqué, « disaient-ils, à ce qu'ils se devaient, en rendant un « tel hommage à un roi qui n'était pas chrétien. » Et le prince mongol endure ce refus sans courroux; il écrit même au roi de France que s'il a donné à ses ambassadeurs l'ordre d'agir ainsi, il en est tout satisfait; car ce qui plaît à ce monarque lui plaît aussi... Ce langage est une preuve du crédit dont le nom français jouissait à la cour des Mongols.

Les historiens nous laissent dans une ignorance complète sur les effets de la négociation de Buskarel et sur les projets qu'elle put faire naître pour l'avenir. Il est certain, du moins, qu'elle n'amena pour

le présent aucune résolution conforme aux vues d'Argoun et aux intérêts des croisés. Après avoir rempli sa mission en France, Buskarel se rendit sans doute en Angleterre. Son arrivée était annoncée par une bulle de Nicolas IV à Édouard I[er], pour l'avertir que le roi des Tartares était préparé à venir au secours de la terre sainte. Le pape avertit le roi qu'un personnage distingué, *Biscarellus de Gisuefo*, envoyé d'Argoun, est venu récemment lui apporter des lettres de ce prince tartare, dans lesquelles il dit, entre autres choses, qu'il est tout prêt à venir, à la réquisition de l'Église, au secours de la terre sainte, dans le temps du passage général, *tempore passagii generalis*, c'est-à-dire à l'époque fixée pour la croisade. Le dit envoyé devant, pour cette affaire, venir trouver le roi d'Angleterre, le pape lui a donné cette lettre comme recommandation, et il prie Édouard de le recevoir avec bonté et d'écouter avec attention ce qu'il voudra lui dire de la part d'Argoun. Cette bulle est datée de Riéti, le 30 septembre 1289. (Act. Rymer, t. II, p. 429.)

III.

Ce fut dans le courant de cette même année qu'on reçut à Rome de précieuses et intéressantes nouvelles sur l'état de la religion chrétienne dans la haute Asie. Ce n'étaient plus des messagers ou des lettres des princes tartares, dont les renseignements et les récits étaient toujours équivoques et basés sur leurs intérêts.

Les missionnaires envoyés en Tartarie par Bonagratia, général de l'ordre des Franciscains, venaient rendre compte eux-mêmes et de vive voix au souverain pontife de leur apostolat, après un séjour de dix années dans ces régions lointaines. Ces infatigables apôtres avaient parcouru tous les pays soumis à la puissance mongole; ils avaient vu face à face ces khans tartares dont le nom, les exploits et les atrocités remplissaient le monde; ils avaient prêché l'Évangile à ces innombrables populations que les fureurs de la guerre rassemblaient de tous les points de l'extrême Orient pour les mêler ensemble et les broyer dans d'affreuses luttes. Les témoignages de ces religieux, de ces voyageurs pour Jésus-Christ, comme on disait alors, *peregrinantium propter Christum,* étaient du plus haut intérêt, et leurs récits durent exciter à Rome et partout la plus vive curiosité. En général, ils rendirent hommage à la sincérité des envoyés d'Argoun, ils confirmèrent leurs rapports, et assurèrent que les chefs des Tartares étaient favorablement disposés à l'égard des chrétiens et désireux de recevoir l'Évangile. Ils exprimèrent surtout leur admiration et leur reconnaissance pour les services signalés que leur avait rendus un noble Pisan nommé Jole ou Jules, qui, depuis longtemps établi en Tartarie, y avait acquis d'immenses richesses et une grande autorité parmi les Mongols. Sa puissante protection était souvent venue à leur secours au milieu des difficultés et des embarras de leur pénible mission.

Le chef de cette phalange de missionnaires franciscains était Jean de Monte-Corvino, religieux d'une rare piété, d'un grand savoir et d'un zèle infatigable

pour la propagation de la foi. Il s'était déjà rendu célèbre dans tout l'Orient par ses éminentes qualités. Né en 1247, dans un village peu éloigné de Salerne, nommé Monte-Corvino, il avait pris, selon l'usage du temps, le nom du lieu qui l'avait vu naître. Après avoir passé la majeure partie de sa vie en mission dans la Tartarie, il fut enfin nommé archevêque de Péking, où il mourut. Nous parlerons plus loin des travaux et des succès de ce vaillant apôtre.

Après un assez court séjour en Occident, Jean de Monte-Corvino et ses compagnons repartirent pour aller reprendre dans la haute Asie leur saint et laborieux ministère. Le pape Nicolas IV leur remit des lettres pour Argoun et pour Koubilaï, empereur des Tartares et des Chinois, qui avait établi sa cour à Khan-Balik ou Péking. Nous ne citons pas ces lettres, parce qu'elles n'offrent rien de particulier; elles ressemblent à la plupart de celles dont nous avons déjà donné la traduction, et ne sont que des exhortations pressantes et paternelles à se faire baptiser et à favoriser les chrétiens. Plusieurs auteurs, et entre autres Wadding, célèbre historiographe de l'ordre des Franciscains, ont prétendu qu'Argoun et Koubilaï avaient reçu le baptême. Cela n'est pas probable, car le souverain pontife, qui savait sans doute à quoi s'en tenir sur ce point, n'eût pas tant insisté dans ses lettres sur la nécessité à ne pas différer le baptême. Nicolas IV ne manqua pas d'écrire par la même occasion au noble Pisan Jole une lettre où il le loue de sa piété et le remercie de son zèle à favoriser l'œuvre des missions.

Malgré les vives exhortations du souverain pontife et les constants efforts des missionnaires, la conversion

des Tartares, il faut en convenir, ne faisait pas encore de rapides et éclatants progrès; cependant l'apostolat des religieux de Saint-François n'était pas non plus frappé de stérilité. Il y avait des âmes d'élite à qui Dieu faisait la grâce de se recueillir au milieu du tumulte des camps, pour méditer les vérités éternelles et s'occuper de la grande affaire du salut. On apprit en Occident que plusieurs Tartares de distinction avaient reçu le baptême et remplissaient avec ferveur leurs devoirs de chrétiens. On citait deux princesses nommées Dathanican et Anichoamin, un fils d'Argoun, qui avait reçu le nom de Nicolas et qui professait publiquement la religion de Jésus-Christ. Sa mère Érouk-Khatoune (1) était déjà chrétienne depuis quelque temps. On citait encore le premier lieutenant et le médecin d'Argoun, qui, non contents d'accomplir avec foi et piété leurs devoirs religieux, étaient encore pleins de zèle pour amener à Jésus-Christ de nouveaux adorateurs.

Ces intéressantes nouvelles furent apportées à Rome, en 1291, par un personnage nommé Zagan. Il était envoyé par Argoun et chargé de lettres pour le pape et pour le roi d'Angleterre. Nicolas IV, après avoir pris connaissance de celles qui lui étaient adressées, fit passer les autres à Édouard. Le khan de Perse tâchait, dans ces missives comme dans les précédentes, d'engager les chrétiens à faire de concert avec lui une

(1) Elle était arrière-petite-fille de Ung-Khan ou prêtre Jean, souverain des Kéraïtes. — Cette princesse, dit Hayton (ch. XLV.), fut toute « sa vie fort affectionnée à la foi de J.-C. Elle se faisait célébrer les di- « vins offices, et avait toujours chez elle un prêtre chrétien et une cha- « pelle, en sorte que son fils Carbagande fut baptisé et nommé Nicole. »

expédition en Syrie. Mais quoique le roi d'Angleterre eût en effet pris la croix, la reddition de Ptolémaïs, qui venait d'avoir lieu cette année même, et dont la nouvelle était certainement parvenue en Europe au moment où Zagan y arriva, s'opposa sans doute à ce que ces projets pussent se réaliser. La perte de cette place importante empêcha les princes d'Occident de songer davantage à ces guerres lointaines. Il n'y eut plus que les papes qui s'efforcèrent encore, mais sans succès, de les renouveler, et, circonstance aussi singulière que peu remarquée, ils trouvèrent dans les princes tartares des auxiliaires aussi actifs et plus persévérants qu'eux-mêmes. Les Francs abandonnèrent, peut-être à tort, une alliance qui pouvait ruiner l'avenir de l'islamisme, changer les destinées de l'Asie et faire entrer dans la grande famille chrétienne d'innombrables populations. Les Tartares semblèrent longtemps provoquer par leur conduite des résultats qui eussent été si consolants pour le christianisme et la civilisation. Ils mirent une persistance incroyable à renouer des négociations et à former une coalition contre les musulmans; mais malheureusement ils ne furent efficacement secondés que par le zèle intelligent de la papauté.

Dans la réponse que Nicolas IV fit à la dernière lettre d'Argoun, le pontife ne paraît compter que faiblement sur l'assistance du roi d'Angleterre, et il emploie les raisons les plus pressantes pour attirer le prince mongol au christianisme. Cette conquête importante, si elle eût pu s'effectuer, aurait bien valu celle de la Palestine; et la conversion des Mongols, venant après les croisades, aurait été le résultat le plus

heureux et le plus solide des expéditions d'outre-mer et des relations qu'elles avaient fait naître. Les Mongols, il est vrai, n'étaient pas un peuple qu'il fût aisé de convertir ; toujours indécis entre le christianisme et le mahométisme, ils cherchaient à ménager les partisans que ces deux religions avaient dans les contrées qui leur étaient soumises : une alliance complète et décisive pouvait seule faire cesser cette fluctuation. Les princes chrétiens ne le comprirent pas assez, et l'histoire doit dire, au grand honneur de la papauté, que les souverains pontifes furent plus intelligents, plus actifs, plus persévérants que les rois dans cette grande lutte de l'Occident contre l'Orient. La conversion des princes mongols était à leurs yeux un événement immense au point de vue de la foi et de la civilisation. Quoique Jésus-Christ ait dit que son royaume n'est pas de ce monde, cependant la bonne politique et la prospérité des peuples doivent toujours marcher de concert avec les intérêts de la religion. Les nations ne sont grandes et heureuses dans le temps que lorsque les individus qui les composent s'occupent de sauver leur âme pour l'éternité. Ainsi ces nombreuses lettres que les papes envoyaient au fond de l'Asie, et qui paraissaient n'avoir pour but que le baptême de quelques princes barbares, tendaient au fond à faire triompher dans le monde toutes les grandeurs de la civilisation chrétienne.

Nicolas IV écrivit par le retour de Zagan, non-seulement à Argoun pour le presser vivement d'embrasser enfin la religion chrétienne, mais encore à son fils Kharbendé, qui avait été baptisé sous le nom de Nicolas, pour le féliciter de sa conversion et lui donner

de sages et d'utiles conseils. Il y eut aussi des lettres pour ses deux frères Sarou et Cassian, pour le général mongol Tagatchar, et pour les reines Anichoamin et Dathanikan. Cette correspondance nous a été conservée dans les Annales pontificales. Nous nous contenterons de citer la lettre au fils d'Argoun, parce qu'elle renferme des passages qui prouvent bien que l'Église, comme une tendre mère, a toujours été, quoi qu'on dise, facile et tolérante pour ses enfants.

« A notre cher et noble fils Nicolas, fils d'Argoun, illustre roi des Tartares... Salut et bénédiction apostolique.

« Notre cœur a tressailli dans le Seigneur, de qui découle l'abondance de tous les dons célestes, parce que nous avons appris par des témoignages dignes de foi que vous aviez été illuminé par un rayon de la clarté divine. Prévenu par les bénédictions de la grâce, vous avez couru avec un zèle louable à la source des eaux du baptême. Cette nouvelle a été pour nous d'autant plus heureuse et agréable que nous vous portons plus sincèrement dans les entrailles de notre charité, et que nous désirons plus vivement l'accroissement de votre gloire et de votre salut. Nous prions Votre Noblesse et nous vous exhortons au nom du Fils de Dieu de vous livrer avec zèle et vigilance, comme un enfant de bénédiction, à la pratique des bonnes œuvres et des vertus par lesquelles on acquiert le royaume des cieux. Étudiez et observez avec constance et sincérité la foi chrétienne, dont vous avez arboré les glorieux insignes. Les hommes entraînés par vos salutaires exemples seront portés à embrasser la même foi, et vous-même, après le cours de cette vie qui n'a rien de stable et

d'assuré, vous recevrez la récompense de la béatitude éternelle que Dieu a réservée à ses élus.

« Du reste, nous vous conseillons affectueusement et nous vous recommandons avec soin de n'apporter aucun changement dans vos habitudes, vos vêtements et votre nourriture, de peur que cela ne devienne parmi les vôtres un sujet de dissension ou de scandale. Conservez la manière de vivre que vous aviez avant la réception du baptême ; et, afin que les articles de votre foi vous soient plus familiers, nous vous en envoyons une copie que vous trouverez ci-jointe. Elle commence ainsi : *Nous croyons la sainte Trinité,* etc. Recevez avec bienveillance, par respect pour nous et pour le saint-siége, nos chers fils les frères Guillaume de Chéri, notre pénitencier, et Matthieu de Thiète, professeur de théologie, que nous envoyons vers vous et dans vos contrées pour le salut de votre nation. Traitez-les favorablement, et dans les affaires qui leur ont été confiées, accordez-leur, lorsqu'ils vous le demanderont, conseil, secours et protection (1). »

Au moment où le pape faisait partir avec deux nouveaux ambassadeurs ces nombreuses lettres pour la Tartarie, Argoun rendait le dernier soupir. La Providence, dit un auteur contemporain (2), avait laissé s'écrouler cette colonne sur laquelle paraissaient s'appuyer toutes les espérances de la propagation de la foi dans la haute Asie. Il est certain que cette mort accabla de regrets et de tristesse tous ceux qui s'intéressaient aux progrès du christianisme. On avait compté sur la conversion d'Argoun, et on n'attendait

(1) Odor. Raynald., ann. 1291, p. 443. Wadding, tom. V, p. 256.
(2) Bar Hebræus, p. 512.

qu'une occasion favorable pour le voir prendre rang publiquement parmi les adorateurs de Jésus-Christ. Mais ce prince, d'une volonté trop indécise, semblait redouter les nombreux musulmans qui étaient à sa cour. Avant de se déclarer, il voulait voir leur puissance diminuer insensiblement; d'abord il avait commencé par les priver de leurs dignités et de leurs emplois, et il espérait que leur crédit serait complétement ruiné par l'expédition qu'on projetait en Syrie et en Palestine. Aussi Argoun répétait-il sans cesse qu'il ne se ferait baptiser qu'à Jérusalem. Il est certain qu'il favorisa la religion et les missionnaires durant tout le cours de sa vie. Les nombreuses ambassades qu'il envoya à Rome, en France, en Angleterre et en Espagne sont une preuve de sa sympathie pour les chrétiens.

Argoun eut pour successeur son frère Gaïkhatou, qui ne lui ressembla guère. Il favorisa les musulmans, et les historiens de l'époque le représentent comme un homme entièrement plongé dans la débauche et l'ivrognerie. Hayton, qui lui attribue tous les vices, dit qu'il n'avait aucune religion (1). Après cinq années d'un règne honteux, il fut assassiné par les grands de son palais. Il eut pour successeur Baïdou, qui fut un prince doux, humain et grand ami des chrétiens, mais peut-être pas assez prudent en politique. Il fit construire un grand nombre d'églises et défendit de prêcher l'islamisme aux Tartares. Ces mesures lui aliénèrent l'esprit des musulmans, qui jetèrent les yeux sur Gazan, fils d'Argoun, et lui offrirent le trône, à condition de renoncer au christianisme qu'il avait embrassé.

(1) Nullam habebat legem vel fidem. (*Hist. orient.*, cap. XXXIX.)

Gazan, qui avait peu de foi et beaucoup d'ambition, se prêta à leurs manœuvres et se fit leur prosélyte pour s'emparer de la couronne. Parvenu de cette manière au pouvoir, il se montra d'abord ennemi acharné des chrétiens. En 1296, il les accabla de calamités et suscita contre eux une horrible persécution. Ceux d'Arménie furent seuls exempts de mauvais traitements; dans tous les autres pays il bouleversa de fond en comble les affaires de la religion. Les églises étaient partout renversées et les objets du culte livrés à la risée et au mépris des infidèles. Dans la ville de Bagdad, tout chrétien qui osait paraître en public était assuré d'être accablé d'insultes et d'outrages. Les corps des patriarches nestoriens Machika et Denha, qui étaient ensevelis dans le temple nommé *Duidari*, furent exhumés et leurs membres abandonnés sur la voie publique aux profanations de la multitude. Les auteurs contemporains ne peuvent, sans frémir d'horreur, raconter les atrocités qui se commirent en ce temps-là contre les chrétiens dans les villes d'Arbèles, de Tauris, de Mosoul et de Bagdad. La persécution dura jusqu'en 1298. A cette époque le christianisme retrouva tout à coup un peu de calme et de repos.

Gazan épousa une fille du roi d'Arménie. Cette princesse chrétienne était, dit-on, douée d'une grande piété et remarquable par une beauté extraordinaire. Elle donna naissance à un enfant d'une laideur et d'une difformité repoussantes; c'était plutôt un petit monstre qu'une créature humaine. Gazan aimait tendrement son épouse, mais il était honteux et désespéré d'avoir un fils si hideux. Ses courtisans, musulmans pour la plupart, crurent avoir trouvé une occasion favorable

de perdre cette princesse, fervente chrétienne et pleine de zèle pour la propagation de ses croyances. Ils tinrent donc conseil et déclarèrent que l'enfant qui venait de naître était nécessairement le fruit d'un adultère. En conséquence, la mère et l'enfant furent condamnés à être brûlés vifs. Déjà le bûcher était préparé, et l'on conduisait les victimes au supplice au milieu d'un immense concours de peuple où se manifestaient des sentiments bien opposés. Ce tragique événement, qui était le triomphe des musulmans, avait plongé les chrétiens dans la tristesse et l'abattement. Le bûcher tout en feu pétillait et ondoyait de toutes parts en attendant sa proie, lorsque la malheureuse princesse d'Arménie supplia avec larmes son royal époux de lui accorder un instant pour remplir ses derniers devoirs de religion et procurer à son pauvre enfant la grâce du baptême, avant de mourir avec lui au milieu des flammes. Gazan, touché de compassion, accorda à son épouse la grâce qu'elle implorait. Un ministre de la religion se présenta, il entendit la confession de la mère, et après l'avoir fortifiée par la réception du saint viatique, il administra le sacrement de baptême à l'enfant. L'eau sainte destinée à régénérer l'âme de cette créature infortunée avait à peine coulé sur son front, qu'un changement subit et merveilleux se manifesta aux yeux de cette multitude qui attendait avec anxiété le dénûment de ce drame affreux. Dieu avait donné au baptême l'efficacité d'embellir le corps en même temps qu'il lavait la tache originelle de l'âme. L'enfant était devenu tout à coup d'une beauté ravissante; les nombreux témoins de ce prodige firent entendre des cris d'admiration, et Gazan, convaincu de l'inno-

cence et de la vertu de son épouse, la reconduisit triomphalement dans son palais. Dès lors il voulut adorer, lui aussi, le Dieu qui opérait des choses si merveilleuses, et il fit profession publique de christianisme avec un nombre considérable de ses sujets.

Les circonstances de cet événement sont rapportées par saint Antonin (1). Il les tenait d'un homme de Florence qui, après avoir longtemps vécu parmi les Tartares, avait été député en Europe pour apporter cette intéressante nouvelle au souverain pontife et aux princes chrétiens. Mosheim raconte aussi le même fait (2); mais il ne paraît pas y ajouter grande foi. « N'est-il pas possible, dit-il, qu'on ait substitué à cet « être monstrueux un bel enfant qu'on a fait passer « ensuite pour le fils de Gazan ? » — Oui, assurément, la chose est très-possible, mais un miracle l'est encore bien davantage : nous n'avons pas, comme Mosheim, de la répugnance pour les miracles. Il nous est même difficile de comprendre la manie de ceux qui préfèrent toujours accorder à la ruse des hommes ce qu'ils refusent à la toute-puissance de Dieu.

Gazan étant devenu chrétien, adopta résolûment une politique plus conforme à ses nouveaux sentiments. Il se joignit à son beau-père, le roi d'Arménie, pour attaquer le sultan d'Égypte, Malek-Naser. Dans cette expédition il réalisa, mais un peu trop tard, les projets

(1) *Chron.*, p. III, tit. XX, cap. VIII, fol. 82. — On trouve dans la chronique de saint Denis (ch. XXV) les paroles suivantes : « An cest « an (1266) le roy des Tartarins Cassahan qui grant-Cham estoit ap- « pelé, merveilleusement et par miracle, avec grant multitude de ses « gens, fut crestienné et converty par la fille du roy d'Arménie, qui « estoit chrétienne, laquelle il avoit espousée... »

(2) *Hist. tart.*, etc., p. 86.

que ses prédécesseurs avaient tant de fois communiqués aux rois chrétiens, avant la destruction totale de la puissance des croisés. Il prit Damas, et ses troupes ravagèrent toute la Syrie. Koutlouk, l'un de ses généraux, s'avança du côté d'Antioche et appela, d'après les ordres de son maître, les chrétiens de Chypre à son aide. Sire Amauri, frère du roi de Chypre, fut choisi pour conduire cette expédition, et vint à Autarados, avec les grands maîtres des hospitaliers et des templiers. Mais comme ils étaient sur le point de se joindre aux Mongols, ceux-ci venant d'apprendre que Gazan était dangereusement malade, se retirèrent à la hâte. Le roi d'Arménie retourna dans ses États, et les Francs retournèrent en Chypre, sans avoir tiré aucun fruit de leurs préparatifs.

Ce qu'il y avait de favorable à la cause des chrétiens dans ces nouvelles, les fit parvenir promptement en Europe. « Lors advint, dit une chronique contempo-
« raine, que ung innumérable et merveilleux ost
« s'assembla contre les Sarrazins, et eut son seneschal
« de tout son ost le roy d'Arménie crestien. Et premiè-
« rement vers Halappe se combatist à eulx et après à
« Camel, et non pas sans grant abattis et occision de
« ses gens, et en rapporta victoire : et puis, quant il eut
« son ost rappareillé et rassemblé, et ses forces re-
« prinses, il ensuivit les Sarrazins jusqu'à Damas, où
« le soudan estoit avec grant ost que il avait là amené.
« Et lors entre icelluy roy des Tartarins, le soudan et
« les Sarrazins, eut illec grant et merveilleuse bataille
« et aspre, et furent destranchés plus de cent mille
« Sarrazins... La saincte terre fut soumise en la main
« des Tartarins et en leur subjection... Et Pasques en-

« suivant, les crestiens célébrèrent, avec exaltation « de grant joie, le service de Dieu, en Jhérusalem (1). »

La guerre entre Gazan et le sultan d'Égypte se prolongea pendant plusieurs années avec des succès divers. Le roi d'Arménie, son vassal fidèle, ou, comme disent nos chroniques, *Seneschal de tout son ost*, vint avec quarante mille Tartares ravager la Syrie, et s'empara de plusieurs villes. C'est par suite de ces événements que Gazan fut ramené à l'idée d'une croisade et qu'il envoya des ambassadeurs en Occident pour la solliciter. Ses messagers vinrent à Paris et renouvelèrent au roi de France les anciennes propositions d'alliance. Ils passèrent ensuite en Angleterre pour s'entendre avec Édouard Ier. Mais pendant que Gazan faisait ainsi offrir son alliance aux princes d'Occident, les avantages qui auraient pu la leur rendre précieuse étaient considérablement diminués. Une grande bataille que les musulmans gagnèrent, obligea les Mongols et le roi d'Arménie à repasser l'Euphrate. Gazan fut, dit-on, si affligé de sa défaite, que le chagrin qu'il en conçut lui causa la maladie dont il mourut, en 1302.

IV.

A la même époque mourait aussi, à Péking, le grand khan Koubilaï, empereur des Chinois et des Tartares orientaux. Koubilaï était sans contredit le souverain

(1) *Chron. de saint Denis*, ch. xxv.

du plus vaste empire que les fastes de l'histoire nous aient fait connaître : il comprenait la Chine tout entière, la Corée, le Thibet, le Tong-King, la Cochinchine, une grande partie de l'Inde au delà du Gange, plusieurs îles de la mer du Sud et le nord du continent, depuis la mer orientale jusqu'au Dniéper. De plus, la Perse était feudataire de son trône; ses souverains, successeurs de Houlagou, recevaient leur investiture de l'empereur de la Chine; et, comme la domination de ces grands vassaux s'étendait jusqu'à la Méditerranée et aux frontières de l'empire grec, on peut dire que presque toute l'Asie était soumise aux lois du grand khan, qui avait choisi Péking pour le centre de sa domination. Qu'était à côté des États de Koubilaï l'empire d'Alexandre, celui des Romains, celui même de Tchinguiz-Khan ? Et pourtant cet incomparable potentat est à peine connu. Nos histoires les plus savantes n'en disent pas un mot.

Le règne de Koubilaï offrit un phénomène remarquable. On voyait ce puissant souverain commander à la fois aux nations les plus civilisées de l'extrême Orient et à celles qui sortaient à peine de la barbarie ; encourager d'un côté les arts de la paix et maintenir ailleurs le goût des combats; amollir les peuples vaincus et déchaîner contre les autres toutes les fureurs de la guerre. Koubilaï avait reçu une éducation chinoise; il appréciait les avantages de la civilisation, admirait les institutions de la Chine, et protégeait les sciences et les lettres. Il fit traduire les meilleurs ouvrages chinois en langue mongole, et fonda des écoles pour les jeunes gens de sa nation, dont il encourageait les études. Il accueillit les savants et les gens

de lettres, sans distinction de pays et de religion, leur accordant des priviléges, des honneurs, voulant qu'ils fussent exempts de tributs et de subsides. Ce fut lui qui établit le collége des Han-Lin, la première académie littéraire, l'institut de la Chine. Il répandit le goût des mathématiques et fit travailler, avec le concours des Arabes, à une nouvelle astronomie, bien supérieure à celle que connaissaient alors les Chinois. Il encouragea également l'agriculture, l'industrie et le commerce. De nombreux canaux furent creusés dans toutes les provinces, et les ports du littoral furent ouverts à tous les étrangers. Cependant, ce fut en vain que Koubilaï essaya de faire pénétrer des idées de civilisation parmi les Tartares. Le contact de ces tribus, ignorantes et belliqueuses, avec une nation paisible et policée n'opéra point la fusion des deux peuples. Pendant que les Tartares conservaient leurs mœurs grossières, turbulentes et vagabondes, les Chinois subissaient la conquête avec résignation, et s'abandonnaient en paix à leurs goûts pour les lettres, les arts, l'industrie et le commerce. Le sentiment religieux eût seul été capable de fondre ensemble ces éléments divers, mais les Chinois et les Mongols avaient, même sur ce point si important, des inclinations différentes.

Lorsque Koubilaï-Khan eut achevé la conquête de la Chine, il trouva trois systèmes religieux acclimatés dans l'Empire, se faisant à cette époque une guerre acharnée, mais tombés aujourd'hui dans l'abîme du scepticisme, où ils se sont donné le baiser de paix. La première et la plus ancienne de ces croyances est celle que l'on nomme *Jou-khiao*, « la doctrine des lettres, » et dont Confucius est regardé comme le réformateur

et le patriarche. Elle a pour base un panthéisme philosophique qui a été diversement interprété suivant les époques. On croit que dans la haute antiquité l'existence d'un Dieu tout-puissant et remunérateur n'en était pas exclue, et divers passages de Confucius donnent lieu de penser que ce sage l'admettait lui-même; mais le peu de soin qu'il a apporté à l'inculquer à ses disciples, le sens vague des expressions qu'il a employées, et son parti pris de fonder exclusivement ses idées de morale et de justice sur le principe de l'amour de l'ordre et d'une conformité mal définie avec les vues du ciel et la marche de la nature, ont permis aux philosophes qui l'ont suivi de s'égarer, au point que plusieurs d'entre eux étaient tombés, au treizième siècle, dans un véritable spinosisme, et enseignaient, en s'appuyant toujours de l'autorité de leur maître, un système qui tient du matérialisme et dégénère en athéisme. Confucius, en effet, n'est jamais religieux dans ses écrits; il se contente de recommander en général d'observer les pratiques anciennes, la piété filiale, l'amour fraternel; d'avoir une conduite conforme aux lois du ciel, qui doivent toujours être en harmonie avec les actions humaines (1).

En réalité, la religion, ou plutôt la doctrine des disciples de Confucius, c'est le positivisme. Peu leur importent l'origine, la création et la fin du monde; peu leur importent les longues élucubrations philosophiques. Ils ne prennent du temps que ce qu'il leur faut pour la vie, de la science et des lettres que ce

(1) Nous avons déjà parlé dans *l'Empire chinois* des trois religions admises officiellement en Chine. Il nous a paru qu'un tel sujet devait naturellement trouver ici sa place.

qu'il leur faut pour remplir leurs emplois; des plus grands principes que les conséquences pratiques, et de la morale que la partie utilitaire et politique. Ils sont, en un mot, ce qu'on paraît chercher à devenir aujourd'hui en Europe. Ils laissent de côté les questions spéculatives pour s'attacher au positif. Leur religion n'est, en quelque sorte, qu'une civilisation matérielle, et leur philosophie que l'art de vivre en paix, que l'art d'obéir et de commander. La religion des lettrés est sans autel, sans images et sans prêtres; les mandarins en sont les seuls ministres, lorsqu'il s'agit de rendre hommage au ciel dans les jours solennels.

Tout ce qu'il y a de moins vague et de plus sérieux dans la religion des lettrés est absorbé par le culte de Confucius lui-même. Sa tablette est dans toutes les écoles; les maîtres et les élèves doivent se prosterner devant ce nom vénéré au commencement et à la fin des classes; son image se retrouve dans les académies, dans les lieux où se réunissent les lettrés et où l'on fait subir les examens littéraires. Toutes les villes ont des temples élevés en son honneur, et plus de trois cent millions d'hommes le proclament, d'une voix unanime, le saint par excellence. Jamais, sans contredit, il n'a été donné à aucun mortel d'exercer pendant tant de siècles un si grand empire sur ses semblables, d'en recevoir des hommages qui se traduisent en véritable culte, quoique tout le monde sache bien que Confucius était tout simplement un homme né dans la principauté de Lou, six siècles avant l'ère chrétienne. On ne trouve certainement rien dans les annales humaines de comparable à ce culte, tout à la

fois civil et religieux, rendu à un simple citoyen par un peuple immense, et durant vingt-quatre siècles. Les descendants de Confucius, qui existent encore en grand nombre, participent aux honneurs extraordinaires que la nation chinoise tout entière rend à leur glorieux ancêtre. Ils constituent la seule noblesse héréditaire de l'empire, et jouissent de certains priviléges qui ne peuvent appartenir qu'à eux seuls.

La seconde religion, à la Chine, est regardée par ses sectateurs comme étant la religion primitive de ses plus anciens habitants. Elle a par conséquent de nombreuses analogies avec la précédente; seulement, l'existence individuelle des génies et des démons, indépendants des parties de la nature auxquelles ils président, y est mieux reconnue. Les prêtres et prêtresses de ce culte, voués au célibat, pratiquent la magie, l'astrologie, la nécromancie et mille autres superstitions ridicules. On les nomme *Tao-ssé*, ou « docteurs de la raison, » parce que leur dogme fondamental, enseigné par le fameux Lao-tzé, contemporain de Confucius, est celui de l'existence de la raison primordiale qui a créé le monde. La doctrine de Lao-tze est renfermée dans un ouvrage qui est venu jusqu'à nous sous le titre pompeux de *Livre de la Voie et de la Vertu* (1).

Confucius eut de fréquentes relations avec Lao-tze; mais il est difficile de savoir quelle était l'opinion du chef des lettrés sur la doctrine du patriarche des docteurs de la raison. Un jour il alla lui rendre visite;

(1) Tao-te-King. M. Stanislas Julien en a donné une traduction qui, comme tous les travaux de ce savant sinologue, est marquée au coin d'une rare perfection.

étant revenu près de ses disciples, il resta trois jours sans prononcer un mot. Tseu-Kong en fut surpris et lui en demanda la cause.

« Quand je vois un homme, dit Confucius, se ser-
« vir de sa pensée pour m'échapper comme l'oiseau
« qui vole, je dispose la mienne comme un arc armé
« de sa flèche pour le percer; je ne manque jamais
« de l'atteindre et de me rendre maître de lui. Lors-
« qu'un homme se sert de sa pensée pour m'échapper
« comme un cerf agile, je dispose la mienne comme
« un chien courant pour le poursuivre; je ne manque
« jamais de le saisir et de l'abattre. Lorsqu'un homme
« se sert de sa pensée pour m'échapper comme le
« poisson de l'abîme, je dispose la mienne comme
« l'hameçon du pêcheur; je ne manque jamais de le
« prendre et de le faire tomber en mon pouvoir. Quant
« au dragon qui s'élève sur les nuages et vogue dans
« l'éther, je ne puis le poursuivre. Aujourd'hui j'ai
« vu Lao-tze : il est comme le dragon! A sa voix, ma
« bouche est restée béante, et je n'ai pu la fermer;
« ma langue est sortie à force de stupeur, et je n'ai
« pas eu la force de la retirer; mon âme a été plon-
« gée dans le trouble, et elle n'a pu reprendre son
« premier calme. »

Quoi qu'on puisse dire des idées philosophiques de Lao-tzé, ses disciples ne jouirent jamais d'une grande popularité. Les superstitions auxquelles ils se livrent sont si extravagantes, que les plus ignorants même en font l'objet de leurs plaisanteries et de leurs sarcasmes. Ils se sont rendus principalement célèbres par leur prétendu secret d'un élixir d'immortalité. Ce breuvage leur a donné beaucoup de crédit auprès de

plusieurs empereurs fameux. Les annales chinoises sont remplies des débats et des querelles des Tao-ssé avec les sectateurs de Confucius; ces derniers se sont servis contre eux, avec le plus grand succès, de l'arme du ridicule, et ils n'ont jamais manqué d'envelopper dans leurs railleries et les docteurs de la raison et les bonzes, prêtres du bouddhisme, qui est la troisième religion de la Chine.

Vers le milieu du premier siècle de notre ère, les empereurs de la dynastie des Han admirent officiellement en Chine le bouddhisme indien. Ce culte, à représentations matérielles de la Divinité, se répandit rapidement parmi les Chinois, qui l'appelèrent religion de *Fo*, par une transcription incomplète du nom de Bouddha. Le mot Bouddha est un nom générique très-ancien, et qui a une double racine en sanscrit. L'une signifie être, exister; et l'autre sagesse, intelligence supérieure. C'est le nom par lequel on désigne l'Être créateur, tout-puissant, Dieu. On l'applique aussi, par extension, à ceux qui l'adorent et cherchent à s'élever jusqu'à lui par la contemplation et la sainteté. Cependant, les bouddhistes entendent le plus souvent désigner par ce nom un personnage historique devenu célèbre dans toute l'Asie, et qu'on regarde comme le fondateur des institutions et de la doctrine comprise sous la dénomination générale de bouddhisme. Aux yeux des bouddhistes, ce personnage est tantôt un homme, tantôt un dieu, ou plutôt il est l'un et l'autre. C'est une incarnation divine, un homme dieu, qui est venu en ce monde pour éclairer les hommes, les racheter et leur indiquer la voie du salut. Cette idée d'une rédemption humaine par une incarnation divine est

tellement générale et populaire parmi les bouddhistes que, pendant nos voyages dans la haute Asie, nous l'avons partout trouvée nettement formulée en des termes remarquables. Si nous adressions à un Mongol ou à un Thibétain cette question : Qu'est-ce que Bouddha? il nous répondait à l'instant : C'est le sauveur des hommes. La naissance merveilleuse de Bouddha, sa vie et ses enseignements renferment un grand nombre de vérités morales et dogmatiques professées dans le christianisme, et qu'on ne doit pas être surpris de retrouver aussi dans d'autres religions, parce que ces vérités sont traditionnelles et ont toujours été du domaine de l'humanité tout entière. Il doit y avoir chez un peuple païen plus ou moins de vérités chrétiennes, selon qu'il a été plus ou moins fidèle à conserver le dépôt des traditions primitives.

D'après la concordance des livres indiens, chinois, thibétains, mongols et cingalais, on peut faire remonter la naissance de Bouddha à l'an 960 avant J.-C. Les variantes de quelques années en plus ou en moins ne sont d'aucune importance. Il était originaire de la maison de Chakia, qui régnait dans l'Inde sur le puissant empire de Mogadha, dans le Bahar méridional. La légende de Bouddha est remplie de prodiges et de merveilles qui atteignent souvent le comble de l'extravagance. Après de nombreuses années passées dans la solitude et la contemplation, il se rendit à Bénarès, où il adopta le nom de *Chakia-Mouni*, « le « pénitent de Chakia, » et développa sa doctrine, entouré d'une multitude innombrable d'auditeurs de toutes les classes. Ses enseignements sont renfermés dans une collection de cent huit gros volumes, connus sous le

nom générique de *Gandjour*, ou instruction verbale. Ils roulent exclusivement sur la métaphysique des créations et sur la nature frêle et périssable de l'homme. Cet ouvrage monumental se trouve dans toutes les bibliothèques des grands couvents bouddhiques.

Chakia-Mouni éprouva dans son apostolat une vive opposition de la part des prêtres attachés aux anciennes croyances de l'Inde; mais il triompha de tous ses adversaires, à la suite d'une discussion qu'il eut avec eux. Leur chef se prosterna devant lui et se confessa vaincu. Chakia-Mouni rédigea alors les principes fondamentaux de la morale et le décalogue. Les principes moraux se réduisent à quatre : 1° la force de la miséricorde établie sur des bases inébranlables; 2° l'éloignement de toute cruauté; 3° une compassion sans bornes envers toutes les créatures; 4° une conscience inflexible dans la loi... Suit le décalogue ou les dix prescriptions et prohibitions spéciales : 1° ne pas tuer; 2° ne pas voler; 3° être chaste; 4° ne pas porter faux témoignage; 5° ne pas mentir; 6° ne pas jurer; 7° éviter toutes les paroles impures; 8° être désintéressé; 9° ne pas se venger; 10° ne pas être superstitieux. Cette dernière défense est très-remarquable, et les bouddhistes actuels n'en tiennent pas grand compte.

Chakia-Mouni déclara que les préceptes de cette règle des actions humaines lui avaient été révélés après les quatre grandes épreuves qu'il avait subies jadis, lorsqu'il se voua à l'état de sainteté. Ce code de morale commençait à se répandre dans toute l'Asie lorsque, selon la légende, il quitta la terre, se dépouillant de son enveloppe matérielle pour se réabsorber

en l'âme universelle qui est lui-même. Il avait alors quatre-vingts ans. Avant de dire le dernier adieu à ses disciples, il prédit que le règne de sa doctrine serait de cinq mille ans; qu'au bout de ce temps apparaîtrait un autre Bouddha, un autre homme dieu, prédestiné depuis des siècles à être le précepteur du genre humain. D'ici à cette époque, ajouta-t-il, ma religion sera en butte à des persécutions, mes fidèles seront obligés de quitter l'Inde pour se retirer sur les plus hautes cimes du Thibet, et ce plateau, du haut duquel l'observateur domine le monde, deviendra le palais, le sanctuaire et la métropole de la vraie croyance.

Le caractère dominant du bouddhisme est un esprit de douceur, d'égalité et de fraternité, qui contraste avec la dureté et l'arrogance du brahmanisme. D'abord Chakia-Mouni et ses disciples cherchaient à mettre à la portée de tout le monde des vérités qui étaient auparavant le partage des classes privilégiées. La perfection des brahmanes était, en quelque sorte, égoïste : la religion n'était que pour eux. Ils se livraient à de rudes pénitences pour partager dans une autre vie le séjour de Brahma. Le dévouement de l'ascète bouddhiste était plus désintéressé. N'aspirant pas à s'élever seul, il pratiquait la vertu et s'appliquait à la perfection pour en faire partager le bienfait aux autres hommes. En instituant un ordre de religieux mendiants, qui prit bientôt des accroissements prodigieux, Chakia attirait à lui et réhabilitait les pauvres et les malheureux. Les brahmanes se moquaient de lui, parce qu'il recevait au nombre de ses disciples les misérables et les hommes repoussés par les premières classes de la société indienne. Mais il se contentait de

répondre : Ma loi est une loi de grâce pour tous... Un jour les brahmanes se scandalisaient de voir une fille de la caste inférieure des Tchandala reçue comme religieuse. Chakia dit : « Il n'y a pas entre un brahmane « et un homme d'une autre caste la différence qui « existe entre la pierre et l'or, entre les ténèbres et « la lumière. Le brahmane, en effet, n'est sorti ni « de l'éther ni du vent. Il n'a pas fendu la terre pour « paraître au jour comme le feu qui s'échappe du « bois de l'Arani. Le brahmane est né du sein d'une « femme tout comme le Tchandala. Où vois-tu donc « la cause qui ferait que l'un doit être noble et l'autre « vil? Le brahmane lui-même, quand il est mort, est « abandonné comme un objet vil et impur. Il en est « de lui comme des autres castes; où est alors la dif- « férence (1)? »

Les systèmes religieux du bouddhisme et du brahmanisme se ressemblent beaucoup. Les persécutions acharnées que les bouddhistes ont éprouvées de la part des brahmanes, doivent être attribuées moins à des divergences d'opinions sur le dogme qu'à l'admission de tous les hommes, sans distinction de castes, aux fonctions sacerdotales et civiles et aux récompenses futures. L'empire du brahmanisme tenant essentiellement à la hiérarchie des castes, on a dû traiter en ennemis les réformateurs qui avaient proclamé l'égalité des hommes en ce monde et dans l'autre. Ces persécutions furent longues et d'une violence extrême. A en croire les livres et les traditions bouddhistes, le nombre des victimes serait incalculable. Enfin, vers le sixième siècle de

(1) Eugène Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme*, tom. Ier.

notre ère, le brahmanisme obtint une victoire décisive sur les partisans de la religion nouvelle. Ceux-ci, expulsés de l'Hindoustan, furent forcés de franchir les Himalaya, et se répandirent en foule dans le Thibet, la Boukharie, la Mongolie, la Chine, le pays des Birmans, le Japon et même à Ceylan. La propagande qu'ils ont exercée dans toutes ces contrées a été tellement active, que le bouddhisme compte encore aujourd'hui plus de sectateurs qu'aucune autre croyance religieuse.

CHAPITRE IX.

I. Koubilaï-Khan favorise les chrétiens. — Il envoie les Vénitiens Polo au souverain pontife. — Les deux Vénitiens retournent en Chine accompagnés du jeune Marco-Polo. — Leur voyage. — Séjour de Marco-Polo en Chine. — Son retour à Venise. — II. Coup d'œil sur la relation de Marco-Polo. — Ses renseignements sur le christianisme en Chine. — III. Apostolat de Jean de Monte-Corvino. — Ses lettres aux religieux de son ordre. — Persécutions qu'on lui suscite. — IV. Clément V envoie sept évêques en Chine. — Ils sacrent Monte-Corvino archevêque de Péking. — Une dame arménienne fait construire une belle église à Han-Tcheou-Fou. — Lettre d'André de Pérouse. — V. Nombreux missionnaires en Chine. — Odéric de Frioul. — Son voyage des Indes en Chine avec les ossements de quatre martyrs. — Son apostolat en Chine. — En Tartarie. — Au Thibet. — Son retour à Pise. — Récit de sa mort.

I.

Koubilaï-Khan ayant trouvé le bouddhisme généralement répandu parmi les populations de son vaste empire, jugea à propos de l'embrasser lui-même et d'accorder aux lamas une protection toute particulière. Cependant, son zèle pour la religion de Bouddha ne l'empêcha pas de respecter et de traiter favorablement les cultes des chrétiens, des mahométans et des juifs. Les jours où les chrétiens célébraient leurs grandes fêtes, il les faisait venir en sa présence, et baisait dévotement le livre des Évangiles, après l'avoir fait encenser. Il disait qu'il y avait quatre grands prophètes révérés par les nations : Jésus-Christ, Mahomet, Moïse

et Chakia-Mouni; qu'il les honorait tous quatre également et qu'il invoquait leur céleste assistance.

Cet amalgame de toutes les croyances était du reste conforme aux institutions de Tchinguiz-Khan et aux habitudes de la plupart des empereurs chinois. Non content d'accorder asile et protection à tous les cultes et à toutes les croyances, Koubilaï, bien différent des souverains de la dynastie mantchoue, accueillait avec bienveillance dans son vaste empire tous les étrangers de l'Europe et de l'Asie. Le plus célèbre de ces voyageurs qui visitèrent la Chine au treizième siècle, est assurément Marco-Polo, dont la curieuse relation contient quelques détails sur l'état du christianisme dans l'extrême Orient.

Le commerce, qui était la source de la prospérité des Vénitiens, avait attiré à Constantinople, vers l'année 1250, Nicolao et Matteo-Polo. Tous deux se rendirent, en 1256, près du khan des Tartares qui occupaient les rives du Volga; mais la guerre qui survint entre ces peuples nomades les obligea l'un et l'autre à quitter précipitamment les États de Barka, où ils s'étaient arrêtés, et ils passèrent à Bokhara, vers le sud-est de la mer Caspienne. Leur commerce les retint pendant trois ans dans cette contrée; ils étudièrent la langue et les mœurs des Tartares, et se joignirent ensuite à une ambassade qui se rendait en Chine. Ils mirent plus d'un an avant d'arriver à Khanbalik (Péking), où résidait l'empereur Koubilaï. Ce souverain, qui aimait les étrangers, les fit traiter avec distinction. Il les questionna beaucoup sur les princes qui régnaient en Europe, sur les mœurs et les coutumes des peuples qu'ils avaient visités; il leur parla

surtout avec intérêt du souverain pontife, de l'Église romaine et des chrétiens (1). La conversation que l'empereur tartare avait eue avec les deux frères vénitiens ne tarda pas à porter son fruit. Koubilaï réunit en conseil les premiers dignitaires de l'empire, et leur fit part de son projet d'envoyer des messagers au pape des chrétiens.

Les membres du conseil répondirent unanimement que le projet était digne d'être mis à exécution. Le khan fit aussitôt appeler auprès de lui Nicolao et Matteo Polo, les investit de la qualité d'ambassadeurs, et donna ordre de rédiger les lettres qu'il voulait adresser au pape. Au moment du départ, Koubilaï recommanda aux Vénitiens d'insister sur la demande qu'il adressait au souverain pontife de lui envoyer cent hommes recommandables par leur sagesse et leur science, « afin, dit-il, qu'ils puissent démontrer aux idolâtres et à mes sujets que leur doctrine est une invention diabolique, et que la religion chrétienne est meilleure que la leur. » Ces paroles sont assez étonnantes de la part d'un souverain adonné à toutes les superstitions des lamas; mais ce qui doit surprendre encore davantage, c'est qu'il ait chargé ses ambassadeurs de lui rapporter de l'huile de la lampe qui brûlait au sépulcre du Sauveur à Jérusalem (2). Tous ces faits prouvent que le christianisme était très-répandu en Chine, et que si le grand khan n'en faisait

(1) « Et après lor demande de meser l'apostoille et de tous les fais de le Yglise romane et des tous les costumes des Latin. » (*Voyage de Marco-Polo*, publié par la Société de géographie, ch. VII, p. 5.)

(2) « Encore encharge le grant sire as deus frers qu'il li deussent aporter de l'olio de la lampe que ard sor le sepoucre de Deo en Jerusalem. » (*Ibid.*, ch. VIII, p. 6.)

pas profession, il l'avait du moins en grande estime et vénération.

Nicolao et Matteo Polo, qui étaient arrivés à Péking comme marchands, quittèrent la capitale de la Chine en qualité d'ambassadeurs du grand khan des Tartares auprès du souverain pontife : une tablette d'or, munie du sceau impérial, que Koubilaï leur avait donnée, devait faire reconnaître leur qualité et leur procurer, dans toute l'étendue de l'empire, les secours et la protection dont ils auraient besoin. Ils durent à leur tablette d'or de n'être ni pillés ni massacrés en route par les Tartares; mais leur voyage n'en fut pas pour cela plus rapide. Après trois ans de fatigues, ils arrivèrent à Acre, au mois d'avril 1270. Ils étaient sur le point de partir pour Rome, lorsqu'ils apprirent que le pape Clément IV venait de mourir. Le légat apostolique du saint-siége en Égypte leur ayant conseillé d'attendre en Orient l'élection du nouveau pontife, ils préférèrent aller revoir leur patrie. Leur départ de Venise n'avait précédé que de quelques mois la naissance de Marco-Polo, et, lorsqu'ils revinrent dans leur famille, après vingt ans d'absence, ce jeune Vénitien, qui avait perdu sa mère dès le berceau, connut son père pour la première fois. Le récit des choses merveilleuses que Nicolao et Matteo avaient vues dans la haute Asie enflamma l'imagination du jeune Marco-Polo et lui inspira le goût des voyages. Il sollicita vivement ses parents de l'emmener avec eux lorsqu'ils retourneraient rendre compte de leur mission au grand khan des Tartares.

Deux années s'étaient écoulées, et le successeur de Clément IV n'était pas encore élu. Les ambassadeurs

vénitiens trouvant ce retard trop considérable, reprirent la route de l'Orient, accompagnés du jeune Marco, fils de Nicolao-Polo. Ils se rendirent ensuite à Jérusalem pour prendre, conformément aux instructions de Koubilaï, un peu d'huile de la lampe qui brûlait devant le saint Sépulcre. Ils revirent à Acre le légat apostolique, qui approuva leur désir de retourner en Chine, et leur donna des lettres pour les recommander à Koubilaï et lui expliquer que le retard de ses envoyés avait été occasionné par la vacance du saint-siége.

Ils s'acheminaient à petites journées vers le terme de leur voyage, lorsqu'ils reçurent par une estafette la nouvelle que ce même légat apostolique d'Égypte venait de monter sur le trône pontifical sous le nom de Grégoire X. Il mandait les voyageurs vénitiens à Lyon, où il allait tenir un concile général. Ils se rendirent donc, pleins de joie, auprès du nouveau pontife, qui les reçut avec affection, les combla d'honneurs, et leur adjoignit deux religieux de l'ordre de Saint-Dominique, Guillaume de Tripoli et Nicolas de Vicence.

Au moment où l'ambassade pénétrait en Arménie, les troupes de Bibars envahissaient le pays, où elles promenaient de toutes parts le meurtre et la désolation (1). Les deux missionnaires dominicains, qui déjà avaient failli mourir plus d'une fois des excessives fatigues de ce dur voyage, étaient dans un tel état de dépérissement, qu'ils se crurent dans l'impuissance

(1) « Et quant les deus frers Prescaor virent ce, il ont grant dotance d'aler plus navat. Adonc distrent que il ne iront mie... » (*Marco-Polo*, ch XIII, p. 9.)

d'aller plus loin. Convaincus d'ailleurs qu'ils ne parviendraient jamais à traverser sains et saufs les contrées infestées par les soldats égyptiens, ennemis mortels des religieux, ils rebroussèrent chemin, après avoir confié aux Vénitiens Polo les dépêches qu'ils étaient chargés de remettre à Koubilaï-Khan.

Après trois ans et demi de marche, la famille Polo arriva enfin en Chine, où elle fut reçue à la cour avec les plus vifs témoignages d'honneur et de satisfaction. L'empereur loua le zèle et la fidélité de ses ambassadeurs, se fit rendre compte des affaires des chrétiens et du souverain pontife, prit connaissance avec intérêt des lettres qui lui étaient adressées, et témoigna surtout une vive allégresse en voyant l'huile sainte qu'il avait demandée (1). Il donna ordre à ses serviteurs de la conserver précieusement et avec vénération. Ses regards s'étant ensuite arrêtés sur le jeune Marco, il demanda quel était ce jeune homme. — « Seigneur, répondit Nicolao-Polo, c'est mon fils et votre serviteur (2). — Qu'il soit le bienvenu, » dit Koubilaï, et il leur fit préparer un magnifique festin, pendant lequel les trois pauvres Vénitiens eurent sans doute à subir les questions les plus extraordinaires sur les hommes et les choses de l'Occident, car les Tartares, possédés d'une immense curiosité, ne devaient pas se faire faute de questionner les étrangers. Ceux qui ont beaucoup voyagé sont exposés à devenir importuns par leur démangeaison

(1) « Puis li bailent le saint oleo de cui il fist grant joie, et le tient mout chier..... » (*Voyage de Marco-Polo*, p. 10.)

(2) « Sire, fait meser Nicolao, il est mon filz et vostre home. — Bien soit-il venu, fait-il le grant Can. » (*Ibid.*, p. 11.)

de raconter. Mais que dire de l'impitoyable acharnement des questionneurs!

Marco-Polo fut admis à séjourner à la cour. Il s'appliqua avec ardeur à l'étude du tartare et de quatre autres idiomes. Ses progrès furent si rapides, qu'en peu de temps il était capable de lire et d'écrire couramment les langues de l'extrême Orient. Il adopta si bien les mœurs et les habitudes du peuple au milieu duquel il vivait, qu'on l'eût pris volontiers pour un naturel du pays, sauf les qualités éminentes de l'esprit, qui donnent toujours aux Européens une grande supériorité sur les Orientaux. L'empereur ayant de bonne heure remarqué la sagesse et la prudence de ce jeune homme, lui confia une importante mission dans un pays éloigné. Marco-Polo, à son retour, ne se contenta pas, comme les autres ambassadeurs, de rendre un compte officiel des affaires qui lui avaient été confiées, il sut intéresser vivement le souverain par une foule de détails curieux et instructifs sur les contrées qu'il avait visitées. Dès lors la réputation du jeune Vénitien s'accrut considérablement, et il obtint à la cour une position qui lui valut l'estime et la considération de tous les grands de l'empire. L'âge développant son expérience, l'activité de son esprit et l'aisance de ses manières lui concilièrent une faveur qu'il justifia toujours par son zèle et par sa fidélité. Les intérêts de l'empire et les ambassades les plus importantes occupèrent les plus belles années de sa vie. Chargé pendant trois ans du gouvernement d'une province, un emploi si élevé le mit à portée de bien connaître tous les ressorts de l'administration et toutes les ressources de l'empire. Ce fut à son industrie que

Koubilaï fut redevable de la reddition d'une place importante qu'il assiégeait vainement depuis plusieurs années, dans la Chine méridionale. Marco-Polo fit construire des machines de guerre qui lancèrent dans la ville des pierres d'un poids si énorme, que les habitants, effrayés de la ruine des premiers édifices, ouvrirent leurs portes aux Tartares.

Après avoir séjourné en Chine dix-sept ans, les Vénitiens Polo, qui n'avaient pas dit adieu pour toujours à leur patrie, se disposèrent à reprendre le cours de ces longs et périlleux voyages qui devaient les ramener à Venise. L'empereur ayant appris leur projet de départ, en fut tout affligé. Il ne négligea aucun moyen pour leur faire changer de résolution et les engager à rester auprès de lui. Cependant, lorsqu'il connut combien était vif leur désir de revoir leur pays natal, il acquiesça affectueusement à leur demande et donna des ordres afin qu'ils pussent voyager avec les honneurs et les commodités désirables. Il remit à chacun une tablette d'or munie du sceau impérial, qui devait être pour eux et pour les hommes de leur suite un sauf-conduit dans toute l'étendue de l'empire. Il les investit de la qualité d'ambassadeurs, et leur remit des lettres pour le pape et pour les rois de France et d'Espagne. Comme les Vénitiens devaient s'embarquer pour traverser la mer de Chine et le détroit de la Sonde jnsqu'aux Indes, on mit à leur disposition une petite flotte composée de quatorze navires de grande dimension; car ils avaient quatre mâts, qui, lorsque le temps le permettait, pouvaient déployer au vent douze voiles (1). Ce voyage, tant par

(1) « Puis le grant Kan fist epparoiller quatorze nés, lesquels avoit

mer que par terre, dura trois ans et demi; enfin, après avoir échappé à bien des dangers et couru de nombreuses aventures, ils reparurent en Europe en 1295, où ils attirèrent l'attention des Occidentaux sur des régions qui avant eux n'avaient jamais été aussi complétement explorées par aucun Européen.

Marco-Polo ne jouit pas longtemps du repos qu'il pouvait espérer. Quelques mois après son retour, la guerre éclata entre Venise et Gênes. L'ex-ambassadeur de l'empereur Koubilaï obtint l'honneur de servir à bord de la flotte vénitienne et d'exposer ses jours pour la défense de sa patrie, qu'il venait d'illustrer par ses découvertes dans la haute Asie. On le chargea de commander une galère; et lorsque les Vénitiens perdirent la bataille de Curzola, Marco-Polo, dont le navire était au premier rang, fut grièvement blessé et tomba au pouvoir du vainqueur, qui le conduisit à Gênes comme prisonnier de guerre.

Sa détention dura quatre années; mais ce malheur mit le sceau à sa célébrité. Les Génois l'admiraient et recueillaient avec avidité ses récits sur des contrées jusqu'alors inconnues. Il n'avait pas encore rédigé sa relation : tous les matériaux qu'il avait rassemblés se trouvaient à Venise; il les fit venir, les mit en ordre, et fit écrire sous ses yeux l'histoire de ses voyages par un citoyen de Pise qui partageait sa captivité (1). Cet ouvrage fut bientôt répandu; on en

chascune quatre arbres, et maintes foies aloient à douze voiles.... » (*Voyage de Marco-Polo*, p. 14.)

(1) *Recueil de Voyages*, etc., publié par la Société de géographie, t. I, Introduction, p. XLV.

multiplia les copies, les abrégés, les traductions : il circula de toutes parts.

II.

L'histoire des voyages de Marco-Polo fut pour l'Europe comme la découverte d'un monde nouveau, une révélation des mœurs et des habitudes de peuples inconnus. Les régions de la haute Asie avaient sans doute été parcourues par un grand nombre de voyageurs : Ascelin, Plan-Carpin, Rubruk, Odéric de Frioul, Jean de Mandeville, tous contemporains de Marco-Polo, n'avaient guère traversé que d'immenses déserts avant d'arriver à la cour de Kara-Koroum. Ils n'avaient séjourné nulle part, et n'avaient eu, dans leurs courses, ni la facilité ni le loisir d'observer en détail les contrées qu'ils parcouraient. Quels travaux, quels établissements auraient pu frapper leurs regards? La nation tartare, toujours sous les armes, et n'ayant aucune habitation fixe, n'occupait que des pays pauvres ou dévastés et n'offrait d'autre spectacle qu'elle-même. Ils furent donc réduits à peindre dans leurs relations les mœurs et les habitudes guerrières des Mongols. Ils ne rencontraient jamais rien sur leur route qui pût offrir quelque intérêt au point de vue des arts, de l'industrie, du commerce ou de l'agriculture. Il s'était bien établi de loin en loin quelques villes, mais elles étaient séparées par d'immenses déserts. La sécurité des voyageurs diminuait à mesure qu'ils s'éloignaient de ces grandes enceintes; car les Tar-

tares avaient conservé les habitudes de la vie nomade; des familles errantes parcouraient les steppes avec leurs troupeaux, poursuivaient dans les bois les animaux sauvages, épiaient le passage des étrangers et convoitaient leurs dépouilles. On était obligé d'organiser des caravanes : il fallait attendre dans quelques villes qu'un assez grand nombre de voyageurs y fût réuni pour continuer sa route avec sûreté. Les époques de départ étaient ordinairement fixées; mais des accidents imprévus obligeaient de différer encore et prolongeaient d'une manière indéterminée le cours des voyages.

Souvent la chute des neiges, le débordement des fleuves, la profondeur des sables ou des marais interrompaient les communications. Ici, l'empreinte de quelques pas indiquait à peine la route qu'il fallait suivre; ailleurs, on reconnaissait la trace des hommes par la dégradation des forêts ou par les ruines des anciennes habitations. Quand les fleuves étaient rentrés dans leurs lits, quand le fléau de la guerre avait passé sur d'autres régions, alors les caravanes se remettaient en marche; elles rencontraient souvent de nouveaux obstacles dont la patience et le temps pouvaient seuls triompher, et l'on arrivait, après plusieurs années de fatigue, au terme d'un voyage où le courage et les forces avaient été sans cesse mis à l'épreuve.

Aujourd'hui, toutes ces difficultés se retrouvent eucore dans la haute Asie. Lorsque nous avons parcouru la Tartarie et le Thibet, il nous a fallu lutter contre les mêmes obstacles qu'avaient eu à vaincre les voyageurs du moyen âge. Au lieu de diminuer, ils se sont peut-être accrus, depuis que ces hordes nom-

breuses n'obéissent plus à un seul souverain. Le temps a consumé la plupart des villes; les routes qui les unissaient sont rompues; les vestiges de culture qui apparaissaient par intervalle ont disparu sous les sables du désert, et chaque pas arrête par un nouvel obstacle celui qui traverse ces régions désolées. La rencontre des hommes, qui, dans les pays civilisés, ranime la confiance du voyageur et lui promet des secours, devient ici pour lui un sujet d'effroi. Souvent les caravanes opposées qui ont à traverser la même plaine s'observent mutuellement d'un regard inquiet, et s'arment de part et d'autre, comme si elles avaient à se mettre en défense contre des ennemis. On serre les rangs de son escorte, on excite la vitesse de ses chevaux, on s'aborde, on se croise, on se fuit avec la rapidité de l'éclair, et, dans des routes si périlleuses, l'homme seul a paru redoutable.

Les relations de Rubruk et de Plan-Carpin ne sont en quelque sorte que l'histoire de leurs épreuves personnelles, de leurs relations avec les Tartares et de leurs luttes contre la faim, la soif, les fatigues et les intempéries des saisons. Marco-Polo, au contraire, qui fit un long séjour dans la haute Asie et eut occasion de visiter, en qualité d'ambassadeur, tant de contrées, ne manque jamais d'examiner dans chaque pays les animaux, les plantes, les autres productions qui lui sont propres, s'attachant surtout à celles qui, par leur valeur ou leur utilité, peuvent être un objet de commerce. Il étend ses observations sur les arts, moins pour en développer les procédés que pour en faire connaître les résultats. Il indique les différents tissus que l'on fabrique, les ouvrages de broderie, les

progrès dans l'art de travailler les métaux. S'il touche à des pays sauvages, il parle des animaux qui fournissent les pelleteries les plus belles; s'il arrive aux régions où l'on recueille les épiceries, il en nomme les différentes plantes; il cite les fruits et les écorces les plus appréciés. En parcourant les relations de Marco-Polo, on reconnaît partout qu'il appartient à un pays commerçant et maritime; il n'oublie jamais qu'il est Vénitien, et que ses observations sur l'industrie et la navigation des différents peuples intéresseront d'une manière particulière ses compatriotes.

Marco-Polo s'applique surtout, dans sa relation, à décrire le Cathay, cette Chine si longtemps inconnue à l'Europe, et dont le tableau dut paraître si extraordinaire. La population prodigieuse de ce vaste empire, cette brillante cour de Péking, avec ses usages si singuliers; ces grandes villes, remplies d'habitants industrieux, polis et littérateurs; ces canaux artificiels, qui mettaient les provinces en communication; ces prodiges d'agriculture; ce système gouvernemental à la fois plein de force et d'élasticité; tout cela dut jeter les Occidentaux dans le plus profond étonnement, car tout cela était prodigieux, quelquefois même incroyable; et cependant les relations du célèbre Vénitien sont remarquables d'exactitude et de vérité. Durant notre long séjour dans l'extrême Orient, nous avons eu le temps d'étudier le Céleste Empire assez minutieusement. Depuis notre retour, nous avons lu le voyage de Marco-Polo, et, dans ces pages écrites il y a plus de six siècles, nous avons retrouvé, avec leur physionomie et leur caractère, ces hommes au milieu desquels nous avons vécu tant d'années. Chose

singulière! ce peuple chinois, si souvent bouleversé par de longues et profondes révolutions, a néanmoins toujours conservé une teinte particulière, un cachet qui lui est propre et qui empêche de le confondre avec aucun autre peuple. Les Chinois du neuvième siècle, si bien dépeints par les Arabes, sont les mêmes dont parle Marco-Polo au treizième siècle, quoiqu'ils soient soumis alors à la domination des Tartares mongols. Plus tard, au seizième siècle, les Portugais, doublant le cap de Bonne-Espérance, vont découvrir la Chine par mer, et reconnaissent ce peuple dont l'illustre voyageur vénitien avait tant entretenu l'Europe. De nos jours enfin, lorsqu'on visite l'empire du Milieu, on ne fait en quelque sorte que renouveler connaissance avec les vieux Chinois des Arabes et de Marco-Polo.

La relation de Marco-Polo, quoique fort mal accueillie à l'époque où elle parut, est cependant une de celles qui jouissent de plus de faveur aujourd'hui. Aucune n'a exercé un plus grand nombre d'auteurs; aucune n'a été commentée plus souvent; aucune, il faut en convenir, n'a mieux mérité cet honneur, par la variété et l'étendue des notions de toute espèce qu'elle renferme. On avait taxé son auteur de fausseté et d'exagération; on a reconnu maintenant sa sincérité et son exactitude. Une confiance entière a remplacé l'incrédulité avec laquelle on avait d'abord reçu ses récits, et loin de méconnaître l'importance de son ouvrage, on est plutôt disposé à l'exagérer. Ce même voyageur, qu'on avait voulu tourner en ridicule par le sobriquet de *Messer Marco-Millione*, a été appelé de nos jours le *Humboldt du treizième siècle*.

Cette sorte d'éloge hyperbolique marque au moins la supériorité incontestable du Vénitien sur les autres voyageurs ses contemporains.

Malgré l'intérêt toujours soutenu que présente la relation de Marco-Polo, on regrette vivement de n'y pas trouver des renseignements sur l'état du christianisme dans la haute Asie, et en Chine en particulier. Le long séjour qu'il fit dans ces contrées et les charges importantes dont il fut investi par le grand khan, l'avaient assurément mis en état de nous donner les détails les plus complets sur cette intéressante question. Ce n'est jamais qu'en passant, et comme par hasard, qu'il dit quelques mots des chrétiens et de leur propagande. Ainsi, lorsqu'il raconte l'insurrection formidable de Nayan, le neveu de Koubilaï, et la grande victoire que l'empereur remporta sur lui, il se contente de dire que Nayan était chrétien, qu'il avait fait mettre le signe de la croix sur ses drapeaux, et qu'il y avait dans son armée beaucoup de chrétiens, dont une bonne partie resta sur le champ de bataille (1). Les juifs et les mahométans de l'armée de Koubilaï se moquaient journellement de ces chrétiens, qui venaient de se soumettre à l'empereur, leur disant que Jésus-Christ, dont Nayan avait arboré le signe, ne les avait pourtant pas assistés. Les chrétiens, ne pouvant plus tolérer ces outrages, en portèrent plainte à Koubilaï. Ce prince leur dit, en présence de leurs ennemis : « Votre Dieu n'a pas voulu assister Nayan ; mais vous ne devez pas vous en affliger ni avoir honte de votre

(1) « Et sachiés que Naian estoit cristienz bateizienz, et a ceste bateille avoit-il la crois de Christ sor la enseingne. » (*Voyage de Marco-Polo*, p. 85.)

religion, parce que Dieu, qui est juste, ne peut pas favoriser le crime et l'injustice. Nayan était rebelle contre son souverain, et, dans sa perversité, il implorait le secours de votre Dieu; mais ce Dieu bon et juste n'a pas voulu protéger ses mauvais desseins. » Il défendit ensuite aux ennemis des chrétiens de continuer à offenser leur Dieu et sa croix (1).

Lorsque Marco-Polo fait la description des villes les plus importantes de la Chine, il signale quelquefois les églises chrétiennes qu'on y voit. Ainsi il dit qu'à Han-Tcheou-Fou (2) il y en avait une, et trois à Tching-Kian-Fou. Voilà à peu près tous les renseignements fournis par la relation du voyageur vénitien. Et cependant il est certain que le christianisme avait fait des progrès considérables en Tartarie et surtout en Chine. On sait que les nestoriens étaient répandus sur toute la surface de ce riche et vaste empire. Ils étaient gouvernés par leur évêque de Péking et jouissaient, au milieu de ces nombreuses populations, d'une autorité considérable. Malheureusement, ils abusaient souvent de cette puissance, et leur conduite était peu en harmonie avec la modération et la charité prescrites par l'Évangile. Ils tourmentaient, ils opprimaient en toutes circonstances les chrétiens qui ne professaient pas les erreurs de leur secte. Les succès des missionnaires catholiques excitaient leur jalousie, et on eût dit qu'ils eussent préféré voir se perdre les âmes qu'ils avaient la prétention de sauver seuls; car il peut arriver que le zèle le plus ardent se trouve ainsi perverti par l'orgueil et le fanatisme.

(1) *Marco-Polo*, p. 87.
(2) *Ibid.*, ch. LXII et LXIV.

III.

C'était au milieu de ces faux frères, pleins de fiel et de jalousie, que Jean de Monte-Corvino était obligé de vivre depuis plusieurs années. Envoyé en mission chez les Tartares, en 1289, il avait traversé les Indes et était parvenu, après de longues fatigues, jusqu'en Chine, auprès du grand khan, qui avait fixé sa résidence à Péking, nommé à cette époque Khambalik, c'est-à-dire résidence royale. Il travaillait là avec une ardeur infatigable à instruire les grands et le peuple, et, à l'exemple du grand Apôtre, il se faisait tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Les nestoriens ne pouvaient voir sans dépit un zèle si persévérant. Ils le poursuivirent des plus noires calomnies, espérant ainsi lui faire perdre ses amis, le dépouiller de toute protection et le contraindre, à force d'ennuis et de tribulations, à renoncer à son apostolat. Ils l'accusaient tour à tour d'être un espion, un voleur et un assassin; l'hostilité ne pouvait aller plus loin. Mais il était facile au vertueux missionnaire de prouver son innocence, et la calomnie de ses ennemis ne demeurait pas toujours impunie: l'empereur, indigné de leur méchanceté, les condamna plusieurs fois à l'exil.

Jean de Monte-Corvino, toujours patient au milieu des épreuves, au lieu de se laisser rebuter par les obstacles qu'on lui opposait, n'en remplissait les devoirs de son ministère qu'avec plus de ferveur. Dieu répandait ses bénédictions sur les travaux apostoliques

du saint missionnaire, les conversions étaient nombreuses, et bientôt la mission catholique de Péking fut la plus florissante de l'empire. Peu de temps après son arrivée dans ces contrées, Jean de Monte-Corvino avait ramené à l'unité catholique George, roi des Kéraïtes, qui professait la doctrine nestorienne. Son exemple fut suivi par un grand nombre de ses sujets, et lui-même reçut les ordres mineurs, afin de pouvoir assister les ministres de Dieu dans la célébration des saints mystères. Il fit bâtir une grande et belle église qu'il voulut nommer *Église romaine ;* cet illustre et fervent chrétien mourut en 1299, et laissa un fils âgé de trois ans, auquel il avait donné le nom de Jean, en souvenir du missionnaire qui avait éclairé sa voie et dirigé sa conscience.

Cependant Jean de Monte-Corvino avait fait construire, dans la ville même de Péking, deux églises où il célébrait les saints offices avec toute la pompe du culte catholique. Il avait enseigné le chant à un grand nombre de jeunes Tartares; l'empereur aimait à aller les entendre, et se plaisait à rendre publiquement aux pauvres religieux les témoignages de son estime et de sa vénération. La religion de Jésus-Christ faisait ainsi de rapides progrès parmi ces populations, naguère encore plongées dans la barbarie et les superstitions grossières du chamanisme. Jean de Monte-Corvino avait si bien appris le tartare, qu'il fut capable de traduire en cette langue le nouveau Testament et les psaumes de David; il en publia une édition remarquable par la beauté et l'élégance des caractères, ce qui ne manqua pas de lui donner un grand renom aux yeux d'un peuple qui était déjà quelque

peu initié à la civilisation et à la littérature des Chinois.

Jean de Monte-Corvino nous raconte lui-même, avec une admirable simplicité, les obstacles et les succès de son apostolat, dans une lettre écrite à Péking même, et qu'il adressait aux vicaires généraux des franciscains et des dominicains, et à tous les missionnaires établis dans la province de Perse ; cette curieuse relation est ainsi conçue (1) :

« Khanbalik, dans le royaume de Katay, le 8 du mois de janvier 1305.

« Moi, frère Jean de Monte-Corvino, de l'ordre des frères Mineurs, j'ai quitté Tauris, capitale de la Perse, l'an du Seigneur 1291. J'ai pénétré dans les Indes, où j'ai séjourné durant treize mois, dans l'église de saint Thomas, apôtre. Là, j'ai baptisé environ cent personnes, et le compagnon de mon voyage, frère Nicolas de Pistoie, de l'ordre des frères Prêcheurs, y est décédé et a été enterré dans l'église. Pour moi, pénétrant ensuite plus avant, je suis parvenu dans le Katay, domaine de l'empereur des Tartares, nommé le grand khan. J'invitai ce souverain, en lui remettant les lettres du pape, à embrasser la foi catholique de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais il est profondément plongé dans l'idolâtrie, ce qui ne l'empêche pas d'accorder de nombreuses faveurs aux chrétiens. Je suis à sa cour depuis plus de deux ans. Certains nestoriens, qui se prétendent chrétiens, mais s'écartent beaucoup de la religion chrétienne, ont tant d'autorité dans ce pays-ci, qu'ils ne permettent pas

(1) Wadding, *Annales minorum*, t. VI, p. 69.

qu'un chrétien d'un autre rit ait un petit oratoire, ni qu'il prêche une autre doctrine que celle des nestoriens. Ces nestoriens, soit directement, soit par des individus qu'ils avaient corrompus par de l'argent, m'ont suscité d'implacables persécutions, publiant de toutes parts que je n'étais pas envoyé par notre seigneur le pape, mais que j'étais un espion dangereux et un séducteur du peuple; puis ils produisirent des faux témoins, qui soutinrent que j'avais tué dans l'Inde un ambassadeur étranger, chargé de porter à l'empereur un grand trésor dont je m'étais emparé. Ces machinations durèrent environ cinq ans, pendant lesquels je fus souvent traduit en justice et menacé d'une mort ignominieuse. Enfin, par la grâce de Dieu, l'aveu d'un individu fit connaître à l'empereur et mon innocence et la malice de mes envieux, qui furent exilés avec leurs femmes et leurs enfants.

« Je suis resté seul ici pendant onze ans, au bout desquels vint me rejoindre, il y a environ deux ans, le frère Arnold, Allemand de la province de Cologne. J'ai bâti une église dans la ville de Khanbalik, qui est la principale résidence de l'empereur; cette église est achevée depuis six ans : elle a un clocher où j'ai fait mettre trois cloches; jusqu'à présent j'ai baptisé dans cette église, je pense environ six mille personnes, et sans les diffamations dont j'ai parlé, j'en aurais baptisé plus de trente mille. J'ai recueilli successivement cent cinquante garçons, fils de païens, âgés de sept à onze ans, qui n'avaient encore aucune religion; je les ai baptisés et leur ai enseigné les éléments des lettres grecques et latines. J'ai écrit pour leur usage des psautiers ainsi que trente hymnaires

et deux bréviaires; en sorte que onze de ces garçons savent déjà notre office et chantent au chœur, selon la pratique de nos monastères, que je sois présent ou non; plusieurs d'entre eux transcrivent des psautiers et d'autres livres. L'empereur se plaît beaucoup à les entendre chanter.

« Aux heures fixées, je fais sonner les cloches; je célèbre l'office divin devant la réunion de ces enfants, et n'ayant pas d'office noté, nous chantons un peu par routine. Un prince nommé George, issu de l'illustre race de l'empereur, et appartenant autrefois à la secte des nestoriens, s'attacha à moi la première année de mon arrivée ici. Je l'ai converti à la vérité de la foi catholique; il a reçu les ordres mineurs, et lorsque je célèbre les saints mystères, il m'assiste, revêtu de ses habits royaux. Les nestoriens l'ont accusé d'apostasie et l'ont persécuté. Cependant il a gagné à la foi catholique la majeure partie de son peuple, et il a fait construire, avec une magnificence royale, une église en l'honneur de la sainte Trinité; il l'appelle l'Église romaine.

« Il y a six ans (en 1299), le roi George est mort en vrai chrétien, et son âme a été vers le Seigneur; il a laissé pour héritier un enfant en bas âge, qui actuellement est âgé de neuf ans. Les frères du roi George, étant opiniâtres dans leurs erreurs nestoriennes, ont essayé après sa mort de pervertir ceux qu'il avait convertis et de les ramener au nestorianisme. Malheureusement je suis seul ici, et je ne puis m'éloigner de l'empereur; il ne m'est pas possible d'aller visiter cette église distante d'une vingtaine de journées. Cependant s'il m'arrivait quelque bon con-

frère, j'espère qu'avec la grâce de Dieu tout le mal pourrait se réparer; car je suis encore muni des pouvoirs du roi George. Je le répète, sans les calomnies dont j'ai parlé plus haut, les fruits de salut seraient très-abondants. Si j'avais pu être assisté de deux ou trois compagnons, peut-être l'empereur se serait-il fait baptiser.

« Il y a déjà douze ans que je n'ai reçu aucune nouvelle ni de la cour de Rome ni de notre ordre, et que j'ignore l'état des affaires dans l'Occident. Je supplie le ministre général de notre ordre de m'envoyer un antiphonaire, une légende des saints, un graduel et un psautier noté, pour modèle; car je n'ai qu'un bréviaire portatif avec de brèves leçons et un petit missel. Si j'en avais un exemplaire, les enfants pourraient le copier. Je fais bâtir une seconde église, afin de diviser ces garçons. J'ai appris la langue et l'écriture tartares, et j'ai déjà traduit dans cette langue tout le Nouveau Testament et le Psautier, que j'ai fait écrire en très-beaux caractères tartares; enfin je lis, j'écris et je prêche publiquement la loi de Jésus-Christ. Je m'étais arrangé avec le roi George pour traduire, s'il eût vécu, tout l'office du rit latin, afin qu'on pût chanter dans tous ses États les louanges du Seigneur. Pendant qu'il vivait, je célébrais dans son église le saint sacrifice de la messe, selon le rit latin. Le fils du roi George s'appelle Jean, à cause de mon nom. J'espère que, Dieu aidant, il marchera sur les traces de son père. »

Quel zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, et en même temps quelle énergie dans ces hommes incomparables, pour aller vivre ainsi au bout

du monde, au milieu des tribulations et des épreuves, sans pouvoir même correspondre avec leurs frères et leurs amis! Jean de Monte-Corvino était resté douze ans entiers sans aucune nouvelle de l'Occident, et il se contente d'annoncer avec simplicité cette immense épreuve, sans se plaindre, sans laisser échapper un mot de tristesse et de mécontentement. La foi seule pouvait opérer de tels prodiges de résignation.

En 1305, le généreux apôtre des Tartares et des Chinois écrivait (1) aux missionnaires franciscains et dominicains de la Perse pour leur donner quelques détails sur les persécutions des nestoriens et les progrès de sa mission. « J'ai fait faire, disait-il, six tableaux de l'Ancien et du Nouveau Testament, pour l'instruction des simples. Plusieurs des enfants que j'avais recueillis et baptisés sont allés vers le Seigneur. Depuis que je suis en Tartarie, j'ai baptisé plus de cinq mille-personnes. J'ai commencé un nouvel établissement tout près du palais du grand khan. De la porte de son palais à notre maison, il n'y a que la distance d'un jet de pierre. Un certain Pierre de Lucalongo, excellent chrétien et riche marchand, qui fut mon compagnon de voyage depuis Tauris, a acheté le terrain à ses frais et m'en a fait présent pour l'amour de Dieu. Lorsque nous chantons, le seigneur khan peut nous entendre de ses appartements. De la première église à la seconde que je viens de construire, il y a deux milles de distance. Elles sont l'une et l'autre dans l'intérieur de la ville, qui est extrêmement grande. Je vous assure que dans le monde entier il

(1) Cette lettre et la précédente furent écrites sous le règne de Témour, qui occupa le trône de 1294 à 1307.

n'y a pas d'empire aussi vaste que celui du grand khan. J'ai une entrée au palais et une place fixe à la cour, comme légat du pape. L'empereur m'honore plus que les autres prélats, quels qu'ils soient. »

L'année suivante, Jean de Monte-Corvino raconte à ses correspondants de la Perse un fait des plus curieux. « Des messagers, dit-il, sont arrivés vers moi d'une certaine partie de l'Éthiopie, me demandant d'aller prêcher l'Évangile dans leur pays ou d'y envoyer de bons missionnaires. Ils prétendent que depuis le temps de saint Matthieu évangéliste, et de ses disciples, ils n'ont pas eu de prédicateur pour les instruire de la loi de Jésus-Christ. Ils désirent beaucoup connaître la vraie foi. Si on leur envoie des missionnaires, disent-ils, tous se convertiront et deviendront de vrais chrétiens. Plusieurs ne sont chrétiens que de nom ; ils se contentent de vivre avec simplicité, parce qu'ils n'ont point de docteur pour leur expliquer la doctrine et leur développer les saintes Écritures (1). »

Il est assez difficile de savoir quels étaient ces messagers dont parle Jean de Monte-Corvino. Ce n'étaient pas des Abyssiniens, car leur pays était trop éloigné de Péking. Il est plus probable que c'étaient des habitants de l'île de Ceylan. Ils dépendaient, comme on sait, des métropolitains nestoriens, et leurs relations avec la Chine étaient très-fréquentes par terre et par mer.

(1) Cette lettre est datée de Khanbalik, dimanche de Quinquagésime, mois de février 1306.

IV.

Enfin la Providence voulut mettre un terme au long et pénible isolement de Monte-Corvino et accorder un grand encouragement à son zèle et à sa persévérance. En 1307, le souverain pontife Clément V fit partir pour la Chine sept missionnaires franciscains, savoir : Gérard, Peregrin, André de Pérouse, Nicolas de Bautra, Pierre de Castello, Audrutius d'Assise et Guillaume de Villeneuve. Afin de donner à cette mission importante, fondée dans la haute Asie, une autorité plus grande et plus respectable, le saint-siége créa Jean de Monte-Corvino archevêque de Péking, et les sept missionnaires que nous venons de nommer furent désignés pour être ses suffragants. Avant leur départ, ils reçurent la consécration épiscopale et obtinrent de nombreux priviléges pour faciliter leur ministère dans ces contrées lointaines. Clément V adressa à Jean de Monte-Corvino une lettre par laquelle il le plaçait à la tête de toutes les missions catholiques de l'extrême Orient, à la condition d'être toujours soumis au pontife romain et de recevoir de lui le pallium. Il écrivit en même temps à Témour, grand khan des Tartares, pour l'exhorter à se faire chrétien et le remercier de la protection qu'il accordait aux catholiques (1).

Parmi les sept religieux franciscains désignés pour aller en Tartarie, trois seulement parvinrent jusqu'à

(1) Wadding, *Annales minorum*, t. VII, p. 228 et suiv.

Jean de Monte-Corvino, l'an 1308, et le consacrèrent archevêque de Péking : c'étaient Gérard, Peregrin et André de Pérouse. Nicolas de Bautra, Pierre de Castello et Audrutius d'Assise moururent de fatigue peu après être entrés dans les Indes. Le dernier, Guillaume de Villeneuve, retourna en Italie, et fut nommé, en 1325, évêque de Sagone, en Corse (1).

Ce fut sans doute un jour d'inexprimable félicité que celui où il fut donné au vénérable missionnaire de Khanbalik de presser dans ses bras les trois enfants de saint François qui venaient partager la sollicitude de son apostolat. Avec quel enivrement il dut entendre et parler cette langue de la patrie, dont les accents sont toujours si beaux et si harmonieux sur la terre étrangère! L'archevêque Jean, aidé de ses suffragants, continua ses prédications avec le même zèle. Les nouveaux venus apportaient au vieux missionnaire un surcroît de force, d'énergie, de santé, et de cette ardeur dont sont remplies les âmes jeunes et généreuses; et l'apôtre de Péking leur communiquait sa prudence, sa sagesse, sa longue expérience dans l'apostolat. Ils se complétaient les uns les autres; aussi les conversions devinrent bientôt si nombreuses, la moisson fut si abondante, qu'il fallut appeler de nouveaux ouvriers évangéliques pour la recueillir. En 1312, le souverain pontife envoya à l'archevêque de Khan-

(1) Dans le bref de son élection, le pape Jean XXII rappelle que Guillaume avait été consacré évêque par Clément V, et envoyé pour prêcher l'Évangile chez les nations tartares. (Wadding, t. VI, p. 147.) En 1328, l'évêque Guillaume passa au siége épiscopal de Tergeste, où il mourut en 1331. On voit encore à Tergeste sa sépulture. (Ferd. Ughellus, *Italiæ sacræ*, t. V, p. 582.)

balik trois nouveaux suffragants (1). Ils appartenaient encore à l'ordre de Saint-François et se nommaient Thomas, Jérôme et Pierre de Florence. Dans la bulle (2) qui fut adressée par Clément V à Pierre de Florence, on voit que les chrétiens augmentaient en si grand nombre en Chine et parmi les Tartares, qu'il était avantageux d'ériger de nouveaux siéges épiscopaux pour favoriser l'élan de la propagation de la foi.

Il y avait à cette époque une très-riche dame arménienne qui avait fixé sa résidence en Chine, à Kaï-Tou, grande et belle ville située non loin de la mer. Cette ville est probablement celle qui porte aujourd'hui le nom de Han-Tchéou-Fou, capitale de la province de Tché-Kiang. La chrétienté de Kaï-Tou était très-florissante, mais elle n'avait pas de lieu convenable pour réunir la multitude des fidèles aux jours de grande solennité. La dame arménienne, n'écoutant que la générosité de son zèle et de sa piété, voulut consacrer à la gloire de Dieu et au salut des âmes ses immenses richesses. Elle fit construire une magnifique église. L'archevêque Jean de Monte-Corvino lui donna le titre de cathédrale, érigea la province en diocèse et en confia l'administration à l'évêque Gérard, qui mourut bientôt et eut pour successeur l'évêque Peregrin. En 1326, André de Pérouse était chargé de ce diocèse. Ce fut de Kaï-Tou même qu'il écrivit au père gardien du couvent de Pérouse une lettre où il lui donne quelques détails sur son voyage dans la haute Asie

(1) Wadding, t. VII, p. 53.

(2) Cette bulle est datée d'Avignon, où l'on voit encore le tombeau de Clément V.

et sur l'état des missions catholiques en Chine (1).

« Nous sommes séparés, dit-il, par une si vaste étendue de terres et de mers, que j'ose à peine espérer que ma lettre puisse parvenir jusqu'à vous... Vous avez sans doute appris quelles ont été les vicissitudes de notre pérégrination sur terre et sur mer, combien nous avons enduré d'épreuves, de dangers, de fatigues et de tourments, au point que nous nous sommes vus dépouillés de tout, même de nos tuniques et de nos habits. Enfin, nous sommes arrivés avec l'aide de Dieu à Khanbalik, capitale de l'empire du grand khan, où nous avons consacré l'archevêque, suivant les instructions du siége apostolique. Notre séjour à Khanbalik a été de cinq ans. Pendant ce temps, nous obtenions de la munificence impériale un *alafa* (2), c'est-à-dire des vivres et des vêtements pour huit personnes. Cette pension alimentaire est accordée par l'empereur aux messagers des princes étrangers, aux orateurs, aux guerriers, aux artistes, aux archers, aux pauvres et aux personnes de diverses conditions... Il serait trop long de vous parler des richesses, de la magnificence et de la gloire du grand khan, de l'étendue de ses États, de la multitude des peuples qui lui sont soumis, du nombre des villes et de leur grandeur, de l'administration de l'empire, où nul n'oserait lever le glaive contre un autre. Je passe toutes ces choses sous silence parce qu'elles paraîtraient incroyables. Moi-même, qui

(1) Wadding, t. VII, p. 44.

(2) *Uloufat* est un mot arabe qui signifie *salaire, appointements*. Il est en usage chez les Turks, les Persans et les Tartares ; nous l'avons même trouvé usité chez les habitants du Thibet.

suis ici sur les lieux, j'entends de tels récits que je puis à peine y ajouter foi.

« Il existe sur les rivages de l'Océan une grande ville nommée Kaï-Tong, où une riche matrone arménienne a fait construire une magnifique église. D'après son intention, l'archevêque de Khanbalik l'érigea en cathédrale et la donna pour la vie et pour la mort à l'évêque Gérard, avec ses dotations et bénéfices. Cet évêque étant mort et enseveli dans cette église, l'archevêque me désigna pour lui succéder et occuper ce siége. Mais comme je n'ai pas accepté cette nomination, il y envoya l'évêque Peregrin, qui s'y rendit aussitôt qu'il en eut l'opportunité. Après avoir gouverné cette église durant peu d'années, il rendit son âme à Dieu, l'an 1322, le lendemain de l'octave des apôtres Pierre et Paul. Avant le décès de l'évêque Peregrin, j'avais séjourné quatre ans aux environs de Khanbalik. J'obtins enfin que ma pension impériale fût transférée à Kaï-Tong, où je me rendis avec une brillante escorte de huit cavaliers que l'empereur me fit donner. L'évêque Peregrin vivait encore. Je fis construire, dans une forêt peu éloignée de la ville, une église convenablement belle, avec une habitation suffisante pour vingt-deux religieux; il y avait quatre chambres pour loger les prélats. Je n'ai ici d'autres ressources que le subside impérial, qui, d'après l'estimation des commerçants génois, peut s'élever annuellement à cent florins d'or. J'en ai dépensé la majeure partie à la construction de cette résidence, qui surpasse en magnificence et en agréments les plus beaux ermitages de notre province.

« Peu de temps après la mort de notre frère Pere-

grin, je reçus un décret archiépiscopal qui me plaçait à la tête de cette chrétienté. Plusieurs motifs m'engagèrent à accepter cette nomination. Maintenant j'habite tour à tour, selon mon désir, tantôt dans l'église de la ville, tantôt dans l'ermitage de la forêt. Ma santé est bonne, et, autant que les forces me le permettront, je pourrai encore travailler quelques années à la moisson des âmes. J'ai pourtant les cheveux tout blancs; c'est un effet de la vieillesse et aussi des fatigues de l'apostolat.

« Il existe dans ce vaste empire des hommes de toutes les nations qui sont sous le ciel, des religieux de toutes les sectes, et il est permis à chacun de vivre selon ses croyances. Car on admet ici cette opinion ou plutôt cette erreur que chacun peut faire son salut dans sa religion. Nous pouvons donc prêcher en toute liberté et sécurité. Parmi les Juifs et les Sarrasins, nul ne se convertit; les idolâtres se font baptiser en grand nombre, mais plusieurs des néophytes ne marchent pas dans les véritables voies du christianisme. Quatre de nos frères ont été martyrisés dans les Indes par les Sarrasins; l'un d'eux a été jeté au milieu d'un feu ardent, sans en éprouver aucun mal, et cependant ce miracle étonnant n'a pas changé les mauvaises dispositions des infidèles. J'ai voulu transmettre brièvement ces quelques détails à votre paternité, afin que vous puissiez les communiquer aux autres. Je n'écris pas à mes frères spirituels ni à mes amis particuliers, parce que j'ignore qui est mort et qui est vivant. Je les prie donc de m'excuser. Je les salue tous et je me recommande à eux avec intimité, et en particulier au ministre et au custode de Pérouse. Tous les évêques

suffragants créés par le pape Clément sont partis en paix de Khanbalik vers le Seigneur ; je suis resté seul. Les frères Nicolas de Bautra, Audrutius d'Assise et Pierre de Castello sont morts à leur entrée dans les Indes... Que votre paternité soit maintenant et toujours en paix dans le Seigneur (1). »

Cette lettre est datée de Kaï-Tong, au mois de janvier 1326.

V.

Les missionnaires du moyen âge écrivaient peu. Il n'y avait pas alors comme aujourd'hui des *Annales de la Propagation de la Foi*, pour recueillir les relations des nombreux prédicateurs de l'Évangile répandus sur toute la surface de la terre. Il est donc difficile de se faire une idée exacte de l'état réel des missions à cette époque. Cependant, les précieux fragments de correspondance qui nous ont été conservés, peuvent jeter encore assez de jour sur les travaux et les succès des apôtres de l'extrême Orient. Grâce à la liberté religieuse dont on jouissait en Chine et en Tartarie, le christianisme y avait fait de remarquables progrès. Les voyages dans ces contrées éloignées étaient beaucoup plus fréquents qu'on ne le suppose aujourd'hui. L'appât du lucre y attirait des marchands de la Perse, de l'Inde et des républiques italiennes. Il est assez

(1) Wadding, *Annales minorum*, t. VI, p. 53.

curieux de voir une dame arménienne faire construire une église dans une des principales villes de Chine, et d'entendre André de Pérouse, évêque de ce diocèse chinois, nous dire que le subside que lui allouait l'empereur représentait une valeur de cent florins d'or, d'après l'estimation des marchands génois.

Cependant les intérêts du commerce attiraient moins d'étrangers dans la haute Asie que le zèle pour la propagation de l'Évangile. On voyait de nombreux religieux des ordres de Saint-François et de Saint-Dominique entreprendre par zèle et par dévouement ces longs et périlleux voyages. Outre ceux qui étaient envoyés en mission par le saint-siége et par les rois chrétiens, il y en avait plusieurs qui s'en allaient d'eux-mêmes aux extrémités de l'Asie, seuls, sans protection, sans provisions, sans argent, mais riches de confiance en Dieu, animés d'une foi ardente, dévorés du désir de faire du bien aux hommes et de gagner des âmes à Jésus-Christ.

Un des plus célèbres de ces apôtres de bonne volonté fut le bienheureux Odéric, qui parcourut presque le monde entier pour y répandre la semence évangélique. Né à Pordenone, dans le Frioul, vers 1286, il était entré dans l'ordre de Saint-François à Udine. Il s'appliqua d'abord à dompter ses passions par des mortifications extraordinaires. Non content d'aller toujours nu-pieds, de porter une simple tunique pour vêtement et de ne prendre pour toute nourriture que du pain et de l'eau, il soumettait encore son corps à de fréquentes flagellations et portait constamment sur sa chair nue un corset en mailles de fer. Il est difficile sans doute que le monde puisse compren-

dre cette merveilleuse hygiène des saints; mais les longs voyages d'Odéric et ses immenses travaux nous prouveront que les saintes rigueurs de la mortification avaient doué son âme d'une vigueur incomparable, tout en laissant à son corps assez de force pour résister, durant seize années, à des labeurs incroyables, à des fatigues inouïes. L'humilité, d'ailleurs, qui est la pierre de touche du véritable esprit de pénitence, dirigeait toutes les actions du pieux cénobite du monastère d'Udine. Il refusa toujours les dignités qu'on lui offrit dans son ordre. Ami de la solitude et de la prière, il obtint de ses supérieurs la permission de mener la vie érémitique. Ce fut dans cette retraite intime que Dieu lui inspira le désir de se consacrer à la conversion des infidèles dans les missions lointaines de l'Asie. Il quitta son monastère vers 1314 et se rendit à Constantinople. Ayant ensuite traversé la mer Noire, il prit terre à Trébizonde, se dirigea par la Grande Arménie sur Ormuz, et s'embarqua dans ce port pour la côte du Malabar. Il apprit à Tana, dans l'Hindoustan, la mort glorieuse des quatre religieux franciscains dont André de Pérouse fait mention dans sa lettre. Ces quatre missionnaires, Thomas de Tolentino, Jacques de Padoue, Pierre de Sienne et le frère lai Démétrius de Tiflis, se rendaient aussi en Chine pour y prêcher l'Évangile. Comme ils comptaient, en passant par les Indes, aller visiter à Méliapour l'église de Saint-Thomas, ils furent jetés par la tempête à Tana, dans l'île de Salcette. Le gouverneur de cette contrée, musulman fanatique, fit venir les franciscains et leur demanda ce qu'ils pensaient de Mahomet. Thomas répondit, avec une sainte indépendance, que cet

imposteur entraînait la perte éternelle de ceux qui suivaient sa fausse loi. En entendant ces paroles, les musulmans, saisis de fureur, employèrent tour à tour les menaces et les promesses pour obtenir une rétractation. Voyant que les franciscains, inébranlables dans la foi, refusaient d'apostasier, ils leur arrachèrent le capuchon et les exposèrent, liés à des poteaux, à l'ardeur du soleil, dont, en ce lieu et à cette époque de l'année, on ne peut soutenir longtemps à découvert les rayons brûlants sans succomber. Les religieux ne cessèrent de chanter les louanges de Dieu pendant qu'ils étaient exposés à ce soleil dévorant sans en ressentir les mortelles ardeurs. Ce prodige augmenta la rage des persécuteurs, qui, après leur avoir fait endurer les supplices les plus atroces, les firent mourir. Jacques de Padoue eut la tête fendue jusqu'aux yeux d'un coup de cimeterre; un des bourreaux prenant ensuite par la barbe Thomas de Tolentino, que son âge rendait plus vénérable encore, lui plongea son épée dans le dos. Comme, au moment de sa chute, il invoquait la sainte Vierge à haute voix, un autre l'égorgea. Pierre de Sienne fut décapité, et Démétrius de Tiflis, après avoir reçu plusieurs blessures, eut le corps traversé d'un cimeterre.

Le sang de ces généreux martyrs ne demeura pas stérile : il devint pour plusieurs une source de salut et de conversion. Les *Annales des frères Mineurs* (1) rapportent que le gouverneur de Tana crut voir une nuit, pendant qu'il dormait, les quatre franciscains lui apparaître aux quatre angles du lit, brandissant quatre

(1) Wadding, t. VII, p. 232.

glaives de feu et le menaçant de mort s'il ne traitait plus humainement les chrétiens. Épouvanté de cette vision, il jeta de grands cris, implora miséricorde, et, le lendemain, il fit briser les fers des chrétiens captifs, rappela ceux qui s'étaient exilés, et défendit sous la peine capitale, par un édit public, de causer la moindre injure aux adorateurs de Jésus-Christ. Ces dispositions nouvelles secondèrent la conversion d'un très-grand nombre d'idolâtres et de musulmans.

Ce fut dans ces circonstances qu'Odéric de Frioul arriva à Tana, où il apprit les détails du glorieux martyre de ses frères. Il savait qu'ils avaient le dessein de porter en Chine la foi de Jésus-Christ, pour laquelle ils avaient si généreusement versé leur sang dans les Indes. Odéric ne voulut pas que la Chine fût entièrement privée de ces apôtres; il pensa que leurs ossements pourraient exercer encore un salutaire apostolat, et que Dieu donnerait à ces précieuses reliques une vertu spéciale de sanctification et de salut. Il fit donc ouvrir les cercueils, recueillit avec vénération les os des martyrs, et voulut lui-même les transporter jusqu'en Chine. Il partit de Tana avec ce riche trésor, en compagnie d'un autre confrère et d'un domestique. C'était un touchant spectacle de voir ce saint religieux s'en aller ainsi chez les nations infidèles, chargé des ossements de ses frères martyrisés pour la foi, et s'en faire comme une armure sacrée pour marcher à la conquête des âmes. Durant sa longue pérégrination, il ne cessa de veiller avec une tendre et pieuse sollicitude sur ce précieux dépôt. Pendant la nuit, il avait l'habitude de le placer sous

sa tête, comme pour puiser sur cet oreiller de martyrs le courage inébranlable de l'apôtre.

Odéric, après avoir visité les îles de Ceylan, de Sumatra, de Java et de Bornéo, arriva enfin en Chine. L'énumération des difficultés qu'il eut à surmonter pour y parvenir, nous fait présumer qu'il traversa les contrées marécageuses de Pégu et d'Ava. Il fit son entrée dans l'empire par les provinces méridionales, qu'il appelle *Manzi*, du mot *Man-dze*, par lequel on désignait, alors comme aujourd'hui, les Chinois du midi. La description qu'il fait du pays et de ses habitants, « qui, dit-il, sont tous artisans ou marchands, » est d'une telle exactitude, qu'il est facile de reconnaître, plus de cinq cents ans après, la nation qu'Odéric visita au commencement du quatorzième siècle. Il parle de plusieurs villes extrêmement populeuses qu'il rencontra sur sa route, et entre autres de Sou-Tcheou, dont il vante la beauté et les richesses. Il traverse le fleuve Bleu et arrive à Han-Tcheou-Fou, qu'il compare à Venise; c'est là qu'il dépose le précieux fardeau qu'il a si religieusement gardé depuis l'Hindoustan. Nous savons déjà que cette ville de Chine, capitale de tout l'empire sous plusieurs dynasties, était célèbre au moyen âge par sa brillante chrétienté, puisqu'elle était la métropole d'un diocèse. Odéric y trouva quatre franciscains, qui partageaient avec André de Pérouse la sollicitude pastorale de ce nouveau troupeau de fidèles. Ce dut être pour eux une grande joie lorsqu'ils reçurent des mains d'Odéric les saintes reliques des quatre missionnaires qu'ils attendaient, mais qui avaient déjà obtenu, presque au début de leur carrière apostolique, la palme du martyre.

Odéric de Frioul admira à Han-Tcheou-Fou la belle cathédrale due à la pieuse munificence d'une dame arménienne, et, aux environs de la ville, l'église et le monastère que l'évêque André de Pérouse avait fait construire au milieu d'un bois. Les missionnaires cultivaient avec zèle et amour cette portion du champ du Père de famille qui leur avait été confiée, et Dieu répandait ses bénédictions sur leurs pieux labeurs. Les conversions étaient nombreuses dans les différentes classes de la société. Parmi les néophytes, Odéric cite un homme riche et puissant chez lequel il logea durant son séjour à Han-Tcheou-Fou, et qui lui procura un singulier spectacle dans un couvent bouddhique. Nous allons citer textuellement la narration du religieux franciscain (1) :

... « Un jour, le néophyte chrétien me dit : — Père, veux-tu venir prendre les agréments d'une promenade dans la ville? — Volontiers, lui répondis-je. Aussitôt il fit demander une barque, nous y entrâmes et nous allâmes visiter un grand monastère de bonzes. Le néophyte chrétien ayant appelé un de ces bonzes, lui dit : — Vois-tu ce religieux franc, il vient des régions où se couche le soleil, et il va maintenant à Khanbalik pour prier pour la vie de l'empereur. Montre-lui quelque rareté de nos contrées, afin qu'il puisse dire, s'il s'en retourne un jour dans son pays : J'ai vu à Han-Tcheou-Fou telle chose rare et curieuse. — Je vais lui faire voir, dit le bonze, la merveille de notre monastère. — Il y avait là, dans un angle de la salle, plusieurs corbeilles remplies des restes du

(1) Bollandi., *Acta sanct.*, t. I, p. 991.

repas de la communauté. Le bonze les prit, et, ayant ouvert une porte, il nous introduisit dans un parc magnifique, au milieu duquel s'élevait une montagne plantée de beaux arbres. Nous nous arrêtâmes au pied de la montagne; le bonze frappa quelques coups sur un tam-tam, et à ce bruit voilà que nous aperçûmes une foule d'animaux divers descendant avec empressement de la montagne. Le plus grand nombre ressemblait à des singes et à des chats. Il y en avait au moins trois mille; toutes ces bêtes se rangèrent par ordre, et le vieux religieux bouddhiste leur distribua les restes du couvent. Lorsque toutes eurent mangé selon leur appétit, au premier coup de tam-tam elles gravirent en paix les flancs de la montagne et disparurent dans leurs retraites. Ce spectacle était si étrange que je ne pus m'empêcher de rire de tout mon cœur. Enfin, je dis au vieillard : Donne-moi la signification de ce que je viens de voir. — Tu viens de voir, me répondit-il, les âmes des hommes illustres que nous nourrissons pour l'amour de Dieu. — Ces chats, ces singes, ces chiens, toutes ces bêtes, répondis-je, ne sont pas des âmes spirituelles, ce sont tout simplement des animaux. — Non, dit le bonze, non, ce ne sont pas des animaux; ce sont les âmes des morts. Les âmes nobles, après cette vie, passent dans le corps de nobles animaux, et les âmes des paysans habitent le corps des bêtes les plus viles. — J'eus beau prêcher, ajoute le frère Odéric, il me fut impossible de le retirer de cette superstition. »

On sait que les bouddhistes admettent la métempsycose; ils sont persuadés que les âmes des bêtes ont été antérieurement des âmes humaines. De là le respect

des dévots pour les animaux et les précautions minutieuses qu'ils prennent de peur de leur nuire. Il n'est donc pas surprenant de voir dans un monastère de bonzes des animaux de toute sorte, apprivoisés, choyés et caressés par les partisans de la transmigration des âmes, se réunissant au son du tam-tam pour prendre leurs repas et faisant en quelque sorte partie de la communauté religieuse. Le vieux bonze du couvent de Han-Tcheou-Fou pouvait être de bonne foi dans sa croyance, et penser sincèrement être entouré de frères et d'amis, lorsqu'il était au milieu des chats et des singes de son parc; il est même probable qu'il dut repousser, comme d'odieuses impiétés, les exhortations du frère franciscain (1).

Odéric opéra de nombreuses conversions dans les provinces méridionales de la Chine. Il s'achemina ensuite vers le nord, et visita sur sa route plusieurs villes fameuses, où il y avait des néophytes et quelques missionnaires franciscains. Il parle d'une cité qui avait quarante ponts en pierre, et de plusieurs flottes nombreuses qu'il rencontra, sans doute sur le Yang-tse-Kiang et sur le lac Pou-Yang. Il traversa un grand fleuve, dont il ne dit qu'un seul mot, mais qui caractérise d'une manière remarquable le Hoang-Ho ou fleuve Jaune. « Ce fleuve, dit-il, passe par le milieu du Cathay, auquel il cause un grand dommage par

(1) Nous avons visité à Bombay un vaste et bel hôpital destiné à recueillir les animaux vieux et invalides. On y voit des quadrupèdes, des volatiles et des reptiles incurables auxquels la pitié des Hindous prodigue les soins les plus tendres, — Malheureusement il n'y a pour les hommes aucun établissement analogue. Il paraît cependant qu'on devrait leur porter quelque intérêt, ne fût-ce que parce qu'ils ont été peut-être autrefois des animaux.

ses inondations... » On sait en effet que de tout temps les débordements du Hoang-Ho ont été la désolation de l'empire chinois.

L'infatigable missionnaire arrive enfin à Khanbalik, où il trouve les religieux de son ordre honorés des grands et du peuple, et travaillant avec le plus grand succès à la conversion des Tartares et des Chinois. Ils jouissaient même à la cour du grand khan de faveurs spéciales. « J'ai souvent assisté, dit Odéric, aux fêtes impériales; car au palais nous avons, nous autres frères mineurs, un lieu qui nous est particulièrement destiné. Dans les cérémonies, on nous fait passer les premiers, et nous donnons notre bénédiction au grand khan. » Il rapporte qu'un jour il avait été se promener, avec quatre autres missionnaires de Péking, en dehors des murs de la ville. Ils étaient assis sous un grand arbre qui les protégeait de son ombre contre les ardeurs du soleil, lorsqu'ils aperçurent au loin le char impérial, qui s'avançait vers eux, entouré de son brillant cortége. A cette vue, les missionnaires se préparèrent à rendre hommage au souverain, d'une manière conforme à leur état. Parmi eux, il y en avait un qui, étant évêque, était revêtu de ses ornements pontificaux; il détacha la croix qui était suspendue sur sa poitrine, la plaça au bout d'un bâton, et lorsque le char impérial fut devant eux, il l'éleva en l'air, pendant que les religieux chantaient en chœur le *Veni, creator*. Le grand khan demanda aux princes qui l'entouraient ce que signifiaient ces chants : ils répondirent que c'étaient les religieux francs qui adressaient des prières à leur Dieu... L'empereur fit alors approcher les missionnaires, et, à la vue de la croix,

il se leva sur son char, se découvrit, et la baisa respectueusement, « preuve, dit l'auteur qui rapporte ce fait, que le khan aimait la foi chrétienne (1). » Il est certain que la mission catholique de Péking était à cette époque très-florissante. Odéric dit lui-même qu'il eut le bonheur d'amener, par ses exhortations, plusieurs personnages importants de la cour à embrasser l'Évangile.

Après un séjour de trois années à Khanbalik, Odéric de Frioul, n'écoutant que l'ardeur de son zèle pour la propagation de la foi, résolut d'aller encore plus loin chercher des âmes qu'il pût gagner à Jésus-Christ. Il quitta donc la Chine, franchit la grande muraille et s'enfonça dans la Tartarie. Il pénétra jusqu'au pays des Kéraïtes, l'ancien royaume du prêtre Jean, où il trouva les chrétiens bien dégénérés de leur ancienne ferveur, et presque entièrement adonnés aux erreurs du nestorianisme. Il travailla à les ramener à la véritable foi de l'Église catholique, et son zèle fut utile à plusieurs qui abjurèrent leur hérésie; il baptisa aussi un grand nombre d'infidèles. Ayant ensuite parcouru la vaste province du Khan-Sou, il arriva jusqu'à la capitale du Thibet. « C'est dans cette ville, dit-il, que demeure celui qui est comme le pape de ces contrées. Il est le chef et le pontife de tous les idolâtres, auxquels il confère les bénéfices et les dignités ecclésiastiques suivant les rites du pays. » Odéric nous peint les Thibétains comme vivant sous des tentes et menant la vie nomade dans les gorges de leurs hautes montagnes. Il fait observer

(1) Marchinus, in vita B. Odorici.

que les murailles des constructions de la capitale sont entièrement de couleur blanche et noire (1). Ce fait est assez singulier. Lorsque nous avons visité, en 1845, la capitale du Thibet, nous avons remarqué une bizarrerie qui serait peut-être de nature à expliquer les paroles du missionnaire franciscain. « Il existe dans les faubourgs de Lha-Ssa, un quartier dont les maisons sont entièrement bâties avec des cornes de bœufs et de béliers ; ces bizarres constructions sont d'une solidité extrême, et présentent à la vue un aspect assez agréable. Les cornes de bœufs étant lisses et blanchâtres, et celles de béliers étant au contraire noires et raboteuses, ces matériaux étranges se prêtent merveilleusement à une foule de combinaisons, et forment sur les murs des dessins d'une variété infinie ; les interstices qui se trouvent entre les cornes sont remplis avec du mortier : ces maisons sont les seules qui ne soient pas blanchies. Les Thibétains ont le bon goût de les laisser au naturel, sans prétendre rien ajouter à leur sauvage et fantastique beauté. Il serait superflu de faire remarquer que les habitants de Lha-Ssa font une assez grande consommation de bœufs et de moutons ; leurs maisons en cornes en sont une preuve incontestable (2). » Il ne serait pas impossible qu'au quatorzième siècle la capitale du Thibet fût entièrement construite comme le quartier que nous avons essayé de décrire.

Le courage et le zèle des prédicateurs de l'Évangile avaient fait pénétrer les lumières du christianisme

(1) « *Civitasprincipalis tota est ex muris albis et nigris.* » (Bollandus, t. I, p. 992.)

(2) *Voyage au Thibet*, t. II, p. 250.

jusque dans ces contrées presque inaccessibles, à cause de leurs montagnes infranchissables et de l'extrême rigueur du climat. Odéric trouva dans la capitale du Thibet des missionnaires catholiques qui opéraient de nombreuses conversions.

Après avoir visité les diverses provinces du Thibet, Odéric de Frioul franchit les monts Hymalaya et traversa les Indes et la Perse pour retourner en Europe; il arriva à Pise en 1330. Cet apôtre infatigable avait parcouru durant seize années les régions les plus sauvages et les plus éloignées du globe, répandant partout la semence évangélique. Sa grande et sincère humilité lui a fait supprimer dans sa relation les succès de son long apostolat. Mais on sait qu'il a converti et baptisé plus de vingt mille infidèles. Lorsqu'il revit sa patrie, il était tellement changé par les souffrances et les misères qu'il avait endurées, son corps était si décharné, sa figure si desséchée et si noircie par le soleil, que ses parents ne purent le reconnaître; et pourtant, les yeux des chrétiens durent contempler avec amour et fierté ce héros de la foi, embelli par la dure empreinte des souffrances. On devait voir sur sa personne la mâle beauté de ces vieux guerriers, qui reviennent d'une longue campagne mutilés et couverts de cicatrices.

Odéric ne séjourna à Pise que quelques jours. Il s'empressa d'aller à Avignon pour rendre compte au souverain pontife de l'état des missions catholiques dans la haute Asie, et demander, au nom du grand khan, des ouvriers apostoliques. Il se disposait déjà à se remettre en route pour la Chine avec une nombreuse colonie de jeunes missionnaires, lorsqu'il tomba

gravement malade. Dieu était content de son serviteur, et voulait l'appeler à lui pour le récompenser. Le bon religieux, pressentant sa fin prochaine, se fit transporter à Udine, afin de mourir dans le couvent où il avait reçu l'habit de Saint-François. Il demandait comme une consolation de rendre sa vie au Seigneur dans le lieu même où il la lui avait consacrée tout entière; cette grâce ne lui fut pas refusée. Sa patience et sa résignation pendant sa longue maladie excitèrent l'admiration de ces mêmes confrères qu'il avait tant édifiés par sa piété au début de sa carrière. Comme il aimait à se taire par modestie sur les grandes choses qu'il avait opérées pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, ses supérieurs lui donnèrent l'ordre formel d'écrire la relation de ses courses apostoliques. Il obéit avec simplicité, mais comme il ne pouvait écrire, ce fut le frère Henri de Glatz qui lui servit de secrétaire et recueillit sa narration.

Lorsqu'il eut mis fin à ses intéressants récits, cet admirable religieux prononça les paroles suivantes : « Moi, frère Odéric de Frioul, je certifie devant Dieu et devant Jésus-Christ que toutes les choses qui ont été écrites ici, je les ai vues de mes propres yeux, ou entendues de personnes dignes de foi. Il en est bien d'autres qui n'ont pas été écrites, parce qu'elles paraîtraient impossibles aux hommes de nos contrées, si ce n'est à ceux qui ont voyagé comme moi, pauvre pécheur, sur la terre des infidèles. »

Comme nous avons rapporté, d'après la relation d'Odéric de Frioul, quelques faits qui ont paru peut-être un peu extraordinaires, nous aimons à citer les protestations de sincérité qu'il prononça sur son lit de

douleur, quelques instants avant de paraître devant Dieu. Nous croirions volontiers aux aventures les plus étonnantes des touristes, s'ils nous présentaient toujours les mêmes garanties de bonne foi... Odéric mourut à Udine, au mois de janvier 1331. Ayant été célèbre par ses vertus éminentes, par le zèle de son apostolat et par les miracles qu'il opéra pendant sa vie et après sa mort, l'Église l'a mis au nombre des saints.

CHAPITRE X.

I. Le christianisme chez les Tartares de la Perse. — Correspondance du khan Œuldjaitou avec Philippe le Bel, Édouard Ier et Clément V. — II. Usbeck et la province de Kiptchak. — Érection du siége archiépiscopal de Soultaniyé. — III. Zèle du pape Jean XXII pour la propagation de la foi. — Mort de l'archevêque de Péking, Jean de Monte-Corvino. — Départ des missionnaires pour la Chine. — IV. Apostasie et martyre d'Étienne de Hongrie. — V. Mission de Péking. — Progrès du christianisme en Chine et dans les steppes de la Tartarie. — Relation de Pascal d'Espagne. — VI. Violente persécution contre les chrétiens de la Tartarie. — Révolution en Chine. — Les missions sont désolées. — VII. Tamerlan. — Ses principes religieux. — Le christianisme s'éclipse dans la haute Asie.

I.

Pendant que le christianisme faisait des progrès en Chine, en Tartarie et au Thibet, sous les yeux même du grand lama, les chrétiens de la Perse étaient en butte aux cruelles persécutions du khan, devenu apostat. Nous avons vu que Gazan, dont les missionnaires et les chrétiens avaient tant eu à se louer, était mort de chagrin en 1302, après la sanglante défaite que lui avait fait essuyer le sultan d'Égypte.

Gazan eut pour successeur son frère Kharbendé, qui avait été baptisé dans son enfance sous le nom de Nicolas. Nous avons rapporté la lettre que le souverain pontife lui écrivit en 1291, pour le féliciter et lui donner de sages conseils sur la manière dont il devait vivre au milieu des païens et des musulmans.

Sa mère Érouk-Khatoune était chrétienne et d'une remarquable piété. Elle accomplissait publiquement ses devoirs religieux dans une chapelle qu'elle avait fait construire dans son palais. Tant que sa mère vécut, Kharbendé se montra fidèle et fervent chrétien ; mais, après sa mort, il se lia d'amitié avec plusieurs musulmans, participa à leurs pratiques religieuses et finit par se déclarer sectateur de Mahomet. L'apostasie de Kharbendé fut un coup terrible pour les chrétiens. Les courtisans, cette sorte de gens qui dans tous les pays et à toutes les époques s'inspirent toujours des sentiments du maître plutôt que de leur conscience et de leur devoir, se déclarèrent aussitôt ennemis des chrétiens. Les hommes sincèrement pieux et qui voulurent rester fidèles à leur religion, malgré la défection du souverain, furent abreuvés d'outrages et cruellement persécutés. Cet événement devint désastreux pour les chrétiens de la Tartarie occidentale. A partir du quatorzième siècle et de l'apostasie de Kharbendé, nous verrons les princes tartares se montrer moins favorables au christianisme, et la foi aller en déclinant dans le royaume de Perse.

Cependant le Seigneur dans sa bonté place toujours une consolation à côté d'une douleur. Comme pour adoucir l'amertume que causait à la chrétienté l'apostasie du khan des Tartares occidentaux, Dieu se servit d'un Tartare, de Jaballaha, patriarche des nestoriens, pour faire rentrer ces enfants égarés dans le giron de l'Église. Jaballaha, converti par des missionnaires de l'ordre de Saint-Dominique, se réunit à l'Église romaine, et envoya, en 1304, au pape Bénoît XI, une lettre de soumission, où il fait sa profession de

foi catholique et reconnaît le souverain pontife comme le successeur de saint Pierre et le père de tous les chrétiens (1).

Cet heureux événement fut le sujet d'une grande joie pour les catholiques, mais il ne put leur faire oublier les maux qu'avaient à souffrir leurs frères de Perse sous l'oppression de Kharbendé. Ce prince apostat n'avait pas, à vrai dire, plus de sympathie pour les musulmans que pour les chrétiens; les intérêts de sa politique ambitieuse étaient les seuls mobiles de sa conduite. Comme il désirait faire la guerre aux Sarrasins, il essaya d'exciter les princes chrétiens contre le sultan d'Égypte, en leur faisant entrevoir qu'il était tout disposé à faire profession publique du christianisme. Il envoya en Europe un certain Touman Yldoudji, et le chargea de remettre des lettres au roi de France Philippe le Bel, au roi d'Angleterre Édouard I[er] et au pape Clément V. La lettre adressée à Philippe le Bel était en langue mongole et en caractères oïgours. En voici la traduction :

« *Œuldjaitou* (2), *sultan, Notre parole*
« *au roi de France, sultan!*

« Dans les temps passés, vous tous, sultans des Francs, avez été liés d'amitié avec notre bon bisaïeul, notre bon aïeul, notre bon père, notre bon frère aîné, et malgré la distance qui vous séparait, vous vous regardiez comme voisins, vous vous mandiez réci-

(1) Raynald., ann. 1304, n° 23, p. 598.

(2) Kharbendé avait pris depuis son apostasie le nom d'Œuldjaitou et le titre de sultan.

proquement toutes sortes de paroles, vous vous envoyiez vos ambassadeurs et vos présents d'amitié : vous ne pouvez pas l'avoir oublié. Maintenant que, par la puissance de Dieu, nous sommes assis sur le grand trône, nous ne nous écarterons pas des commandements de nos prédécesseurs, notre bon aïeul, notre bon père, notre bon frère aîné; nous suivrons leurs préceptes, et ce que ces bons aïeux vous ont promis, nous le tiendrons, comme si leurs paroles étaient nos propres serments. Nous nous lierons d'amitié plus encore que par le passé; nous nous enverrons des ambassadeurs.

« Nous, frères aînés et cadets, nous étions désunis par l'effet des paroles calomnieuses de méchants vassaux; maintenant Temour-Khagan, Toctoga, Tchabar, Togha et nous, principaux descendants de Tchinguiz-Khan; nous tous, aînés et cadets, nous sommes réconciliés par l'inspiration et avec l'aide de Dieu; en sorte que, depuis le pays des Chinois à l'orient jusqu'au lac de Tala, nos peuples sont unis et les chemins sont ouverts. Nous sommes convenus de tomber tous ensemble sur celui d'entre nous qui changerait de pensée.

« Ne pouvant oublier les liens d'amitié qui vous ont unis avec notre bon aïeul, notre bon père, notre bon frère aîné, je vous envoie deux messagers, Mamalac et Touman. Il m'a été rapporté que vous, sultans des Francs, vous vivez en paix. Certes la concorde est une bonne chose. Or, chez nous comme chez vous, nous tomberions tous ensemble, par la puissance de Dieu, sur celui qui troublerait notre union; Dieu le sait !

« Notre lettre est écrite le huit du premier mois d'été de l'année du Serpent (14 mai 1305), dans notre résidence d'Alidjan... »

La lettre de l'apostat Kharbendé a été tirée des archives de France, où elle reposait depuis cinq cents ans, par Abel Rémusat. Cette pièce, dit le savant orientaliste, est un rouleau de papier de coton de dix-huit pouces de hauteur sur plus de neuf pieds de longueur, contenant quarante-deux lignes, en langue mongole, et en caractères oïgours tout à fait semblables à ceux de la lettre d'Argoun à Philippe le Bel. Sur cette longueur on a imprimé cinq fois un grand cachet carré, en encre rouge. Au revers et à l'un des bouts se trouve, en petite écriture à peine lisible, une traduction italienne de la lettre mongole.

Les deux pièces adressées à Philippe le Bel par Argoun et par Kharbendé, présentent une différence notable dans la dimension du papier, la longueur des lignes, la largeur des marges et des intervalles. On sait que toutes ces particularités ont des importances aux yeux des Orientaux, et qu'elles sont, dans les usages de leur diplomatie, un moyen d'exprimer et de graduer les marques d'estime qu'ils accordent aux princes avec lesquels ils veulent traiter. Argoun, malgré sa *bonté et bienveillance*, s'en était tenu, à cet égard, au plus strict nécessaire. Sa lettre n'offrait point de marges et presque pas de blancs, et elle n'avait que six pieds et demi de long. Celle de Kharbendé est bien plus respectueuse; elle a une longueur de dix pieds et le sceau y est apposé cinq fois au lieu de trois. La légende qu'on y remarque est en caractères antiques de l'espèce de ceux qui sont composés

en lignes brisées, et que les Chinois nomment *tchouan* ; elle signifie : « Par un décret suprême, sceau du « descendant de l'empereur, chargé de réduire à l'o- « béissance les dix mille barbares. » Par ces derniers mots, on n'entend pas seulement les Persans, mais les chrétiens, et en général tous les peuples occidentaux qui reconnaissaient ou qui devaient reconnaître l'autorité du fils du ciel.

On ignore entièrement quelle réception fut faite en France aux envoyés tartares. La lettre qu'ils y laissèrent est la seule trace de leur passage. Aucun historien n'en a parlé, aucune copie n'a été conservée des réponses que le roi de France dut faire à la lettre de Kharbendé. Les ambassadeurs tartares passèrent de France en Angleterre, où ils arrivèrent après la mort d'Édouard I[er], c'est-à-dire postérieurement au 7 juillet 1307, près de deux ans après la date de la lettre dont ils étaient porteurs. La réponse d'Édouard II, datée de Northampton, le 16 d'octobre 1307, est conçue en ces termes :

« Nous avons admis les messagers que V. A. a envoyés avec ses lettres au seigneur Édouard, de glorieuse mémoire, dernièrement roi d'Angleterre, notre père qui, avant leur arrivée, avait terminé ses jours ; nous avons pris connaissance de vos lettres, de ce que vos messagers ont rapporté de votre part, d'après la créance que vous leur avez donnée.

« Nous rendons grâces à Votre Magnificence Royale de la bienveillance et de l'amitié que vous et vos ancêtres avez manifestées envers notre père et que vous nous témoignez aujourd'hui, de l'envoi de vos ambassadeurs, du désir que vous montrez de voir l'union

et l'affection s'accroître entre vous et nous, de la mémoire surtout que vous conservez de l'amitié qui existait entre vos nobles prédécesseurs et notre père, comme l'a fait voir la série de vos lettres; ainsi que des autres choses dont vous faites mention.

« Nous nous réjouissons dans le Seigneur de la paix faite entre vous, par la grâce de Dieu, depuis les bornes de l'Orient jusqu'à la mer.

« D'ailleurs, quant à ce qu'on vous a fait savoir que la paix et la concorde renaissent parmi nous en deçà de la mer, nous voulons qu'il soit connu à Votre Excellence Royale, que nous croyons et espérons fermement que la concorde et la paix succèderont enfin dans peu de temps, avec l'aide de Dieu, à toutes les divisions et querelles qui se sont élevées en diverses parts (1). »

Dans une seconde lettre datée du dernier jour de novembre 1307, Édouard écrit au roi des Tartares : « Nous emploierions bien volontiers tous nos efforts à extirper l'abominable secte de Mahomet, si la distance des lieux et d'autres difficultés nous le permettaient; car le temps présent est favorable à un pareil dessein. Si nous sommes bien informés, les livres mêmes de cette abominable secte prédisent sa destruction prochaine. Poursuivez donc votre louable dessein, et veuillez achever ce que vous avez entrepris pour exterminer cette vilaine secte.

« Des religieux, gens honnêtes et instruits, se rendent à votre cour dans le but de convertir, avec l'aide de Dieu, votre peuple à la foi catholique, hors de la-

(1) Rymer, *Acta publica*, t. I, p. 93.

quelle personne ne peut être sauvé, de l'instruire dans cette religion, et de l'exhorter à faire la guerre à la détestable secte de Mahomet; c'est le vénérable frère Guillaume, de l'ordre des Prédicateurs, évêque de Lidd, avec sa vénérable suite, que nous vous recommandons, vous priant de les bien accueillir (1). »

Cette lettre est une preuve évidente que non-seulement le messager de Kharbendé avait laissé ignorer à Édouard que son maître était musulman, mais qu'il en avait aussi grossièrement imposé au roi d'Angleterre, en le sollicitant au nom de l'apostat Kharbendé de s'armer pour détruire l'abominable secte de Mahomet.

Le messager tartare se rendit aussi à Poitiers, où résidait le pape Clément V, et lui tint sans doute le même langage qu'au roi d'Angleterre. C'est du moins ce que laisse présumer la lettre suivante adressée par le souverain pontife à Kharbendé, et datée de Poitiers, le 1er mars 1308 :

« Nous avons reçu avec la bienveillance habituelle du siége apostolique votre envoyé Thomas Ildoutchi (2) et les lettres qu'il nous a apportées de votre part, et nous avons pris soigneusement connaissance de leur contenu, de même que nous avons écouté avec attention ce que ce messager nous a dit et proposé en votre nom. Nous avons vu avec plaisir par ces lettres, et par les communications de votre envoyé, que, faisant un appel à notre sollicitude pour se-

(1) Rymer, *Acta publica*, p. 100.

(2) Le véritable nom de l'envoyé était *Touman-Ildoudji*. *Ildoudji* signifie celui qui tient le sabre, et Touman était probablement garde du corps de Kharbendé.

courir et recouvrer la terre sainte, vous nous avez offert deux cent mille chevaux et deux cent mille charges de blé qui se trouveraient en Arménie à l'époque où l'armée des chrétiens y arriverait, et, en outre, de marcher en personne avec cent mille cavaliers pour seconder les efforts des chrétiens et expulser de cette terre sacrée les forces ennemies des Sarrasins. Nous avons reçu cette offrande avec satisfaction; elle nous a fortifié, comme une nourriture spirituelle. Nous n'avons pas cru que ce messager vînt de la part d'un autre que celui qui, par son ange, engagea Abacuc à porter à Daniel, dans la fosse aux lions, une nourriture fortifiante. Certes, vous nous avez donné une douce nourriture, en nous offrant l'espoir d'une magnifique assistance...

« Nous aurons soin, nous et nos frères, de soumettre à une délibération sérieuse cette importante affaire, appuyés sur la droite du Très-Haut, qui fortifie ses serviteurs; nous exécuterons, autant qu'il sera en nous, ce que Dieu nous aura inspiré; et, lorsque sera arrivée la saison favorable pour passer la mer, nous aurons soin de vous en avertir par nos lettres ou nos messagers, afin que vous soyez trouvé prêt à accomplir ce que votre magnificence a promis; mais vous, tournez-vous de foi et d'œuvre vers le Christ, qui est la voie, la vérité et la vie : le servir, c'est régner. Persévérez fermement dans votre louable résolution à l'égard de cette terre sacrée; tâchez, par-là et par d'autres choses, d'acquérir ainsi en cette vie l'approbation du Christ rédempteur, afin que vous méritiez d'obtenir de lui une ample portion de ses délices dans les cieux et de gloire dans ce monde;

nous et le siége apostolique, nous nous réjouirons de vos honneurs et de vos succès (1). »

Il était difficile à cette époque de déterminer les rois d'Europe à entreprendre une croisade. Ils portaient alors peu d'intérêt à la délivrance de la terre sainte, moins peut-être que les Tartares, qui, préoccupés de l'abaissement du sultan d'Égypte, cherchaient toujours à entraîner dans leur politique les princes de l'Occident.

En 1312, Kharbendé commença seul son expédition contre les Sarrasins; et, comme le concours des Occidentaux qu'il avait sollicité lui manqua au moment d'agir, la guerre traîna en longueur et ne produisit pas d'événements importants. Kharbendé fut ensuite appelé par d'autres guerres dans les parties orientales de son empire, où il mourut en 1317. Il eut pour successeur son fils Abou-Saïd.

II.

Abou-Saïd n'avait que douze ans lorsqu'il monta sur le trône. Un des premiers dignitaires du royaume fut chargé de la régence et de l'éducation du jeune prince, qui plus tard, lorsqu'il prit les rênes du gouvernement, eut à soutenir plusieurs guerres contre ses voisins. Le plus redoutable de ses ennemis était Usbeck, descendant de la famille de Tchinguiz-Khan, et gouverneur de la province de Kiptchak (2). Usbeck

(1) Raynald., t. XV, ann. 1306, n° 30, p. 37.

(2) C'est de ce pays que sont sorties ces populations auxquelles on a donné en Europe le nom de Kosaks ou Cosaques.

n'aimait pas les chrétiens; il les persécuta et défendit aux missionnaires de prêcher l'Évangile dans ses États. Il favorisa, au contraire, les sectateurs de Mahomet, dont il avait adopté le culte. « Il fit introduire, dit Aboulghazi, le mahométisme dans toutes les provinces de sa domination, ce qui lui concilia tellement l'affection de ses sujets, que pour lui en donner une marque publique ils prirent tous le nom d'Usbeck, qu'ils ont gardé constamment depuis; car avant le règne d'Usbeck-Khan ils n'ont jamais été connus sous ce nom (1). »

Les musulmans, forts de l'appui et de la protection du souverain, ne cessaient de susciter mille tracasseries aux chrétiens, qui jusque-là avaient joui d'assez de liberté. Ils déclarèrent la guerre aux cloches, et persuadèrent à Usbeck que leur son était de mauvais augure et provoquait des calamités de tout genre. Il fut donc sévèrement défendu de les sonner. De telles vexations ne tendaient à rien moins qu'à détruire le christianisme dans ces contrées. Jean XXII, qui occupait alors le siége pontifical, fut instruit de cette persécution. Guillaume Adam, religieux dominicain et missionnaire en Perse, était arrivé à Avignon, où il avait raconté au pape les tribulations des chrétiens qui vivaient sous la domination des Tartares orientaux. Il avait ajouté qu'Usbeck n'était pas personnellement hostile au christianisme, qu'il subissait l'influence des musulmans, et qu'on pouvait même espérer de lui voir embrasser l'Évangile. Le souverain pontife, désireux de favoriser ces bonnes dispositions, lui écrivit en 1318

(1) Aboulghazi, *Hist. générale des Tatars*, p. 457.

pour l'exhorter à se faire chrétien et à rapporter les édits contre la liberté du culte. Il lui demande surtout avec les plus vives instances de permettre aux chrétiens de se réunir dans les églises au son des cloches (1).

Dans la même année, Jean XXII érigea en siége archiépiscopal la ville de Soultaniyé, en Perse. Karbendé-Khan en avait jeté les fondements, en 1305, au milieu des riantes prairies de Councour : son père Argoun avait conçu ce projet, que la mort l'empêcha d'exécuter ; Kharbendé l'accomplit. On vit en peu de temps s'élever, comme par enchantement, une cité magnifique, qui reçut le nom de Soultaniyé. Elle eut plusieurs mosquées ; la principale fut bâtie aux frais du sultan et richement ornée de marbre et de porcelaines peintes. Les seigneurs se firent à l'envi bâtir de beaux hôtels. Tout un quartier, contenant mille maisons, fut construit aux frais du vizir, qui en outre fit élever un grand édifice, surmonté de deux minarets, lequel comprenait un collége, un hôpital et un couvent, tous richement dotés. La citadelle était ceinte d'un mur carré, flanqué de tours, dont chaque côté avait cinq cents coudées de longueur, en pierre de taille, et si épais que sur sa crête quatre chevaux auraient pu aisément courir de front. Kharbendé se fit construire un mausolée dans le château ; c'était un édifice de forme octogone dont chaque face avait soixante coudées de long, couvert d'une coupole qui montait à la hauteur de cent vingt coudées. L'habitation royale se composait d'un pavillon élevé, entouré à une certaine dis-

(1) Raynald., t. XV, ann. 1318, p. 168.

tance de douze plus petits, ayant chacun une fenêtre sur la cour, qui était pavée en marbre, d'une chancellerie assez vaste pour contenir deux mille individus, et de plusieurs autres bâtiments. Pendant tout son règne, Kharbendé affecta chaque année des sommes considérables aux frais des bâtisses de Soultaniyé, qui serait devenue, si ce prince eût vécu plus longtemps, l'une des plus belles villes de l'Asie (1).

Soultaniyé fut en très-peu de temps le centre du commerce entre l'Europe et les Indes. Les étrangers, attirés par l'amour du trafic et du lucre, y affluaient de toutes les parties de l'Asie; mais ils furent devancés par les missionnaires, toujours empressés à se porter avec dévouement partout où il y a du bien à faire et des âmes à sauver. Le premier apôtre de Soultaniyé fut Franco, natif de Pérouse. Ayant embrassé l'institut de Saint-Dominique vers l'an 1270, il ne tarda pas à se faire remarquer parmi ses frères par ses vertus et ses talents. Dès le commencement du quatorzième siècle, après avoir fait en Italie l'essai de son zèle apostolique, il fut destiné, selon ses désirs, aux missions étrangères. Il passa en Orient, où les Arméniens, les Persans, les Tartares, profitèrent aussitôt de ses prédications. Aidé de plusieurs missionnaires du même ordre, il combattit avec succès les superstitions païennes, fit tomber les idoles des nations, éleva des autels au vrai Dieu, et purifia dans les eaux du baptême plusieurs milliers de nouveaux disciples de Jésus-Christ. Le plus grand nombre de ces conversions s'opéra dans la Perse, et surtout à Soultaniyé, où la

(1) D'Ohsson, *Hist. des Mongols*, t. IV, p. 486.

religion catholique ne tarda pas à être très-florissante. Les chrétiens s'y multiplièrent tellement, qu'ils y eurent vingt-cinq églises, parmi lesquelles celle des dominicains était citée pour sa beauté (1).

De même que le zèle infatigable du franciscain Jean de Monte-Corvino avait préparé l'érection de la métropole de Khanbalik, en Chine, ainsi celui du dominicain Franco de Pérouse prépara l'établissement du siége archiépiscopal de Soultaniyé, en Perse. Franco avait envoyé Guillaume Adam, dominicain français, en Europe, pour informer le souverain pontife de l'état de cette mission et pour demander des auxiliaires. Il ne doutait pas que, si on augmentait le nombre des ouvriers évangéliques, de nouveaux peuples ne suivissent la direction imprimée en ce moment aux habitants de Soultaniyé. Jean XXII n'en jugea pas autrement.

Afin de consolider la religion en Perse, il adressa le 1er mai 1318, à Franco de Pérouse, un bref par lequel, érigeant la ville de Soultaniyé en métropole, il en établissait archevêque ce zélé missionnaire. Mais il ne se borna pas à lui confier l'administration de cette Église : il le chargea en outre de l'instruction, du gouvernement et du salut de tous les fidèles qui se trouvaient dans la plupart des terres occupés par les Mongols à l'occident de l'Asie. Pour seconder le prélat, dont la juridiction s'étendait sur cet immense territoire, il lui donna, en qualité de suffragants, six évêques, également dominicains : Gérard de Calvi, Guil-

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, ann. 1347. — Cette église servait d'arsenal en 1696, suivant un missionnaire jésuite, qui passa à Soultaniyé à cette époque.

laume Adam, Barthélemy de Podio, Bernardin de Plaisance, Bernard Moreti et Barthélemy Abaliati. Une bulle particulière autorisa d'ailleurs l'archevêque élu à choisir lui-même, parmi les missionnaires apostoliques, et à consacrer d'autres évêques, s'il le jugeait nécessaire pour la propagation de la foi. Le pape ordonna encore que, dans le cas où les prélats décédés ne pourraient être remplacés assez tôt, les communautés des Frères prêcheurs se trouveraient chargées du soin ou de la conduite des Églises qui seraient sans pasteurs. « Cela suppose, dit le P. Touron (1), que l'ordre de Saint-Dominique avait déjà plusieurs maisons dans la Perse. Après ce grand nombre de conversions dont on a parlé, il n'était pas bien difficile à l'archevêque de Soultaniyé de bâtir des monastères et de les remplir de sujets, puisque, n'étant encore qu'un simple religieux et un inconnu parmi des barbares, il avait donné une si haute idée de sa vertu, de sa doctrine et de ses talents, qu'il s'était, en quelque manière, rendu maître des esprits et des cœurs. »

Jean XXII était tellement persuadé que la présence de Franco de Pérouse était nécessaire dans un pays qui le regardait comme un apôtre, que, sans avoir égard à l'ancienne coutume, selon laquelle les nouveaux métropolitains devaient se rendre en personne auprès du saint-siége pour y recevoir la consécration, il voulut que l'archevêque de Soultaniyé reçût sur les lieux, comme naguère Jean de Monte-Corvino, et l'imposition des mains et le pallium. Guillaume Adam,

(1) *Hist. des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, t. I, p. 781.

sacré lui-même à Avignon, fut chargé de faire la cérémonie et de présenter les lettres apostoliques à son métropolitain (1).

(1) Voici la traduction de la bulle pontificale qui érige parmi les Tartares ce nouveau siége archiépiscopal :

« Jean XXII, *au cher fils Franco de Pérouse de l'ordre des Frères prêcheurs, archevêque élu de Soultaniyé.*

« Notre cœur a ressenti tout récemment une joie immense, en apprenant qu'en Perse et dans les pays voisins soumis au grand empereur des Tartares, la magnifique pépinière de fidèles plantée par la miséricorde du Créateur, après avoir été régénérée par les eaux du baptême, adore avec ferveur le nom du Très-Haut et célèbre les louanges du Rédempteur. Afin de nous rendre à ses pieux désirs, nous nous sommes occupés avec zèle et sollicitude du choix d'hommes pleins d'honneur et de vertu, pour les envoyer travailler à la culture de cette nouvelle vigne, dont les rameaux, avec la grâce de Dieu, croitront et se dilateront dans toute l'étendue de ces contrées, jusqu'aux extrémités de la terre. En conséquence, la ville de Soultaniyé, la plus fameuse, la plus noble et la plus populeuse de ces régions, nous l'avons érigée en ville métropolitaine, d'après le conseil de nos frères et la plénitude de notre puissance apostolique. Nous avons jeté les yeux sur vous, qui êtes prédicateur de la parole de Dieu dans ces contrées ; convaincu de la sainteté de votre vie, de votre science dans les lettres et de l'abondance de vos vertus, nous vous constituons archevêque et pasteur de cette ville.

« Nous vous confions absolument le soin, l'administration et la sollicitude de toutes les âmes qui existent dans les contrées soumises au dit empereur, ainsi qu'aux rois et aux princes de l'Éthiopie et des Indes. Nous vous accordons la pleine et libre puissance d'exercer tous les pouvoirs qui appartiennent au caractère archiépiscopal, selon qu'il est défini et statué dans les sacrés canons et d'après la teneur de nos lettres pontificales. Voulant donc que la vérité de la foi catholique fasse toujours de nouveaux progrès avec l'aide de Dieu, et qu'elle brille dans l'étendue de ces régions, après en avoir chassé les ténèbres, nous avons choisi six frères de l'ordre des Frères prêcheurs, érudits dans la loi du Seigneur, distingués par leur vie et leur religion, recommandables par un grand nombre de vertus ; ce sont : Gérard de Calvi, Guillaume Adam, Barthélemi de Podio, Bernardin de Plaisance, Bernard Moreti et Barthélemi Abaliati. D'après le conseil de nos frères et la plénitude de notre pouvoir, nous les choisissons, nous les constituons évêques et pas-

Franco de Pérouse se démit bientôt de son siége, soit pour pouvoir vaquer dans un plus grand repos à la prière et à la contemplation des choses célestes, soit dans le dessein de porter plus loin la lumière de l'Évangile, et de travailler avec plus de liberté à la propagation de la foi dans les différentes contrées de l'Asie. Le bref de Jean XXII, daté d'Avignon, le 1[er] juin 1323, qui accepta la cession volontaire du serviteur de Dieu, favorise ce dernier sentiment. Le pape permet à Franco de porter toujours les insignes de la dignité qu'il dépose, et de donner la bénédiction épiscopale aux Grecs et aux peuples « parmi lesquels, « dit le pontife, vous travaillez au salut des âmes et « aux progrès de la foi catholique. » Guillaume Adam, suffragant de Franco de Pérouse, lui succéda immédiatement comme métropolitain de Soultaniyé.

Au nombre des missionnaires qui secondèrent le zèle de Franco, il faut citer Jourdain de Sévérac (1). Jourdain était Français, comme Guillaume Adam, et Français zélé pour son pays; car, dans sa *Description des merveilles d'une partie de l'Asie,* il s'exprime ainsi : « Je crois que le roi de France pourrait, sans aucune « assistance, subjuguer et convertir le monde en- « tier (2). » Après avoir évangélisé les habitants de

teurs, nous les députons pour être vos coadjuteurs dans la sollicitude des âmes dont le salut vous a été confié.

« Donné à Avignon, le 1[er] mai 1318 (*). »

(1) Probablement Sévérac dans le Rouergue; car Jourdain aime à comparer à Toulouse les villes dont il parle dans sa relation.

(2) Coquebert Montbret... *Recueil de voyages et de mémoires*, publiés par la Société de Géographie, t. IV, p. 4.

(*) Raynal, t. XV, p. 168.

Soultaniyé, Jourdain se disposait à partir pour la Chine, lorsqu'il reçut un bref de Jean XXII qui le nommait évêque de Colomban dans l'Inde. Il se rendit à son poste, mais on ignore s'il y resta longtemps et s'il eut même des successeurs (1).

III.

Le pontificat de Jean XXII fut célèbre par le grand mouvement qui s'opéra dans les missions de la haute Asie. Les ordres de Saint-François et de Saint-Dominique envoyaient dans ces régions lointaines un nombre considérable de missionnaires; ils s'en allaient, la croix à la main, annoncer une religion toute de paix, de concorde et de fraternité, à ces populations barbares qui semblaient ne se complaire qu'au milieu des horreurs de la guerre. Ces intrépides et zélés religieux revenaient, quelquefois après une longue absence, vers leurs frères d'Europe; ils leur racontaient leurs courses et leurs travaux apostoliques, les mœurs des peuples étrangers, les merveilles de la propagation de l'Évangile, et leurs paroles enflammaient tous les cœurs et suscitaient partout de nouveaux apôtres. Avignon était le rendez-vous de ces *Voyageurs pour Jésus-Christ,* comme on les nommait alors. Ils venaient aux pieds du père commun des fidèles, lui faire hommage de leurs conquêtes, et puiser dans ses discours des encouragements pour se lancer de nouveau dans cette carrière si pleine de labeurs et de périls. Il y

(1) Quid postea egerit Jordanus iste nos latet, ut et similiter an habuerit successores... (P. Lequien, *Oriens christianus.*)

avait, à cette époque si décriée du moyen âge, un mouvement, une activité, une énergie incomparables. Les peuples étaient poussés incessamment les uns vers les autres; et les longs voyages étaient peut-être plus fréquents que de nos jours. Les moyens de communication étaient, il est vrai, peu perfectionnés; mais on avait alors un élément encore plus puissant que la vapeur pour renverser tous les obstacles et rapprocher les distances. Cet élément était la foi religieuse, une foi vive et ardente, qui rendait tout possible aux hommes qui en étaient animés. La papauté était le grand moteur dont l'influence mettait en jeu toutes ces forces au profit du christianisme et de la civilisation. Du fond de son palais d'Avignon, Jean XXII entretenait le feu sacré par une correspondance active, qui faisait retentir au quatre coins du monde les accents de sa charité et de son zèle pour le salut des âmes. Il écrivait en Géorgie, en Perse, en Chine, en Tartarie, jusque dans les contrées les plus sauvages du Turkestan et des montagnes des Albors. Ce pontife semblait communiquer à toute la chrétienté cette ardeur, cet esprit de prosélytisme dont son âme de pape et de Français était animée (1). Ses lettres apostoliques s'en allaient partout exhortant les infidèles et les païens à sortir de leurs ténèbres pour ouvrir les yeux à la lumière de l'Évangile, encourageant les néophytes et les fortifiant dans la foi, faisant entendre les paroles les plus touchantes et les plus per-

(1) Jean XXII était natif de Cahors; son nom de famille était Jacques d'Euse; il gouverna l'Église depuis le 7 août 1316 jusqu'à sa mort, arrivée le 4 décembre 1334. On voit encore son tombeau dans la cathédrale d'Avignon.

suasives aux Jacobites et aux Nestoriens pour engager ces enfants égarés à retourner vers leur mère l'Église catholique, qui leur tendait les bras avec amour.

La sollicitude infatigable de Jean XXII multiplia les apôtres de la foi sur tous les points alors abordables des terres infidèles. Il donna une vie nouvelle à la congrégation des *Voyageurs pour Jésus-Christ*, formée des deux familles de Saint-François et de Saint-Dominique. En 1324, il enjoignit au maître général des Frères prêcheurs de placer les missionnaires de son ordre qui en feraient partie sous la direction d'un vicaire général, qui les enverrait dans les pays dont les besoins spirituels rendraient leur présence plus nécessaire. Tous les dominicains étant autorisés à s'agréger à cette congrégation, ils s'y associèrent en si grand nombre, que les provinces de l'ordre en furent comme dépeuplées et que les couvents étaient presque déserts. Le maître général en instruisit Jean XXII, qui, admirant l'ardente charité des religieux, s'écria : « Ils « ont été véritablement placés comme des flambeaux « éclatants dans l'Église de Dieu (1) ! » Cependant il jugea à propos de modérer ce zèle, qui pouvait être préjudiciable à l'ordre, et peut-être aussi peu favorable aux missions. Il écrivit aux dominicains réunis en chapitre à Venise de ne pas laisser tant de sujets se vouer à la prédication de l'Évangile ; d'admettre seulement au ministère apostolique ceux qui auraient des lettres spéciales de leurs supérieurs ; de choisir parmi eux les plus aptes et les plus savants, et de renvoyer les autres dans leurs couvents : on se con-

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, ann. 1325.

forma à cette sage prescription. Plus tard, à la suite d'une assemblée générale des dominicains tenue à Dijon, il fut décrété que pour faciliter l'œuvre des missions, le vicaire général de la société des *Voyageurs pour Jésus-Christ* établirait l'étude des langues orientales dans les principales maisons auxquelles il présidait. Deux couvents furent spécialement destinés à cet enseignement, l'un à Péra, et l'autre à Caffa, capitale de la Crimée, qui fut pendant longtemps sous la domination des Tartares (1). Jean XXII avait érigé Caffa en siége épiscopal et y avait envoyé l'évêque Jérôme, qui, ayant été suffragant de l'archevêché de Khanbalik, connaissait parfaitement les mœurs et la langue des Tartares.

Vers cette époque, la mission de Khanbalik fut plongée dans le deuil et la désolation : l'illustre apôtre des Tartares et des Chinois, Jean de Monte-Corvino, dont nous avons déjà raconté les combats et les triomphes, venait de mourir, laissant dans les larmes cette chrétienté florissante. Il avait converti plus de trente mille infidèles pendant sa longue et laborieuse mission. Guillaume Adam, successeur de Franco de Pérouse à l'archevêché de Soultaniyé, se trouvait alors à Khanbalik; il reçut le dernier soupir de Jean de Monte-Corvino et présida à ses funérailles. Tous les habitants de Khanbalik, sans distinction, pleurèrent l'homme de Dieu; la ville entière était plongée dans le deuil. Les chrétiens et les païens assistèrent à la cérémonie funèbre, et ces derniers déchirèrent leurs habits, en signe de douleur, selon leur usage en semblable circonstance. On recueillait avec vénération les objets et le

(1) Fontana, *Monumenta dominicana*, ann. 1331.

linge qui avaient appartenu au saint archevêque; chacun voulait avoir et conserver pieusement une de ses reliques. Le lieu de sa sépulture devint un pèlerinage où les habitants de Khanbalik aimaient à se rendre avec un pieux empressement (1). Ces détails nous ont été conservés par Guillaume Adam lui-même, qui, après son voyage en Chine, rédigea par ordre de Jean XXII une relation curieuse intitulée : « De l'Estat « et de la gouvernance du grant Caan de Cathay, « souverain empereur des Tartres, etc. »

Aussitôt que le souverain pontife eut appris que l'Église de Khanbalik était veuve de son vertueux et zélé pasteur, il s'empressa de donner un successeur à Jean de Monte-Corvino. Il choisit Nicolas, de l'ordre de Saint-François, et fit partir avec lui, pour évangéliser les Tartares, vingt-six religieux et six frères laïques du même ordre. Cette sainte expédition, composée d'un archevêque et de trente-deux missionnaires, était bien faite pour donner une nouvelle et forte impulsion aux affaires de la religion dans la haute Asie. Nicolas, le second archevêque de Péking, était Français, et, circonstance remarquable, il avait été professeur de théologie à la faculté de Paris. Il en est même fait mention dans la lettre que Jean XXII adressa

(1) » Cilz arceuesques Jehan du Mont Curuin est, comme il plot à « Dieu, nouuellement trespassez de ce siècle. A son obseque et a son « sepulture vinrent tres grant multitude de gens crestiens et de paiens, « et desciroient ces paiens leurs robes de deuil, ainsi que leur guise est. « Et ces gens crestiens et paiens pristrent en grant deuocion les draps « de l'arcevuesques et le tinrent a grant reverence et pour relique. La « fu il ensevelis moult hounourablement a la guise des fiables (fidèles) « crestiens, encore uisete on le lieu de sa sepulture a moult grant deuo- « cion. » (*Le livre de l'estat du Grant Caan.*)

par son occasion au grand khan des Tartares. « Nous « vous envoyons, lui dit-il, notre vénérable frère, « Nicolas, archevêque de Khanbalik, *professeur* de « l'ordre des Frères mineurs (1). » Nicolas était chargé en même temps d'une encyclique adressée au peuple tartare « universo populo Tartarorum, » et d'une lettre pour Usbeck-Khan, souverain du Kiptchak.

IV.

Nous avons déjà dit que le christianisme avait de nombreux et fervents néophytes dans le Kiptchak, et surtout à Seraï, capitale de ces contrées soumises aux Tartares. La prospérité de cette mission avait été un instant troublée par un commencement de persécution excitée par les musulmans, qui avaient persuadé à Usbeck d'interdire le son des cloches, sous prétexte qu'il était de mauvais augure et annonçait quelque chose de funeste à l'empire. Nous avons rapporté la lettre que Jean XXII écrivit, le 28 mars 1318, à ce prince tartare, pour le remercier de la faveur accordée jusque-là aux missionnaires, l'exhorter à embrasser lui-même le christianisme, le prier enfin de révoquer l'édit rendu trois années auparavant, et de laisser aux fidèles la liberté de sonner les cloches. Seize ans s'étaient écoulés depuis cette lettre du pape, lorsqu'un franciscain consterna par sa chute honteuse, mais

(1) « Venerabilem fratrem nostrum, Nicolaum, archiepiscopum Cambaliensem, ordinis Fratrum minorum professorem, etc. » (Raynal., t. XV, p. 456. — Wadding, t. VII, p. 138.)

consola bientôt par son admirable retour, les missionnaires et les chrétiens du Kiptchak (1).

Étienne, Hongrois de naissance, avait pris fort jeune l'habit des frères mineurs; sa nature ardente et passionnée lui fit croire qu'il avait la vocation de l'apostolat, et qu'il trouverait dans cette carrière de dévouement et de sacrifice de quoi dépenser cette surabondance de vie qui bouillonnait en lui. Il fut élevé au sacerdoce et envoyé dans le Kiptchak, où les enfants de saint François travaillaient avec succès à la conversion des infidèles. Étienne n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'il arriva au couvent de Saint-Jean, situé à trois milles de la grande et opulente ville de Seraï. Il eut occasion de visiter cette capitale du Kiptchak, et ses yeux, habitués jusque-là aux tableaux rigides et sévères de la vie monastique, furent insensiblement éblouis et fascinés par le luxe, la pompe et les voluptés de ce monde oriental, que la doctrine de l'islam conviait sans cesse au plaisir. Lorsque le religieux était enfermé dans sa pauvre cellule, souvent son ardente imagination lui faisait entendre un bruit harmonieux, comme un écho des brillantes fêtes de Seraï. Sa première ferveur dans le service de Dieu ne tarda pas à se refroidir; bientôt il cessa de prier, et son âme s'abandonnant aux caressantes illusions du monde, il eut le malheur de tomber dans cette indifférence religieuse qui conduit rapidement à l'oubli du devoir et de la vertu. La foi même, cette colonne qui est le dernier soutien de l'homme, après

(1) Wadding, ann. 1334, n° 4. *La Chronique des frères mineurs*, t. II, p. 248; Férat, *Abrégé de la vie des saints des trois ordres de Saint-François*, t. II, p. 328.

avoir chancelé quelque temps, s'écroula enfin, et Étienne renia dans son cœur toutes les croyances du chrétien. Ayant ainsi brisé les liens qui l'attachaient à Dieu, il se laissa dès lors facilement emporter par l'effervescence de sa nature. Un écart de conduite dont il fut soupçonné força ses supérieurs de l'enfermer par mesure disciplinaire dans l'intérieur du couvent.

Le prisonnier du monastère de Saint-Jean ne revenait pas à des sentiments meilleurs ; la correction qu'il subissait ne faisait qu'irriter ses convoitises, ses attraits pour la vie mondaine, et son esprit s'arrêtait avec complaisance sur toute pensée d'évasion. Cependant, le pauvre missionnaire hésitait encore; il craignait de franchir la barrière qui le séparait de l'abîme. Son âme était en proie à une terrible lutte intestine dont il attendait tour à tour le triomphe ou la défaite avec une égale satisfaction : souvent le souvenir des pures délices qu'il avait goûtées dans le service de Dieu lui faisait repousser la coupe des âpres voluptés où il essayait de s'enivrer. Sa bouillante concupiscence l'attirait vers le monde, mais la grâce divine l'arrêtait tout à coup et l'empêchait d'entrer tout à fait dans la voie de la perdition. Afin d'avoir plus de force pour résister à cette pensée d'évasion qui le tourmentait, il se fit recommander aux prières des religieux. L'esprit tentateur redoubla dès lors la violence de ses attaques, et Étienne se sentit vaincu. Il quitte furtivement sa cellule, bien résolu à rompre enfin avec la vie religieuse, avec la foi chrétienne, avec Dieu. Il va franchir la clôture ; mais la Providence permet que son regard se porte sur la croix qui surmonte le clocher de l'église. Cette vue paralyse aussitôt le courage impie

dont il est animé, et il s'écrie : « Pourrai-je trahir à ce « point mon Sauveur, celui qui, pour l'amour de moi, « s'est livré au plus cruel supplice? » Le lendemain il se recommanda de nouveau aux prières de ses frères, et les conjura de veiller sur lui, de l'empêcher de se perdre à jamais. Les supérieurs, émus de cette marque de bonne volonté, et persuadés que la fuite seule était capable de sauver ce pauvre religieux, résolurent de l'envoyer en Crimée, dans le couvent de Caffa, espérant que les distractions de la route et l'entourage de nouveaux confrères dissiperaient les illusions dont il était si cruellement obsédé. Mais il était trop tard.

Étienne avait déserté son monastère; et l'insensé courait vers Seraï, à la poursuite de ces félicités qu'il avait si passionnément rêvées dans sa folle imagination. A peine entré dans la ville, il déclame contre le christianisme et déclare aux musulmans qu'il vient embrasser la loi de Mahomet. Le kadi est ravi de joie à cette nouvelle; il accueille Étienne avec tous les témoignages d'honneur et de sympathie; car il comprend de quelle importance sera pour l'islamisme l'adhésion d'un prêtre chrétien, membre d'un ordre religieux dont les progrès parmi les infidèles de la Tartarie étaient si éclatants, et dont la science égalait la vertu.

Le lendemain était le jour où les musulmans célébraient avec pompe une de leurs fêtes religieuses; on profita avec empressement de cette grande solennité pour faire éclater aux yeux de la ville entière le triomphe de Mahomet. Étienne se rendit à la mosquée, il y abjura le christianisme, et fit publiquement profession du Koran. Cette fête musulmane coïncidait précisément cette année 1334 avec le Vendredi saint,

et pendant que les chrétiens écoutaient dans leurs églises l'histoire de la douloureuse passion du Sauveur, un de leurs missionnaires reniait aussi Jésus-Christ aux applaudissements des infidèles. Le kadi dépouilla lui-même le franciscain apostat de son habit religieux, qu'il foula aux pieds avec mépris et dérision; puis on le revêtit d'une robe écarlate. Sa tête fut entourée d'un beau turban enrichi de pierreries, et un manteau d'honneur magnifiquement brodé d'or fut agrafé à ses épaules. Le bruit se répandit aussitôt dans tous les quartiers de Seraï que le grand prêtre des chrétiens venait de se convertir à Mahomet; la foule fut bientôt innombrable aux environs de la mosquée, et les chefs de la religion mahométane ne manquèrent pas de profiter de l'émotion générale pour organiser un cortége solennel, et célébrer par des réjouissances publiques cet heureux événement.

Le missionnaire apostat fut pompeusement promené dans la ville, aux applaudissements des sectateurs de Mahomet. On le voyait s'avancer, entouré des principaux habitants, monté sur un cheval richement enharnaché, précédé de nombreux étendards ornés du croissant, au-dessus desquels s'élevait l'habit religieux du franciscain qu'on portait au bout d'une longue pique, en signe de triomphe. Le cortége parcourut ainsi la ville en grande pompe, au son des trompettes, à la joie des mahométans, mais à la confusion des catholiques, et surtout des religieux, qui, les larmes aux yeux et le cœur brisé de douleur, s'éloignaient, en se voilant la face, de cette foule enivrée de la gloire qu'elle croyait recevoir de l'opprobre du nom chrétien.

Cependant, ce regard divin dont la tendre miséricorde avait fait pleurer amèrement l'apôtre infidèle après son triple reniement, avait aussi pénétré l'âme du missionnaire apostat. Étienne s'était troublé pendant cette marche triomphale ; il avait entendu, au milieu des acclamations frénétiques de la multitude, les sanglots des chrétiens et des religieux. L'allégresse des musulmans et la douleur des catholiques le faisaient également rougir de cette ovation impie ; il eut le bonheur de sentir le premier aiguillon de la honte et du remords. On lui servit, après la cavalcade, un splendide festin ; mais ce qui venait de se passer l'avait tellement bouleversé, il était en proie à de si cruelles angoisses, qu'il ne toucha à aucun mets. Il craignait pourtant de laisser paraître les remords dont il était suffoqué, et, lorsqu'on le questionnait, il répondait que l'esprit de Mahomet était en lui. On le conduisit ensuite dans une magnifique demeure, avec un iman chargé de l'instruire.

Le même jour et le suivant il reçut et mouilla de ses larmes les lettres pleines d'onction que lui écrivirent les religieux, ces amis sincères et dévoués, qui lui tendaient encore la main pour le retirer de l'abîme, et lui offraient avec une ineffable charité le baiser de la réconciliation. Il répondit à l'un d'eux : « J'ai péché « comme Judas, mais je ne me livre pas comme lui « au désespoir. Dieu m'a fait la grâce de reconnaître « l'énormité de mon crime et de m'en repentir ; si vous « pouvez me cacher sans vous compromettre, ni vous « ni les chrétiens, je suis prêt à subir une prison per- « pétuelle. Si vous ne le pouvez pas, je désire du « moins que vous veniez me préparer, par l'adminis-

« tration des sacrements, à l'épreuve du martyre ;
« comme j'ai renié Jésus-Christ avec éclat, je veux
« le reconnaître publiquement pour mon Dieu et mon
« Sauveur. »

On concerta secrètement une entrevue, qui eut lieu le lendemain, jour de Pâques, dans la maison d'un chrétien. Pierre de Bologne, supérieur du monastère, s'y était rendu avec les autres religieux. A la vue de ses frères, Étienne se prosterna la face contre terre, et demanda en pleurant, et d'une voix entrecoupée par les sanglots, pardon de son crime. Il supplia qu'on l'admît à la pénitence et à la communion des fidèles, avec une telle effusion de cœur et une si vive expression de repentir, qu'il fit couler les larmes des assistants. Il reçut en effet le sacrement de pénitence, ainsi que l'absolution de ses péchés et du crime d'apostasie. Tout se passa à huis clos et sans éveiller les soupçons des musulmans.

Le jour suivant il devait y avoir à la mosquée une solennité extraordinaire en l'honneur du nouveau croyant, qui avait promis d'adresser une allocution à la multitude des sectateurs de Mahomet. Dix mille musulmans se trouvaient déjà réunis dans la vaste enceinte de la mosquée de Seraï, lorsque Étienne parut. Il était revêtu de la robe écarlate, et se dirigea avec une noble assurance vers la tribune, aux acclamations unanimes de l'assemblée. Ayant réclamé le silence de la main, il s'écria d'une voix émue, mais pleine de fermeté :
« J'ai été chrétien pendant vingt-cinq ans; j'ai exa-
« miné le christianisme ; eh bien, vous tous qui m'é-
« coutez, sachez que la religion de Jésus-Christ est
« la seule véritable, la seule dans laquelle on puisse

« se sauver. Depuis trois jours que j'ai vécu parmi « vous comme apostat, je n'ai connu dans la vôtre « que des superstitions et des mensonges. Je confesse « donc que Jésus-Christ est le vrai fils de Dieu et le « Sauveur du monde. Je dis donc anathème à l'im- « posteur Mahomet; anathème au faux prophète! » A ces mots il déchire et rejette sa belle robe d'écarlate, et apparaît aux yeux ébahis de l'assistance avec l'humble habit de frère mineur. « Je suis chrétien, ajouta- « t-il, et prêt à mourir pour Jésus-Christ. » Une action si hardie et si imprévue mit en fureur les musulmans, qui précipitèrent le courageux confesseur de la foi du haut de la tribune, l'accablèrent de coups, et l'eussent immédiatement massacré si le kadi, interposant son autorité, ne leur eût fait entendre qu'il fallait l'épargner pour lui faire subir la peine prononcée par la loi, c'est-à-dire celle du feu.

Le franciscain fut donc conduit, les mains liées, chez le kadi, où on le tourmenta jusqu'au soir. Le juge l'ayant alors interrogé et trouvé constant dans la foi, on le livra au bourreau. Déjà affaibli par les tortures et par une abstinence de trois jours, on le flagella avec des sachets de cuir remplis de plomb et de sable, d'une manière si violente, qu'il tomba demi-mort. Les satellites le suspendirent ensuite par un pied et par une main et attachèrent aux membres opposés des poids fort pesants; il passa la nuit entière dans cette posture affreuse, et le lendemain on le retrouva vivant; car Dieu voulait lui accorder des forces surhumaines, afin qu'il pût expier, par des tourments inouïs, le crime de son apostasie, et réparer ainsi l'immense scandale qu'il avait donné.

Étienne fut, en effet, torturé durant six jours entiers par le fer et par le feu, sans que la fureur des bourreaux pût venir à bout de cette vie que Dieu semblait prolonger d'une manière miraculeuse au milieu des supplices les plus atroces. Les mahométans, pleins de rage et de fureur de voir cet intrépide franciscain survivre toujours aux plus cruelles inventions de leur barbarie, se précipitèrent enfin sur lui armés de haches, d'épées, de fouets, de pierres et d'immondices, et s'acharnèrent sur leur victime jusqu'à ce qu'ils l'eurent mise en lambeaux et horriblement broyée dans son sang. Tel fut l'éclatant triomphe de ce missionnaire après sa malheureuse chute. L'esprit du mal avait bien pu transformer ce disciple de saint François en esclave de Mahomet, mais la vertu plus puissante de Dieu sut faire du renégat un confesseur de Jésus-Christ, et du pénitent, un glorieux martyr.

V.

En 1335, un an après cet événement mémorable, qui causa de si vives émotions aux chrétiens de la capitale du Kiptchak, on apprit la mort d'Abou-Saïd, souverain de l'empire fondé par les Mongols en Perse. Ce fut le dernier des khans tartares qui exercèrent le pouvoir impérial dans les contrées occidentales de l'Asie. Abou-Saïd ne laissa qu'un fils, que les chefs de horde refusèrent de reconnaître. Dès lors les princes se firent entre eux une guerre acharnée, et cherchèrent à se détruire les uns les autres. Les États

fondés par les petits-fils de Tchinguiz-Khan furent longtemps en proie à tous les déchirements des guerres intestines, et l'on vit partout une foule de petits souverains s'arracher tour à tour les débris de ce vaste empire, jusqu'à ce que le fameux Tamerlan, arrivant avec ses armées victorieuses, mit fin à ces longues dissensions en s'emparant de toutes les provinces en litige.

Pendant que les princes tartares de la Perse s'acharnaient à leur propre ruine, l'empereur des Mongols orientaux, qui régnait dans le Cathay, envoyait une ambassade au souverain pontife. A cette époque la prédication de l'Évangile avait fait d'immenses progrès en Chine et en dehors de la grande muraille. Les nombreux chrétiens répandus dans ces vastes contrées étaient entourés de sympathie, et recevaient partout les faveurs de l'empereur et des grands dignitaires de l'empire. Les missionnaires étaient même parvenus à réunir une florissante chrétienté à Ily-Ballik, ville importante, située au centre de la Tartarie. Ils y avaient construit une grande et belle église, de sorte que la religion de Jésus-Christ s'étendait de jour en jour au milieu de ces lointains déserts de la Mongolie. Le grand khan des Tartares et des Chinois, désireux de rendre plus solide et plus étroite l'alliance qu'il avait contractée avec les chrétiens, envoya en 1338 une députation au souverain pontife. Elle était composée de seize personnes dont le chef, nommé André, appartenait à l'ordre des Franciscains. Il était porteur de deux lettres, dont l'une était de l'empereur lui-même, et l'autre de plusieurs princes alains, qui vivaient à la cour de Péking. L'empereur s'exprimait ainsi :

« *En la force du Dieu tout-puissant,*
« *Manifeste de l'empereur des empereurs.*

« Nous envoyons notre ambassadeur André, Franc d'origine, avec quinze compagnons, vers le pape, seigneur des chrétiens en France (1), au delà des sept mers, du côté où le soleil se couche, afin d'ouvrir la voie des relations et des messages de nous au pape et du pape à nous. Nous prions le pape de nous envoyer sa bénédiction, de faire mémoire de nous dans ses saintes prières, et de s'intéresser aux Alains, ses enfants chrétiens et nos serviteurs. Nous le prions également de nous envoyer des chevaux et d'autres raretés (equos et alia mirabilia) du lieu où le soleil se couche.... Écrit à Khanbalik, en l'an du Rat (2) (1336), troisième jour de la sixième lune. »

La lettre des chrétiens alains était ainsi conçue :

« *En la force du Dieu tout-puissant,*
« *et en l'honneur de l'empereur notre seigneur.*

« Nous, Fodein Jovens, Chatik, etc... inclinant la tête jusqu'à terre et baisant les pieds de notre saint père, nous le saluons, en lui demandant avec sa bénédiction et sa grâce, de faire mémoire de nous dans

(1) Le pape était alors à Avignon.

(2) On sait que les Chinois et les Tartares comptent les années au moyen d'un cycle dénaire et duodénaire auquel ils donnent des noms d'animaux. Bergeron, qui ignorait cette particularité, a imaginé de dire qu'au premier jour de l'an, un rat ayant été le premier objet qui avait frappé les yeux de l'empereur, il en avait pris occasion de désigner l'année par le nom de cet animal. (Voir Bergeron, *Traité des Tartares*, p. 116.)

ses saintes prières et de se souvenir toujours de nous. Nous faisons savoir à Votre Sainteté que depuis longtemps nous avons été éclairés de la foi catholique, gouvernés avec sagesse et abondamment consolés par votre légat le frère Jean (de Monte-Corvino), homme saint, puissant et instruit, qui est mort il y a plus de huit ans. Depuis lors nous sommes sans pasteur et sans consolation spirituelle. Nous avons appris que vous nous aviez envoyé un autre légat, mais il n'est pas encore arrivé. C'est pourquoi nous supplions Votre Sainteté de nous donner un pasteur sage, bon et instruit, qui puisse prendre soin de nos âmes. Qu'il vienne au plutôt, car nous sommes un troupeau sans chef et sans guide.

« Nous supplions Votre Sagesse de répondre gracieusement à notre seigneur l'empereur, et d'ouvrir, comme il le demande, une voie sûre et commode à de fréquents messages de vous à lui et de lui à vous, afin de resserrer entre vous et lui les liens de l'amitié. Si vous faites ainsi, il s'ensuivra un grand bien pour le salut des âmes et pour l'exaltation de la foi chrétienne. Sa faveur peut produire un bien immense dans ces contrées. Recommandez-nous à lui, nous, vos enfants, ainsi que nos frères et les autres fidèles qui sont dans l'empire.... A diverses époques, trois ou quatre messagers sont venus de votre part vers l'empereur notre seigneur. Ils en ont été reçus gracieusement, comblés d'honneurs et de présents, et depuis lors l'empereur n'a jamais eu aucune réponse de vous ou du siége apostolique. C'est pourquoi il convient que Votre Sainteté s'assure d'un messager sûr et fidèle; il y va de l'honneur de Votre Sainteté, car c'est une

grande honte pour les chrétiens dans ces contrées lorsqu'on les trouve coupables de mensonge... Écrit à Khanbalik, en l'an du Rat (1336), troisième jour de la sixième lune (1). »

Le souverain pontife reçut avec grande bienveillance cette ambassade tartare. Les envoyés furent traités à Avignon avec magnificence, et peu de temps après ils repartirent pour Péking. Le pape Benoît XII leur remit pour l'empereur des Tartares une réponse à la date du 13 juin 1338. Il lui témoigne la satisfaction avec laquelle il a appris, tant par ce que ses envoyés lui ont fait savoir par interprète que par la teneur des lettres impériales qui lui ont été remises, que l'empereur avait une grande dévotion pour la sainte Église romaine, et pour celui qui, quoique indigne, tient la place de Dieu sur la terre. Il lui demande de continuer à traiter favorablement les cinq princes alains qu'il lui nomme, ainsi que les autres chrétiens; de permettre aux prêtres et religieux catholiques, et aux chrétiens en général, de bâtir et de posséder des églises, des basiliques, des oratoires, pour y célébrer l'office divin, et de prêcher librement dans son empire la parole de Dieu; enfin il le prévient qu'il va envoyer ses nonces à la Chine, et le prie de les bien recevoir, de les écouter avec patience et bonté, afin que les semences de vie qu'ils doivent répandre dans son cœur puissent produire des fruits abondants.

Le pape écrivit en même temps à Fodein Jovens, le principal des cinq Alains, pour lui recommander de travailler, avec les autres princes ses compatriotes, à

(1) Wadding, t. VII, p. 209.

obtenir que les chrétiens puissent fonder des églises, et que leurs directeurs spirituels soient libres de prêcher la parole de Dieu. Une troisième lettre, adressée collectivement aux cinq princes alains, leur enseigne les principaux dogmes de la foi chrétienne.

Benoît XII n'oublia pas la promesse qu'il avait faite aux néophytes de Chine et à l'empereur de leur envoyer prochainement des missionnaires. Dans le mois de novembre de la même année 1338, il fit partir pour la haute Asie, en qualité de nonces apostoliques, les quatre franciscains Nicolas Bonnet, professeur de théologie; Nicolas de Molano, Jean de Florence et Grégoire de Hongrie. Ils exécutèrent ce long voyage par petites journées, s'arrêtant un peu par tous les pays qu'ils traversaient, visitant les princes les plus renommés de l'Orient, et ne négligeant aucune occasion de répandre sur leur route la semence des vérités chrétiennes. Ils arrivèrent enfin en Chine dans l'année 1342. Les nonces du souverain pontife reçurent de l'empereur l'accueil le plus favorable, et ils admirèrent combien la foi catholique faisait des progrès dans ces contrées. Les chrétientés étaient nombreuses et florissantes; et les franciscains, dont la doctrine, la prudence et la sainteté faisaient une profonde impression sur les peuples, multipliaient partout leurs résidences. Ceux qui habitaient le monastère de Khanbalik, construit par Jean de Monte-Corvino, près du palais impérial, étaient l'objet de tels égards, que l'empereur les admettait fréquemment à sa table, leur permettait de venir le saluer avec les grands personnages de la cour, et le soir, avant de prendre le repos

de la nuit, il avait l'habitude de leur demander leur bénédiction (1).

L'estime et l'ascendant dont jouissaient les missionnaires de Chine s'accrurent à l'arrivée de Jean de Florence et de ses compagnons, revêtus pour dix ans de la qualité de nonces apostoliques. L'empereur avait facilité l'exercice de leur ministère par un nouvel édit qui autorisait la prédication de la foi catholique dans son empire, et qui ordonnait aux autres princes de l'Orient de faire aux prédicateurs de l'Évangile l'accueil le plus honorable. Jean de Florence, chef de la légation, parcourut avec un zèle infatigable les diverses provinces, prêchant partout avec intrépidité le nom de Jésus-Christ. A sa voix de nouvelles églises s'élevèrent pour les convertis, et la foi catholique pénétra victorieuse et triomphante dans toutes les parties de l'empire. Après un séjour de onze ans en Chine, Jean de Florence revint à Avignon en 1353. Il avait des lettres de l'empereur, qui ne nous ont pas été conservées; mais le savant auteur des Annales des frères mineurs (2) assure que le grand khan y faisait le plus grand éloge de la religion chrétienne, plaçait tous ses sujets sous l'obéissance du souverain pontife, et demandait de nouveaux missionnaires pour achever de convertir et de civiliser ses vastes États. Benoît XII préparait un nouveau départ de franciscains, lorsque la révolution qui éclata en Chine fit échouer ce projet.

La mission d'Ili-Balik, dont nous avons déjà parlé, portait, parmi les steppes de la Tartarie, des fruits

(1) Wadding, t. VII, p. 728.
(2) Wadding, t. VIII, p. 87.

de salut non moins abondants que celle de la Chine. Cette importante chrétienté avait fleuri aux confins de la Mongolie dans la province d'Ili, dépendante du Turkestan. Avant d'arriver dans ces lointains pays, on est obligé de traverser des déserts affreux et de franchir les monts Moussour ou glaciers. Ces montagnes gigantesques sont uniquement formées de glaçons entassés les uns sur les autres, de manière que les voyageurs ne peuvent avancer qu'à la condition de tailler des escaliers au milieu de ces glaces éternelles; de l'autre côté des monts Moussour, le pays est magnifique, le climat tempéré, et la terre propre à toute espèce de culture. C'était parmi les populations tartares de ces grandes vallées que les Franciscains étaient parvenus à propager le christianisme. Le chef de la mission était frère Richard de Bourgogne, évêque d'Ili-Balik, qui, en allant prendre possession de son titre, avait choisi dans son ordre les collaborateurs les plus doctes et les plus zélés. On peut citer Pascal de Vittoria, en Espagne, François d'Alexandrie et Raymond Ruffi de la même ville : ces trois religieux étaient prêtres. Pierre Martel de Narbonne et Laurent d'Alexandrie étaient frères lais. Avec eux se trouvait un noir nommé Jean des Indes, qui avait longtemps servi d'interprète à l'archevêque de Péking. Ces apôtres infatigables ne se contentaient pas d'avoir des résidences et de prêcher l'Évangile dans les villes. Ils parcouraient sans cesse la vaste étendue de la Tartarie, et, à l'exemple de ces populations nomades, ils avaient des habitations mobiles, des maisons roulantes, qui les transportaient à travers ces immenses régions partout où les besoins spirituels des néophytes et les

probabilités de conversions appelaient leur présence. N'ayant jamais de demeure fixe, ils s'en allaient toujours à la suite de ces peuples pasteurs, dont ils avaient adopté la vie errante et vagabonde; ils les accompagnaient dans leurs divers campements, vivant, comme eux, de laitages, et heureux de passer leurs jours sous des tentes, pourvu qu'on leur laissât l'occasion de prêcher l'Évangile. Quelle énergie et quelle constance dans ces pauvres religieux! Ils ont laissé peu de relations de leurs incomparables voyages et de leurs immenses travaux. Aussi devons-nous recueillir avec un pieux empressement les rares détails qu'on rencontre épars çà et là dans les lettres qu'ils adressaient quelquefois aux couvents d'où ils étaient partis pour aller porter la foi chrétienne jusqu'aux extrémités du monde. L'historien Wadding nous a conservé une lettre de Pascal, missionnaire espagnol à Ily-Balik; elle était adressée au père gardien et aux religieux du couvent de Vittoria. Nous la reproduisons volontiers, parce qu'elle peut aider à faire connaître ces admirables apôtres du moyen âge, qui savaient à la fois opérer de grandes choses et les raconter avec candeur et simplicité.

« Nous faisons savoir à Votre Sainteté, et à vous, très-chers pères, qu'après vous avoir quittés avec le frère Gonsalvi de Transtorna, nous sommes parvenus à Avignon, où, ayant reçu la bénédiction de notre vénérable supérieur général, nous nous sommes rendus aux indulgences d'Assise. Nous nous sommes embarqués à Venise, et, après avoir traversé l'Adriatique, laissant à gauche l'Esclavonie, et à droite la Turquie, nous avons abordé en Grèce, au pays des Galates, tout

près de Constantinople, où nous avons trouvé le père vicaire de Chine, de la province d'Orient. Nous prîmes là un navire, et, après avoir traversé la mer Noire, dont la profondeur est un abîme, nous sommes arrivés dans l'empire des Tartares. Ayant ensuite navigué sur une mer sans fond, nous avons mouillé à l'embouchure du Volga. M'étant alors plus pressé que mon compagnon, je suis monté sur un chariot traîné par des chevaux qui m'a conduit jusqu'à Séraï, capitale du Kiptchak. Mon compagnon fut porté avec quelques autres frères à Urganthe. D'abord mon intention était d'aller le rejoindre; mais j'ai préféré apprendre la langue du pays, et, avec la grâce de Dieu, j'ai acquis la connaissance du mongol et des caractères oïgours, qui sont généralement en usage dans toutes ces contrées: en Tartarie, en Perse, en Chaldée, en Médie et en Chine.

« Mon compagnon est ensuite reparti d'Urganthe pour revenir vers vous en Espagne. Quant à moi, le retour me fait horreur jusqu'au vomissement. Je ne veux pas rebrousser chemin, parce que je désire profiter de la faveur accordée par le souverain pontife à tous les religieux qui viennent dans ces contrées, et qui ont les mêmes indulgences que ceux qui font le pèlerinage de Jérusalem.

« Ainsi, mes pères, depuis que, par la grâce de Dieu, j'ai connu la langue du pays, j'ai souvent prêché, sans interprète, la parole de Dieu tant aux Sarrasins qu'aux chrétiens schismatiques et hérétiques. Sur ces entrefaites, je reçus ordre de mon vicaire apostolique de partir à lettre vue, au nom de l'obéissance, et de terminer mon voyage. J'étais déjà resté plus

d'un an à Séraï, capitale du Kiptchak, où un de nos frères, nommé Étienne (1) de Hongrie, a été martyrisé, il y a trois ans, par les Sarrasins. Je m'embarquai donc avec des Arméniens sur un fleuve qu'on nomme le Tigre, puis, côtoyant le rivage de la mer, nous arrivâmes après douze jours de marche à Saratchik (2). Là, montant sur un chariot traîné par des chameaux, dont l'allure est terrible, j'arrivai après cinquante jours à Urganthe, ville située sur les confins de l'empire des Tartares et des Perses. Cette ville porte aussi le nom de Hus, et c'est là, dit-on, que se trouve le corps du bienheureux Job. Remontant ensuite sur un char à chameaux, je voyageai en compagnie de maudits Agaréens, sectateurs de Mahomet, me trouvant seul chrétien au milieu d'eux. Nous arrivâmes enfin dans l'empire des Mèdes. Dieu sait combien j'ai souffert ; il serait trop long de vous raconter ici toutes ces misères, et comment la caravane des Sarrasins que je suivais s'arrêtait dans toutes les villes de peur d'être pillée par les brigands... J'ai eu donc beaucoup de tourments avec ces Sarrasins, sans cesser pourtant de prêcher ouvertement le nom de Jésus-Christ et son Évangile, de dévoiler les fourberies et les mensonges de leur faux prophète, de confondre leurs erreurs et de faire taire en public leurs aboiements affreux. Je craignais médiocrement, parce que j'avais confiance en Notre-Seigneur, et que l'Esprit-Saint me fortifiait.

« A l'époque d'une de leurs fêtes, ils me placèrent

(1) C'est le même dont nous avons raconté la chute et le martyre.

(2) Cette ville dépend aujourd'hui du gouvernement russe du Caucase. On y voit des restes de très-beaux bâtiments construits du temps des Tartares.

devant une mosquée, où s'assembla, à cause de la solennité, un grand concours de peuple et d'imans. L'Esprit-Saint m'inspirant, je disputai de leur culte, de leur faux Coran et de leur doctrine, durant vingt-cinq jours, sans cesse à la même place devant cette mosquée, de sorte que je pouvais à peine prendre une fois par jour du pain et de l'eau. La sainte Trinité leur fut prêchée, et malgré de longues oppositions, ils finirent par l'admettre. Grâce à la protection du Dieu tout-puissant, j'ai remporté en tout la victoire, à la gloire de Dieu et de l'Église, notre sainte mère.

« Ces enfants du diable cherchèrent à me séduire par leurs présents, me promettant des voluptés, des honneurs, des richesses, tout ce qu'on peut désirer en ce monde; ils voulaient me pervertir, et comme je repoussais leurs offres avec mépris, ils me lapidèrent durant deux jours, ils m'appliquèrent du feu à la figure et aux pieds, m'arrachèrent la barbe et m'accablèrent longtemps de toutes sortes d'injures, d'outrages et d'opprobres... ; et moi, pauvre religieux, je me suis réjoui dans le Seigneur Jésus-Christ dont l'adorable bonté m'a jugé digne de souffrir ainsi pour son nom. Voilà de quelle manière gracieuse j'ai été conduit jusqu'à Ily-Balik, qui est un vicariat de Chine. Depuis Urganthe, ville frontière des Perses et des Tartares, jusqu'à Ily-Balik, j'ai été seul chrétien, durant cinq mois de marche, parmi les Sarrasins, sans cesser pour cela de proclamer par mes paroles, par mes actes et par mon costume le nom de Jésus-Christ. Souvent ils m'ont administré du poison et m'ont plongé dans l'eau. Ils m'ont accablé de coups et m'ont fait endurer bien d'autres maux dont je ne parle pas dans cette

lettre. Mais je remercie Dieu de tout cela, et j'espère souffrir bien davantage encore pour la gloire de son nom et la rémission de mes péchés, et parvenir ainsi au royaume des cieux... Amen.

« Salut en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Priez pour moi et pour ceux qui font ou désirent faire ce voyage, qui, Dieu aidant, est de la plus grande utilité pour la perfection et le salut des âmes. Ne vous attendez pas à me voir, si ce n'est dans ces contrées, ou dans le paradis, où est Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est notre repos, notre consolation et notre héritage. Ainsi, mes frères bien-aimés, mon ministère est d'annoncer la parole de Dieu aux diverses nations, de montrer aux pécheurs leurs péchés et la voie du salut; mais il n'appartient qu'à Dieu de leur accorder la grâce de la conversion... Écrit à Ily-Balik, le jour de la fête de saint Laurent, en l'an du Seigneur 1338... (1) »

VI.

Tels étaient les missionnaires qui évangélisaient le nord de la Tartarie et qui avaient choisi Ily-Balik pour centre de leurs opérations apostoliques. Un zèle si ardent ne pouvait manquer d'amener de nombreuses conversions. Le khan de ces contrées était devenu l'ami des chrétiens. Ce prince était malade à l'époque où la mission s'établit dans sa capitale. Le frère François d'Alexandrie, qui avait apparemment quelque

(1) Wadding, t. VII, p. 256.

connaissance de la chirurgie, réussit à le guérir d'un chancre et d'une fistule, et cette cure lui valut l'entière confiance du prince, qui l'appelait son père. Bientôt après, François fut admis dans ses conseils et s'acquit une grande autorité parmi les dignitaires de l'empire. Cette supériorité de talents, mais surtout la conduite exemplaire et le parfait désintéressement des missionnaires, firent juger au prince mongol qu'une religion sainte était seule capable d'inspirer le dévouement de ces hommes. N'ayant pas la force d'embrasser lui-même une doctrine qui lui paraissait si belle, il abandonna son fils, âgé de huit ans, à François, pour qu'il l'élevât dans le christianisme. Ce jeune prince reçut en effet le baptême et le nom de Jean. Le frère François, qui allait souvent au palais impérial pour lui faire un cours d'instruction religieuse, profitait de cette occasion pour propager à la cour les vérités chrétiennes.

Le catholicisme jetait enfin de profondes racines sur cette terre si longtemps stérile. Les germes de foi et de salut se développaient en abondance, et tout faisait présager une riche moisson, lorsqu'une catastrophe politique vint détruire subitement ces belles espérances. Le souverain tartare si favorable aux missionnaires fut empoisonné par un prince de sa famille, mahométan fanatique. L'usurpateur, irrité du zèle avec lequel les franciscains extirpaient non-seulement l'idolâtrie, mais l'islamisme qu'il professait, enjoignit dans trois édits à tous les chrétiens de renoncer à Jésus-Christ et de se faire musulmans sous peine de mort. Mais les chrétiens, et les missionnaires à leur tête, eurent l'honneur et le courage de désobéir formellement au tyran

et de ne tenir aucun compte de ses menaces. Ils professèrent publiquement leurs croyances et continuèrent de célébrer comme avant les cérémonies de leur religion. L'usurpateur, instruit de cette noble et sainte rébellion, donna ordre d'essayer d'abord des moyens de séduction à l'égard des missionnaires et des chrétiens, et puis de les exterminer impitoyablement s'ils résistaient. Ceux qui voulurent se montrer forts et inébranlables dans leur foi eurent à endurer tout ce que la tyrannie la plus sauvage peut inventer de supplices et de tourments. On proposa publiquement une abjuration formelle aux missionnaires; sur leur refus, ils furent tous les sept enchaînés et livrés aux fureurs de la multitude musulmane, qui, excitée par l'autorité, s'abandonna sur leurs personnes à mille atrocités. On commença par les injures, puis on les souffleta, on les flagella, on les accabla de coups de bâton et de coups de couteau, on alla jusqu'à leur couper le nez et les oreilles. Enfin, lorsqu'on vit que ni les opprobres ni les tourments ne pouvaient ébranler la constance de ces vaillants apôtres, dont la voix s'élevait encore au milieu des supplices pour glorifier Jésus-Christ, prêcher l'Évangile et dire anathème à Mahomet et au Koran, on leur trancha la tête au mois de juin 1342. La populace se précipita ensuite sur le couvent des franciscains, qui fut entièrement saccagé et livré aux flammes. Les chrétiens, qui, au milieu de cette affreuse persécution, ne voulurent pas prendre la fuite, furent jetés en prison, chargés de chaînes et abreuvés de misères. Cette mission naissante fut ainsi ravagée jusqu'au moment où le tyran ayant été mis à mort par un chef tartare, la tempête s'apaisa, et les rares chré-

tiens qui avaient survécu purent jouir d'un peu de paix et de tranquillité.

Cependant le christianisme allait bientôt s'éclipser dans la haute Asie, après y avoir jeté un assez vif éclat aux septième, douzième et treizième siècles. Ces vastes contrées, envahies par les Tartares, n'offraient plus qu'un effroyable pêle-mêle, un immense tumulte de guerre, où la voix des prédicateurs de la bonne nouvelle ne pouvait plus se faire entendre. Le catholicisme, qui était en quelque sorte entré en Chine avec les Mongols, et avait fait tant de progrès sous le règne de Khoubilaï-Khan et de ses successeurs, allait disparaître avec la dynastie mongole de Yuen.

Le fils d'un simple laboureur, devenu bonze dans un couvent bouddhique de Sou-Tcheou, avait jeté sa robe de religieux pour prendre la tunique de soldat. Il se met à la tête des Chinois insurgés contre la domination tartare, remporte de nombreuses victoires contre ces étrangers qu'il chasse enfin de l'empire, fonde, en 1369, la dynastie de Ming, et donne aux années de son règne le nom de Houng-Wou, c'est-à-dire *guerre fortunée,* ou plutôt *fortune immense produite par la guerre.*

Les chrétiens subirent dans cette révolution le sort de leurs protecteurs. La nouvelle dynastie chinoise, s'appliquant à empêcher toute communication avec l'étranger, la mission catholique de Péking perdit dès lors son éclat, car les missionnaires ne pouvaient plus y pénétrer. Cependant la papauté ne se découragea pas. Malgré ce malheureux état de choses, Urbain V fit partir, en 1370, pour la haute Asie, plusieurs religieux dominicains et franciscains, afin de remplacer ceux que la persécution avait enlevés. Il nomma au

siége archiépiscopal de Péking Guillaume de Prato, professeur distingué de l'université de Paris. Il lui donna pour compagnons douze religieux franciscains, qu'il fit suivre peu de temps après par soixante autres, organisés en diverses ambassades qu'il envoyait en Tartarie auprès de l'empereur et des princes mongols. En 1371, il investit François de Podio, surnommé Catalan, de la dignité de légat apostolique, et le fit partir pour le même pays avec douze compagnons dont on lui laissa le choix. Mais on n'eut jamais de nouvelles ni de l'archevêque de Péking, ni des missionnaires, ni des ambassades. La guerre était alors générale dans les contrées où les envoyés du saint-siége devaient pénétrer, et il est à présumer qu'ils succombèrent au milieu de leurs efforts pour remplir la mission qui leur avait été confiée. Les chrétientés fondées dans les autres États de l'Asie soumis aux Tartares n'eurent pas un sort plus heureux que celles de la Chine. Les descendants de Tchinguiz-Khan se faisaient entre eux des guerres implacables, s'affaiblissaient mutuellement, et semblaient préparer à Tamerlan une proie facile à dévorer.

VII.

Tamerlan naquit en 1336. Dès qu'il se fit connaître il était déjà un guerrier redouté des khans et des princes de sa nation, qu'il ne tarda pas à subjuguer les uns après les autres. Il conduisit bientôt sa grande armée dans les Indes, dont il s'empara après d'atroces com-

bats; il ravagea la Moscovie, et soumit à sa puissance le vaste empire des Turcs. Le monde entier retentit de cette fameuse bataille entre Tamerlan et Bajazet, où ce dernier fut vaincu, pris vivant et enfermé dans une cage de fer par le Tartare, qui lui fit écraser la tête (1). Le nom de Tamerlan était l'effroi et la terreur des peuples. Cet insatiable envahisseur préparait une formidable expédition contre la Chine, lorsque la mort vint tout à coup, en 1405, abattre ce colosse et dissiper en un instant son gigantesque empire. Son immense héritage échut à ses enfants, qui étaient loin de lui ressembler. Ils se ruèrent, comme pour en faire la curée, sur les provinces dònt ils purent s'emparer; et bientôt le fabuleux empire de Tamerlan, se disloquant de toutes parts, donna naissance, dans les Indes, à tous ces grands mogols qui régnèrent avec plus ou moins de succès jusqu'à l'époque de la domination anglaise.

On n'est pas très-d'accord sur les principes religieux que professait Tamerlan. Les uns prétendent qu'à l'exemple de Tchinguiz-Khan il était purement déiste et plus favorable aux chrétiens qu'aux sectateurs de Mahomet. Catrou s'exprime ainsi dans son *Histoire générale de l'empire du Mogol* (2). « Il suivait la re-
« ligion de Tchinguiz-Khan, qui s'était conservée dans
« la famille des Mongols. Il adorait le Dieu éternel,
« tout-puissant et invisible, parfaitement un, sans
« aucune distinction de nature ou de personne. Il ob-

(1) Ce fait, rapporté par tous les auteurs grecs et latins, est démenti par les écrivains orientaux, qui prétendent au contraire que Bajazet fut traité par son vainqueur avec tous les honneurs dus à son rang.

(2) T. I, p. 7.

« servait la loi naturelle comprise en huit préceptes « qui revenaient à peu près à ceux du Décalogue. Du « reste, il méprisait les rêverie de l'Alcoran, et il « était tout à la fois l'ennemi des idolâtres et des « musulmans. Il n'avait pas d'aversion pour la loi de « Jésus-Christ. » Suivant cet auteur, « Tamerlan con« serva les mêmes sentiments jusqu'à sa dernière « heure. Il n'admit plus personne auprès de lui qu'un « iman fort instruit des principes qu'il avait en religion. « On l'exhorta selon le déisme, et les exhortations du « docteur l'attendrissaient. Plein de confiance en la « miséricorde du Seigneur et de crainte pour sa jus« tice, il expira en confessant l'unité de Dieu (1). » Après avoir raconté cette mort un peu étrange, le même historien s'écrie : « C'est à nous d'adorer les « arrêts du ciel sur un héros qui connut la religion « chrétienne, qui l'aima, qui la protégea toujours, « et qui ne la professa jamais !.. »

S'il faut ajouter foi, au contraire, aux témoignages des auteurs arabes et du célèbre orientaliste Herbelot, Tamerlan était un fanatique musulman qui poursuivit avec acharnement les chrétiens aussi bien que les idolâtres. Il avait adopté la secte des *sumites* (2), et il ne cessa de persécuter celle des *schiites*, qui était

(1) Catrou, *Hist. des Mogols*, t. I, p. 16.

(2) « ... L'islamisme se divise, presque à son originè, en deux doctrines, celle des *sumites* et celle des schiites, qui, encore aujourd'hui, offrent beaucoup de points de dissemblance. Le plus grand c'est que les sumites regardent comme légale la succession des quatre premiers khalifes; les schiites, au contraire, ne reconnaissent d'autres droits que ceux d'Ali et de ses successeurs. Les sumites ont en horreur le meurtre qui fut commis sur la personne d'Osman, et les schiites ne sauraient pardonner celui dont Ali et ses fils furent les victimes : ce qui fait l'exécration des uns est justifié par les autres; ce que les uns admettent les

principalement répandue en Perse. On prétend même qu'il cherchait à convertir ces derniers non-seulement par l'influence de son autorité, mais encore par la persuasion de ses discours. Ce guerroyeur farouche faisait volontiers le théologien ; les discussions religieuses lui plaisaient autant que les batailles, et après avoir vaincu ses ennemis par le fer, il aimait à les subjuguer par son argumentation.

Il serait assez difficile, lorsqu'on a lu les diverses histoires de la vie de Tamerlan, de déterminer au juste quelle était sa religion. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que sous son règne le christianisme fut presque entièrement détruit dans l'extrême Orient, et qu'on vit disparaître, parmi les Tartares, ces missions florissantes fondées avec tant de peine et de persévérance par les religieux des ordres de Saint-François et de Saint-Dominique. C'est aussi de cette époque que date le triomphe du mahométisme chez les peuples de l'Asie. Partout où pénétrait Tamerlan avec ses barbares légions, il faisait impitoyablement massacrer les chrétiens qui ne voulaient pas renoncer à leur religion. A peine eut-il envahi la Géorgie qu'il

autres le repoussent. Cette opposition, qui existait déjà dans la plus grande partie de leurs dogmes, prend, avec le cours des siècles, un caractère bien plus marqué, à mesure qu'il se manifeste une plus complète dissidence entre les divers intérêts politiques des différentes nations qui suivent cette religion ; de temps immémorial, presque toutes les guerres entre les Turks et les Persans, dont les premiers sont sunnites et les autres schiites, sont aussi bien des guerres de religion que des guerres de peuple à peuple ; et les essais si souvent répétés, et en dernier lieu encore, par Schâh-Nadir pour confondre et réunir ces deux sectes, furent toujours aussi infructueux que ceux qui furent tentés pendant plusieurs siècles pour réunir l'Église chrétienne d'Orient et celle d'Occident. (De Hammer, *Histoire de l'ordre des Assassins*, p. 24.)

contraignit, à force de persécutions, Isocrate, prince chrétien de Tiflis, à se déclarer sectateur de Mahomet, avec la majeure partie de ses sujets. Les chrétiens qui essayèrent de résister, il les extermina; les églises furent renversées et tous les objets ayant rapport au culte livrés aux flammes. Dans les contrées où il voulut se montrer plus tolérant, dans la Natolie, par exemple, il se contenta de réduire tous les chrétiens en servitude. Tamerlan passa comme un fléau dévastateur. D'une cruauté froide, imperturbable, il ne se laissa jamais émouvoir par aucun sentiment de commisération et de pitié. Après avoir renversé de fond en comble des milliers de villes, il fit périr une multitude innombrable d'hommes, laissa l'Asie en qe l-que sorte déserte, remplie seulement d'ossements humains et de ruines ensanglantées.

Par suite du bouleversement universel occasionné dans l'extrême Orient par les guerres de Tamerlan et par le renversement de la dynastie mongole en Chine, le catholicisme marchait rapidement vers son déclin. Il ne restait plus, surtout parmi les Tartares, que peu de chrétiens. Quelques missionnaires franciscains qui avaient survécu à tant de massacres essayaient de conserver une étincelle de foi qui vivait encore au milieu des cendres et des ruines; ils espéraient même la ranimer à force de zèle et de sollicitude. En 1391, ils députèrent Royer d'Angleterre et Ambroise de Sienne au souverain pontife pour le supplier d'envoyer en Tartarie des prédicateurs de l'Évangile. Ils obtinrent la permission d'emmener avec eux vingt-quatre franciscains, mais on ne sait pas quel fut le sort de ces nouveaux apôtres; on ignore même s'ils purent par-

venir jusqu'à leur mission. En 1414, une fille d'un certain prince tartare, qui avait été conduite en Occident, fut, dit-on, élevée chrétiennement par Jeanne, reine de Naples. On prétend qu'elle prit le voile de religieuse et passa sa vie dans un monastère (1). L'histoire ne dit pas autre chose sur les affaires du christianisme de la haute Asie à cette époque.

Les communications si fréquentes qui avaient existé durant le moyen âge entre l'Orient et l'Occident, furent longtemps interrompues. Il y eut une sorte d'assoupissement et de torpeur, après cet étrange mouvement qui avait rapproché et mêlé tant de peuples. Le goût des longs voyages finit pourtant par se ranimer, mais il eut un autre caractère. La navigation avait fait des progrès, on sillonnait hardiment les grandes mers, et après avoir parcouru dans les siècles précédents l'intérieur des terres, on en visitait les côtes. La religion et la politique n'étaient pour rien encore dans le but de ces nouveaux explorateurs de pays inconnus. Le commerce était l'unique mobile de leurs longues et périlleuses navigations. Aussi leurs relations se bornaient-elles au tarif des marchandises d'importation et d'exportation, matière intéressante sans doute pour des marchands, mais peu capable de donner du charme et de la variété à une histoire.

(1) Bergeron, *Traité des Tartares*, p. 65.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CAAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

